



Digitized by the Internet Archive
in 2007 with funding from
Microsoft Corporation

ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

TOME SECOND.



ŒUVRES BADINES,
COMPLETTES,
DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

PREMIERE PARTIE.

TOME SECOND.



A A M S T E R D A M,

Et se trouve à PARIS,

Chez VI S S E, Libraire, rue de la Harpe, près
de la rue Serpente.



M. - DCC. LXXXVII.

PQ
1961
C4
1787
v.2

HISTOIRE

DU

VAILLANT CHEVALIER

TIRAN LE BLANC.

TOME SECOND.

PA. SS. 1911

1911

...

...



HISTOIRE

DU VAILLANT CHEVALIER

TIRAN LE BLANC.



SUITE DE LA TROISIEME PARTIE,



L'EMPEREUR ne pensa plus qu'à tenir des conseils sur les moyens de soutenir la guerre. Tiran, qui voyoit que la trêve étoit au moment d'expirer, ne songeoit de son côté, qu'aux moyens d'obtenir de la princesse ce qu'il en desiroit. L'empereur desiroit avec passion qu'il se rendît au camp; & Tiran ne cessoit de dire qu'il dispofoit tout ce qui lui étoit nécessaire, pour donner bataille aux Turcs. Cependant il représentoit à la princesse

l'excès de son amour, & l'injustice de son refus. Je ne crains point, lui disoit-il, de vous exprimer devant Stéphanie & ses compagnes, que je regarde comme mes sœurs, quelle est la violence de mon amour, & le cruel état où vous me réduisez; état plus affreux que la mort à laquelle vos rigueurs me condamnent. La princesse qui reconnut tout l'amour dont le discours de Tiran étoit rempli, lui répondit en souriant avec tendresse: Tiran, je vois bien ce que tu demandes; mais j'ai vécu jusques ici sans reproche, & je veux conserver ma réputation. Dis-moi, je te prie, qui t'a donné les espérances que tu conçois? Si je consens à ton desir, comment pourrai-je cacher une pareille faute? Je vois ton amour avec plaisir; mais songes à ce que je me dois à moi-même & à l'empereur mon père: la crainte de m'en séparer m'a fait jusqu'à présent refuser la recherche de plusieurs rois; son grand âge m'a fait redoubler mes soins, quoiqu'il m'ait souvent assuré qu'il seroit charmé de me voir contente & mariée à mon gré avant sa mort. L'amitié & la tendresse qu'il me témoignoit en me tenant ces discours, m'attendrissoient jusqu'aux larmes; il croyoit que je pleurois dans la crainte d'un combat que les filles font semblant de redouter, & que l'on assure être plus agréable que dangereux. Tromperois-je la confiance qu'il

a en moi ? Sans ton amour , rien ne manqueroit à mon bonheur ; le mien est timide , que veux-tu ? Je me souviens toujours de cette nuit du château de Malvoisin. Qui n'a point de pitié , n'en doit point espérer.

Tiran , piqué d'un discours où il croyoit voir peu d'amour , dans le tems qu'il se croyoit près de son bonheur , lui répondit avec une douleur mêlée d'un peu de colère : J'avoue que je me suis trompé sur le peu d'amour que vous avez pour moi , & je ne me suis conservé jusqu'ici que pour la gloire & l'avantage de Votre Altesse ; mais puisque vous m'ôtez toute espérance , je ne veux plus vivre , dans la crainte que l'excès de mon amour ne m'engage à servir une ingrate. Pourquoi la destinée a-t-elle conservé mes jours contre le brave chevalier de Villermes , puisque la mort m'étoit réservée par les cruautés de Votre Altesse ? Vous m'aviez donné des espérances ; & puisque dans le rang que vous occupez , vous avez pu me manquer de parole ; jamais je ne me fierai à votre sexe. Mais , reprit la princesse , dites-moi , qu'appellez-vous une parole ? je serois ravie de le savoir. Fort bien , lui répondit Tiran ; vous faites ici l'ignorante pour vous excuser. Mais enfin il me semble que la foi & la vérité sont inséparables ; & comme ces deux vertus sont nécessaires dans

notre sainte religion, Votre Altesse a manqué par conséquent à ce qu'elle devoit à Dieu. Il est encore établi par la même religion, que qui manque à sa foi, va directement contre les sacremens, & devient ennemi de Dieu. Mais si, pour vous excuser, vous voulez me renvoyer à l'espérance, qui souvent désespère, je prendrai toutes ces demoiselles, la veuve Reposée & Staphanie, à témoin de votre manque de parole, & des maux que vous me causez; & je jure par l'ordre de chevalerie, que jusques au moment où je vous ai vue, je n'ai point connu l'amour, & que je suis venu aujourd'hui pour avoir recours à vous, comme à mon Dieu, & dans l'espérance de trouver du soulagement à ma peine.

L'empereur entra, qui les voyant arrangés en cercle, demanda de quoi ils s'entretenoient. La princesse lui répondit, que comme Tiran favoit fort bien prêcher; elles lui avoient demandé ce que c'étoit que la foi. Tiran, sans attendre que l'empereur le questionnât, dit: Jesus-Christ nous commande dans son saint évangile de croire tout ce qu'il contient, sans aucune réserve, & c'est le principal devoir du chrétien. Les dames doivent donc bien prendre garde à donner leur foi; car si elles y manquent, elles sont excommuniées; & si elles mouroient en cet état, on ne pourroit leur ac-

corder la sépulture. L'empereur approuva ce discours, & dit, que c'étoit une terrible chose pour les femmes, aussi-bien que pour les hommes, que de manquer à sa parole. Il n'auroit pas applaudi au discours de son général, s'il avoit su quelle étoit son intention. Il donna la main à la princesse, & sans vouloir être suivi de personne, il fut avec elle à la tour du trésor, prendre l'argent qu'il vouloit donner à Tiran lorsqu'il partiroit pour le camp. Tiran demeura avec les dames, fort occupé de ce que la princesse lui avoit dit, & très-fâché de ce que la veuve Reposée pouvoit avoir deviné son secret. Pour s'en éclaircir, & tâcher de la mettre dans ses intérêts par des promesses & des douceurs, il dit : Les malheurs à venir sont cruels à envisager. Je ne puis douter que la princesse ne soit fâchée, & qu'elle n'a pas d'amour pour moi; je ne puis prouver ce que je souffre que par mes paroles; cependant j'aurois besoin de consolation, afin d'être en état de rendre à la princesse de si grands services, qu'elle connût enfin que je ne suis pas indigne d'elle, & qu'il me fût possible de vous marier toutes avantageusement; & sur-tout ma sœur Stéphanie : quoi qu'elle ait tous les biens qu'elle peut désirer, je voudrois lui en donner encore davantage. Mon dessein seroit de confier mes plus importantes affaires à la veuve Reposée, &

de lui faire épouser un duc , un comte , ou un marquis ; lui donnant tant de biens qu'elle en pût être contente pour elle & pour les siens. J'aurois les mêmes intentions pour Plaisir de ma vie , & pour les autres. Stéphanie remercia beaucoup le général , pour elle & pour ses compagnes , de la bonne volonté qu'il leur témoignoit. La veuve Reposée dit à Stéphanie : Remerciez-le pour vous , je saurai bien , moi , lui témoigner ma reconnoissance ; & se tournant vers lui d'un air gracieux , elle lui dit : Je vous remercie de l'envie que vous avez de m'obliger ; mais je ne veux point d'autre époux que celui-là seul que j'adore nuit & jour autant que Dieu , & qui est toujours présent à mon esprit. Je conviens qu'il me fait souffrir ; cependant il n'y a point de dangers auxquels je ne m'expose , pour lui prouver ce que je pense. Mais comme ces idées sont affligeantes , ce n'est ici ni le tems , ni le lieu d'en dire davantage.

Plaisir de ma vie prit ensuite la parole , & dit : Seigneur , prenez bon courage , armez-vous de patience , ne désespérez de rien ; Rome n'a pas été faite en un jour. Vous êtes au désespoir pour quelques bagatelles que vous a dites la princesse. Comment ! vous êtes comme un lion dans les combats , & vous tremblez à la vue d'une fille ! Soyez sûr que vous en ferez vainqueur. Donnez du cou-

rage à nos troupes , augmentez notre puissance. La peur & la pitié ne vont point avec de grandes entreprises , & je trouve que Dieu vous récompense selon vos mérites. Souvenez-vous du songe que j'ai fait dans le château de Malvoisin. Le proverbe dit : Qui fait le bien & s'en repent , en perd le mérite. Tout ce que je puis vous dire , c'est que nous travaillons toutes pour vous rendre content. Quant à moi , je fais quel fera le dernier remede ; il faut employer un peu de violence , & diminuer la peur que vous en avez : car enfin , faut-il attendre que les filles , quand on les presse , vous disent : Je le veux bien , j'y consens ; ce seroit une honte à elles. Je jurè foi de demoiselle , & par tout ce que j'aime le mieux au monde , de vous aider à tout ce que je pourrai. Mais en récompense , je vous prie , seigneur , de faire que mon Hyppolite m'aime toujours ; car je ne suis pas trop contente de lui ; il me semble qu'il porte ses vues bien haut.

Tiran un peu consolé par les plaisanteries de Plaisir de ma vie , se leva , & lui dit : Il me paroît que vous n'aimez pas Hyppolite en secret , & que vous voulez que tout le monde en soit instruit. Eh ! que m'importe à moi , répondit-elle , que l'on sache que j'aime ! Quoi ! parce que nous sommes femmes , nous n'avouons pas un amour

honnête ? L'empereur revint, & prenant le général par la main, il le mena dans sa chambre, où ils eurent une grande conférence sur la guerre. Tiran se retira chez lui à l'heure du souper. La veuve Reposée dit à la princesse, quand elle se coucha : Si vous saviez, madame, tout ce que Tiran nous a dit de l'amour qu'il ressent pour vous, vous en seriez étonnée. Cependant les discours qu'il m'a tenus en particulier sont bien différens. Je n'ose vous les rapporter ; mais la providence permet que les choses feintes ne soient pas long-tems sans être découvertes. Ce discours causa une grande inquiétude à la princesse. Pour savoir tout ce qui avoit été dit, & n'être entendue de personne, elle emmena la veuve Reposée dans une petite garde-robe. La veuve Reposée, après lui avoir raconté tout ce que Tiran leur avoit promis à toutes pour leur établissement, ajouta ensuite avec beaucoup de méchanceté : Il m'a dit qu'il n'étoit pas venu dans ce pays pour se battre, comme il fait, ni pour y être si souvent blessé ; que c'étoit un grand malheur pour lui d'avoir connu Votre Altesse & l'empereur votre père ; qu'il ne demeurait que pour venir à bout de passer sa fantaisie avec Votre Altesse ; que Stéphanie & Plaisir de ma vie sont dans ses intérêts ; qu'ainsi, de force ou de gré, il en viendra à bout ; & que si vous faisiez la moindre

résistance, il vous couperoit la gorge; après quoi il en feroit autant à l'empereur & à l'impératrice, & qu'avec les bijoux & les trésors, dont il s'empareroit, il retourneroit dans son pays; que pour lui il n'aime que son plaisir, & qu'il le prend partout où il le trouve. Que si jamais il peut trouver une nuit comme celle du château de Malvoisin, il n'y aura ni sermens, ni prières qui puissent l'arrêter; qu'il ne pensera qu'à se satisfaire, pour se guérir d'une passion, qu'au fond, dit-il, vous ne méritez pas trop de faire naître: ajoutant que quoiqu'il dise le contraire, votre beauté n'est que médiocre; que vous avez l'air bas & les manières effrontées; que vous semblez le porter à la main, & dire à tout propos: Qui le veut le prenne. Vous voyez ce que le méchant pense & dit de Votre Altesse. C'est à vous à régler votre conduite là-dessus. A qui dois-je être plus attachée qu'à Votre Altesse, elle que j'ai nourrie & élevée avec tant de soins & de tendresse? Cependant Votre Altesse m'a préféré Stéphanie & Plaisir de ma vie. Qu'en est-il arrivé? Elles vous ont trahie toutes deux. Malheureuse que vous êtes! Elles vous ont perdue de réputation, & ce fera encore pis par la fuite. Stéphanie a ses raisons pour cela. Ne voyez-vous pas dans quel état est déjà sa taille? Plaisir de ma vie fera bientôt dans le même cas.

Elles voudroient pouvoir s'autoriser de votre exemple ; méfiez - vous d'elles & de leurs conseils. Cependant , madame , il est à propos que vous ne témoigniez rien de tout ceci à Tiran , jusqu'à ce qu'il ait mis fin à la guerre. S'il venoit à être instruit que ses projets contre Votre Altesse sont découverts , il quitteroit le service de l'empire , & emmeneroit les meilleures troupes de l'armée. Nous nous trouverions dans le même danger où nous étions à son arrivée. Je ne vous parle pas du péril auquel vous m'exposeriez s'il venoit à soupçonner que je vous ai rendu compte de ce qu'il m'a dit. Je connois la tendresse que vous avez pour moi , & la vie ne m'est rien lorsqu'il s'agit de votre intérêt.

La princesse à ce discours fut pénétrée de douleur & de dépit. Son visage se couvrit de pleurs. Juste ciel ! s'écria-t-elle , où sont tes foudres ! que n'écrases-tu ce perfide , cet indigne chevalier qui est venu surprendre mon cœur par ses fausses vertus & par sa feinte passion ! Hélas ! Je croyois qu'il étoit digne de ma tendresse. Il est le premier & le seul qui m'en ait inspiré. Il m'en paroïssoit si digne , je croyois qu'il feroit mon bonheur , & que je ferois le sien. J'espérois le rendre maître de l'empire. Je le regardois comme un frère & comme un époux ; pourquoi faut - il que mes espérances soient déçues ? Ah ! tous mes sens se troublent

à

à cette pensée. Je devois le détester , & je ferois que je ne puis vivre sans lui. Barbare , que t'avions-nous fait pour conspirer notre mort ? Par où ai-je pu mériter tes mépris & tes discours outrageans ? N'espère plus me séduire , j'en jure par ce qu'il y a de plus sévère. Elle n'en dit pas davantage ; mais entendant sonner matines , elle dit à la veuve : Allons nous coucher , quoique je sois bien certaine de ne pas dormir. Quand elle fut de retour dans sa chambre . Stéphanie lui dit , qu'il falloit qu'elle eût trouvé de grands plaisirs dans la conversation de la veuve. Je voudrois bien savoir , ajouta-t-elle , ce que vous avez pu dire. La princesse ne lui répondit rien , & se coucha. Quand la veuve se fut retirée , elle mit la tête sous les draps , & s'abandonna à l'excès de la douleur. Stéphanie qui s'en apperçut , lui en demanda le sujet. La princesse lui dit : Stéphanie , ne vous embarrassez point , prenez garde que le tout ne tombe sur vous ; vous en êtes plus près que vous ne pensez. Ce discours donna beaucoup d'inquiétude à Stéphanie ; mais sans la questionner davantage elle se coucha à côté d'elle , suivant sa coutume. La princesse ne ferma pas les yeux , elle ne fit que pleurer ; & toute abattue qu'elle étoit d'une aussi mauvaise nuit , elle voulut absolument aller à la messe. Titan informé par Stéphanie de son mal , & des pleurs

qu'elle avoit répandus , fut très-inquiet. Il s'approcha d'elle pour lui en demander le sujet ; & lui dire que l'empereur venoit de lui donner l'ordre du départ. La froideur avec la laquelle la princesse l'écouta , le pénétra de douleur , il ne put retenir ses larmes. La princesse lui répondit d'un ton de voix bas : Je ne te parlerai pas long - tems : & comment pourrois-je proférer sans rougir les choses infâmes que j'aurois à te reprocher , & qui causent ma douleur ! je ne puis même y chercher du soulagement en la confiant à quelqu'un , il faudra , quoi qu'il m'en coûte , la renfermer dans mon sein. Il ne lui fut pas possible d'en dire davantage , parce que l'impératrice arriva avec les médecins. Tiran se retira , & dans sa douleur il ne voulut prendre aucune nourriture. Le connétable vint au palais , & s'entretenant avec Stéphanie & Plaisir de ma vie , il leur dit l'état auquel le discours de la princesse l'avoit réduit. Quel remede pourrons-nous apporter à son mal , disoit Stéphanie ? Tout ce que je puis faire , la veuve le détruit. La princesse ne vouloit s'entretenir d'autre chose que de Tiran & des projets de son amour , à présent elle n'en dit plus rien. Les amans sont aveugles ; & la veuve qui connoît l'amour par expérience , change absolument sa conduite. Si elle n'étoit pas continuellement dans sa chambre , j'y ferois entrer Ti-

tan la nuit , malgré qu'elle en eût , comme j'ai fait au château de Molvoisin ; mais au moins je lui parlerai de lui , & je verrai ce qu'elle me répondra. Elle coupa court à leur conversation , & fut auprès de la princesse pour exécuter son dessein ; mais elle ne lui put parler , parce qu'elle s'entretenoit avec la veuve Reposée. L'empereur fut que le connétable étoit chez sa fille ; il ne douta pas que Tiran n'y fût aussi , il les fit avertir ; mais avant de tenir conseil : Allons , dit-il , favoir des nouvelles de ma fille , qui ne se porte pas trop bien. Le connétable marcha le premier , l'empereur le suivoit , & précédoit Tiran : après Tiran , marchèrent tous ceux du conseil. Ils trouvèrent la princesse qui jouoit aux cartes dans un coin de la chambre avec la veuve. L'empereur s'assit auprès d'elle , & lui demanda des nouvelles de sa santé. Elle lui répondit que dès qu'elle le voyoit , elle ne souffroit plus ; & jettant les yeux sur Tiran , elle lui fit un sourire. L'empereur fut très-content de la trouver aussi-bien. Ils parlèrent de plusieurs choses , auxquelles la princesse répondit avec beaucoup de liberté d'esprit , & sur-tout à celles que Tiran lui disoit. C'étoit une suite du conseil que la veuve lui avoit donné de le bien traiter , non comme elle faisoit auparavant , mais comme elle faisoit à tous les autres. La veuve avoit ses raisons pour lui inspirer

cette conduite ; elle ne vouloit pas que Tiran retournât dans son pays , elle desiroit seulement qu'il cessât d'aimer la princesse ; en perdant l'espérance de lui plaire , & qu'après cela il s'attachât à elle. C'étoit dans ce dessein qu'elle avoit fait toutes ces noirceurs , qui causèrent de si violens chagrins.

Le lendemain , l'empereur pressa tout le monde de partir pour se rendre au camp. Tiran aussi-bien que les autres , ne négligea rien pour hâter son départ. Cette nuit Stéphanie ayant essayé de parler de Tiran , la princesse lui imposa silence , & lui dit : Vous ne connoissez pas toute la fausseté des hommes : mais je ne dirai rien jusqu'au tems où je pourrai m'expliquer , & que par rapport à toi tu verras mes jours en péril : il vaut mieux dormir. Stéphanie voulut répondre , mais inutilement. Elle ignoroit ce qui s'étoit passé. Deux ou trois jours s'écoulèrent de la sorte , pendant lesquels la princesse faisoit un accueil égal à tout le monde , & à Tiran , qu'elle favoit devoir partir incessamment. Elle dit en présence de l'empereur : Voici votre grand général , qui dans peu traitera le soudan comme il a fait les rois de Caramanie , & de l'Inde supérieure , ou du moins il l'obligera à prendre la fuite comme le roi d'Egypte. Ses exploits sont dignes des plus grandes récompenses. Il ne doit ses victoires qu'à sa valeur , il ne les a remportées que

pour les intérêts de Votre Majesté. L'empereur dit au général : Je ne puis trop vous remercier de tous les avantages que vous m'avez procurés. Tout ce que je vous demande, c'est de continuer comme vous avez commencé ; & tout ce que je demande à Dieu, c'est de pouvoir vous récompenser selon vos mérites. Tiran excédé d'une conversation si indifférente, & que la princesse elle-même avoit entamée à dessein, ne put répondre autre chose, sinon : Cela sera ; & pour se rendre chez lui, il passa par un escalier qui le conduisit dans une chambre, où il trouva le connétable, Stéphanie & Plaisir de ma vie qui s'entreténoient. Il approcha d'eux, & leur dit : Eh bien, mes sœurs, de quoi parliez-vous ? Seigneur, lui répondit Stéphanie, du peu d'amour que vous témoigne la princesse au moment de votre départ, tandis qu'elle devoit au contraire redoubler de caresses & d'attentions, quand il devoit lui coûter un peu de son honneur. Nous avons aussi parlé, continua-t-elle, de ce que je deviendrai dans votre absence ; car l'impératrice me dit hier au soir, que j'étois amoureuse ; & sans lui pouvoir rien répondre, je rougis, & je baissai les yeux. C'étoit bien en convenir ; car je ne savois ce que c'étoit avant la nuit du château de Malvoisin. Je prévois qu'après votre départ je vais me trouver dans une fâcheuse situation,

& qu'il faudra que je sois punie de vos fautes. Ne vous ai-je pas promis, ma chère sœur, lui dit Tiran, que le jour de notre départ je prierai l'empereur, en présence de la reine & de toute la cour, de consentir à votre mariage avec le connétable : il demeurera ici, & le vicomte de Branches fera sa charge pendant que les noces se feront. Et comment les ferai-je, lui dit Stéphanie, puisque vous serez absent, & qu'il ne peut y avoir de joie ni de plaisir sans vous ? Qu'avez-vous besoin de tant de joie à des noces ? lui répondit Tiran ; gardez-la pour le lit, où vous serez sans crainte & sans inquiétudes. En cet endroit de leur conversation, l'empereur arriva, donnant la main à Carmésine. Tiran trouvant le moment favorable pour lui faire la demande dont il venoit de parler, se mit à genoux, & lui dit :

— Votre bonté infinie, & le tems que vous avez régné, a éclairé le monde chrétien ; mais enfin, seigneur, la vie est courte, il ne reste à l'homme en mourant que le bien qu'il a fait : j'ai donc une grace à vous demander, aussi-bien qu'à l'impératrice & à la princesse ; c'est de vouloir permettre le mariage de la belle Stéphanie avec mon frère & mon ami le comte de Saint-Ange, connétable de Votre Majesté. J'espère qu'il naîtra d'eux des vassaux à l'empire, & des serviteurs fidèles,

L'empereur lui répondit , que ce mariage lui étoit infiniment agréable , & qu'il permettroit à sa fille de conclure , avec le consentement de sa mère , & il les quitta pour-lors. Quand Stéphanie vit que l'empereur les avoit quittés si promptement , elle ne douta pas que son mariage ne lui déplût , elle se retira dans une chambre , où elle s'abandonna aux pleurs & à la douleur. Tiran donna le bras à la princesse , & suivi du connétable & de Plaisir de ma vie , ils furent à la chambre de l'impératrice , qu'ils supplièrent de vouloir consentir à ce mariage , dont l'empereur étoit content. Elle répondit , qu'elle l'approuvoit infiniment. On fit aussi-tôt assembler toute la cour dans la grande salle , pour assister aux fiançailles. Le cardinal que l'on avoit envoyé chercher pour la cérémonie , étoit venu quand on fut chercher la mariée. On la trouva qui pleuroit encore. Elle ignoroit tout ce qui s'étoit passé. Les fiançailles se firent avec magnificence. L'empereur voulut que l'on fît les noces le lendemain , pour ne point retarder le départ de Tiran. Elles furent accompagnées de joûtes , de danses & de comédies ; tout le monde étoit content , excepté le malheureux Tiran.

La première nuit des noces , Plaisir de ma vie prit cinq petits chats , & les mit en dehors sur la fenêtre de la chambre où Stéphanie couchoit , &

toute la nuit ils ne cessèrent de miauler. Quand elle les y eut placés , elle fut dire à l'empereur : Seigneur , courez promptement à la chambre de la mariée ; le connétable lui aura fait plus de mal que l'on ne croyoit , car elle fait des cris épouvantables. Pour moi , je crains qu'il ne la tue , ou qu'il ne l'ait blessée. Elle est votre proche parente , seigneur , venez donc à son secours. Ce discours de Plaisir de ma vie divertit si fort l'empereur , qu'il se leva & se rhabilla ; ils furent ensemble à la porte de la mariée , où ils écoutèrent quelques momens. Plaisir de ma vie voyant qu'elle ne disoit mot , lui dit : Comment donc , mariée , vous ne criez plus ? Est-ce que le combat est déjà cessé ? Ne pouvez-vous pas dire encore cet ah ! qui fait tant de plaisir dans la bouche des filles : c'est signe que l'épine ne vous pique plus , puisque vous ne dites mot. Croyez-moi ; si vous ne recommencez , cela vous fera mal. L'empereur est ici pour vous écouter si vous ne criez pas , car il a peur que cela ne vous fasse mal. L'empereur lui disoit tout-bàs de ne pas dire qu'il fût là. En bonne foi , je n'en ferai rien , lui répondit Plaisir de ma vie ; je veux au contraire qu'ils sachent que vous les écoutez. Pour-lors la mariée cria qu'on lui faisoit mal. Plaisir de ma vie lui disoit que ses cris n'étoient pas naturels, que c'étoit une comédie qu'elle

jouoit. L'empereur rioit beaucoup des plaisanteries de Plaisir de ma vie. La mariée qui les entendoit rire, leur dit : Qui a mis ces maudits chats sur la fenêtre ? Je vous prie de les faire ôter, il m'empêchent de dormir. L'empereur étoit si charmé de la gaieté de Plaisir de ma vie, qu'il lui jura que s'il étoit veuf, il n'auroit point d'autre femme qu'elle. L'impératrice fut dans la chambre de l'empereur, & n'y trouva qu'un page, qui lui dit qu'il étoit à la porte de la mariée. Elle y vint donc aussi, & le trouva avec quatre demoiselles. Quand Plaisir de ma vie l'apperçut, elle lui dit : Madame, dépêchez-vous de mourir au plutôt, je vous prie, car l'empereur vient de me dire que s'il n'avoit point de femme, il n'en prendroit point d'autre que moi. Comment, coquine, vous me dites ces choses-là à moi-même ! & se retournant vers l'empereur : Il vous faut donc une autre femme ? Dites-moi un peu ce que vous en feriez ? En badinant ainsi, ils s'en retournèrent chacun dans leur chambre. Le lendemain on se divertit encore beaucoup, & l'on rendit tous les honneurs au connétable & à sa femme ; on les conduisit à la cathédrale, pour entendre une magnifique messe.

Après l'évangile, un moine monta en chaire, & leur fit un beau sermon. Après la messe, l'em-

pereur fit apporter à la mariée les cent mille ducats, les bijoux & les meubles que son père lui avoit laissés. Ensuite on fit habiller le connétable avec la soubreveste de ses armes. On le laissa quelque tems dans cet équipage : après cela, on lui fit prendre les habits du duc de Macédoine ; on déploya les bannières de ce duché ; on lui mit sur la tête une couronne d'argent, car dans ce tems on couronnoit tous ceux qui avoient un titre. Les comtes en portoient une de cuivre ; les marquis, d'acier ; les ducs, d'argent ; & les rois, d'or ; celles des empereurs étoient composées de sept couronnes. Diofébo, grand connétable, en eut donc une d'argent, garnie magnifiquement de pierres précieuses. Stéphanie fut aussi couronnée.

Après toutes ces cérémonies, les dames & les grands seigneurs montèrent à cheval avec les bannières déployées, & suivis d'une grande quantité d'hommes à cheval. Ils la promenèrent dans tous les quartiers de la ville. Ils vinrent ensuite dans une prairie magnifique, arrosée d'une belle fontaine, nommée la fontaine-sainte, où tous ceux que l'on couronnoit & qui prenoient un titre, venoient faire bénir leurs bannières. Après cette bénédiction, ils prirent le nom de duc & de duchesse de Macédoine ; on les baptisa avec de l'eau parfumée. Si le duc veut faire des hérauts & des rois d'ar-

mes, il le peut, avec l'eau qui se trouve de trop; mais il est obligé de porter le nom du duché. Au reste, l'on fait bien que l'on ne peut faire roi ou héraut d'armes, que le fils d'un gentilhomme, parce que c'est un homme dans lequel on a plus de confiance que dans tous les autres, & auquel tout le monde s'en rapporte. Après qu'il en eut fait un, le duc revint à la fontaine-sainte, dont l'empereur prit de l'eau & le baptisa encore une fois, en lui donnant le titre de duc de Macédoine. Aussi-tôt les trompettes sonnèrent, & les hérauts & les rois d'armes crièrent: Voici le grand prince duc de Macédoine, de la bonne race de Roche-Salée. Après cela, il vint trois cens de chevaliers de l'éperon d'or, tous armés de blanc, qui saluèrent l'empereur & le nouveau duc, qui ne fut plus connétable. Sa charge fut donnée à un brave chevalier, nommé messire Adedoro. Les trois cens chevaliers se divisèrent en deux troupes, & chacun prit la plus belle dame, ou celle qui lui plaisoit le plus, par les rênes de sa haquenée. Ils marchèrent suivant leur rang, & leur ancienneté; ils se promenoient avec leurs dames dans les petits bois, & quand ils se rencontroient, l'un disoit à l'autre, de lui laisser la dame qu'il menoit; & sur le refus qu'il en faisoit, on se proposoit de rompre deux lances, & celui qui les avoit plu-

tôt rompues , emmenoit la dame de l'autre.

Pendant qu'ils se divertissoient ainsi , l'empereur & l'impératrice prirent le chemin de la ville de Péra. La princesse & la duchesse de Macédoine demeurèrent dans la prairie avec Tiran , qui ne pouvoit joûter à cause du vœu qu'il avoit fait. Le vicomte de Branches fut toujours un des premiers. L'empereur se rendit donc à la ville de Péra , où la fête étoit préparée. Il étoit plus de midi que tous les chevaliers n'étoient pas encore revenus. L'empereur monta sur une tour pour voir tout ce qui se passoit. Les chevaliers en revenant rompoient des lances devant lui ; mais il fit à la fin sonner un grand cor que l'on entendoit d'une lieue. Au son de ce cor , ils prirent le chemin de Péra. Ils trouvèrent trois cens chevaliers vêtus d'une même couleur , qui défendoient le pas. Il se passa en cet endroit les plus beaux faits d'armes , qui firent un grand plaisir à l'empereur. Toutes les dames & les demoiselles laissèrent leurs chevaliers sur le champ de bataille , & se retirèrent dans la ville. Ce combat dura bien deux heures , sans que l'empereur le voulût faire finir. Ils mirent l'épée à la main , après avoir rompu leurs lances. Mais à-peine l'empereur eut fait sonner une trompette , qu'ils se séparèrent , & furent de tous côtés chercher leurs dames , &

ne les trouvant point, ils vinrent témoigner leurs regrets à l'impératrice & à la princesse. Elles leur répondirent qu'elles ne favoient pas où elles étoient, qu'elles croyoient que ceux qui les avoient arrêtées sur le chemin les avoient enlevées. Ils retournèrent donc contr'eux l'épée à la main, dans l'espérance de les ravoir; & le combat recommença de plus belle. Quand il eut duré quelque tems, ils apperçurent leurs dames sur les murailles du palais. On sonna une trompette, ils mirent tous pied à terre. Les dames qui étoient sur les murailles défendoient l'entrée du château, mais les chevaliers entrèrent par force d'armes, & quand ils furent dans la grande cour, ils se partagèrent en deux troupes, les chevaliers assaillans envoyèrent un roi d'armes prier les autres de s'en aller & les assurer qu'ils étoient dans le dessein de recouvrer leurs dames & de regagner ce qu'ils avoient perdu; mais ils n'y voulurent point consentir. Le combat qui fut très-beau, recommença à pied dans le palais. Les un tombaient d'un côté, les autres de l'autre; ils se portoient des coups de masse terribles, & ceux qui perdoient une fois cette arme, ne pouvoient plus revenir au combat. La même loi étoit imposée à tous ceux qui touchoient la terre, du corps ou de la main. Ce combat dura jusqu'à ce qu'ils se trouvèrent dix

contre dix , ce qui devint très-agréable à voir. Après quoi l'empereur les fit séparer. Quand ils furent tous défarmés , ils se rendirent dans la grande salle où ils dînèrent. Après le dîné on dansa jusqu'à une heure devant le coucher du soleil , que l'on forma un ballet , ou plutôt un branle , où tout le monde se tenant par la main , ils s'en retournèrent en dansant à la ville de Constantinople. Après le souper ; Tiran assembla tous ceux qui étoient de ses parens , & qui se trouvoient au nombre de trente-cinq chevaliers ou gentilshommes , & leur dit en ces termes , pourquoi Diofébo s'appelloit de Roche-Salée.

Il y avoit deux frères parens du roi d'Angleterre , qui firent la conquête de la petite Bretagne. L'ainé se nommoit Uterpandragon. Il eut pour fils le roi Artus. La première conquête qu'ils firent , fut celle d'un château très-fort , bâti sur une haute montagne de très-bon sel. Malgré les peines qu'ils eurent à le prendre & le monde qu'ils y perdirent , ils ne changèrent point son premier nom , que le cadet porta depuis. Son aîné prit celui de duc de Bretagne. Le Roi de France ayant mandé par ses ambassadeurs qu'il lui donneroit sa fille en mariage , il envoya son frère Uterpandragon en France pour l'épouser en son nom. Mais quand il la vit si belle , il dit au roi qu'il n'avoit point de procuration de son frère , & qu'il ne la fiançeroit point. Il supposa des

lettres de créance , avec lesquelles le roi lui donna sa fille & deux cens mille écus , à condition que dans l'espace de trois ans il prendroit le nom de roi de Bretagne. Il consentit à tout , & mena la princesse droit au château de la Roche-Salée ; il laissa toute sa suite dans la ville , & l'ayant fait entrer dans le château , il l'épousa. Le duc de Bretagne apprenant cette nouvelle , la supporta assez patiemment à cause de l'amitié qu'il avoit pour lui. Mais les chevaliers qui avoient accompagné la princesse , rendirent compte à leur retour de ce qui s'étoit passé. Le roi en devint furieux. Sur le champ il assembla son armée & marcha avec un grand nombre de troupes pour assiéger le château de Roche-Salée. Le duc de Bretagne envoya prier le roi de France de pardonner à son frère , & dans le même tems , il lui envoya des troupes & des vivres , & tout ce qui lui étoit nécessaire pour soutenir un siege. En effet , le roi assiégea cette place , devant laquelle il fat un an & deux mois , & quelques assauts qu'il pût donner , jamais il ne lui fut possible de l'emporter. Le duc de Bretagne étoit toujours avec le roi , le priant de vouloir pardonner à son frère. Enfin voyant qu'il ne pouvoit venir à - bout de son dessein , il conclut le mariage d'une autre de ses filles avec le duc , qui consentit , pour faire la paix de son

frère , à prendre une bâtarde & sans dot.

Tous ceux qui étoient avec Tiran étoient de cette ancienne maison , d'où il étoit parti de tous les tems d'aussi braves chevaliers que de belles & sages demoiselles. Tiran & tous ceux qui descendoient de la Roche - Salée , furent baiser les pieds & la main de l'empereur , pour le remercier de la grace qu'il leur avoit faite en donnant sa niece à un homme de leur maison. Après qu'ils eurent fait leur compliment , l'empereur leur dit :

Le mérite & les vertus jointes à vos belles actions & à toute votre conduite , brave général , font que je vous aime de tout mon cœur , & que je suis charmé de me voir allié à la maison de Roche-Salée , que je préfère à toutes les autres. Mais j'aurois voulu , pour être plus lié avec vous , que c'eût été vous qui eussiez épousé ma niece Stéphanie , avec le duché de Macédoine & beaucoup d'autres choses que je vous aurois données. Vous n'avez rien voulu accepter de tout ce que je vous ai offert , vous avez donné à Diofébo le comté de S. Ange & le duché de Macédoine ; je vous avoue que je ne fais plus ce que vous entendez , à moins que vous ne comptiez que je vous donne mon empire. Vous vous trompez si cela est ; car ma foi j'en ai besoin , & je veux le garder pour moi. Pour vous , je ne fais comment je pourrois

vous

vous faire riche , vous donnez tout , & vous viendriez aisément à-bout de me ruiner. Cependant il me semble que l'on ne doit , sur-tout quand on est dans les pays étrangers , penser aux autres qu'après son établissement. Tous les excès sont à blâmer , les vices se cachent souvent sous les apparences de la vertu. Tiran lui répondit en ces termes : Grand & illustre empereur , les richesses ne peuvent jamais satisfaire pleinement , c'est pourquoi je ne desire aucuns biens de la fortune ; je ne veux que servir Votre Majesté de façon que je puisse rétablir & augmenter l'empire grec. Les trésors de l'honneur & de la gloire me suffisent , si j'en puis amasser. Tout ce que je desire c'est d'établir mes parens & mes amis. Pour moi je ne veux d'autres biens que mon cheval & mes armes. Je prie donc Votre Majesté de ne plus penser à me faire riche , ni à me donner rien qui puisse lui être nécessaire. Je fers Dieu pour l'augmentation de la foi catholique. Jusques ici ses graces ne m'ont point abandonné. Je n'ai donc qu'à vous remercier de ce que vous avez fait en faveur de mon cousin Diofého. Le vieil empereur , charmé de la noblesse des réponses de Tiran , se tourna du côté de sa chère Carmésine , & lui dit : Jamais je n'ai vu de chevalier aussi accompli ; toutes les fois que je lui parle , j'en suis dans l'admiration ; mais si Dieu

me laisse vivre , assurément je le ferai roi.

Quand les fêtes furent terminées , le nouveau duc de Macédoine logea dans le palais. Il donna le lendemain un grand dîné à tous ses parens de la maison de Roche - Salée. L'empereur dit à sa fille d'aller trouver la duchesse pendant qu'ils dînoient, afin d'honorer la fête. La princesse, suivie de toutes ses dames & ses demoiselles , se mit en chemin pour s'y rendre ; mais avant que d'arriver , la veuve Reposée s'approcha d'elle , & lui dit : Pourquoi Votre Altesse veut - elle aller trouver ces étrangers ? Elle ne peut que les embarrasser , & troubler le plaisir qu'ils peuvent goûter. Comptez qu'ils préféreraient une aîle de perdrix à toutes les demoiselles du monde. De plus, Votre Altesse étant fille de l'empereur , ne doit point aller si facilement par-tout ; soyez plus réservée , si vous voulez que l'on vous rende ce qui vous est dû ; mais je suis toujours étonnée de voir l'envie que vous avez d'être sans cesse auprès de ce traître de Tiran. L'attachement que j'ai pour vous m'oblige à vous parler comme je fais , à vous dire que votre bon - homme de père n'y regarde pas d'assez près, de vous envoyer à une telle heure rendre visite à des chevaliers. La princesse , déjà prévenue par les discours précédens de la veuve, suivit son conseil, quoique malgré elle, & alla s'affliger dans sa chambre.

Plaisir de ma vie, curieuse de voir ce que faisoit Tiran, fut rendre visite à la duchesse après le dîner : elle le trouva qui rêvoit dans l'embrasure d'une fenêtre ; elle s'approcha de lui, pour le consoler, & lui dit : Je souffre de vous voir dans l'état où vous êtes. En quoi puis-je vous être utile ? Je vous jure qu'il n'y a rien que je ne fasse pour y parvenir. Tiran la remercia beaucoup. La duchesse s'étant approchée d'eux, demanda à Plaisir de ma vie, pourquoi la princesse n'étoit pas venue ? Elle lui répondit que la veuve Reposée l'en avoit empêchée. Mais dans la crainte que la colère ne transportât Tiran, elle ne voulut pas leur apprendre tout ce qu'elle leur avoit dit de lui. La duchesse prit alors la parole : Puisque je suis à présent maîtresse de mes actions, je jure par notre dame que j'aurai une explication avec la princesse, & qu'entre-ci & demain je saurai ce qu'il en est. Ce n'est point cela qu'il faut faire, répliqua Plaisir de ma vie, elle ne voudra jamais nous écouter, sur-tout la veuve Reposée étant toujours auprès d'elle ; je n'ose vous dire tout le mal qu'elle dit de Tiran. Ah ! si je m'y trouvois, répondit-il, je le ferois bien retomber sur elle. Laissons tout cela, interrompit Plaisir de ma vie, ne pensons qu'aux remèdes que nous y pouvons apporter. Pour moi, voici mon avis. La princesse m'a dit de lui pré-

parer un bain pour demain au soir : pendant que l'on soupera , je pourrai vous cacher dans la garde-robe où elle doit se baigner. Personne ne nous verra ; & quand , après être sortie du bain , elle sera endormie dans son lit , vous pourrez vous mettre à ses côtés. Il ne s'agira plus que d'être aussi hardi que vous l'êtes dans les batailles. Si vous savez un meilleur moyen que celui-ci , continua-t-elle , faites-nous en part. La duchesse lui dit qu'elle proposoit le dernier remède qu'ils pussent employer ; & Tiran ajouta , qu'il ne vouloit point d'un bonheur qu'il ne devoit qu'à la fortune. D'ailleurs , ajouta-t-il , seroit-ce un bonheur que de me satisfaire , & de déplaire à la princesse ? Plutôt mourir de la mort la plus cruelle , que de la voir irritée contre moi ? Par ma foi , lui répondit Plaisir de ma vie , je n'augure pas bien de vous ; & si vous aimiez autant que vous le dites , vous ne refuseriez pas ce que je vous propose. Du moins vous voyez l'envie que j'ai de vous servir. Vous aimez mieux prendre un chemin par lequel vous n'arriverez jamais. Pour moi je ne veux plus m'en mêler ; cherchez qui pourra vous secourir dans vos malheurs. Au nom de Dieu , demoiselle , lui répondit Tiran , ne m'abandonnez pas. Voyons ensemble quel est le meilleur parti. La duchesse ne peut plus être auprès de la

belle Carmésine auffi souvent que je le voudrois ; je n'ai donc plus que vous , & si vous n'avez pitié de moi , comptez que je perdrai l'esprit. Les anges eux-mêmes , lui dit Plaisir de ma vie , ne peuvent vous donner un meilleur conseil que le mien. Nous vivons dans la loi de grace & non dans la loi de justice ; mais le courage vous manque , quand il ne s'agit que d'oser vous rendre heureux. Enfin , ils résolurent que la duchesse iroit voir si elle ne pourroit pas parler à la princesse.

Quand elles furent arrivées chez elle , elles la trouvèrent sur la toilette dans sa garderobe. La duchesse résolut de lui faire une malice de femme dans la chambre par où la princesse devoit nécessairement passer : elle se mit au pied du lit , la tête basse , appuyée dans les mains. La princesse sachant qu'elle étoit là , lui fit dire d'entrer dans la garderobe. La duchesse n'en voulut rien faire , & Plaisir de ma vie , qui avoit imaginé ce stratagème , lui dit qu'elle ne pouvoit venir , tant elle lui paroissoit affligée. La princesse sortit de sa garderobe , & voyant la duchesse si triste , vint à elle , en lui disant : Ma chère sœur , qu'avez vous donc qui vous afflige ? Apprenez-le-moi , & foyez sure que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous consoler. Madame , lui répondit la duchesse , c'est vous qui me mettez au désespoir , & qui me

faites desirer de fuir le monde : vous m'avez chargée de porter des paroles à Tiran quand nous étions au château de Malvoisin ; vous les avez renouvelées quand nous sommes revenues ici , & vous les démentez toutes. Je vous conjure , madame , de ne me point rendre parjure , & de n'être point cause de ma perte , en me mettant mal pour toute ma vie , avec le duc & avec Tiran. Que vous reviendra - t - il de me rendre malheureuse ? Toutes ces paroles étoient accompagnées de larmes qui émurent la princesse , & diminuèrent un peu la colère qu'on lui avoit inspirée contre Tiran. Elle lui dit donc avec beaucoup de douceur : Je t'aime , Stéphanie , tu es ma sœur & ma cousine ; je suis fâchée de te voir dans l'affliction , moi qui t'aime , qui t'ai aimée , qui t'aimerai toujours. Puisque tu le desires , je parlerai à Tiran , quoique j'aie toutes les raisons du monde pour n'en rien faire ; car si tu favois comment il en use avec moi , & tout qu'il a dit de moi , tu serois dans l'étonnement. Mais le tems de souffrir succede à celui de rire & de se divertir. Je le verrai , puisque c'est une chose qui t'est nécessaire ; sans cela , je te jure que je ne le verrois jamais : car on ne peut comprendre qu'un chevalier aussi brave , soit aussi ingrat. Comment , madame ! lui répondit la duchesse , vous croyez qu'un chevalier aussi sage & aussi vertueux que

Tiran, a pu dire quelque chose qui vous puisse offenser ; lui qui s'exposeroit contre un monde entier, pour punir la moindre parole dite contre Votre Altesse ? Ne croyez pas qu'il soit tel qu'on vous l'a dépeint. Quelque faux coquin de flatteur vous aura persuadé des faussetés, pour faire tort au meilleur chevalier qui soit au monde. Plaisir de ma vie se mêla de la conversation, & dit que Tiran rassembloit toutes les vertus, & qu'elle auroit grande envie de favoir quelle étoit la malheureuse qui avoit pu accuser un chevalier aussi accompli. Croyez-moi, laissez parler les méchans, & aimez ce que vous devez aimer ; vous en aurez plus de gloire. C'est à un chevalier aussi généreux que la possession de Votre Altesse est due, elle que ni l'or ni l'argent ne peuvent acheter. Aimez, madame, celui qui vous aime ; n'écoutez point cette veuve en-diablée, qui seule fait notre mal à tous. J'espère que Dieu tout-puissant le fera retomber sur elle. Quand est-ce que je la verrai fouetter toute nue par toutes les rues de la ville ? Tai-tois, lui dit la princesse, tu crois que la veuve Reposée me parle : elle ne fait rien de tout cela : c'est moi qui sens tout le mal, & qui prévois tout ce qu'il en peut arriver. Mais enfin, je ferai ce que vous me conseillerez. Si vous voulez vous en rapporter à moi, reprit Plaisir de ma vie, je ne vous conseillerai

rien que pour votre profit , & pour votre honneur.

Alors elles se séparèrent , & la duchesse revint chez elle dire à Tiran tout ce qui s'étoit passé. L'espérance d'entretenir la princesse , modéra son désespoir. Il passa dans la grande salle , où l'empereur , l'impératrice & la princesse étoient avec toutes les dames. Ils dansèrent pendant long-tems. La princesse eut beaucoup d'attention pour Tiran. Après les danses , elle se retira chez elle pour souper. La veuve Reposée ne pouvant être entendue de personne , lui dit : La façon honnête dont j'ai toujours pensé , cause le chagrin que j'éprouve , en voyant que Votre Altesse veut se perdre , & me faire maudire le jour où je suis née ; car je trouve des gens qui ont les yeux sans cesse attachés sur vous , & qui me regardant , s'écrient : O veuve Reposée ! comment peux-tu souffrir qu'un étranger emporte ainsi les premières faveurs de Carmésine ? Ces paroles me mettent au désespoir. Je préférerois la mort à un tel reproche , s'il étoit mérité. Songez , madame , qu'avant que cela arrive à une princesse comme vous , il faut que les évêques & les archevêques en soient avertis. Vous avez dit devant tout le monde , que vous ne vouliez épouser ni roi , ni fils de roi étranger , parce que vous ne le pourriez jamais connoître parfaite-

ment ; que vous n'aviez besoin d'aucun des avantages de la fortune avec la succession de l'empereur , & que vous ne vouliez être soumise à aucun roi , ni à aucun empereur du monde : ainsi vous prendrez Tiran lorsque vous aurez envie de vous marier ? Ce que je vous dis , madame , ce n'est point pour vous rappeler ce que je vous ai déjà dit ; seulement pensez que quand il sera votre mari , les foiblesses que vous aurez eues pour lui , lui paroîtront des crimes. Au premier chagrin , il vous les reprochera , & il se persuadera qu'il n'aura pas été le seul pour qui vous en ayez eu de pareilles. Que pourrez - vous répondre à ces reproches ? Comment vous garantirez - vous des effets de la jalousie ? Si vous succombiez , comptez que je ne survivrois pas à ce malheur. Elle se tut après cela , pour attendre la réponse de la princesse , dont le trouble & l'agitation étoient extrêmes. Mais elle n'eut pas le tems de lui rien dire , car l'empereur étoit à table , & l'avoit plusieurs fois envoyé chercher. Elle sortit donc de sa garderobe , en lui disant qu'elle étoit fâchée de ne pouvoir lui répondre.

La duchesse qui attendoit , pour savoir d'elle si Tiran viendroit ou non cette nuit , la voyant agitée , triste , & le visage fort rouge , n'osa lui rien dire ; mais Plaisir de ma vie , lui dit , en la sui-

vant : Quand le ciel est rouge , c'est une marque assurée de tempête. Tais - toi , folle , lui dit la princesse. Elle étoit si animée , que l'empereur s'en apperçut. Il lui demanda la raison du chagrin qu'elle paroïssoit avoir. La princesse lui répondit , qu'elle n'en avoit aucun , qu'un mal de cœur l'avoit obligée de se jeter sur son lit ; mais qu'elle se trouvoit mieux. L'empereur ordonna à ses médecins de prendre garde à ce qu'elle mangeroit. Ils lui permirent de manger d'un faisán , parce que c'est une viande cordiale , & la duchesse se mit à côté d'elle , non pour souper , mais pour avoir une réponse à porter à Tiran , qui l'attendoit dans sa chambre. Après le souper , la duchesse dit tout bas à la princesse : Votre Altesse se souvient-elle de ce qu'elle m'a promis ? Mais en même tems je lui dirai , qu'un vassal ne peut nuire à son seigneur , & que la veuve Reposée est née dans mes états ; qu'ainsi elle doit prendre garde à elle ; car elle a desservi , (mérité) la mort par tout ce qu'elle a fait.

Jé vous aime , lui répondit la princesse , & je ferai pour vous tout ce qu'une sœur peut & doit faire , & d'avantage s'il le faut ; mais je vous prie de ne me point parler de la veuve Reposée , & quoiqu'elle soit votre vassale , je vous assure qu'elle n'a point de tort avec vous. Ne soyez point fâchée contre elle , elle n'a aucune part à ce que j'ai dans

l'esprit. Mais, lui dit la duchesse, répondez-moi sur le compte de Tiran ? Voulez-vous qu'il vienne vous parler cette nuit ? Il est dans une impatience que je ne puis vous représenter. Ne me refusez pas cette grace, continua-t-elle, je vous en conjure par ce que vous avez de plus cher. Je veux bien qu'il vienne ce soir, lui répondit la princesse, je l'attendrai ici, nous danserons ; & s'il veut me parler, je l'écouterai volontiers. Vous vous vantez de franchise & de loyauté, dit la duchesse, & cependant vous voulez me tromper. Répondez-moi précisément, voulez-vous que Tiran vienne vous parler, comme il a fait au château de Malvoisin ? sans cela, vous ne satisfaites point à vos engagements. Quand vous m'avez parlé de Tiran, reprit la princesse, je n'ai jamais compris qu'il désirât autre chose que de vouloir m'entretenir de ce qu'il souffre ; j'y pense à toute heure avec une douleur & un chagrin que je ne puis exprimer. Dites-lui que je le prie, comme chevalier loyal, de ne me plus tourmenter, & de ne plus penser à moi ; que je pleure des larmes de sang par le cruel état auquel je suis réduite. Mais, reprit la duchesse, pourquoi vous affliger comme vous le faites ? Souvenez-vous des paroles que vous lui avez données & des sermens que vous lui avez faits la nuit du château de Malvoisin. Vous pourrez vous entretenir

avec lui , & lui dire tout ce qui vous afflige ; mais croyez qu'une princesse comme vous , ne doit pas manquer à sa parole. Enfin , ma chère sœur , lui dit la princesse , je conserverai mon honneur tant que je vivrai : vous me trouverez toujours dans cette résolution. La duchesse la laissa , fort fâchée de tout ce qu'elle venoit d'entendre. Elle en rendit compte à Tiran , ce qui redoubla infiniment son chagrin. Quand l'empereur eut soupé , il envoya chercher le général , chez le duc de Macédoine , où il savoit qu'il étoit. Il dit en même tems à la princesse de mander les musiciens , pour amuser les chevaliers , dont le départ étoit si proche. Mais elle lui dit qu'elle avoit plus besoin de s'aller coucher que de danser. Elle prit congé de lui , & se retira dans sa chambre pour ne point parler à Tiran. La veuve Reposée approuva sa conduite. Plaisir de ma vie alla chez la duchesse parler à Tiran ; elle lui dit : Seigneur , n'attendez rien de la princesse , tant que la veuve fera auprès d'elle : elles s'entretiennent à-présent toutes deux , & parlent de vous. Jamais vous n'obtiendrez rien , si vous ne faites ce que je vous ai conseillé. C'est demain le jour de son bain , & je vous promets de vous faire passer la nuit dans son lit. Je couche avec elle depuis que la duchesse est mariée ; comptez qu'elle n'en parlera jamais :

reposez-vous sur moi. Tiran la remercia de tout son cœur de l'intérêt qu'elle prenoit à ce qui le regardoit ; mais il l'affura que pour l'empire du monde , il ne voudroit pas faire la moindre violence à une femme , telle qu'elle pût être. Eh quoi ! voudrois-je déplaire , continua-t-il , à celle que j'aime plus que moi-même ? Je souffrirai toute ma vie , en la servant à pied , à cheval , armé ou désarmé. Je me mettrai à ses genoux pour obtenir pardon , si je l'ai offensée ; mais je ne mériterai point le nom de traître. Plaisir de ma vie , mécontente de sa réponse , lui dit : Seigneur chevalier , par ma foi , je commence à croire que vous n'êtes pas tout ce que l'on dit. Comment ! vous craignez d'employer une petite violence pour être heureux , & encore auprès d'une femme dont vous savez que vous êtes aimé , & qui n'est retenue que par ses scrupules ? Vous aimez une brave & belle demoiselle , croyez-moi , allez dans sa chambre , jetez-vous dans le lit où elle est ; nue , en chemise , habillée , pouffez toujours votre pointe , entre amis , on n'y regarde pas de si près. Si vous faites autrement , je ne me mêle plus de vos affaires. Allez , j'ai vu maints chevaliers , qui pour avoir su mener les mains , & saisir l'occasion qui se présentoit , sont venus à bout de leur belles. Ah ! mon dieu , quel plaisir que celui de tenir entre ses bras une fille de quatorze

ans , toute nue , belle , fille d'un empereur , que l'on aime , & de laquelle on est aimé ! Croyez-moi , suivez mes conseils. Tiran fut obligé de sortir , parce que la nuit s'avançoit , & que l'on vouloit fermer les portes du palais. Quand il eut pris congé de la duchesse , Plaisir de ma vie lui dit : Général , je ne trouverois personne qui en fit autant pour moi. Allez vous coucher , & ne quittez pas votre lit. Tiran lui dit qu'elle étoit adorable , & qu'elle donnoit toujours de bons conseils. Ils se separèrent. Tiran pensa toute la nuit à ce qu'elle lui avoit dit.

Le lendemain matin , l'empereur envoya chercher le général ; il se rendit à ses ordres. Il le trouva qui s'habilloit : la princesse le servoit. Elle étoit vêtue d'une robe volante , & fort courte ; sa gorge étoit découverte , & ses cheveux flottans sur son dos , touchoient presque la terre. Lorsque Tiran fut devant l'empereur , il resta frappé de l'extrême beauté de la princesse. L'empereur lui dit : Notre général , au nom de Dieu , partez incessamment , & faites partir les troupes qui sont encore ici. Tiran , tout occupé & tout ébloui de la beauté de celle qu'il adoroit , fut quelque tems sans lui répondre. Il dit , pour s'excuser , qu'il étoit occupé des Turcs , & qu'il supplioit sa majesté de vouloir bien lui répéter l'ordre qu'elle venoit de lui donner.

L'empereur , fort étonné de l'embarras dans lequel il le voyoit , & de son peu d'attention à l'écouter , voulut bien répéter ce qu'il avoit dit. Alors Tiran lui répondit : Votre Majesté doit savoir qu'on a crié par toute la ville , que le départ étoit fixé à lundi. Nous sommes aujourd'hui à vendredi ; ainsi , seigneur , on partira tout aussi-tôt qu'il sera possible.

Tiran se mit derrière l'empereur , en face de la princesse , avec les mains sur le visage. Elle & toutes les demoiselles ne purent s'empêcher de rire. Pendant que Tiran étoit dans cette attitude , Plaisir de ma vie , prenant l'empereur par le bras , pour l'obliger à la regarder , lui dit : Seigneur , avez-vous fait quelque chose qui puisse récompenser Tiran ? lui qui a vaincu & défait le grand Soudan , & qui lui a fait abandonner le ridicule projet qu'il avoit formé de se rendre maître de l'empire grec ; & quoiqu'il ait tâché de vous séduire par ses belles paroles , il est encore à Beaumont , où il cherche sa sûreté , en abandonnant les rois turcs. Si j'étois maîtresse de l'empire grec , & que Carmésine fût ma fille , je fais bien à qui je la donnerois pour femme. Mais nous autres filles , nous ne cherchons que des honneurs , un état , de la dignité ; aussi cela réussit comme il plaît à Dieu. Que m'importeroit à moi d'être alliée à la race de David , & que faute d'un bon chevalier , je per-

diffé mes états ? Comment se peut-il , seigneur , que vous n'ayiez pas fait le projet de donner la princesse en mariage ? à qui ? le dirai-je ? Oui , je suis obligée de le dire ; à Tiran. Ayez cette consolation de votre vivant , & n'attendez pas que la chose se fasse quand vous n'y serez plus. Consentez à ce que Dieu semble avoir déterminé. Vous en aurez de l'honneur en ce monde & le paradis en l'autre. Craignez de faire comme ce comte de Provence , qui avoit une belle fille. Le grand roi d'Espagne la demanda en mariage. Mais le roi son père l'aimoit si fort , qu'il ne voulut jamais la marier. Enfin , elle veillit dans son palais. Quand le roi fut mort , elle ne trouva personne qui la voulût épouser. On s'empara de ses états ; elle en fut chassée ; & alla mourir dans l'hôpital d'Avignon , pour s'être trop livrée à l'amitié que le roi son père avoit pour elle. Alors elle se tourna du côté de la princesse , & lui dit : Vous êtes du sang royal ; prenez promptement un mari ; mais très-promptement ; & si votre père ne veut pas vous le donner , je vous le donnerai moi-même , & ce ne sera pas un autre que Tiran. C'est une grande chose qu'un mari ; car enfin , souvent pour un chevalier , il s'est donné de terribles combats. Votre Majesté ne se souvient-elle pas de la situation où étoit l'empire avant l'arrivée de Tiran ? Au nom
de

de Dieu, demoiselle, interrompit Tiran, ne dites point des choses aussi déraisonnables de moi. Allez vous battre, répondit Plaisir de ma vie, & laissez-nous dire ce que nous voulons dans nos chambres. L'empereur s'écria : Par les os de l'empereur Albert mon père, tu seras la plus singulière fille du monde : plus tu vas en-avant, & plus je t'aime, je te donne 50000 ducats sur mon trésor. Elle lui baïsa la main.

La princesse pendant cette conversation étoit fort troublée, & Tiran ne savoit quelle contenance tenir. Quand l'empereur eut achevé de s'habiller, il alla à la messe. Tiran accompagna l'impératrice & la princesse. Au retour il eut occasion de lui parler, & lui dit : Qui promet, s'engage. Elle lui répondit : Oui ; mais je n'ai rien fait en présence de notaire. Plaisir de ma vie qui les entendoit, lui dit : Non, madame, les promesses d'amour & leur accomplissement n'ont pas besoin de témoins. Nous serions bien à plaindre s'il nous falloit un acte pardevant notaire à chaque fois ; tout le papier du monde n'y suffiroit pas, ces promesses s'accomplissent à tâtons aussi bien qu'au grand jour. O qu'elle folle ! dit la princesse ; parlera-t-elle toujours de ces choses-là ? Tiran n'osa seulement pas la prier de lui rien accorder. Quand ils furent de retour dans sa chambre, l'empereur demanda avec

bonté à Carmésine de quelle part venoient les discours que Plaisir de ma vie lui avoit tenus. Je vous jure que je n'en fais rien , lui répondit la princesse , jamais je n'ai pensé à rien de semblable ; mais elle est folle , & rien ne la peut empêcher de dire ce qui lui vient en pensée. Elle n'est pas folle , reprit l'empereur , c'est peut-être la fille de ma cour qui est du meilleur conseil. Ne vois-tu pas que je la fais parler souvent ? & n'entends-tu pas les bonnes choses qu'elle me dit ? Tu voudrois , n'est-il pas vrai ? épouser notre général. La princesse à ces paroles rougit sans pouvoir répondre ; mais enfin elle se remit un peu , & dit : Je ferai tout ce que Votre Majesté ordonnera , quand le général aura terminé la guerre des Maures , & soumis l'empire. Pendant ce tems-là , Tiran étoit allé dans la chambre de la duchesse ; il fit conjurer Plaisir de ma vie de s'y rendre , & lui dit : Je suis dans le plus cruel état où l'on puisse se trouver. Je ne fais lequel je desire le plus , ou de la vie , ou de la mort. Daignez trouver un remede à mes maux. Ne vous affligez pas , dit-elle , général , je vous promets de vous soulager cette nuit , si vous voulez vous en rapporter à moi. Dites-moi , je vous conjure , poursuivit Tiran , pourquoi avez-vous parlé tantôt devant l'empereur , l'impératrice & la princesse , comme vous l'avez fait ? L'empereur & la princesse

m'ont fait la même question , lui répondit Plaisir de ma vie ; mais je leur en ai dit encore davantage pour leur prouver qu'ils ne pouvoient donner la princesse à personne qu'à vous. Ils ont très-bien reçu ce que je leur ai dit , & sur-tout l'empereur ; car je n'ai tenu tous ces propos , que parce qu'il est amoureux de moi. Gardez-moi le secret sur cette confidence , ajouta-t-elle , de plus il ma juré sur les saints évangiles que si l'impératrice mouroit , il m'épouserait , & pour gage de sa foi , il a voulu me baiser. Je lui ai dit que j'étois étonnée , qu'ayant été si modéré dans sa jeunesse , il s'avifât de devenir libertin dans sa veillesse. Quelques heures après cette conversation , il m'a fait présent de ce collier de grosses perles. Il est maintenant avec la princesse , qui lui demande si elle a envie de vous épouser ; je n'ai voulu l'engager à lui faire cette question , qu'afin de pouvoir dire , si malheureusement vous étiez surpris cette nuit avec elle , que l'empereur m'avoit déclaré ses intentions , & qu'elle m'avoit ordonné de vous faire entrer ; ce qui fermeroit la bouche à tout le monde. Dites-moi , je vous prie , ajouta Tiran , ce qu'il faudra que je fasse ? Plaisir de ma vie lui dit :

L'envie que j'ai de vous obliger , l'emporte sur toutes les réflexions que je puis faire. Trouvez-vous ici pendant le souper de l'empereur ; n'ayez au-

cune inquiétude , je vous cacherais dans la garde-robe de la princesse , & vous y passerez la nuit ; ce tems est favorable aux amans. Leur conversation fut interrompue par un messager de l'empereur , qui sachant que Tiran étoit chez la duchesse , l'envoya prier de venir. Tiran tint un conseil avec lui sur la guerre & sur tous les préparatifs nécessaires. Ils étoient même déjà vêtus en habit de guerre. Tiran revint chez la duchesse ; & pendant que l'empereur soupoit avec l'impératrice & la princesse , Plaisir de ma vie entra gaiement dans la chambre où ils étoient , & prit Tiran par la main : il étoit vêtu de satin cramoisi , son manteau étoit brodé , il avoit son épée dans la main ; elle le conduisit dans la garde-robe de la princesse , & le plaça dans un grand coffre auquel elle avoit fait un trou pour le laisser respirer. Le bain qu'elle avoit préparé étoit précisément vis-à-vis. Après le souper de l'empereur , les dames dansèrent avec les chevaliers les plus galans ; mais quand elles virent que Tiran n'étoit pas de ce nombre , on s'en-alla coucher , l'empereur de son côté & les demoiselles du leur , laissant la princesse dans sa garde-robe avec celles qui la devoient servir. Plaisir de ma vie , sous prétexte de prendre du linge fin dont elle avoit besoin pour le bain , ouvrit le coffre dans lequel Tiran étoit renfermé , & le laissa un

peu ouvert ; mais elle le couvrit de plusieurs choses pour l'empêcher d'être vu. Pendant ce tems , la princesse se déshabilloit , & Plaisir de ma vie disposa si bien toutes les places , que Tiran pouvoit tout voir. Quand elle fut toute nue , Plaisir de ma vie approcha une lumière à la princesse , pour obliger Tiran. Elle en regardoit & en touchoit elle-même toutes les beautés , faisant l'éloge des obligations qu'elle avoit à la nature. Elle lui dit après cela : Je crois , madame , que si Tiran étoit à ma place , & qu'il vous touchât comme je fais , il ne changeroit pas son bonheur contre le royaume de France. Ne crois point cela , lui répondit la princesse , Tiran seroit plus flatté d'être roi. Ensuite Plaisir de ma vie s'écria : Où es-tu à présent , Tiran ! Pourquoi n'es-tu pas dans un lieu où tu puisses voir & toucher ce que tu aimes le plus au monde ? Regarde Tiran , vois les beaux cheveux de la princesse , je les baise à ton intention , toi qui es le meilleur de tous les chevaliers ; vois ses yeux & sa bouche , que je baise en pensant à toi ; vois sa belle gorge que je tiens dans mes mains , vois comme elle est bien taillée , petite , ferme & blanche ; regarde , Tiran , les belles cuisses ; que ne viens-tu ici , Tiran , puisque je t'appelle ! Tiran est le seul dans le monde qui soit digne de toucher ce que je touche.

Tiran de son côté voyoit tout. Les discours de Plaisir de ma vie le mettoient hors de lui-même, & il avoit de terribles envies de sortir de son coffre. Après qu'elles eurent badiné quelque tems de cette façon, la princesse entra dans le bain, & dit à Plaisir de ma vie de se déshabiller & de se baigner avec elle. Je n'en ferai rien, madame, lui répondit-elle, qu'à une condition; c'est que vous permettiez que Tiran passe une heure avec vous dans votre lit. Tais-toi, sotte, lui répondit la princesse. Mais, madame, continua Plaisir de ma vie, dites-moi je vous prie, ce que vous feriez si Tiran venoit une nuit sans que personne l'eût aperçu, & qu'il se trouvât dans votre lit à vos côtés? Je lui parlerois, reprit la princesse, comme il me conviendrait, & je le prierois de s'en aller. Mais s'il ne vouloit point, poursuivit-elle? Je prendrois alors le parti du silence, répondit Carmésine, plutôt que de faire du bruit, & que de me déshonorer. Pour moi, dit la bonne demoiselle, je n'agirois pas non-plus autrement en cas pareil. Pendant qu'elles s'entretenoient ainsi, la veuve Reposée entra, & la princesse la pria de se baigner avec elle. Elle y consentit, & se déshabilla: elle demeura toute nue avec des chausses rouges, & un bonnet de toile sur la tête. Quoiqu'elle eût encore quelque beauté, cet équipage la faisoit

paroître plus laide qu'un diable. Quand la princesse fut sortie du bain , on lui servit deux perdrix avec de la malvoisie de Candie , & une douzaine d'œufs accommodés avec du sucre & de la canelle. Après qu'elle eut mangé , elle se mit au lit. Pour-lors la veuve Reposée & les autres demoiselles passèrent dans leurs chambres ; il ne demeura que les deux qui couchoient dans la garderobe. Quand elles furent bien endormies , Plaisir de ma vie se leva en chemise , & fit sortir Tiran de l'armoire : elle lui dit de se déshabiller sans que personne l'entendît. Il trembloit comme la feuille , & le cœur lui battoit d'une étrange sorte. Comment donc ! dit Plaisir de ma vie , il n'y a point d'homme brave dans les combats , qui ne soit timide avec les femmes ! Rassurez-vous , continua-t-elle , je ne vous quitterai pas. Je vous jure sur mon Dieu , lui répondit Tiran , que j'entrerois en champ clos pour me battre à outrance contre dix chevaliers , plus hardiment que je ne fais ce que vous me faites faire. Mais elle le rassuroit tout autant qu'elle le pouvoit. Enfin elle le prit par la main , il la suivit en tremblant , & lui dit , que l'amour extrême qu'il avoit pour la princesse , le réduisoit en cet état de trouble & d'embarras , & que lorsqu'il peüoit à la colère où elle seroit de l'offense qu'il lui faisoit , il aimoit mieux retourner que d'aller plus

avant. Je voudrois, continua-t-il, la posséder par mon amour & point-du-tout par de semblables moyens. Au nom de Dieu, laissez-moi retourner, j'aime mieux perdre la chose du monde que j'aime avec le plus d'ardeur, que de rien faire qui la puisse offenser : je me reproche seulement d'être venu ici sans son aveu, & j'en suis si pénétré de douleur, que je crois que je m'en punirai en me privant du jour. Croyez, ajouta-t-il, que c'est l'amour & non la crainte qui me fait parler ; & si jamais elle fait que j'ai été si près d'elle sans l'avoir offensée, j'espère qu'elle sera touchée de ce bon procédé, & qu'elle m'en aimera davantage. Plaisir de ma vie trouva toutes ces raisons fort mauvaises, & lui dit fort en colère : Vous êtes le plus méchant homme que je connoisse. Nous ne sommes pas en situation d'avoir une longue conversation : mais si vous ne profitez pas de cette occasion, vous me rendez malheureuse pour toute ma vie, & vous serez cause de ma mort. Je raconterai la fausseté de vos paroles & celle de vos procédés ; je toucherai de pitié ceux que j'en instruirai. Vous me prierez un jour avec instance de vous faire retrouver ce que vous refusez aujourd'hui. Vous faites le malheur de la duchesse. Vous voyez de quelle façon je vous ai conduit dans cette chambre où vous pouvez trouver les plaisirs

fans aucun danger , & je vois par votre refus , & par le tremblement que je sens en vous tenant la main , que vous n'osez obtenir ce que tout amant desire. Mais enfin je veux voir la fin de tout ceci ; je suis lassé d'attendre plus long-tems ce que vous m'avez demandé avec tant d'instance , & je vous déclare que puisque vous avez si peu dégard à ce que je vous dis , que je vais crier de toute ma force pour faire croire à l'empereur & à toute la cour que vous êtes entré ici par force. O chevalier de peu de courage , vous n'osez approcher d'une fille ! O misérable général ; qui mourez de peur ! Quelle raison donnerez-vous à l'empereur quand il vous trouvera dans cette situation ? Je vous ferai connoître , & Dieu aussi bien que le monde feront témoins de votre peu d'esprit ; on calculera votre amour & votre peur. Faites ce que je vous dis , & je vous répons d'un sort heureux : comptez sur la couronne impériale. Nous sommes au moment où je ne puis vous dire autre chose , sinon que vous alliez auprès de la princesse sans vous embarrasser de rien. Tiran lui répondit : Je ne pense plus qu'à prouver mon amour , & je sacrifie tous les plaisirs à ce desir. Je veux mourir , & mourir fidele à celle que j'adore. Eh bien , lui dit Plaisir de ma vie en quittant la main de Tiran , demeurez avec votre respect & vos scrupules.

Tiran ne sachant où il étoit , parce qu'il n'y avoit point de lumière dans la chambre , l'appelloit le plus doucement qu'il étoit possible. Elle feignit par malice de ne le point entendre. Cependant après l'avoir laissé une demi-heure en chemise & nuds pieds , lorsqu'elle imagina l'avoir suffisamment refroidi , elle en eut pitié , s'approcha de lui , & lui dit : C'est ainsi que l'on corrige ceux qui sont foiblement amoureux. Pouvez-vous penser qu'il y ait aucune femme dans le monde qui ne desire d'être aimée , & qui ne trouve très-bon qu'on entre chez elle le jour ou la nuit , par le toit ou par les fenêtres ? Je ferois bien fâchée qu'Hyppolite n'en usât pas ainsi , je l'aimerois mille fois davantage , & si je ne voulois pas répondre à son desir , je ne trouverois pas mauvais qu'il me prît par les cheveux , & qu'il me traînât par la chambre pour me contraindre à ce qu'il desireroit ; je l'aimerois d'autant plus qu'il me paroîtroit un homme. Car enfin , on doit servir , honorer & respecter une femme par-tout ailleurs , mais quand on est tête-à-tête , il ne faut plus avoir ni égard ni politesse. Ne savez-vous pas que le Psalmiste dit : *Manus autem* , & que la glose dit positivement : Si vous voulez-être bien avec les femmes , ne soyez ni honteux , ni timide , comptez que nous vous en estimons davantage. Par ma foi , demoiselle , dit Tiran , vous m'avez mieux fait

connoître mes torts que jamais aucun confesseur n'eût pu faire , quelque bon théologien qu'il eût été : menez-moi , je vous prie , au lit de madame. Plaisir de ma vie l'y conduisit , & le fit placer à ses côtés. Le chevet du lit ne touchoit point au mur. Elle dit à Tiran de ne point remuer qu'elle ne le lui dît. Elle se plaça donc debout au chevet ; & mettant sa tête entre celles de Tiran & de la princesse , après avoir ôté sa chemise , parce que ses manches l'embarraffoient ; & prenant la main de Tiran , elle la mit sur la gorge de la princesse , & la promena par-tout à son gré. Elle s'éveilla , & dit : O Dieu que tu es incommode , Plaisir de ma vie ! Comment , tu ne veux pas me laisser dormir ? Elle qui avoit la tête sur le chevet , lui dit : Que vous êtes de mauvaise humeur ! vous sortez du bain & vous êtes si bonne à toucher ! Que j'ai de plaisir à vous caresser ! Touche donc , dit la princesse ; mais ne descends pas si bas. Dormez toujours , lui dit Plaisir de ma vie , & laissez-moi toucher votre beau corps ; je suis ici à la place de Tiran : Où est-il à présent ! Qu'il s'estimeroit heureux d'avoir la main où j'ai la mienne ! Pendant ce tems Tiran avoit sa main sur le sein de la princesse , & Plaisir de ma vie qui tenoit sa main sur la tête de Tiran , l'ouvroit quand elle voyoit la princesse endormie ; pour-lors il touchoit

par-tout à son gré ; quand elle se réveilloit , elle ferroit la tête de Tiran ; alors il s'arrêtoit. Ils jouèrent ce petit jeu pendant plus d'une heure. Mais enfin Plaisir de ma vie voyant que la princesse étoit absolument endormie , ôta la main de dessus la tête de Tiran , qui ne mit plus de bornes à ses entreprises. Pour-lors la princesse commença à s'éveiller , & , moitié endormie , elle dit : Tu ne veux donc pas me laisser dormir ? mais que fais-tu là ? as-tu perdu l'esprit ? Elle ne fut pas long-tems sans s'appercevoir de ce que c'étoit. Plaisir de ma vie lui ferma la bouche avec la main , & lui dit à l'oreille , de peur que les autres demoiselles ne l'entendissent : Taifez-vous , madame , gardez-vous de vous perdre ; craignez que l'impératrice ne vous entende ; c'est notre chevalier qui mouroit pour vous. O malheureuse que tu es ! lui dit la princesse ; comment as-tu la hardiesse de m'exposer à une telle infamie ? Le mal est fait , madame , lui répondit Plaisir de ma vie , ne nous exposez point toutes deux ; il me paroît que le plus sûr & le meilleur est de se taire. Tiran la conjuroit tout-bas le mieux qu'il lui étoit possible. La princesse se voyant réduite dans une telle situation , vaincue d'un côté par son amour , & de l'autre tourmentée par la peur , qui dans ce moment étoit la plus forte , prit le parti du silence. La veuve Reposée ,

qui avoit entendu le cri qu'elle avoit pouffé d'abord , se douta que Plaisir de ma vie y avoit donné lieu , & que Tiran étoit avec la princesse ; sur le champ , elle imagina que s'il avoit couché avec elle , elle ne pourroit jamais l'amener à son but. Tout le monde se taisoit , & la princesse conjuroit Tiran tout-bas de ne pas pouffer plus loin son entreprise. Mais la veuve Reposée se levant sur son lit ; cria si haut : Qu'avez-vous donc , ma fille ? que toutes les demoiselles s'éveillèrent avec beaucoup de bruit & de rumeur , de façon que l'impératrice en fut elle-même réveillée. Elles se levèrent en grande hâte , soit nues , soit en chemise , & coururent à la chambre de la princesse qu'elle trouvèrent bien fermée. Elles demandèrent de la lumière. Pendant qu'on en cherchoit , & que l'on fraploit à la porte , Plaisir de ma vie prit Tiran par les cheveux , & le tira d'un lieu où il auroit voulu finir sa vie ; elle le conduisit dans la garde-robe , le fit passer sur un toit , & lui donna une corde , afin qu'il pût se laisser descendre dans le jardin , où il trouveroit une porte pour sortir , qu'elle avoit eu la précaution de tenir ouverte , au cas qu'il eût été surpris par le jour. Mais les cris de la veuve Reposée & des autres demoiselles l'empêchoient de le faire sortir autrement. Dès qu'elle lui eut donné la corde , elle ferma la fenêtre & revint auprès de sa maîtresse.

Tiran de son côté attachâ la corde ; & dans la crainte qu'il avoit d'être découvert, il se laissa couler en-bas, sans savoir si elle étoit assez longue. Il s'en falloit plus de quatre toises qu'elle ne touchât à terre ; ses mains ne pouvant plus le soutenir , il fut obligé de se laisser tomber ; ce qu'il fit si malheureusement , qu'il se cassa la jambe , & qu'il demeura sur la place , n'ayant pas la force de marcher.

Quand Plaisir de ma vie fut retournée à son lit ; on apporta des lumières , & toutes les demoiselles entrèrent avec l'impératrice , en demandant à la princesse ce qui l'avoit ainsi fait crier. Madame , lui répondit-elle , il a fauté un gros rat sur mon lit, qui m'a passé sur le visage , & qui m'a fait tant de peur , que j'ai crié sans savoir ce que je faisois : il m'a même égratigné le visage, je suis bien heureuse qu'il ne m'ait point attrapé l'œil. Effectivement elle avoit une petite égratignure que Plaisir de ma vie lui avoit faite en l'empêchant de crier. L'empereur se leva de son côté , & vint dans la chambre de la princesse avec son épée ; & croyant que c'étoit un rat , il se mit à le chercher par toute la chambre. Mais Plaisir de ma vie fut alerte. Tandis que l'impératrice parloit à la princesse , elle alla dans la garderobe , & montant sur le toit , elle détacha la corde. Elle distingua les plaintes de Tiran. Elle se douta qu'il étoit tombé ;

& fans rien dire , elle rentra dans sa chambre. Le bruit étoit si grand dans le palais parmi les gens de la garde & les officiers de la maison de l'empereur , que c'étoit une chose terrible à entendre , il n'auroit pas été plus considérable , si les Turcs étoient entrés dans la ville. L'empereur qui soupçonnoit que ce ne fût autre chose qu'un rat , remua tous les meubles & les coffres , il fit même ouvrir les fenêtres ; & si Plaisir de ma vie n'avoit pas eu la précaution de détacher la corde au moment qu'elle le fit , l'empereur l'auroit apperçue. Le duc & la duchesse qui étoient au fait de ce qui se passoit , ne doutèrent pas en entendant un aussi grand bruit , que Tiran n'eût été découvert. Leur inquiétude fut extrême , en imaginant qu'il étoit pris , ou peut-être tué. Le duc s'arma promptement dans le dessein de le secourir. La duchesse ne savoit que devenir , n'ayant seulement pas la force de remettre sa chemise. Le duc sortit donc tout armé de sa chambre pour savoir la cause de ce bruit , & ce qu'étoit devenu Tiran. Il rencontra l'empereur qui lui dit que tout cela n'étoit venu que de la folie des demoiselles , qui ont peur d'une bagatelle. Un rat qui a sauté sur le visage de ma fille , & qui l'a un peu égratignée à la joue , a causé tout ce vacarme ; retournez vous coucher , continua-t-il , vous n'avez pas besoin d'aller plus loin.

Le duc suivit son conseil , & rendit compte à la duchesse de ce qu'il avoit appris , dont ils furent l'un & l'autre infiniment soulagés. Le duc assura sa femme qu'il auroit tué l'empereur & tous ceux de son parti , si l'on eût fait le moindre mal à Tiran , & j'aurois mis , dit-il , notre ami sur le trône ; mais il vaut mieux que les choses se soient passées comme elles ont fait. La duchesse se leva & courut à la chambre de la princesse. Plaisir de ma vie la conjura d'y demeurer , & de prendre garde que l'on ne parlât mal de Tiran , pendant qu'elle iroit savoir de ses nouvelles. Elle fut dans la garderobe , monta sur le toit , & n'osant rien dire , elle l'entendit se plaindre.

Cependant Hyppolite , qui ne savoit point ce qu'étoit devenu Tiran au milieu du bruit & de l'alarme qui se répandoient dans la ville , mais qui n'ignoroit pas qu'il étoit au palais , dit à tous ses camarades qu'il étoit chez le duc ; & comme il savoit , aussi bien que le comte de Branches , ses amours avec la princesse , il fit armer tous les François. Le seigneur d'Agramont persuadé que ce bruit ne pouvoit regarder que Tiran , leur dit : Il peut lui être arrivé quelque accident , allons promptement le secourir , au cas qu'il en ait besoin ; car lorsqu'il a couché ici , tout a été tranquille. Pendant que vous acheverez de vous armer & de vous
mettre

mettre en ordre , leur dit Hyppolite , je vais à la porte du palais examiner ce qui se passe. Il sortit avec le vicomte de Branches. Celui-ci courut à la grande porte , & Hyppolite à celle du jardin , en convenant que celui qui seroit plutôt instruit , reviendrait promptement avertir l'autre. Quand Hyppolite fut à la porte du jardin , qu'il croyoit fermée ; il prêta l'oreille à des plaintes qu'il crut être celles d'une femme. Il dit : J'aimerois bien mieux entendre la voix de Tiran ; puisque ce n'est pas la sienne , que m'importe ? Il examina pour voir s'il ne pourroit pas monter sur le mur ; mais voyant que la chose étoit impossible , & ne doutant pas que la femme qu'il croyoit entendre ne fût le sujet de la rumeur du palais , il retourna à la grande porte. Il y trouva le vicomte avec plusieurs autres , qui n'avoient pu entrer , ni rien découvrir. Cependant les cris étoient un peu diminués , & le calme commençoit à succéder. Hyppolite dit au comte ce qu'il avoit entendu à la porte du jardin , & qu'il ne doutoit pas que les plaintes de cette femme n'eussent du rapport avec ce qui s'étoit passé. Allons-y , reprit le vicomte ; si c'est une femme , & que nous puissions la secourir , notre profession nous y oblige. Ils y furent en effet. Ces plaintes frappèrent leurs oreilles ; mais sans pouvoir distinguer aucune parole , ni reconnoître le son de la voix , parce

que la douleur y apportoit un grand changement. Le vicomte de Branches dit à Hyppolite : Enfonçons la porte ; il est nuit , personne ne saura que c'est nous qui l'aurons fait ; mais ils la trouvèrent ouverte. Le vicomte passa le premier , & marcha droit à la voix. Comme elle lui parut fort extraordinaire , il dit : Je te commande de la part de Dieu , de me dire si tu es un esprit , ou un corps qui ait besoin de secours. Tiran , croyant qu'ils étoient des gens de l'empereur , afin de n'être pas reconnu , contrefit encore plus sa voix , quoiqu'elle le fût déjà suffisamment , & dit : J'ai été autrefois chrétien baptisé ; mais je souffre beaucoup à présent à cause de mes péchés. Je suis un esprit invisible , & quoique vous me voyez , je suis sous cette forme , afin que les mauvais esprits puissent me casser les os & me déchirer la chair. O que je souffre ! continua-t-il ; si vous ressentiez la millième partie de mes douleurs , tout ce qu'on vous a dit vous feroit une grande impression. Ils firent alors le signe de la croix , & dirent l'évangile de saint Jean. Le vicomte dit assez haut pour que Tiran l'entendît : Hyppolite , allons au logis , & amenons tous nos gendarmes avec de l'eau bénite & un crucifix , & venons examiner ce que peut être tout ceci qui me paroît un événement considérable. Hyppolite lui répondit qu'il n'étoit pas

nécessaire de retourner chez eux : N'avons nous pas nos épées , dit-il , sur lesquelles il y a des croix ? Je vais approcher. Tiran , qui entendit les noms d'Hyppolite & de vicomte , dit : Si c'est toi , Hyppolite de France , approche sans avoir peur. Hyppolite tira son épée , la mit devant lui , & faisant le signe de la croix , prononça ces paroles : Je crois , comme tout bon chrétien , tous les articles de la foi catholique & romaine , & je veux vivre & mourir dans ces sentimens. Ensuite il s'approcha avec grande peur. Mais cependant le vicomte de Branches en avoit encore plus que lui ; car il se tenoit éloigné. Tiran lui dit à voix basse : Viens , je suis Tiran. Mais se doutant bien qu'il auroit plus de peur encore , il éleva la voix & lui dit : O chevalier , que vous êtes poltron ! Quand je serois mort , qui pourroit vous empêcher d'approcher ? Hyppolite reconnoissant sa voix , vint. Quel malheur vous a réduit , lui dit-il , dans la situation où vous êtes ? vous êtes apparemment blessé. Ne fais point de bruit , & ne t'embarrasse point , lui répondit le général ; mais appelle le vicomte de Branches. Il vint , & lui demanda pardon de tout ce qu'ils avoient dit. Nous n'avons pas le tems d'écouter tout cela , dit Tiran , mais emportez-moi d'ici. Ils le prirent sur leurs bras , & le portèrent hors du jardin , dont ils fermèrent la porte ; & de-là sous

un portique auprès de son logement. Je sens , leur dit-il , une douleur plus grande que je n'en ai jamais senti dans les plus grandes blessures. Je voudrois avoir des médecins ; mais il faudroit que ce fût à l'insu de l'empereur. Seigneur , lui dit Hyppolite , voulez-vous que je vous donne un bon conseil ? Votre blessure ne peut se cacher , surtout avec le bruit qui s'est fait au palais. Si vous pouvez monter à cheval , & vous rendre au palais de Beaulieu , où sont vos écuries , nous dirons qu'en montant vos chevaux , il y en a un qui s'est laissé tomber sur vous , & qui vous a cassé la jambe. Hyppolite nous donne un bon conseil , reprit le vicomte de Branches , autrement l'empereur ne pourra ignorer la vérité. Qui se livre à l'amour , doit s'attendre à toutes les peines , à tous les malheurs , & à tous les chagrins ; pour un plaisir il éprouve cent douleurs. Ainsi je voudrois que lorsque vous serez guéri , & que vous aurez rempli le vœu que vous avez fait , nous prissions le chemin de notre pays. Vicomte , reprit Tiran , il n'est pas si aisé de recouvrer sa liberté. Mais cette conversation n'est pas de saison. Va , mon cher Hyppolite , chercher mes chevaux le plus secrètement que tu le pourras. Amène-moi la haquenée la plus douce.

D'un autre côté , Plaisir de ma vie avoit vu de

dessus le toit, que l'on emportoit Tiran. Elle revint dans la chambre de la princesse où se trouvoit la duchesse avec toutes les demoiselles. L'impératrice fort étonnée de ce qu'un rat avoit fait un si grand bruit dans le palais, se mit sur le lit de sa fille, & lui dit : Puisque le palais est à-présent tranquille, nous ferons bien d'aller dormir. La princesse appella Plaisir de ma vie, & lui demanda tout-bas où étoit Tiran. Elle lui répondit qu'il s'en étoit allé avec beaucoup de chagrin, mais elle n'eut pas le courage de lui dire qu'il s'étoit cassé la jambe, ni de lui rendre compte de tout ce qu'elle lui avoit entendu dire. La princesse apprit avec un grand soulagement, que personne ne l'avoit ni vu, ni rencontré. Quand l'impératrice se fut levée, au moment que toutes les dames en chemise alloient se séparer, la veuve Reposée, lui dit : Madame, vous feriez bien de mener coucher avec vous la princesse votre fille, de crainte que si le rat revenoit, il ne lui fit plus de peur que la première fois. Vous avez raison, lui dit l'impératrice; venez ma fille, vous dormirez mieux avec moi que toute seule. La princesse la remercia, l'assurant qu'elle ne vouloit pas l'incommoder, & qu'elle garderoit la duchesse avec elle; mais la veuve insista encore sur le rat, & fit si bien que l'impératrice dit à la princesse : Allons, venez, je me gèle ici. La prin-

ceffe lui dit : Puisque vous le voulez absolument, madame, je vais vous suivre. L'impératrice s'en alla, & la princesse très en colère, dit à la veuve Reposée : Je commence à vous connoître, & je vois que vous n'êtes occupée qu'à me tromper par toutes fortes de voies, & par les discours du monde les plus faux. Pourquoi, par exemple, êtes-vous assez hardie pour engager ma mère à m'emmener coucher avec elle, pour me faire passer une mauvaise nuit ? Vous êtes envieuse & méchante. La veuve Reposée lui répondit, qu'elle n'avoit d'autres peines que celles qui lui venoient de son attachement pour elle, & dont elle ne lui donnoit que des preuves honnêtes, & point de celles que les autres cherchoient à lui donner. Madame, continua-t-elle, vous ne devez pas me faire mauvais gré, je suis plus attentive que les autres à votre honneur, qui m'est plus cher que ma propre vie ; & pour vous prouver que je vois tout ce qui se passe, croyez-vous que je n'aie pas pitié de l'état de Tiran, que je ne l'aie pas vu descendre par une corde, qui s'est rompue, de façon que je crois qu'il a les jambes cassées, & le corps fracassé ? Alors elle se mit à pleurer. La princesse à ce discours, cria trois fois, Jesus, & tomba évanouie sur le plancher. Elle fit un si grand cri, que l'impératrice, qui étoit déjà endormie, se réveilla, se leva promp-

tement, & courut à la chambre de sa fille, qu'elle trouva sans connoissance. L'empereur se leva encore de son côté, & manda les médecins, qui furent plus de trois heures à la faire revenir. Il demanda comment sa fille étoit tombée dans cet accident. On lui répondit, qu'elle avoit vu un autre rat beaucoup plus petit que le premier, mais qu'à cause de l'impression que l'autre lui avoit faite, elle avoit perdu connoissance. O malheureux que je suis ! s'écria l'empereur ; pourquoi faut-il que dans ma vieillesse j'éprouve de si grandes peines ? Pourquoi la mort me ménage-t-elle ? Il tomba lui-même évanoui. Les cris dont le palais retentit ne se peuvent concevoir. Tiran qui attendoit sous le portique, les entendit au moment qu'on lui amena ses chevaux. Il sembloit que le ciel alloit tomber ; & l'inquiétude où il étoit pour sa princesse, redoubla la douleur qu'il ressentoit. Hyppolite lui enveloppa la jambe avec des martes zibelines pour la garantir du froid, & le mieux qu'il leur fut possible, ils arrivèrent à la porte de la ville. Les gardes reconnurent Tiran, & lui demandèrent où il alloit à cette heure. Il leur répondit, qu'il alloit voir ses chevaux à Beaulieu, parce qu'il devoit incessamment retourner au camp. On ouvrit aussitôt les portes. Tiran suivit le grand chemin ; mais quand il eut fait une demi-lieue, il dit qu'il craignoit

que l'empereur n'eût maltraité la princesse par rapport à lui, & qu'il vouloit retourner, pour la défendre. Le vicomte lui dit : Oh ! par ma foi, vous êtes joliment accommodé pour cela. Mais en vérité, répondit Tiran, je ne fens aucun mal, le plus fort emporte le plus foible. C'est pourquoi je vous prie de me laisser retourner à la ville, pour voir si nous pourrions être de quelque utilité à la princesse. En vérité, vous avez perdu le fens, continua le vicomte ; vous ne pouvez vous tenir à cheval, encore moins à pied, & vous voulez retourner à Constantinople ? c'est donc afin que l'empereur & tous les autres sachent ce qui vous est arrivé ? De plus, soyez sûr que, si vous ne vous faites pas panser incessamment, vous mourrez, ou du moins vous ferez estropié ? Que m'importe, dit Tiran ; c'est moi qui ai fait le mal, c'est à moi de le réparer. Par ma foi, vous ne retournerez pas, dit le vicomte ; quand je devois employer la violence. Le duc n'est-il pas au palais, pour secourir la princesse si elle en a besoin ? Vous voyez ce que produit votre amour. Mais ne restons pas ici plus long-tems : marchons, car chaque moment vous met en danger. Puisque vous ne voulez pas me laisser aller, lui dit Tiran, faites-moi du moins le plaisir de vous y transporter, & si quelqu'un veut attaquer, ou faire la moindre chose à la princesse,

mourez tous , fans recevoir aucun quartier. Enfin , il les pria si fort , que le vicomte fut obligé de retourner à la ville ; ce qu'il fit en disant tous bas , & fans être entendu que par Hyppolite : Je veux mourir , si je m'embarasse de dame ou de demoiselle. Je ne penserai qu'à lui envoyer des médecins. Quand le vicomte fut à la porte , les gardes ne vouloient pas la lui ouvrir ; ce qu'ils firent cependant , quand il dit que le cheval de Tiran s'étoit abattu , & qu'il venoit promptement chercher des médecins. Il fut très-long-tems sans pouvoir les emmener ; ils étoient occupés auprès de l'empereur & de sa fille. Quand ils les eurent soulagés l'un & l'autre , ils emportèrent tout ce qui étoit nécessaire pour Tiran , fans oser apprendre à l'empereur que le général avoit besoin de leur secours. Le vicomte fit tout son possible pour voir la princesse , afin de pouvoir donner de ses nouvelles à Tiran. Quand elle revint à elle , & qu'elle ouvrit ses beaux yeux , elle dit : Il est mort , celui qui tient mon ame captive ! Dites - le moi , je vous conjure ; car je ne veux pas lui survivre. L'impératrice étoit si troublée , qu'elle ne comprenoit rien à ce discours. Elle en demanda l'explication. La duchesse , qui tenoit la princesse sur elle , lui répondit qu'elle demandoit si le roi étoit mort. Mais elle l'interrompit , en disant : Je ne demande point cela , je veux savoir

si celui en qui j'avois mis toute mon espérance ; ne vit plus. La duchesse lui répondit : Non , il n'est pas mort , jamais nous ne l'avons pu trouver : & se tournant vers l'impératrice , elle lui dit : Cette maladie fait dire les choses les plus folles aux gens les plus sensés. Quand elle fut absolument revenue , le vicomte & le duc emmenèrent les deux médecins. La princesse à cette nouvelle répandit des torrens de larmes , & dit : O Tiran , mon seigneur , père de toute la chevalerie ! Voilà donc la maison de Roche-Salée détruite , & la Bretagne , qui fait la plus grande perte qu'elle puisse faire ; car vous êtes mort , vous êtes perdu sans ressource ! On ne tombe point d'aussi haut que vous avez fait , sans perdre la vie. Pourquoi ce malheur ne m'est-il pas arrivé , à moi qui suis cause de votre infortune ? La duchesse étoit aussi très-affligée de son côté , & de la maladie de Tiran , & de l'état dans lequel elle voyoit la princesse.

Les médecins partirent sans en rien dire à l'empereur ; ils craignoient , comme il étoit fort délicat , que cette nouvelle ne lui causât quelque altération. Ils trouvèrent Tiran dans un lit , qui souffroit terriblement ; car sa jambe étoit si fort cassée que l'os perçoit la peau. Ils lui firent de si grandes douleurs pour la remettre , qu'il s'évanouit trois fois. Après avoir posé leur premier appareil , ils lui défendirent

expressément de sortir de son lit , & revinrent à la ville. L'empereur leur demanda à leur retour , où ils avoient été , puisqu'il ne les avoit pas vus à son dîner. Ils lui dirent , qu'ils avoient été à Beau-lieu donner des remedes au général. Quel mal a-t-il ? reprit l'empereur. Seigneur , lui répondirent-ils , en essayant un cheval sicilien qu'il montoit , il est tombé dans un canal , & s'est fait un peu de mal à la jambe. Ah ! sainte Marie , s'écria l'empereur , il lui arrive tous les jours quelque nouveau malheur. Je veux l'aller voir tout-à-l'heure , pour lui témoigner combien je l'estime. Les médecins obtinrent du prince qu'il ne feroit ce petit voyage que le lendemain , afin qu'il eût le tems de reprendre ses forces.

L'empereur passa dans la chambre de la princesse pour l'entretenir du mal qu'elle avoit eu , & de celui de Tiran. La princesse souffroit tout ce que l'on peut souffrir , mais elle n'osoit le témoigner devant son père. Elle n'étoit occupée que du mal du chevalier , pour lequel elle avoit tant d'amour. L'empereur demeura avec sa fille jusqu'à l'heure du souper. Le lendemain matin , il fit signe par la fenêtre aux médecins qui alloient voir Tiran , de l'attendre. Il monta à cheval , & fut avec eux. Il vit mettre le second appareil , & jugea par l'état de la plaie , que Tiran feroit très-long-tems sans

pouvoir aller au camp. Après qu'on l'eut pansé, il lui parla en ces termes.

Nous ne devons point nous affliger de tout ce que la providence permet qu'il nous arrive. La prudence humaine ne peut le prévoir. Ainsi les hommes courageux s'arment de patience. Cependant je crois que mes péchés sont la cause du malheur qui vous est arrivé. Le ciel veut me punir, & faire triompher les Turcs. Je comptois vous voir incessamment marcher contre mes ennemis, qui viennent, en plus grand nombre que jamais, attaquer mon empire. Puisque l'état où vous êtes m'ôte cette espérance, je prends le parti, malgré mes infirmités, d'aller leur livrer bataille, & de finir ainsi mes tristes jours. Je ne puis vous exprimer avec quelle douleur j'ai appris votre accident. Je fondois toute ma ressource sur votre valeur. Quand les Turcs ne vous verront plus à la tête de mes troupes, ils ne craindront plus rien. Ils s'empareront de tout mon empire. Voyez donc, par combien de raisons je m'intéresse à votre santé. Je vous conjure de prendre patience, si vous aimez votre vie & la mienne. J'espère que Dieu aura pitié de vous, & de son peuple chrétien, qui, sans vous, sera réduit en captivité.

Tiran, que la grande douleur empêchoit de parler, lui répondit d'une voix foible : Me voici à la fin

de ma vie. Mais ce qui me touche le plus , c'est la part que Votre Majesté prend à ce qui m'est arrivé , & je souhaite la mort , puisque je perds l'espérance de vous servir. En même - tems il lui baïsa la main , & continua de la sorte : Seigneur , vous pouvez choisir dans le grand nombre des bons chevaliers qui sont à votre service , un général qui s'oppose à vos ennemis. Pour moi , je me rendrai toujours au camp le jour marqué , pour y faire ce qui dépendra de moi. L'empereur fut charmé de l'entendre ainsi parler , il lui dit adieu , & revint à la ville. Quand l'impératrice le vit , elle lui dit : Seigneur , que Dieu vous donne longue vie , & le paradis après la mort. Comment avez-vous laissé notre général ? L'empereur lui répondit en présence de la princesse & de toutes les demoiselles : Il n'y a aucun danger de mort , mais il est fort mal , & sa jambe est prodigieusement cassée ; cependant il compte partir lundi. Sainte Marie ! s'écria la princesse , quel est le dessein de Votre Majesté ? Vous voulez faire aller au camp un homme en cet état ! C'est donc pour qu'il meure en chemin ? De quel secours peut-il être à l'armée ? Songez que vous perdez tout en le perdant , & s'il demeure estropié , il n'aura plus d'autre parti à prendre , que celui de se faire moine. L'empereur , sans répondre à la princesse , passa dans la

chambre du conseil , pour délibérer sur le parti que l'on devoit prendre. Il fut résolu que Tiran demeureroit à Beaulieu.

Dès que l'empereur se fut retiré , le général ordonna qu'on lui fit une caisse grande & forte , dans laquelle il pût se faire porter la nuit du dimanche suivant. Il ne confia ce secret qu'à ceux qu'il avoit chargés de sa commission , & fit dire au duc & à tous les autres , par le vicomte de Branches & le seigneur d'Agramont , de partir comme si de rien n'étoit , & de tout mettre en ordre : aucun d'eux n'imaginoit une semblable folie. Il engagea , par de grandes sommes , un de ses médecins à le suivre ; pour l'autre , il refusa de l'accompagner , & lui défendit même de se donner aucun mouvement. A minuit il se mit dans la litière , & prit le chemin de la ville de S. George , après avoir donné ordre que l'on dît à ceux qui viendroient de la ville , qu'il reposoit. Quand il fut midi , le duc de Macédoine , & le vicomte , étant ses proches parens , forcèrent la porte , disant qu'il n'étoit pas naturel qu'un homme blessé dormît si long-tems. Alors ils apprirent son départ , montèrent à cheval , & le suivirent en grande diligence. Ils mandèrent à l'empereur que Tiran avoit exécuté ses ordres , & poursuivirent leur route , en le maudissant , lui & toute sa race. L'empereur en apprenant cette

nouvelle , se récria sur son exactitude à tenir sa parole.

Le duc & le vicomte joignirent Tiran en peu de tems : ils apprirent qu'il s'étoit évanoui cinq fois dans le chemin. Furieux contre Hyppolite & le médecin , ils leur dirent qu'ils n'avoient aucun attachement pour leur général : Et vous , Hyppolite , lui dit le duc , qui êtes de notre maison , comment pouvez - vous laisser partir notre parent en cet état ? Il va mourir , & nous sommes tous perdus : vous avez un si grand tort , que sans la crainte de Dieu , jè vous passerois tout-à-l'heure mon épée au-travers du corps. Ote-toi de devant moi , car je sens que la patience commence à m'échapper , en voyant la hardiesse de ce malheureux médecin , qui expose les jours du flambeau de la maison de Roche-Salée. Alors la fureur le transporta si fort , qu'il mit l'épée à la main , & courut sur le médecin , qui prit inutilement la fuite ; il le joignit , & lui fendit la tête en deux. Quand l'empereur apprit la mort de ce médecin , il monta à cheval , & vint trouver Tiran dans l'hermitage où le duc l'avoit fait transporter. L'empereur touché de l'état dans lequel il trouva Tiran , fit venir tous les médecins , & voulut être présent à la visite que l'on fit de sa jambe. Ils la trouvèrent beaucoup plus mal , & déclarèrent que s'il avoit fait encore une lieue , il seroit tombé

évanoui , & qu'il en feroit mort. Tous les grands barons de l'empire vinrent rendre vifite à Tiran. L'empereur tint fon confeil devant lui. On réfolut que tous ceux qui avoient pris la folde partiroient le lendemain. Mon avis , dit le général , feroit que quoiqu'il n'y ait qu'un mois & demi , Votre Majefté en fit payer deux. Cette générofité contentera vos troupes & les engagera à combattre de meilleur cœur. L'empereur approuva cet avis. Il leur dit qu'il avoit reçu pendant la nuit des lettres du marquis de S. George , qui lui donnoit avis , qu'il étoit venu un fi grand nombre de maures , que la terre en étoit couverte ; & qu'en attendant la fin de la trêve , ils étoient allés faire la conquête du royaume de Lybie , voifin de l'empire Grec , & qu'ils avoient pris ce parti à caufe de la captivité du grand Caraman , & du roi de l'Inde fupérieure. On dit encore , ajoutoit-il , que le roi de Jérufalem eft venu joindre leur armée ; il eft coufin germain du grand Caraman , il eft fuivi de fa femme , de fes enfans & de foixante mille hommes au moins , qui font du pays de Endafi , le plus fertile & le plus abondant qui foit au monde. D'abord qu'il y naît un enfant mâle , on en donne avis au prince , qui le fait élever avec grand foin. Quand il eft parvenu à l'âge de douze ans , on le fait monter à cheval , & on lui enfeigne à efcimer. Quand il fait

fait

fait bien ces deux exercices , on le met chez un forgeron afin de lui rendre les bras forts & nerveux , & qu'il puisse dans la fuite frapper de plus grands coups. Après cela on l'exerce à la lutte , à la jôûte & à lancer le javelot. Enfin le dernier métier qu'on lui fait apprendre , est celui de boucher. Afin de les accoutumer au carnage , deux fois l'année on leur fait boire du sang de bœuf & de mouton. Aussi sont-ils les plus braves des payens. Dix de ceux-là valent mieux que quarante des autres. Il mandoit encore que le roi de l'Inde - Mineure , que l'on dit frère de celui qui se trouve prisonnier , est venu avec quarante-cinq mille combattans ; qu'un autre roi qu'on appelle Monadon , les avoit joints avec trente-sept mille hommes ; celui de Damas , avec cinquante-cinq mille ; & beaucoup d'autres qui sont à la suite de toutes ces troupes. Tiran dit au roi : Laissez-les venir , seigneur , j'espère qu'avec l'aide de Dieu & de sa sainte mère , & avec les braves chevaliers qui sont au service de Votre Majesté elle en fera victorieuse , quand ils seroient en plus grand nombre. Après le conseil , l'empereur recommanda Tiran à Dieu , & ordonna à ses médecins de ne le point quitter , & de ne le point laisser sortir. La princesse souffroit beaucoup de la maladie de Tiran.

Le lundi suivant , toutes les troupes furent prêtes à partir. L'empereur & toutes les dames virent

partir les ducs & les seigneurs. Les ducs de Péra & de Macédoine les commandoient. Le marquis de S. George & les autres furent ravis de leur arrivée, quoiqu'il y eût encore un mois de trêve. Tiran demeura dans l'hermitage jusqu'à ce que les médecins lui permirent d'aller dans la ville. Mais n'ayant pu marcher avec les autres, il aima mieux demeurer dans cette retraite. Le seigneur d'Agramont n'avoit jamais voulu s'en séparer, disant qu'il n'avoit quitté son pays que pour l'amour de lui, & qu'il ne l'abandonneroit pas dans sa maladie. Hypolite ne l'avoit pas quitté non-plus, pour avoir soin de ce qui lui étoit nécessaire, & sur-tout pour aller à la ville savoir des nouvelles de la princesse, dont il avoit grand besoin; & quand les médecins vouloient lui faire prendre quelque remède, ou faire quelque opération, c'étoit toujours au nom de la princesse, qui reprochoit souvent à Plaisir de ma vie ce qu'elle avoit fait, & qui la vouloit mettre en pénitence dans une chambre noire; mais elle se défendoit toujours en badinant, & en lui disant: Que dira votre père, s'il fait que vous me punissez? Il voudra savoir pour quelle raison. Je lui dirai que je n'ai rien fait que par votre ordre, & que Tiran a tout obtenu de vous. L'empereur veut me faire votre belle-mère, vous le savez: alors j'aurai mon tour. Comptez que quand Tiran

viendra vous trouver une autre fois , vous ne vous aviferez plus de crier comme vous l'avez fait. La princesse se fâcha , & lui ordonna absolument de finir ses mauvais propos. Puisque vous me traitez si mal , lui répondit-elle , & que je vous suis si fort à charge , je ne veux plus vous servir , & je veux m'en aller chez le comte mon père. Sur le champ elle fut à sa chambre , fit un paquet de ses habits & de ses bijoux , qu'elle mit entre les mains de la veuve de Monte-Santo , qui étoit à la cour , & montant sur une haquenée , elle partit accompagnée de cinq écuyers , & prit le chemin du lieu où étoit Tiran. La princesse fut très-fâchée d'apprendre son départ : elle envoya de tous côtés pour la faire revenir de force ou de gré ; mais elle avoit pris des chemins détournés pour se rendre à l'hermitage qu'habitoit Tiran. Quand il la vit ; il ne sentit pas la moitié de ses maux. Mais Plaisir de ma vie ne put retenir ses larmes en le voyant aussi pâle & aussi défiguré. Vous n'imaginez pas , seigneur , la tristesse que j'éprouve en pensant au danger que vous avez couru , puisque je suis cause en partie de la triste situation où se trouve le meilleur chevalier qui jamais ait vécu ; mais vous connoissez mon attachement pour vous ; il fait mon excuse , & vous savez si j'ai pu faire autrement. J'ai voulu m'opposer aux mauvais conseils de la

veuve Reposée , & je ne fais comment j'ai pu souffrir si long-tems ses discours. Mais à la fin je suis partie , & je viens me livrer à vous pour me soumettre à tout ce que vous ordonnerez : Tiran , laissant échapper un soupir du plus profond du cœur , lui dit : Demoiselle , vous n'avez aucun pardon à me demander , car vous ne m'avez point offensé ; & quand cela seroit arrivé , l'amitié que vous m'avez toujours témoignée , m'engageroit assurément à vous pardonner : mais priez Dieu que je guérisse , & vous ferez plus maîtresse de moi & de tout ce qui m'appartient , que moi même. Cependant satisfaites ma curiosité , & dites-moi des nouvelles de la princesse , & de ce qu'elle a fait depuis que je ne l'ai vue ; je suis bien persuadé qu'elle ne veut plus me voir , & c'est cette idée qui me réduit dans l'état où je suis. Plaisir de ma vie lui fit le récit de tout ce qui s'étoit passé dans le palais , & qu'il n'avoit pu savoir , aussi-bien que de ce qui la regardoit ; elle finit par lui dire que la grande envie que la princesse avoit de le voir ne se pouvoit exprimer , & que si l'amour n'eût pas été combattu par la honte , elle seroit venue lui rendre visite. Tiran lui répondit : Si la princesse ne veut plus me voir , elle m'ôtera la vie. Qu'elle m'accorde le plaisir de lui parler encore une fois de mon amour , mais qu'elle ne tarde pas , car je succom-

berai : je n'ai pas d'autre tort que celui d'avoir aimé, & je vous le répète encore, je m'estimerai trop heureux de la voir encore une fois. Plaisir de ma vie le pria de lui écrire une lettre, en l'assurant qu'elle l'engageroit à lui faire réponse, ce qui seroit un moyen de savoir sa dernière volonté. Dans ce moment les gentilshommes que la princesse avoit envoyés après-elle, entrèrent, & lui firent part des ordres dont ils étoient chargés. Plaisir de ma vie leur dit de répondre à la princesse, qu'elle ne pouvoit la contraindre à la servir par force, & qu'elle vouloit retourner chez son père. Si je vous avois trouvée ailleurs, lui répondit le chevalier, j'aurois exécuté mes ordres; mais je ne dis rien ici, parce que je m'imagine aisément que le général ne voudroit pas que l'on désobéît à la princesse; ainsi je compte qu'il en usera comme il doit. Soyez certain, répondit Tiran, que les ordres de la princesse seront exécutés, & j'obtiendrai par mes prières, que cette demoiselle retourne avec vous. Il demanda ce qu'il falloit pour écrire, & malgré les douleurs qu'il souffroit, il écrivit ces mots :

« La crainte de déplaire à Votre Altesse m'a
» seulement empêché de vous écrire jusqu'ici; elle
» redouble les maux que je souffre. Si je perds
» Votre Altesse je perds tout dans ce monde. La seule

» consolation que j'ai eue, a été celle d'appren-
» dre que lorsqu'on vous annonça mon accident,
» vous criâtes trois fois Jesus , & que vous per-
» dites connoissance. Jugez combien je dois être
» flatté, moi qui connois l'étendue de vos perfec-
» tions, & qui vous suis toujours attaché. Je ne
» me lasserois point de vous écrire, il me semble
» que c'est vous entretenir ; je finis en vous as-
» surant que j'obéirai éternellement à tous les or-
» dres de Votre Altesse. »

Quand la princesse fut que Plaisir de ma vie ar-
rivoit, elle courut au-devant d'elle sur l'escalier,
& lui dit : Que vous êtes cruelle, ma chère sœur,
de m'abandonner comme vous avez fait ! C'est
cependant vous-même, madame, lui répondit-elle,
qui m'avez dit que vous ne me vouliez plus voir.
La princesse la mena dans sa chambre pour l'en-
tretien, après avoir remercié celui qui l'avoit été
chercher. Quand elles furent seules, elle lui dit :
Ne fais-tu pas, Plaisir de ma vie, qu'il arrive des
querelles entre les plus proches parens ; & quand
il me seroit échappé quelques paroles, devois-tu
te fâcher contre moi, qui t'aime plus qu'aucune
autre, & qui n'ai jamais rien eu de caché pour
toi ? Votre Altesse parle fort bien, lui répondit
Plaisir de ma vie, mais elle ne se conduit pas de
même, elle ne donne sa confiance qu'à la veuve

Reposée, dont elle connoîtra tôt ou tard les mauvaises intentions. C'est elle qui a causé tout le mal que nous éprouvons, & je crains bien qu'elle ne s'en tienne pas là, & qu'elle ne me fasse de la peine aussi-bien qu'à vous. Je n'oublie point cette cruelle nuit où Tiran se cassa la jambe, & où vous perdités connoissance. Nous étions toutes en pleurs, elle seule étoit dans la joie. Laissons-là tous ces propos, dit la princesse, apprends-moi des nouvelles de Tiran, & quand je pourrai le voir; car l'attachement que j'ai pour lui m'y fait penser plus que je ne voudrois; son mal me met au désespoir, je l'aime plus que jamais. Parle-moi donc de lui, ma chère sœur; dis-moi s'il est en danger. Tout ce que je demanderois à Dieu, seroit de le voir entrer en bonne santé dans ma chambre. Plaisir de ma vie l'affura qu'il falloit espérer cette grace du ciel; mais qu'elle avoit une chose à faire qui le guériroit promptement. Il soupire sans cesse, continua-t-elle, après les faveurs & les bontés de Votre Altesse; croyez que personne n'est plus digne de vous posséder. Voici une lettre qu'il vous écrit. La princesse la prit avec joie, la lut, & lui fit sur le champ cette réponse.

» Croyez que j'ai éprouvé les peines les plus
» sensibles depuis votre malheur, j'ai partagé vos
» douleurs. Jamais aucune passion n'a été si mêlée

» de peines & de tendresse que la mienne. Tu fais
 » combien je t'avois prié de ménager & conserver
 » mon honneur ; cependant tu en as usé avec moi
 » comme un lion furieux. Et quel mal ne m'as tu
 » point fait ? Mes plaintes éveillèrent la veuve
 » Reposée. L'impératrice accourut, & je mourois
 » de honte en lui parlant , car elle est ennemie
 » de l'amour. Mes soupirs auroient enfin décou-
 » vert ce que je voulois cacher. Mais succombant
 » à la peine que tu m'avois faite , je tombai dans
 » les bras de la duchesse , & puisque tu n'as pas eu
 » plus d'attention pour moi , en dois-je avoir
 » pour toi ? »

Elle donna cette réponse à Hyppolite , & le
 chargea de mille complimens. Tiran reçut la lettre
 avec un extrême plaisir , mais la fin lui en dé-
 plut , & sur le champ il lui répondit.

» Je souffre moi seul dans la nature , & la fin
 » de votre lettre me met au désespoir. Souvenez-
 » vous de la façon & du tems qu'il y a que je
 » vous aime. Ma'gré toutes vos rigueurs , je ne
 » demande à Dieu que le bonheur de vous voir ;
 » je le remercie cependant tous les jours d'avoir
 » bien voulu que je connusse la dame la plus par-
 » faite que le soleil ait éclairé. L'exès de votre
 » beauté & celui de votre mérite me persuadent
 » que vous ne méritez d'être possédée que par

» l'excès de mon amour. Daignez me mander si
» vous voulez que je meure ou que je vive, j'obéi-
» rai en tout à votre excellence. »

Tiran remit cette lettre entre les mains d'Hyppolite , en le priant de ne la donner à la princesse qu'en présence de Plaisir de ma vie , & de lui rapporter la réponse le plutôt qu'il lui seroit possible. Hyppolite exécuta ses ordres. La princesse ne put lire la lettre d'abord , à cause de l'arrivée de l'empereur ; mais pendant qu'il demandoit à Hyppolite des nouvelles de Tiran , elle passa dans sa chambre avec Plaisir de ma vie pour satisfaire sa curiosité. L'impératrice demanda aussi beaucoup de nouvelles de Tiran ; & trouvant Hyppolite pâle & défait , ce qui étoit véritablement à cause de la maladie de son parent qu'il veilloit avec un soin extrême , elle lui en demanda la raison. Il lui répondit qu'il s'ennuyoit de coucher seul , & que quelque dormeur qu'il pût être naturellement , il ne laisseroit pas dormir une femme , sur-tout si elle lui ressembloit. Car , ajouta-t-il , nous n'avons de maux en ce monde que ceux que nous cause l'amour , & je prie Dieu tous les jours de m'ôter ces tristes idées. L'impératrice ne douta point à cette réponse que l'état d'abattement où elle le voyoit , ne fût causé par l'amour ; & voulant favoriser si Plaisir de ma vie , qui disoit qu'elle aimoit

Hyppolite , avoit quelque lieu de s'en flatter , elle lui dit : Je voudrois que Dieu t'accordât tes souhaits. Mais dis-moi ce qui te fait tant souffrir. Mon malheur , répondit Hyppolite , qui me rend ingrat envers Dieu & ses Saints. Votre Majesté croit-elle que la vie que je mene , soit moins pleine de hasards que celle de Tiran ? L'impératrice lui dit : Parle-moi avec franchise de tes actions , & compte que j'aurai soin de ton honneur , comme de toi-même. Qui pourroit rien déguiser , s'écria Hyppolite , à quelqu'un d'aussi grand dans le monde que vous l'êtes ? Vous à qui il ne manque que d'être canonisée , & dont toutes les églises devoient célébrer la fête avec douze leçons. Car enfin , vous méritez d'être déesse de toute la terre. On est obligé d'entendre le bien & le mal qu'on nous veut dire , reprit l'impératrice. Madame , lui répondit-il , je n'ai aucune raison qui puisse m'engager à parler ; l'amour seul me détermine. Je le crois , dit l'impératrice , mais tu dis que tu aimes ; pourquoi ne me confies-tu pas le sujet de ton chagrin ? Il y a quatre choses , poursuivit-il , qui sont plus considérables que les autres ; mais il y en a une cinquième plus vraie , c'est que le ciel m'ordonne d'aimer Votre Majesté & de la servir toute ma vie. Après cet aveu , il n'osa la regarder ; il sortit sans lui rien dire d'avantage. L'empereur cependant l'appella ;

mais il étoit si honteux , qu'il fit semblant de ne l'avoir pas entendu. Il arriva chez lui , se repentant très-fort de ce qu'il avoit dit. L'impératrice de son côté en étoit fort occupée , & craignant que l'on ne s'apperçût de l'agitation de son ame , elle passa dans sa chambre. Hyppolite qui n'osoit paroître devant elle , & qui cependant vouloit avoir une réponse de la princesse , fut averti que l'impératrice s'étoit renfermée. Il fut donc à la chambre de Carmésine , qu'il trouva assise & renversée sur les genoux de Plaisir de ma vie , & entourée des autres demoiselles qui aimoient Tiran ; il lui demanda une réponse. Mais elle le chargea de lui dire qu'elle étoit charmée de ce qu'il lui mandoit de tendre , qu'elle lui feroit réponse de tout son cœur , & que leurs ames étoient d'intelligence , malgré leur séparation. Je n'ai pas le tems de lui écrire , mais le messager est si fidele , qu'on peut lui tout dire , ajouta-t-elle ; tu lui diras donc que je ferai si bien que j'irai le voir avec l'empereur un des jours de cette semaine , & que je prie Dieu sans cesse de le guérir promptement , & de nous tirer l'un & l'autre de la peine où nous sommes. Pars , & dis-lui que je me suis renfermée pour lire sa lettre , & que je préfère la solitude à toutes les compagnies du monde. Ah madame ! lui répondit Hyppolite , se peut-il que votre cœur soit insen-

fible aux maux que souffre Tiran , & dont son amour & vos rigueurs font la seule cause ! Votre Altesse lui refuse une légère consolation , qui est la seule qui puisse le soulager : sa vie & sa mort font entre vos mains , un seul mot suffit pour le rappeler à la vie. Je ne puis lui écrire , répliqua la princesse ; mais pour te satisfaire & lui tenir lieu de ma réponse , Plaisir de ma vie , dit-elle , coupe-moi trois cheveux , & qu'Hyppolite les porte à Tiran. Mais du moins , madame , lui dit-il , pourquoi trois plutôt que quatre ? Madame , nous ne sommes plus au tems passé ; alors un amant se contentoit pour preuve de l'amour de sa dame , d'un bouquet de fleurs ou de deux de ses cheveux : ce tems-là n'est plus. Madame , l'amour de Tiran demande quelque chose de plus réel pour son soulagement , c'est Votre Altesse qu'il voudroit tenir entre ses bras , nue ou en chemise.

Il lui importerait même peu que le lit fût parfumé. Mais pour vos trois cheveux , si vous voulez que je m'en charge , que du moins Votre Altesse m'apprenne le mystère qu'ils signifient. Pourquoi trois ? Pourquoi les faites-vous prendre sur votre tête ?

J'y consens , reprit la princesse : l'un représente l'amour que j'ai pour lui , qui ne peut être comparé à rien dans le monde , & qui me rendroit ,

s'il étoit nécessaire , ingrate envers mon père & ma mère , si je n'ose dire , envers Dieu même , pour me donner à lui avec tout ce que je possède. Le second , témoigne l'extrême douleur que je ressens à cause de lui , & le chagrin de l'offense que j'en ai reçue. Le troisième , marque son peu d'amour pour moi , & son peu de respect pour mes défenses. Alors l'idée du péril que son honneur avoit couru dans cette fatale nuit , se présentant à son esprit , ses yeux se remplirent de larmes , le dépit la transporta ; elle arracha les trois cheveux des mains d'Hyppolite , & les jeta par-terre. Eh quoi , madame ! lui dit Hyppolite , voyant la colère qui la transportoit ; Votre Altesse veut-elle donner la mort à Tiran , en l'accusant de manquer d'amour & de respect pour vos ordres ? N'ont-ils pas été plus forts que son amour ? l'honneur de Votre Altesse n'est-il pas encore tout entier ? La violence de cet amour , les suites funestes qu'il a eues pour Tiran , l'état déplorable auquel il l'a réduit , rien de tout cela ne vous touchera-t-il ? Voulez-vous ne rien pardonner au meilleur de tous les chevaliers du monde ? voulez-vous causer sa mort , pour en être punie en ce monde & en l'autre ? Vous mettrez toute la maison de Bretagne au désespoir , & vous perdrez plus de dix mille combattans , qui vous seront nécessaires pour ter-

miner la guerre. Voyez tous les secours qui sont venus , & que vous ne devez qu'à lui seul. La veuve Reposée fera-t-elle la guerre pour vous , & pour l'empereur ? Mais je vois que le malheureux Tiran ne peut espérer de vous ni joie ni fanté , tant vous avez eu peu de bonne volonté pour lui. Plaisir de ma vie , pour appuyer le discours d'Hypolite en faveur de Tiran , lui dit : Je voudrois n'avoir jamais connu ce brave chevalier , dont vous êtes si peu touchée , & qui se trouve le plus malheureux en amour , & le plus heureux aux armes. Votre Altesse me fera mourir de chagrin , car elle ne connoît pas cet amour. Pour moi , je ne puis comprendre qu'étant douée d'autant de vertus , vous soyez privée de la plus grande des faveurs du ciel , puisqu'enfin vous n'aimez point de la façon dont mérite d'être aimé celui qui vous a si loyalement servie. Comment se peut-il que je vous serve avec autant de zele ? Tout ce que je demande à Dieu , c'est de vous faire connoître quelle est la satisfaction de ceux qui sont amoureux. Quant à moi , je l'éprouve , & j'en puis parler favorablement. Si elle vous étoit connue , Votre Altesse mériteroit tous les éloges possibles , & connoîtroit des plaisirs qu'elle ignore. Et je conclus très-aisément que , puisque vous n'aimez pas Tiran , vous n'aimez aucun de ceux qui lui sont

attachés. Le tems viendra cependant que vous les aimerez tous , & que vous gémirez. Car enfin , pourquoi le jour qu'il pourra monter à cheval , ne retournera-t-il pas dans son pays ? Ses parens & ses amis le suivront , & l'empire fera perdu. Quand vous ferez morte , le Seigneur vous demandera , au jour du jugement , compte de votre vie. Il vous dira qu'il a créé l'homme à son image & ressemblance , que de sa côte il en a tiré sa compagne , & qu'il leur a dit : Croissez & multipliez ; peuplez l'univers. Réponds , Carmésine , vous dira-t-il , je t'ai ôté ton frère pour te faire impératrice de Constantinople. Qu'as-tu fait pour répondre à mes vues ? t'es-tu mariée ? as-tu laissé des enfans qui puissent défendre la foi catholique , & augmenter la chrétienté ? Que répondrez-vous ? Mais je vous vois embarrassée , sans savoir que lui dire. Je vais , poursuivit-elle , répondre comme vous ferez. O mon Dieu , plein de bonté , pardonnez-moi , je vous prie. Votre ange gardien vous fera répondre : il est bien vrai que j'ai aimé un chevalier très-brave que votre divine bonté m'avoit envoyé pour délivrer son peuple des infideles. Je l'aimois & je le fouhaitois pour mon mari ; j'avois même pour lui toutes les complaisances que l'honnêteté peut exiger. J'avois à mon service une demoiselle qui s'appelloit Plaisir de ma vie , qui me donnoit toujours

de bons confeils , que je ne voulois pas fuivre. Elle le fit venir un jour dans mon lit. Quand je l'apperçus, je fis un cri, & lorsque je fus revenue à moi, je gardois le silence. Mais une veuve Reposée, que j'avois aussi à mon service, fit de si grands cris, que tout le palais fut en rumeur, & j'éprouvai toutes les craintes, & tous les chagrins possibles. Ensuite on me pria de répondre aux desirs du chevalier, & je n'en voulus rien faire. Alors saint Pierre, qui tient les clefs du paradis, lui dira : Seigneur, celle-ci n'est pas digne de votre gloire, car elle n'a point observé vos commandemens. Alors on vous enverra en enfer avec la veuve Reposée; & moi, j'éprouverai tout le contraire. Quand j'arriverai en paradis, on m'y fera fête; on m'y mettra dans la plus haute hiérarchie; & comme une fille obéissante, on me placera parmi les plus grands saints.

L'empereur entra lorsqu'on s'y attendoit le moins; & quand il eut été quelque tems avec sa fille, il prit Hyppolite par la main; & s'entretenant avec lui de la guerre & de la santé du général, ils passèrent, sans s'en appercevoir, dans la chambre de l'impératrice, dans laquelle Hyppolite n'avoit assurément aucune envie de se trouver. Mais pour elle, quand elle l'apperçut, elle lui fit un accueil gracieux, & le regarda avec beaucoup de bonne volonté

volonté. Elle se leva, & fut auprès de l'empereur. Ils parlèrent de plusieurs choses, & sur-tout du malheur qui leur avoit enlevé le prince leur fils, ce qui fit pleurer l'impératrice. Alors il vint, dans la chambre où ils étoient, plusieurs chevaliers qui la consolèrent, & qui racontèrent à Hyppolite le grand courage que l'empereur témoigna quand il apprit une si triste nouvelle. L'empereur, disoient-ils, apprenant ce malheur, répondit au cardinal & aux autres qui le lui annoncèrent : Vous ne m'apprenez rien de nouveau, je ne l'avois mis au monde que pour mourir ; c'est une loi de la nature à laquelle on ne peut s'opposer. Mais quand il fut qu'il avoit été tué dans une bataille contre les infidèles ; c'étoit un premier jour de l'an, jour auquel il étoit dans l'habitude de donner une grande fête, & de porter une couronne ; il ne fit autre chose que de l'ôter pour écouter le détail de la mort de son fils ; & quand il eut appris les belles actions qu'il avoit faites en mourant, il remit sa couronne, en assurant qu'il avoit appris avec plus de plaisir les actes de chevalerie qu'il avoit faits, que sa mort ne lui causoit de chagrin. L'empereur prit alors quelques personnes de son conseil, pour causer dans un coin de la chambre. L'impératrice demeura pendant ce tems avec Hyppolite ; mais comme elle vit qu'il ne lui disoit rien, & qu'il étoit honteux avec

elle ; elle l'attaqua de conversation ; & lui fit cette question.

Quoique je ne te dise pas absolument tout ce que je pense sur ton compte , j'espère que tu pourras le comprendre. Le peu d'expérience que j'ai , me fait douter de ce que tu m'as dit. Je te prie donc de m'expliquer pourquoi tu m'as tenu un semblable propos. Hyppolite lui répondit tout bas : Ose-t-on parler à votre majesté sans trembler ? Un seul regard fier ou mécontent qu'elle jettera sur un malheureux , peut le faire rentrer vingt pieds sous terre. Mais cependant je vous dirai avec la plus grande vérité , qu'en entrant dans cette chambre , & vous appercevant , mon premier mouvement a été de me mettre à genoux devant vous. J'ai craint même que l'empereur ne reconnût le trouble & l'embarras où j'étois. Après cela j'ai soupiré , & je n'ai que trop remarqué que votre majesté se moquoit de mon soupir. Je vous conjure donc de vouloir m'ordonner comme dame & maîtresse , & votre majesté verra quelle est l'autorité qu'elle a sur moi , & quelle fera la patience avec laquelle je soutiendrai tout ce qu'elle me voudra faire souffrir. Je vous jure , par tout ce qu'il y a de plus sacré , que Tiran , ni même mon confesseur , ce qui est bien plus fort , ne saura jamais rien de ce qui nous regarde. Qui donc pourra jamais soupçonner l'amour que j'ai pour

vous? Mais je n'ai pas la force de vous en dire davantage. L'impératrice lui répondit : Je voudrois que tu fatisfiffe ici ma curiosité; rien ne doit t'en empêcher; car l'amour rend tout égal. Il n'y a que les indiscrets & les inconstans qui méritent punition; ceux qui aiment bien, doivent, au contraire, être considérés. Car enfin, Hyppolite, quand une dame aime un chevalier, il est sans doute qu'elle le préfère à tous les autres. Vois donc quelle est la constance qu'un homme doit avoir; car la dame qui l'aime n'a plus d'égards, ni pour mari, ni pour enfans. Elle abandonne son honneur à l'objet de ses vœux, aussi-bien que sa personne; & si elle a quelques défauts cachés, c'est à son amant à les supporter. Ce que j'en dis au moins, n'est pas que j'en aie le moindre sur ma personne, mais seulement pour te prouver combien une femme se soumet à un homme. Je te dirai donc que tout ce que tu m'as dit m'auroit fait grand plaisir, si tu étois moins timide, & si tu me l'avois répété. Tout ce que tu me diras me fera agréable, & quelque criminel qu'il puisse être, je ne le dirai ni à l'empereur, ni à personne au monde. Mais, je te le redis encore, un amour honteux ne me plaît pas. Ces mots ayant rassuré Hyppolite, il répondit : Vos rares qualités m'ont mis cent fois à même de vous déclarer l'amour que vous m'avez inspiré; mais le respect dû

au rang auguste que vous occupez, m'a toujours retenu. L'éclat de votre beauté m'a charmé; & si Dieu me fait la grace de vous posséder, quel est le chevalier qui pourra m'être comparé? Votre excellence doit me pardonner en faveur de ma jeunesse. Si je lui explique mal ce que je sens, vous venez de me consoler, & je ne vis que dans l'espérance de vous plaire. Si vous ne m'aimez pas, je ne survivrai point à un si grand malheur. C'est de vous que dépend ma destinée, j'attends aux pieds de votre majesté un arrêt qui réglera le sort de mon amour. Jugez de sa violence, il me fait oublier ce que je suis.

— Tout ce que tu me dis d'agréable, répliqua l'impératrice, mérite que je te réponde. Ce ne sera cependant pas de la façon que tu le desires; car tu as mis mon esprit dans une grande agitation. Je ne comprends pas pourquoi tu veux me plaire, ton âge étant si différent du mien; & si l'on savoit que j'é t'aimasse, que diroit-on en me voyant amoureux d'un homme qui pourroit être mon petit-fils? Je fais, d'un autre côté, que l'amour des étrangers n'est point constant, & que celles qui n'ont point de maris, sont plus en liberté de bien aimer. J'en ai un; & je ne fais point encore comment m'y prendre pour le tromper. Ton amour s'accommoderoit-il de voir un autre posséder ce que tu desires?

Peut-être qu'à ma place toute autre femme chercheroit les moyens de te rendre heureux, en t'accordant ce que tu demandes; car je te l'avoue, tu me sembles fait de façon à porter avec toi l'excuse des fautes que tu ferois faire. Mais je veux t'aimer sans avoir rien à me reprocher, & sans m'exposer au péril d'aimer un étranger. L'impératrice ne put en dire davantage, parce que l'empereur se leva, & vint lui donner la main pour aller souper. Hyppolite, de son côté, essaya inutilement de lui parler. Plaisir de ma vie s'en étant apperçue, lui demanda ce qu'il avoit de si secret & de si important à dire à l'impératrice. Ce n'est rien autre chose, lui répondit-il, que des nouvelles qu'elle demande de Tiran. Elle voudroit bien qu'il pût être au camp, d'où on écrit tous les jours qu'il y est infiniment desiré.

Le lendemain matin Hyppolite partit sans avoir de réponse. Tiran lui demanda pourquoi il avoit été cinq jours absent. Seigneur, lui répondit-il, l'empereur & la princesse m'ont retenu pour me parler de vous. Ils veulent incessamment venir vous rendre visite. C'est pourquoi la princesse ne vous a point fait de réponse. Je suis bien aise, répondit Tiran, d'imaginer que je la verrai bientôt. Il fit sur le champ appeller les médecins, & les pria de le faire porter à la ville, parce qu'il se trouvoit beau-

coup mieux, & les assura qu'il s'y rétablirait plus en un jour, qu'en dix où il étoit, parce que l'air de la mer, auprès de laquelle étoit la ville, lui étoit salutaire, & que c'étoit une expérience qu'il avoit faite plusieurs fois, lorsqu'il avoit été blessé. Les médecins approuvèrent sa résolution. Il en partit deux pour en instruire l'empereur, qui monta à cheval avec une nombreuse suite, & vint au-devant du général, qui fit le chemin en quatre jours sur un brancard porté par des hommes. Quand il fut arrivé dans sa maison, l'impératrice & toutes les dames furent lui rendre visite, & le féliciter sur sa convalescence. Une des demoiselles de l'impératrice, la plus affidée, ne quittoit point la princesse lorsqu'elle étoit chez Tiran. Cependant malgré son importunité, ils se donnoient des marques de leur amour, pendant que Plaisir de ma vie alloit & venoit pour mener cette affaire à bien.

La treve étant expirée, la guerre recommença avec beaucoup de chaleur. Les turcs n'ignoroient pas la maladie de Tiran; & comme leur nombre s'étoit considérablement augmenté, ils venoient tous les jours à la ville de Saint-Georges, & c'étoit là qu'il se faisoit de beaux faits d'armes, qui coûtoient la vie à bien des chevaliers de part & d'autre. Les Turcs vinrent un jour avec toute leur armée pour s'emparer des écluses, afin de n'en plus être in-

commodés ; mais loin d'y réussir , ils perdirent plus de trois mille des leurs. Ils vouloient donner bataille ce jour-là même , mais leur grand nombre empêcha les chrétiens de l'accepter. Ce n'étoit alors que vœux dans toute l'armée pour la santé de Tiran. On disoit hautement que s'il avoit été présent on n'auroit pas refusé le combat.

L'empereur mandoit tous les jours de ses nouvelles , assurant qu'il commençoit à se lever ; mais qu'il falloit attendre que sa jambe fût fortifiée. A la vérité Tiran se rétablissoit chaque jour , & marchoit dans la chambre avec une béquille. Les dames venoient lui tenir compagnie de tout leur cœur , & la princesse avoit toutes les attentions du monde pour lui. Tiran , bien assuré de n'être point estropié , n'avoit aucune impatience pour sa guérison , puisqu'il voyoit tous les jours sa belle princesse ; & sans trop s'embarrasser du succès de la guerre , il ne pensoit qu'à satisfaire son amour. Mais l'impératrice étant un jour dans sa chambre , & placée de façon que la princesse ne pouvoit rien dire que sa mère ne l'entendît , Tiran appella Hyppolite , & lui dit tout bas : Sors , & reviens te mettre auprès de l'impératrice. Parle-lui de tout ce que tu croiras qui la pourra le plus amuser , afin que je puisse entretenir la princesse. Hyppolite obéit , & dit tout bas à l'impératrice : Mon amour m'oblige à venir auprès

de votre majesté, je me déplaïs par - tout ailleurs; Je vous conjure , tant je souffre par l'incertitude où je suis de vous plaire , de m'accorder un don : c'est d'être aimé de votre majesté ; elle me rendra le plus heureux des hommes.

Tu me paroïs digne de l'être , lui répondit-elle ; ta vertu & ta douceur me feront passer toutes les bornes de la pudeur ; dispose de moi ; ordonne-en , pourvu que tu me jures d'être discret ; car enfin ne penfes pas seulement à te satisfaire , songes au danger & au déshonneur auquel tu m'exposerois. Mais je me fie en ta vertu , & je compte que tu te conduiras à ma volonté , Attends - moi donc cette nuit sur une petite terrasse qui est auprès de ma chambre. Sois sûr que je ne ferai pas long-tems sans t'y aller trouver ; car je t'aime à la folie.

Hypolite voulut lui représenter un doute qu'il avoit sur cette démarche. Mais l'impératrice lui dit : L'excès de l'amour n'envisage pas les dangers. Si tu en ressens autant que tu m'en assures , tu feras ce que je te dis , sans t'embarraffer du reste. Hypolite lui répondit qu'il feroit tout ce qu'elle lui ordonnoit. Ils finirent là cet entretien. L'impératrice , suivie de toutes ses dames , sortit de chez Tiran. Quand elle fut arrivée au palais , elle alla rendre visite à l'empereur. Après l'avoir entretenu quelque tems , occupée de son nouvel amour , elle sortit ,

& dit à la princesse de demeurer avec les demoiselles pour tenir compagnie à l'empereur. Elle passa dans sa chambre, & fit changer son lit qui n'étoit que de drap, pour en mettre un d'étoffe de soie brochée, sous prétexte que l'empereur l'avoit assurée qu'il vouloit venir coucher avec elle : Et comme il y a long-tems, dit-elle, qu'il n'est venu, je veux le bien traiter. Toute la chambre fut donc promptement tendue de brocard d'or, & le lit bien parfumé.

Après le souper, l'impératrice passa dans sa chambre, feignant un mal de tête. Une de ses demoiselles, nommée Elifée, lui demanda devant toutes les autres, si elle ne vouloit pas faire venir les médecins pour prendre quelque remède. Fais ce que tu voudras, lui répondit l'impératrice, mais que l'empereur n'en sache rien, il se serviroit de ce prétexte pour ne pas venir cette nuit. Les médecins arrivèrent & lui trouvèrent le pouls fort ému, à cause de l'agitation où la mettoit le combat qu'elle s'attendoit d'avoir à soutenir contre un jeune chevalier. Ils lui conseillèrent de prendre un peu de sirop de cinnamome, ce qui lui soulageroit infailliblement la tête, & la feroit dormir. L'impératrice leur répondit : Je ne compte pas beaucoup sur le sommeil de cette nuit ; & de la façon dont je me trouve, je m'attends à chercher tous les coins de

mon lit. Si vous croyez passer une si mauvaise nuit, lui répondirent les médecins, envoyez-nous chercher promptement, & nous viendrons vous veiller. Je n'accepte point votre proposition, leur répondit elle, je ne veux pas que vous me voyiez, le mal que j'ai n'a pas besoin de témoins. Je vais me coucher. En s'en allant, ils lui recommandèrent bien de ne pas oublier la malvoisie. Elle n'eut garde de l'oublier. Elle se baigna, se parfuma, & fit encore parfumer son lit. Ensuite elle dit à ses demoiselles d'aller se coucher, & de fermer la porte de leurs chambres. Elle avoit à côté de la sienne un petit cabinet dans lequel elle avoit coutume de se coëffer. Ce cabinet donnoit sur la terrasse où l'attendoit Hyppolite. Quand l'impératrice se leva, Elisée qui l'entendit, vint à elle, croyant qu'elle se trouvoit mal, & lui demanda ce qu'elle avoit. Elle lui répondit qu'elle se trouvoit à merveille, mais qu'elle avoit oublié de dire une oraison qu'elle disoit tous les soirs. Elisée la pria de vouloir bien la lui apprendre. L'impératrice y consentit, & lui dit : Il faut se mettre à genoux devant la première étoile que l'on voit, & dire trois *pater* & trois *ave* en l'honneur des trois rois d'orient, pour les prier d'obtenir du glorieux Jesus & de sa sainte mère, que l'on soit bien conduit & délivré de tout malheur, comme ils l'ont été eux-mêmes du cruel

Hérode. Par ce moyen l'on obtient, continua-t-elle, tout ce que l'on demande. Va, ne me détournes pas plus long-tems de ma prière. La demoiselle retourna se coucher. L'impératrice entra dans le cabinet. Quand elle entendit sonner l'heure dont elle étoit convenue, elle mit par-dessus sa chemise une robe de velours vert doublée de martre zibeline. Elle ouvrit la porte de la terrasse, & vit Hyppolite, qui, pour n'être point apperçu, s'étoit couché à plat. Cette attention & ce ménagement de sa réputation lui fit plaisir. Quoique la nuit fût très-obscur, Hyppolite reconnut l'impératrice. Il se mit à genoux, lui baïsa les mains, & voulut lui baïser les pieds. Mais loin d'y consentir, elle le baïsa mille fois sur la bouche, le prenant par la main, & lui témoignant tout l'amour imaginable, elle lui proposa de passer dans sa chambre. Non, madame, lui répondit Hyppolite, je n'y passerai jamais que mon bonheur ne soit assuré; & la prenant dans ses bras, il la mit à terre, & fatisfit là l'amour de l'impératrice.

Ils entrèrent ensuite dans la chambre. Hyppolite la mettant au comble de la joie par l'amour qu'il lui témoignoit, lui dit qu'il n'avoit point de termes assez forts pour exprimer tout ce qu'il venoit de trouver de charmant en elle, ni combien de moment en moment son amour augmentoit. L'impératrice lui répondit : Je ne me plaindrai de rien dans la

vie , puis que j'ai été assez heureuse pour t'avoir. Madame, lui répondit Hyppolite, nous ne sommes pas ici pour discourir, de grace mettons - nous au lit; là nous parlerons de choses qui augmenteront votre plaisir, & qui mettront le comble à ma félicité. Hyppolite se déshabilla promptement, il en fit autant à l'impératrice, qui lui parut si agréable en chemise, qu'il étoit aisé d'imaginer combien elle avoit eu de charmes étant fille. La princesse lui ressembloit en beaucoup de choses, mais l'impératrice avoit été encore mieux dans son tems. Hyppolite la prit par les bras, se mit dans le lit avec elle; les plus tendres badinages, les caresses les plus vives se succédoient mutuellement; mais au bout de quelque tems, une partie de la nuit étant passée, l'impératrice jeta un grand soupir. Hyppolite lui demanda: Pourquoi soupirez - vous, madame? Seriez - vous mécontente de moi? Hélas! au contraire, lui répondit-elle, mon goût pour toi est encore augmenté: je te croyois seulement un bon chevalier, & tu me parois à présent le meilleur & le plus brave de tous; mais ce qui m'afflige, c'est que l'on te regardera comme un hérétique. Comment donc, madame? reprit Hyppolite; qu'ai - je donc fait pour cela? On le peut, continua l'impératrice, puis que tu as couché avec ta mère. Il n'y a que moi qui connoisse ce que vous valez; plus je vous examine,

& plus je trouve que tout est beau en vous. Cette raillerie ayant ranimé l'amour d'Hyppolite, ils passèrent le reste de la nuit jusqu'au jour sans dormir. L'impératrice avoit bien raison de dire aux médecins qu'elle la passeroit sans fermer les yeux. Enfin ils s'endormirent, & quand le jour fut grand, la demoiselle Elisée, après s'être habillée, entra chez l'impératrice pour voir si elle n'avoit besoin de rien. Lorsqu'elle fut auprès du lit, elle vit un homme à côté de sa maîtresse; il avoit un bras étendu, sur lequel elle avoit la tête appuyée; la bouche de ce même homme étoit appliquée sur la gorge de l'impératrice. Sainte Marie! dit Elisée, qui est ce traître qui trahit ma dame? Elle eut envie de crier pour dire, meure le traître qui est entré par adresse dans cette chambre pour satisfaire ses desirs. Mais elle fit réflexion qu'il n'y avoit personne qui fût assez hardi pour venir là sans sa permission. Elle se douta bien que l'appareil de la chambre ne s'étoit pas fait sans mystère. Elle n'oublia rien pour reconnoître l'homme; mais comme il avoit la tête baissée, elle ne put y réussir. Elle craignit que les autres demoiselles ne vinssent à leur ordinaire, pour le service de l'impératrice: elle entra donc dans leur chambre, & leur dit que leur maîtresse ne vouloit pas qu'elles entraissent; qu'elles ne fissent point de bruit, parce qu'elle n'avoit pas encore assez dormi. Une

demi-heure après, les médecins vinrent pour favoir comment elle se trouvoit. La demoiselle Elifée fut à la porte, leur dire qu'elle reposoit après avoir été bien tourmentée pendant la nuit. Nous resterons ici, répondirent-ils, jusqu'à son réveil, l'empereur nous l'a ordonné. La demoiselle ne sachant quel parti prendre, étoit indécise, si elle l'éveilleroit ou non, lorsque l'empereur vint frapper à la porte. La demoiselle épouvantée courut au lit, & dit tout bas : Levez-vous promptement, madame, ou vous êtes morte. Votre mari frappe à la porte, & vous voyez que vous l'avez offensé. Que maudit soit celui qui est à vos côtés; si j'avois le pouvoir de la reine Pantafilée, je saurois bien le punir; mais nous n'avons nous autres de ressource que dans nos larmes. L'impératrice réveillée par ces paroles n'eut pas la force de rien dire. Hyppolite qui n'avoit pu distinguer ce que disoit cette demoiselle, & qui pour n'être pas reconnu, avoit mis la tête sous la couverture, voyant l'état où l'impératrice se trouvoit, lui passa le bras sur le cou, & la tirant dans le lit, demanda quelle étoit la cause de son chagrin. Hélas! mon fils, on ne peut avoir dans ce monde un plaisir complet. Le vieil empereur est à la porte, ta vie & la mienne sont en grand danger, mon bonheur est fini, je ne te survivrai pas. Hyppolite fut très-inquiet de cette nouvelle. Il ne s'étoit jamais trouvé

dans une pareille situation, & n'avoit pas beaucoup d'expérience. Il se mit à pleurer avec l'impératrice, sans favoir quel conseil lui donner. Il pria la demoiselle de lui apporter son épée qui étoit dans le cabinet, & reprenant courage, il dit : Je veux mourir devant votre majesté, & quelque juste que soit ma mort, je la vendrai bien cher. L'impératrice n'entendant aucun bruit, dit à Hyppolite : Va, mon fils, sauve-toi, sauve-toi dans ce cabinet, je l'entre-tiendrai, s'il à quelque chose d'important à me dire; pendant ce tems tu pourras sauver tes jours, que je desire uniquement qui te soient conservés aussi bien que l'honneur. Pour l'empire grec & quatre fois autant, je n'abandonnerai pas votre majesté, baisez-moi, je vous prie, pour gage de la parole que je vous en donne.

Ce discours augmenta la douleur de l'impératrice, & sa douleur augmenta son amour. Comme elle n'entendoit faire aucun bruit, elle sortit du lit en chemise pour voir ce qui se passoit, & par une fente de la porte, elle vit l'empereur qui parloit avec les médecins. Le danger ne lui parut pas aussi grand qu'elle le craignoit, elle courut à Hyppolite, & le prenant par les deux oreilles, elle le baisa tendrement, & lui dit : Mon fils, je te prie au nom de l'amour le plus tendre, de passer dans ce cabinet, afin que je puisse voir l'empereur & les médecins,

& trouver quelque excuse dans leur esprit. Hyp-
 polite lui répondit qu'il étoit parfaitement soumis à
 ses volontés , mais qu'il la prioit de ne le point
 renvoyer , parce qu'il ignoroit à quel dessein ils
 venoient. Ne craignez rien , poursuivit l'impéra-
 trice, il y auroit un autre bruit dans le palais , si
 ce qu'Elisée m'a dit d'abord étoit vrai. Hyppolite
 entra donc dans le cabinet , pendant qu'elle fit ou-
 vrir la porte de sa chambre. L'empereur & les
 médecins approchèrent de son lit , & lui deman-
 dèrent comment elle se trouvoit , & comment elle
 avoit passé la nuit. Elle leur répondit que la dou-
 leur qu'elle avoit sentie à la tête & à l'estomac ne
 lui avoit pas permis de fermer l'œil que sur le matin :
 Mais à-présent , ajouta-t-elle , je me trouve mieux ,
 & je serois absolument guérie, si j'avois dormi plus
 long-tems ; mais on ne peut avoir de plaisir parfait
 en ce monde, car Elisée m'a réveillée cruellement ;
 & tout ce que je desirois seroit de me retrouver
 dans la situation où j'étois , & d'avoir encore dans
 mes bras ce que j'aime avec le plus d'ardeur ; pour-
 lors je serois guérie de tous les maux. Qu'avez-
 vous donc dans vos bras ? reprit l'empereur. Tout
 ce que j'aime le plus , vous dis-je, poursuivit l'im-
 pératrice ; car dans le peu de tems que j'ai dormi,
 il m'a paru que j'étois en chemise avec une robe
 de velours vert, doublée de martres, & que je disois
 la

la prière que je dis ordinairement aux trois rois d'orient. Après l'avoir prononcée, j'ai entendu une voix qui m'a dit : Attends, tu vas avoir le plaisir que tu demandes. Un moment après, j'ai vu paroître mon fils, que j'aimerai toute ma vie, suivi de plusieurs autres chevaliers : ils étoient tous vêtus de blanc ; il tenoit Hyppolite par la main ; l'un & l'autre se font approchés de moi, ils m'ont baisé les mains, & je n'ai pas voulu leur permettre de me baiser les pieds ; ils se font assis par terre, & m'ont dit des choses que j'ai entendues avec un grand plaisir, & qui ne sortiroit jamais de mon cœur. Nous sommes entrés après cela dans cette chambre, & mon fils s'est couché auprès de moi, j'ai passé mon bras sur ses épaules, pendant qu'il me baisoit la gorge. Jamais je n'ai dormi avec un si grand plaisir. Mon fils me disoit : Puisque vous ne pouvez plus m'avoir dans ce monde, regardez mon frère Hyppolite comme votre fils, je l'aime autant que ma sœur Carmésine. Hyppolite pendant ce tems étoit à genoux au milieu de la chambre, & je demandois à mon fils quel étoit le beau lieu qu'il habitoit. Il m'a fort assuré qu'il étoit en paradis avec les chevaliers martyrs, parce qu'il avoit péri faisant la guerre aux infideles. Dans ce moment Elisée m'a réveillée. Ne vous le disois-je pas ? interrompit l'empereur ; elle ne parle que de son fils. Ah ! seigneur, poursuivit l'impéra-

trice, songez-vous bien que je le tenois sur ce bras, qu'avec son agréable bouche il me baisoit la gorge? Vous savez que les songes du matin sont vrais. Je crois même qu'il n'est pas encore parti; & je voudrois éprouver en dormant encore, s'il ne viendrait pas me parler, & si je n'aurois pas autant de plaisir que j'en viens d'avoir. L'empereur lui conseilla de se lever, puisqu'elle se trouvoit mieux, en l'assurant que plus l'on s'occupoit de semblables idées, plus elles se présentoient à l'esprit. L'impératrice le conjura encore de la laisser un peu reposer; & les médecins conseillèrent à l'empereur de sortir, qu'il pourroit arriver que sa maladie devînt plus considérable, si on ne lui donnoit pas ce foible soulagement. Il sortit donc, aussi-bien que toutes les demoiselles à la réserve d'Elisée.

Quand les portes furent fermées, elle fit revenir Hyppolite à la place qu'il occupoit, & dit à Elisée: Puisque ton bonheur a voulu que tu fusses instruite de tout ceci, je te recommande d'avoir plus de soin d'Hyppolite que de moi-même; demeure dans ce cabinet jusqu'à ce que nous ayions un peu dormi, tu feras mieux avec moi que toutes tes compagnes; je te marierai plus avantageusement; je te promets de plus qu'Hyppolite te fera tant de bien que tu feras contenté. Je jure Dieu, madame, répondit Elisée, que je ne ferai ce que vous m'ordonnez que

pour obéir à votre majesté ; car pour Hyppolite, je ne lui rendrois pas le moindre service. Je ne l'aime ni ne l'honore, & depuis que je l'ai vu aux côtés de votre majesté, je le déteste, & lui veux un mal infini. Je voudrois qu'un lion le dévorât. Hyppolite lui fit quelques honnêtetés auxquelles elle répondit fort mal. Elle passa dans le cabinet où elle fondit en larmes. Les deux amans demeurèrent si long-tems au lit, qu'il étoit presque l'heure de vèpres quand ils en sortirent : ils trouvèrent Elisée qui pleuroit encore ; l'impératrice la consola, & la pria de ne point penser à l'aventure d'Hyppolite : car elle craignoit qu'elle ne la découvrit. Elisée lui répondit qu'on lui feroit souffrir autant de maux qu'à aucun des saints apôtres, qu'elle ne diroit rien que par son ordre ; & que, par rapport à elle, elle rendroit à Hyppolite tous les services imaginables. L'impératrice fut très-contente, & laissant Hyppolite dans le cabinet, elle se remit au lit. Elle fit ouvrir les portes de sa chambre où l'empereur, Carmésine & toutes les dames accoururent avec les médecins ; elle leur fit encore part du songe qu'elle avoit eu. On servit le dîné. L'impératrice mangea comme une personne fatiguée du grand chemin qu'elle avoit fait. Elisée eut beaucoup de soin d'Hyppolite, elle lui porta deux faisans, & tout ce qui pouvoit lui être nécessaire, sans oublier le dessert ;

& quand il ne vouloit plus manger, elle l'en prioit au nom de sa maîtresse. Hyppolite, pour n'en être pas haï, lui disoit les choses les plus agréables, mais elle ne lui répondit jamais rien que sur celles qui étoient nécessaires à son service. L'impératrice demeura au lit jusqu'au lendemain après le dîné de l'empereur. Pour-lors elle se para, & fut à la chapelle pour entendre la messe. Il y eut même une grande dispute parmi les chapelains, pour savoir si l'on diroit la messe, parce qu'il étoit plus de midi. Hyppolite demeura une semaine entière au milieu des plaisirs. Ensuite l'impératrice lui donna congé, en l'assurant qu'il pourroit revenir quand il seroit reposé, & qu'il la trouveroit toujours prête à le recevoir. Elle tira de la cassette où elle mettoit ses diamans, un collier composé de croissans d'or ayant une belle perle à chaque pointe & un gros diamant au milieu, d'où pendoit une petite chaîne d'acier qui soutenoit une pomme de pin d'or émaillé; une partie des écailles étoient entr'ouvertes, & laissoient voir de gros rubis qui représentoient les grains; les autres écailles étoient formées par des émeraudes, des saphirs; & par d'autres pierres de couleur, du plus grand prix. Ce bijou valoit plus de cent mille ducats. Elle le lui mit elle-même au cou, en lui disant : Demande à Dieu, mon fils Hyppolite, que je vive, & sans miracle je pourrai dans peu d'années

te faire roi ; porte ce collier pour l'amour de moi, & souviens-toi que celle qui te l'a donné t'aime plus que sa propre vie. Hyppolite se mit à genoux, lui baïsa la main, & lui demanda pourquoi elle vouloit lui faire présent d'une chose aussi magnifique ; qu'il la suppleroit d'accepter si elle lui appartenoit. L'impératrice lui répondit : Il est juste, Hyppolite, que ta maîtresse te donne, & tu ne dois pas la refuser ; car la première fois que l'on se voit, le plus riche & le plus élevé doit donner à celui qui l'est moins. Vous êtes maîtresse de ma vie & de mon fort, lui répondit Hyppolite, que voulez-vous que je fasse ? Je veux, dit l'impératrice, que tu t'en ailles. Je crains que l'empereur n'entre demain dans ce cabinet, & qu'il ne t'y surprenne. Va-t-en, nous trouverons bien le moyen d'y revenir, quand l'inquiétude que j'ai pour demain sera passée. Hyppolite lui dit alors : J'ai remarqué que votre majesté ne m'aime pas autant que je l'aime ; ma passion pour vous est extrême, mais je me tiens perdu dans votre cœur au peu d'amour que vous me témoignez. Comment, c'est ainsi que vous me dites adieu, à moi qui suis au désespoir de me séparer de vous, & de penser que je ne vous verrai plus ! Vous en usez avec moi comme on fit avec un homme qui, mourant de faim, s'écarta de son chemin, & fut obligé de passer la nuit sans secours dans la

compagne. Le lendemain matin il apperçut un château sur une montagne, il marcha de ce côté, & trouvant une vigne auprès, il y entra pour satisfaire sa faim qui étoit extrême; cette vigne étoit pleine de raisins. Le seigneur qui l'avoit remarqué, envoya un de ses valets pour examiner ce qu'il faisoit, avec défenses de lui rien dire. Le valet revint, & rapporta qu'il étoit couché par terre, mangeant tout ce qu'il trouvoit, sans distinction, & jusqu'aux feuilles : C'est qu'il les trouve bonnes, répondit le chevalier; mais va encore voir comment il se gouverne. Le valet rapporta qu'il ne mangeoit plus avec la même avidité, mais qu'il prenoit les grains quatre à quatre, cinq à cinq : Ne lui dis mot, il y trouve encore du goût. Quelque tems après, le valet renvoyé encore, l'affura qu'il choisissoit les grains les plus mûrs, & qu'il n'en prenoit que le jus. Le maître lui dit alors : Va, cours & fais sortir ce coquin de ma vigne. . . . Votre majesté me traite de la même manière; cependant je lui obéirai toujours.

L'histoire d'Hyppolite fit un si grand plaisir à Elisée, qu'elle ne put s'empêcher d'en rire; ce qui surprit beaucoup les deux amans; & s'adressant à Hyppolite, elle lui dit qu'elle voyoit bien qu'elle lui avoit fait injustice, & qu'il étoit homme de bon esprit; qu'elle lui promettoit de l'aimer & de lui

rendre service autant qu'elle le pourroit. Se tournant ensuite vers l'impératrice, elle la pria de le laisser tout autant qu'il le voudroit, ce que l'impératrice accorda. Hyppolite courut l'embrasser pour la remercier de la grace qu'elle avoit obtenue pour lui : par ce moyen la paix fut faite entr'eux. Un jour qu'Hyppolite étoit dans le cabinet, Elisée qui s'entretenoit avec l'impératrice, lui dit : Mais, madame, comment souffrez-vous qu'un chevalier que vous aimez demeure dans la maison de Tiran ? Votre majesté ne peut-elle pas le mettre en état d'avoir la sienne, & de n'être aux gages de personne ? Pour moi, qui ne suis qu'une pauvre demoiselle, je voudrois donner à mon amant tout ce que j'aurois. J'y consens, lui dit l'impératrice, puisque tu me le conseilles, quoique pour l'ordinaire les étrangers, quand ils sont riches, ou retournent dans leur pays, ou deviennent indiscrets. Madame, reprit Elisée, celui-là n'est pas de ce caractère, vous l'avez vu si jeune dans votre cour ! Eh bien, reprit l'impératrice, je vous accorde cette grace, afin qu'il vous en aime encore plus. Hyppolite étoit demeuré quinze jours dans le cabinet. La veille qu'il en devoit sortir, il pria l'impératrice, qui étoit appuyée sur ses genoux, de vouloir bien lui chanter une chanson tendre, car elle chantoit à merveille. Pour lui faire plaisir, elle chanta le lay de Tristan,

lorsqu'il se plaignoit du coup de lance qu'il avoit reçu du roi Mare; après quoi elle dit. Que feras-tu, malheureuse, sans ton Hyppolite? Pour-lors elle se mit à pleurer. Elifée, pour empêcher qu'ils ne s'affligeassent, les fit passer dans le cabinet, & prenant les clefs de la cassette où étoient les diamans, elle commençoit à l'ouvrir: mais l'impératrice l'empêcha de continuer jusqu'à ce qu'elle eût dit à Hyppolite: Il ne te convient point de demeurer avec personne, pense que je t'adore comme Dieu, que j'espère tout de toi, & que je veux dépenser pour toi tout ce que j'aurai pendant le cours d'une vie que je consacre à ton amour. Je veux donc que tu prennes une maison sur le pied de trois cents bouches. Crois que je suis assez riche pour toi & pour moi. Hyppolite se mit à genoux pour la remercier, & la pria de ne le point faire sortir avec tant de précipitation de la maison de Tiran, de peur que l'on en parlât, mais que dans quelques jours il feroit tout ce qu'elle ordonneroit. Elifée ouvrit la cassette, & tira, par ordre de l'impératrice, un gros sac de ducats qu'Hyppolite avoit peine à porter. Ensuite elle lui donna quatre cents très-belles perles, & lui dit d'en faire broder des grappes de raisins sur un habit, puisqu'elles avoient été la cause de leur réconciliation.

Pendant le soupé de l'empereur, Hyppolite sortit

du palais, il fut chez un marchand choisir du brocard vert, dont il fit faire une robe traînante, doublée de martre zibeline avec les chausses brodées sur le dessin que la demoiselle Elisée lui avoit donné. Quand il eut donné ordre à toutes ses affaires, il partit secrètement de la ville, & s'en fut à Beaulieu, sous le prétexte de voir ses chevaux. Il écrivit de-là à Tiran, & lui manda qu'il y étoit demeuré quelques jours, parce qu'il s'étoit trouvé incommodé. Le messager s'acquitta si bien de sa commission, que Tiran & tous les autres ne soupçonnoient rien. Lorsqu'Hyppolite fut que ses habits étoient prêts, il partit de Beaulieu sur un cheval très-léger. Quand il fut à la ville, il mit ses nouveaux habits, qui étoient aussi magnifiques que de bon goût. L'impératrice & la princesse étoient aux fenêtres chez Tiran, quand elles le virent venir. Il les apperçut de son côté, & fit faire quelques voltes à son cheval; après quoi il mit pied à terre. Quand il eut fait la révérence aux dames, il s'informa de la santé de son maître, qui lui répondit, qu'il se trouvoit très-bien, & que depuis deux jours il alloit à la messe. On ne peut exprimer le plaisir que l'impératrice eut de le revoir. Elle lui dit: O mon fils, je veux savoir de tes nouvelles & où tu étois lorsque je t'ai vu en songe avec mon fils. Elle ne put prononcer ces paroles sans pleurer. Tiran & tous

les autres s'empresèrent de la consoler. L'empereur arriva suivi de beaucoup de chevaliers, & la voyant dans cet état, il lui dit : Est-cé ainsi, madame, que vous tenez compagnie à notre général? Il me semble que vous devriez l'amuser autrement que par des larmes. Seigneur, répondit l'impératrice, vous connoissez tous mes chagrins, dans ce moment la vue d'Hyppolite a rappelé toutes les idées du songe que je fis le jour que vous arrivâtes avec les médecins, & que vous interrompîtes le plaisir dont je jouissois; car en peut-on imaginer un plus sensible que de mourir dans les bras de ce que l'on aime? Et puisque je suis privée de ce que j'avois de plus cher, je t'adopte pour mon fils, continua-t-elle en s'adressant à Hyppolite & le prenant par la main; regarde-moi comme ta mère, rien dans le monde ne pourra changer mes sentimens, tu le mérites, & je t'aimerai pour l'amour de ce que j'aime le plus. Elle avoit en vue Hyppolite, & tout le monde pensoit que c'étoit le prince qu'elle avoit perdu. Elle raconta encore le songe qu'elle avoit eu; après quoi l'empereur se retira avec toutes les dames. L'impératrice ne voulut point qu'aucun autre qu'Hyppolite lui donnât la main; elle avoit toutes les attentions imaginables pour lui; elle lui faisoit mille présens devant l'empereur; elle ne vouloit ni dîner ni souper qu'il ne fût à ses côtés.

Tiran profitoit de tous les instans pour avancer ses amours. Il avoit encore le secours des lettres, & graces aux soins de Plaisir de ma vie; & quand il se trouvoit bien de sa jambe, il s'en alloit tout seul au palais, quoique les médecins le contraignissent encore. L'empereur leur demandoit souvent quand il seroit pleinement rétabli. Ils lui répondoient qu'il seroit incessamment en état de monter à cheval. Tiran instruit de l'inquiétude que l'empereur avoit pour son départ, étoit très-affligé de ne pouvoir accomplir son dessein. L'amour que la veuve Reposée avoit pour lui, étoit toujours demeuré dans le silence; mais frappée de ce que l'empereur avoit dit, elle ne douta pas que son départ ne fût proche; elle ne songea plus qu'à engager Tiran à la mener avec lui pour avoir soin de sa santé; & supposé qu'elle ne réussit pas dans ce dessein, son esprit diabolique lui suggéra les moyens de brouiller toute la cour. Elle fut donc trouver la princesse, & lui dit: Tiran, en revenant de la messe, m'a demandé un moment d'entretien. Je lui ai répondu que j'y consentois, si vous m'en donniez la permission. Je ne doute pas, comme il se voit près de son départ, que ce ne soit pour me parler mal de votre altesse; car à-peine sera-t-il parti qu'il ne se souviendra pas de vous avoir vue, & c'est ce qu'il me disoit encore l'autre jour avec autant de plaisir & de con-

fiancé, que s'il m'eût raconté quelques-unes de ses prouesses. Il ajouta qu'un homme ne devoit ni prendre, ni quitter les armes pour une femme, quelque belle qu'elle pût être. En vérité, il parle comme un homme du monde, & nullement comme un chevalier amoureux. Eh bien, lui répondit la princesse, voyez ce qu'il veut vous dire; examinons s'il a quelque mauvais dessein. En tout cas, ajouta-t-elle, vous me donnez toujours un bon conseil, c'est de bien prendre garde à lui. Mais, poursuivit la veuve Reposée, pour que je puisse découvrir toutes ses faussetés, je crois qu'il ne faut pas que vous sortiez de cette chambre qu'après mon retour.

Alors elle vint dans la salle, & chargea un page d'aller dire à Tiran que la princesse étoit dans la chambre de parade, qu'elle avoit à lui parler, & qu'elle le prioit d'y venir. Le page exécuta promptement la commission. Tiran accourut aussi-tôt avec le plus grand empressement pour voir sa belle princesse. La veuve qui faisoit sentinelle, ne le vit pas plutôt entrer dans la chambre qu'on lui avoit indiquée, qu'elle feignit de sortir de celle de la princesse, vint à lui avec toute la politesse imaginable & l'air le plus affectueux, & lui dit: Notre malheur a fait venir l'impératrice dans la chambre de la princesse dans le moment que nous lui parlons

de vous, & que nous la supplions de vous faire venir ; car vous nous éclairez toutes quand nous entrons dans le palais, comme Jésus-Christ éclairait les Apôtres ; & quand vous nous quittez, nous sommes tristes & affligées. Pour moi, continua-t-elle, toutes les fois que je vous vois, je suis contente, quelque chagrin que je puisse avoir dans l'esprit. Je consens à ne voir jamais Dieu, si je vous en impose. Mais comme la princesse m'a chargée de vous tenir compagnie pendant que l'impératrice sera chez elle, nous devrions nous affeoir, d'autant que vous pourriez vous faire mal à la jambe. Tiran se mit sur un petit lit, & lui dit : Je suis bien sensible aux discours que vous me tenez, & aux sentimens que vous avez pour moi ; j'attends tout de vous. La passion dont je suis agité, bien loin de diminuer, ne fait qu'augmenter. Pour vous donner une forte preuve de tout ce que je pourrois faire pour vous, recevez, ajouta-t-il après lui avoir dit mille autres choses pour se la rendre favorable, recevez cette chaîne, & portez-la pour l'amour de moi. La veuve répondit : Je sens très-bien à quoi tend tout ce que vous venez de me dire ; mais je ne puis parler différemment de ce que j'ai fait ; & pour répondre à votre propos, je vous dirai que si vous aimez l'honneur & la vie, je vous conseille de vous retirer du précipice où vous vous

êtes engagé , & de l'abîme de douleur que vous vous préparez ; car personne n'ignore de quelle façon vous vous êtes cassé la jambe. On dissimule à cause de la guerre , & du besoin que l'on a de vous. Mais quand la paix sera faite, Carmésine sera la première à vous causer les plus grands chagrins. Comment se peut-il que vous ne vous apperceviez pas de tout ce qui se passe de honteux & d'abominable dans ce palais ? Parce que je les contrains toutes , autant qu'il m'est possible , personne n'a d'amitié pour moi. Ce que je fais plus sûrement encore , c'est que vous n'êtes point aimé comme vous méritez de l'être. Cherchez une maîtresse qui soit sincère , franche & loyale. Ne vaudroit-il pas mieux pour vous que vous aimassiez une honnête femme , qui fût ce que c'est que l'amour , sans vous embarrasser qu'elle soit fille ? Elle vous suivroit partout où vous voudriez aller , soit en guerre , soit en paix , elle ne quitteroit pas votre tente , & le jour & la nuit elle ne penseroit qu'à vous plaire. Dites-moi , je vous prie , lui demanda Tiran , quelle est la dame qui me rendra de si grands services ? Malheureuse que je suis ! s'écria la veuve , n'en ai-je pas dit assez ? Pourquoi voulez-vous feindre de n'entendre pas ce que vous avez si bien entendu ? J'ai saisi ce moment que j'ai cru le plus favorable pour vous déclarer ce que vous me faites souffrir

depuis que vous êtes arrivé dans cette ville. Tiran lui dit : Je voudrois bien pouvoir répondre au discours que vous me tenez ; mais mon cœur ne peut être sensible qu'à la passion dont il est rempli pour la princesse. Elle seule l'occupe tout entier , il est aveugle pour tout le reste. Regardez-la franchise avec laquelle je vous parle , comme la preuve de l'estime qu'a pour vous un homme qui ne peut pas vous tromper. Choisissez quelqu'autre chevalier ; vous en trouverez dont vous ferez le bonheur , & qui vaudront mieux que moi de toutes manières. Si je vous avois rendue la maîtresse de mon cœur , comme j'ai fait celle qui mérite d'être dame de tout le monde , il n'est rien qui me pût engager à vous tromper.

La veuve Reposée lui répliqua d'un air tranquille & en souriant : Tout ce que je vous ai dit n'étoit que pour vous éprouver & pour vous connoître à fonds. Mais afin que vous sachiez combien je vous suis attachée , & quels services j'ai dessein de vous rendre , je veux bien vous apprendre ce que vous ignorez , & vous empêcher d'être trompé sur la conduite de la princesse. Elle n'a pas seulement oublié ce qu'elle doit à sa naissance , à son rang & à elle-même ; car enfin , si l'amour nous fait commettre des fautes , il faut que le mérite qui nous l'a inspiré , puisse nous faire espérer que l'on ne regardera ces

fautes que comme des foibleffes. Que celles de la princesse font d'une nature différente ! je ne comprends pas comment le ciel est si lent à les punir. Si vous étiez instruit de ses défords, vous n'auriez plus pour elle que du mépris, & peut-être étendriez-vous ces sentimens sur tout son sexe. Mais pourquoi ne pas vous les découvrir ? A quoi bon tant de détours, puisque je vous en ai tant dit ? C'est Lauzette, c'est un esclave noir des jardins du palais ; à qui elle s'est abandonnée, & qui lui a inspiré cette honteuse passion. Ne croyez pas que ceci soit une fable. Si vous me promettez de me garder le secret, je vous en rendrai vous-même le témoin. Loin de pouvoir arrêter le cours de son désordre, il a fallu moi-même m'y prêter, il a fallu cacher à l'empereur, & le crime, & les suites de ce crime. Devois-je laisser éclater sa honte ? devois-je l'abandonner dans le péril où elle étoit ? C'est à vous, chevalier, à prendre le parti que l'honneur & la raison vous conseillent. Eteignez une passion que vous a inspirée une princesse, qui, par le plus honteux désordre, se rend chaque jour plus indigne de vous. Quel est l'aveuglement des amans ! s'écria Tiran ; combien s'empresfent-ils de perdre l'honneur & la vie, & combien, pour satisfaire leurs desirs, s'exposent-ils à perdre le royaume des cieux ! Vous m'avez percé le cœur, & je souffre la plus grande

grande peine que j'aie éprouvée de ma vie. Si je survis au chagrin que j'éprouve , je ne cesserai point de pleurer, & jamais je ne pourrai me consoler.

Mais je ne puis ajouter foi à ce que vous me dites. Je ne puis me persuader mon malheur , ni croire qu'il soit possible qu'une beauté divine s'abandonne à un monstre , comme celui dont vous me parlez. Faites-moi donc voir tout ce que je crains. Et toi, belle princesse , viens écouter ce que nous disons ; non , tu ne peux être capable d'une pareille infamie. O ma princesse ! ô mon unique bonheur ! Tiran interrompit son discours par un soupir qui fut suivi de ces mots : Qui jamais a autant aimé que je t'aime ! Puis il se tut , & la veuve Reposée demeura très-inquiette de ce qu'il n'avoit pas ajouté foi à ce qu'elle avoit supposé.

Alors l'empereur entra dans la chambre , & voyant Tiran , il l'emmena pour lui parler des affaires de l'armée. La veuve demeura seule. Elle dit en elle-même : Puisque Tiran n'a pas ajouté foi à mes paroles, la tromperie que j'avois méditée ne peut avoir lieu. Mais quand je devrois donner mon ame au diable, je l'amenerai à ce que je desire. Ils s'éclairciront la princesse & lui, mon imposture sera découverte. Je veux attendre que l'empereur ait fini, il faut tout tenter , plutôt que de rester perdue

d'honneur. Tout est bon , pourvu que je réussisse. Il y a long-tems que je devois avoir fait ce que je fais aujourd'hui. Au même instant, quoiqu'elle fût en colère, elle entra, en faisant de grands éclats de rire, dans la chambre de la princesse ; & lui montrant la chaîne que Tiran lui avoit donné, qui pefoit plus de dix marcs, elle lui dit : Madame, vous seriez trop étonnée, si vous saviez la dernière résolution à laquelle il m'a proposé de consentir. Il veut armer une galère, & vous enlever pendant la nuit, pour vous mener dans son pays ; & tout ce que j'ai pu lui dire pour lui faire abandonner ce projet, ne sert qu'à lui en donner plus d'envie. La princesse affligée de ce discours, passa dans son cabinet sans lui répondre. Son amour pour le chevalier lui faisoit fouhaiter que ce discours n'eût point de fondement. Mais le crédit que la veuve avoit acquis sur son esprit, ne lui permettoit pas de la soupçonner d'imposture. Elle passa quelque tems dans la plus cruelle agitation ; mais enfin elle crut devoir encore dissimuler. Elle rajusta sa coëffure ; & ayant repris un air plus tranquille, elle repassa dans sa chambre, où elle ne doutoit pas que Tiran ne vînt la chercher. La veuve attendit le chevalier à la porte du conseil ; & lui dit : Je veux encore exiger votre parole, que pour quelque raison que ce soit, vous ne direz rien à la princesse de ce que

je vous ai confié, & je vous promets de vous en rendre témoin ; & cela avant que les vingt-quatre heures soient passées. Je vous serai très-obligé, répondit-il, de satisfaire cette triste curiosité ; & je vous jure par le bienheureux monseigneur S. George, au nom duquel j'ai reçu l'ordre de chevalerie, de vous garder le secret. L'empereur appercevant la veuve, lui dit d'aller avertir promptement l'impératrice & sa fille, de les venir trouver dans le jardin où il alloit les attendre. Elles s'y rendirent avec leur suite. L'empereur leur dit qu'il avoit donné ordre que l'on envoyât deux mille lances du camp pour accompagner le général. A cette nouvelle, la princesse se troubla, & se plaignant d'un grand mal de tête, elle lui dit : Quoique le général soit ici ; je ne puis avoir du soulagement qu'en défaisant ma coëffure. Ce qu'elle fit, & montra les plus beaux cheveux que jamais femme ait portés. Tiran la voyant si belle ; sentit redoubler son amour & ses desirs. Elle avoit une robe de damas blanc, & par-dessus une mante de toile de France, dont toutes les coutures étoient galonnées d'or. Elle marchoit à grands pas dans le jardin, déboutonnant sa robe comme une personne qui a peine à respirer, & qui souffre beaucoup. L'empereur inquiet de sa santé, lui demanda si elle vouloit que l'on fît venir les médecins ; mais elle ne le voulut pas. Pendant ce tems,

la veuve forfit avec une demoiselle & deux écuyers. Elle fut chez un peintre, auquel elle dit : Toi, qui es le meilleur peintre de la ville, ne pourrois-tu pas me faire un masque appliqué sur un cuir noir, qui ressemblât à Lauzette le jardinier du palais ? Je voudrois qu'il eût une barbe épaisse, & commençant à grisonner comme la fienne. Il me faudroit aussi des gants noirs, afin de ressembler à ce negre. Nous approchons de la Fête-Dieu. C'est une mascarade que je veux faire ce jour-là. Madame, lui répondit le peintre, je suis à-présent chargé d'ouvrage ; mais si vous me payez bien, je ferai ce que vous desirez. La veuve lui donna trente ducats. Quand la princesse se fut promenée quelque tems, elle apperçut Lauzette qui tailloit un oranger. Elle lui fit quelques questions. La veuve étoit alors de retour, elle fit signe à Tiran de regarder la princesse. Il étoit à côté de l'empereur. S'étant retourné, il ne put s'empêcher de dire en lui-même : Que maudite soit la veuve qui veut absolument me faire croire une chose aussi indigne, dont je ne soupçonnerai jamais la princesse, & que je ne croirois pas, même quand je le verrois de mes propres yeux. L'empereur dit à une demoiselle qui se nommoit Prafidé : Dis à ma fille qu'elle appelle le général, & qu'elle le prie de partir au plutôt pour le camp, car les jeunes chevaliers font plus pour les dames

que pour les hommes. La princesse lui manda qu'elle lui obéiroit. Après qu'elle eut causé quelque tems avec Lauzette sur les orangers & sur les myrtes, dont il avoit l'inspection, elle vint toujours en se promenant; & se trouvant vis-à-vis l'empereur, elle appella Tiran. Quand ils furent éloignés de tout le monde, Tiran lui dit : Je serois le chevalier le plus heureux de tous ceux qui respirent, si votre amour avoit été tel que vous me l'aviez promis. Mais la fortune cruelle m'a prouvé l'inconstance de votre altesse. Cependant malgré tout ce que vous me faites souffrir, votre image est présente à mon esprit le jour comme la nuit. Je serois trop heureux d'obtenir la moitié de ce que je desire. Ecoutez les tendres prières que je vous fais, soyez-y sensible. Mais la princesse qui renfermoit avec peine la douleur qu'elle ressentoit, lui dit avec beaucoup de chagrin : Je ne puis te faire comprendre quel est l'amour que je te porte. Je souffre pour un mal que je n'ai pas commis, & la passion que j'ai pour toi s'en augmente à chaque instant. Mais pour mettre fin à une telle situation, & pour assurer mon repos, & satisfaire à ta demande, mets ta main droite dans la mienne. Après quoi la princesse poursuivit en ces termes : Pour que ceci soit un véritable mariage, je me donne, moi Carmésine, à toi Tiran le blanc, pour femme légitime, & je te prends pour légitime mari. Tiran

en dit autant. Après cela la princesse dit : Baïsons-nous pour gage de la fidélité que nous nous promettons. S. Pierre & S. Paul l'ordonnent ainsi, comme une preuve de la vérité. Au nom de la sainte Trinité, le père, le fils & le saint-esprit, continua-t-elle, tu peux me traiter comme ta femme, & je jure par tous les Saints, par S. Pierre & S. Paul, que tu as en moi une femme qui vivra dans le devoir; & qui, tant qu'elle respirera, ne t'abandonnera pour quelqu'autre que ce puisse être. Crois, mon cher Tiran, que mon cœur & mon esprit ont toujours été conformes à ta volonté, & que je t'ai regardé comme Dieu, quoique je t'aie paru quelquefois cruelle. Mon amour augmente avec l'âge. L'honneur que les filles doivent avoir en recommandation, m'a seul empêchée de répondre à tes desirs; mais à-présent je ne le conserverai qu'autant que tu le voudras, & tu verras si je t'aime; car je veux dorénavant que mon amour l'émporte sur le tien. Sois donc tranquille & content. Pour moi, je ne redoute que ton absence, dont les momens s'approchent. Cette idée m'empêche de te montrer tous mes sentimens; j'attendrai donc des momens plus heureux. Tiran ressentoit une joie extrême en voyant qu'il alloit posséder ce qu'il aimoit, & se trouver empereur, puisque la princesse lui avoit parlé avec tant d'amour, de sincérité & de noblesse.

Il avoit une grande envie de faire part de son bonheur au duc de Macédoine son cousin-germain.

Mais avant que de quitter la princesse , pour avoir encore une plus grande sûreté , il tira de sa poche un reliquaire qu'il portoit toujours , dans lequel étoit un morceau de la vraie croix : il pria la princesse de mettre les mains dessus , & de renouveler les sermens de son mariage. Elle jura encore une fois avec grand plaisir , & renonça à toutes les loix qui pouvoient être contraires à celui qu'elle prenoit pour époux , qui de son côté lui fit encore de nouveaux sermens. Alors il se mit à genoux & voulut lui baiser la main , car il craignoit plus de l'offenser qu'aucun saint ; mais elle ne voulut pas le permettre. Il lui témoigna combien il étoit pénétré de reconnaissance , & qu'il espéroit un autre jour avoir le tems de l'entretenir de plusieurs affaires. La princesse lui répondit : La jeunesse & la honte m'ont empêchée de vous montrer jusques ici l'excès de mon amour ; mais cependant je ne me suis réservée que ce que l'honneur exigeoit , & que vous desiriez le plus. Vous cueillerez ce fruit que le mariage permet , quand il vous plaira ; ce fruit qui vous donne l'empire grec pour votre vie , & que votre valeur vous a fait conquérir ; mais ne soyez pas impatient de le posséder , car vous savez que l'on n'a rien sans peine en ce bas monde. Pour

moi je n'ai point d'autre plaisir que celui de vous aimer, vous qui êtes tout mon bien ; jugez donc tout ce que votre absence me fera souffrir. L'idée de votre heureux retour me soutiendra dans ma peine ; je n'ai plus qu'à vous répéter que vous êtes le maître absolu de ma personne. Tiran d'une voix toute émue, lui répondit : Je vous aurois servi toute ma vie, j'aurois souffert mille fois davantage, que je serois trop récompensé par le présent que vous me faites de votre personne ; vous joignez à la jeunesse un esprit sage, & toutes les vertus à la plus grande élévation ; mais quoique j'aie à-présent l'espérance de posséder ce que je desire avec tant d'ardeur, j'éprouve cependant une si cruelle impatience, que chaque heure me paroît un siecle ; je crois que le ciel, pour me punir de mes fautes, me privera d'un aussi grand bonheur. Je vous conjure donc, avant mon départ, de m'accorder quelques-unes des faveurs que votre altesse vient de me promettre ; & s'il étoit possible d'avancer le tems à venir, vous mettriez le comble à vos bontés ; mais en vous promettant, sur tout ce qu'il y a de plus sacré, de ne faire que ce que vous ordonnerez, car je vous regarde comme la déesse de ma vie, & je vous adore comme le Dieu dont j'attends le salut de mon ame. Tu me parois si plein d'amour, lui répondit la princesse, & tu as fait de si belles actions

pour augmenter la foi catholique, que je crois te devoir accorder une partie de tes demandes; mais la honte d'un côté, & de l'autre le soin de ma réputation me retiennent encore, & me font craindre de perdre ce que l'on ne peut jamais retrouver. Mais il faut, continua-t-elle que je me sépare de toi, afin que l'empereur n'ait aucun soupçon : parle à Plaisir de ma vie, j'exécuterai tout ce dont vous ferez convenus ensemble. Après cela ils se baifèrent plusieurs fois, car l'épaisseur des orangers les empêchoit d'être vus de personne.

Quand la princesse fut auprès de son père, elle lui demanda la raison de la profonde rêverie où elle le trouvoit. L'empereur lui répondit : Je veux faire demain une grande fête à l'honneur de Tiran, pour les grandes batailles qu'il a gagnées sur terre & sur mer. Je veux que l'on mette dans sainte Sophie toutes les bannières qu'il a prises, & que les étendards de tous les châteaux & villes qu'il a réunis à l'empire grec, soient placés avec ses armes sur le grand autel, afin que l'on se souvienne du bien qu'il a fait à cet empire. L'empereur fit venir tous ceux qui composoient son conseil, & leur dit ce qu'il vouloit faire. Ils l'approuvèrent; on en dressa un acte en l'honneur de Tiran; & afin que cela servît d'exemple aux chevaliers à venir, on fit le compte des conquêtes que Tiran avoit faites,

l'on trouva qu'en quatre ans il avoit pris trois cent soixante-douze villes ou châteaux. Tiran, qui fut informé du dessein de l'empereur, ne voulut pas entrer dans le conseil, il demeura chez lui pendant qu'il se tenoit. Après le conseil, l'empereur ordonna que le lendemain on plaçât les bannières. En sortant du jardin, Tiran dit à Hyppolite : Va dire à Plaisir de ma vie que je la prie de se rendre dans la grande salle, où je voudrois lui parler. Elle y courut aussitôt. Tiran, après l'avoir embrassée de l'air du monde le plus content; la mena près d'une fenêtre, & lui dit : Je viens me recommander à vous, car sans votre secours je ne suis rien, mon esprit est incapable de tout; je suis comme S. Jean, dont on célèbre la fête chez toutes les nations, & dont on dit que l'ame dort, de crainte que l'honneur qu'il reçoit parmi les hommes ne lui inspire des sentimens qui le fassent déchoir du rang qu'il tient dans le ciel. Mon bonheur & l'excès de mon amour me réduisent au même état pour celle que j'adore, que je vois sans cesse & que je prie continuellement. Elle m'a enfin promis par serment de faire tout ce dont nous serions convenus vous & moi. Je voudrois lui parler cette nuit, d'autant que nous nous sommes donnés la foi de mariage; mon espérance est donc absolument en vous. Plaisir de ma vie fut quelque tems à réfléchir sur les moyens qu'elle

pourroit employer pour le soulagement de Tiran. Après quoi elle lui dit qu'elle étoit toujours disposée à le servir. Ne vous inquiétez de rien, reposez - vous absolument sur moi ; j'irai chez vous pendant le soupé de l'empereur , & je vous dirai des choses dont vous ferez content. Alors Tiran , au comble de sa joie , la quitta après lui avoir baisé le visage & les yeux. Plaisir de ma vie retourna au jardin , où la princesse tenoit conseil avec l'empereur au sujet des bannières , dont l'arrangement occupoit tous les ouvriers. Quand ils furent partis , l'empereur rentra dans le palais , & la princesse avec Plaisir de ma vie s'entretinrent de l'heure à laquelle Tiran viendrait. Carmésine lui conta tout. Plaisir de ma vie fut charmée de la joie qu'éprouvoit la princesse. Quand l'heure du soupé de l'empereur fut venue , Tiran vint tout seul au palais : il trouva plaisir de ma vie sur l'escalier , qui descendoit pour l'aller trouver. Elle lui dit tout ce qu'il avoit à faire. Après quoi ils se séparèrent. Pendant que tout le monde étoit dans le premier sommeil , la princesse se leva , & n'ayant avec elle que Plaisir de ma vie & une autre qui étoit du secret , qui se nommoit de Montblanc , elle mit une robe qui n'avoit jamais paru , que l'empereur lui avoit fait faire pour le jour de ses noces ; elle étoit d'une richesse qui surpassoit tout ce que l'on avoit jamais vu , elle étoit de satin

cramoisi, toute brodée de perles, & doublée d'hermines. Elle mit sur sa tête la couronne impériale ; qui étoit d'une valeur ineffimable ; du reste , elle étoit parfaitement bien coëffée. Plaisir de ma vie & la demoiselle de Montblanc prirent chacune deux flambeaux dans leurs mains ; elles demeurèrent dans cet état à attendre onze heures ; c'étoit le moment donné à Tiran , qu'il attendoit avec une extrême impatience. Quand elles furent sonnées , il courut à la porte du jardin , & montant par un petit escalier de la garde-robe , il trouva la demoiselle de Montblanc avec un flambeau , qui le salua profondément , & qui lui dit : Vous êtes le meilleur chevalier du monde , & favorisé de la plus belle de l'univers. Tiran lui répondit , qu'il lui souhaitoit un semblable bonheur. Ils entrèrent dans la garde-robe , où ils demeurèrent jusqu'à ce que Plaisir de ma vie parut , plus gaie & plus contente que Pâris quand il conduisoit Hélène. Tiran entra dans une chambre où la princesse entra par une autre porte. Il tomba à ses genoux. Après cela ils se baïsèrent , mais de si bonne façon , qu'un homme auroit eu le tems de faire un quart de lieue avant que leurs bouches se fussent séparées. Plaisir de ma vie qui voyoit que rien ne se décidoit , s'approcha d'eux , & leur dit : Je vous déclare bons & loyaux amans , mais je suspens le combat jusqu'à ce que vous foyez

au lit. Et vous, dit-elle à Tiran, je ne vous tiendrai pas pour franc chevalier, s'il n'y a du sang répandu. La princesse ôta la couronne de dessus sa tête, & l'ayant posée sur celle du général, elle se mit à genoux, & dit : Seigneur tout-puissant & miséricordieux, qui avez bien voulu descendre du ciel par pitié pour la nature humaine, & prendre naissance dans le sein d'une sainte Vierge, pour racheter nos péchés sur l'arbre de la croix, où vous avez bien voulu mourir véritable Dieu & véritable homme pour ressusciter le troisième jour, je vous prie de vouloir laisser posséder cette couronne à Tiran, avec ses dépendances, après la mort de mon père, vous qui avez permis qu'il en fit la conquête sur les infidèles; je vous demande que ce soit pour votre gloire, pour celle de votre sainte mère, & pour l'augmentation de la foi catholique.

Après cette prière, la princesse se leva, & prenant une balance en main, avec laquelle l'empereur pesoit ordinairement de la monnoie d'or, elle la montra à Tiran, & lui dit : La fortune veut aujourd'hui que je me soumette à toi sans le consentement de mon père, de ma mère, encore moins de celui du peuple grec : regarde cette balance, & vois combien elle est juste. Du côté droit est la chasteté, l'amour & l'honneur; & de l'autre, la

honte , l'infamie & le repentir. Choisis. Tiran prit le côté droit , en lui disant : Comme votre altesse surpasse toutes les autres femmes en beauté & en mérite ; je veux résister au plus violent desir qui fut jamais ; par-conséquent je choisis ce côté de la balance. Mais si votre altesse veut se souvenir de tout ce qu'elle m'a promis , & de tout ce que je desire ; elle accomplira notre mariage. Je n'aime que l'honneur , répondit la princesse ; tu viens d'en prendre la balance , ne l'abandonne point , daigne conserver ma virginité. Je te le demande en grace : si tu ne me l'accordes pas , que veux-tu que je devienne ? Que diront mon père , ma mère & tout le peuple ? J'ai passé jusques ici pour une fainte , personne ne voudroit se fier à moi ; il n'en faudra pas davantage pour me faire perdre l'empire , & tout ce que je puis espérer. Tu feras alors absent : à qui m'adresserai-je , si l'on m'offense ? à qui demanderai-je du secours ? Que deviendrois-je enfin , si je ne pouvois cacher l'état où ma foiblesse m'auroit mise ? Je fais bien , mon cher amant , que je ne puis reculer , que tu es le maître de mon fort , que je suis ta femme , & que je dois t'obéir. Mais pense , je te conjure , à tous les malheurs qui peuvent m'en arriver. On m'enfermera peut-être dans une tour ; envain je t'appellerai & j'implorerai ton secours , ma voix ne pourra se faire entendre. Tu es mon

seigneur , & tu le feras tout le tems de ma vie : tu es le maître de tout ce que je possède , mais Dieu est le maître de mon ame ; & si je commets quelque faute , comment oserai-je me montrer ? Tiran ne pouvant laisser la princesse se plaindre plus long-tems , lui dit en riant : Je meurs d'impatience de vous voir en chemise , ou toute nue dans le lit , je ne veux ni de votre couronne , ni de l'autorité qui la suit ; mais répondez , je vous prie , à ce que je vais vous demander ? Quand une femme est mariée , ne péche-t-elle pas mortellement en ne couchant pas avec son mari , quand elle n'a pas de raisons légitimes ? Ayez donc soin de mon ame & de la vôtre ; ne me mettez point en péché mortel. Vous savez bien que Dieu n'a point de pitié pour ceux qui vont se battre en cet état. Cependant Tiran la déshabilloit toujours , en la baisant mille fois , & lui disant qu'il mouroit d'envie d'être dans le lit , qu'il craignoit de perdre l'occasion de la grande grace que Dieu lui accordoit. Plaisir de ma vie lui dit : Pourquoi tant de façon ? portez-la moi sur le lit toute habillée , nous fermerons les yeux , & nous dirons que nous n'avons rien vu. Si vous attendez qu'elle ait fini , vous en avez pour jusqu'à demain , & si vous manquez une aussi belle occasion , Dieu vous punira comme un faux chevalier. La princesse lui dit de se taire , qu'elle l'avoit toujours regardée

comme sa sœur & son amie , mais qu'elle agissoit en ennemie. Tiran avoit achevé de la déshabiller, il la prit entre ses bras & lui donnant mille baisers, il la porta dans le lit : elle le sentit bientôt à ses côtés , qui ne pensoit qu'à se rendre maître de la place. Elle n'espéra pas la pouvoir défendre par force d'armes , elle eut recours aux prières & aux pleurs , & lui dit , les yeux baignés de larmes : Comment , tu ne veux pas écouter mes plaintes ! mon honneur t'est si peu cher , & rien ne peut t'empêcher d'abuser de l'amour que tu m'as inspiré ! Tu veux me mettre au désespoir. Je n'estime mon honneur que par rapport à toi ; cependant je suis prête à t'obéir , fâchée seulement du peu de retour que tu m'auras montré ; mais j'espère que Dieu ne permettra pas qu'un François & qu'un homme de la maison de Bretagne ait si peu de tendresse. Ouvre les yeux , mon cher Tiran , modère tes desirs , réprime-les pour l'amour de moi , & pense combien les loix de l'amour ont de force ; n'altère point par ta faute mes sentimens pour toi , mon cher Tiran , & crois que le plus grand mérite, c'est de surmonter ses passions. Tiran , touché des larmes & des discours de la princesse , voulut bien se rendre à ses prières , & lui obéit encore cette nuit. Elle ne fut pourtant pas une nuit tranquille pour eux , ils l'employèrent à toutes les folies & à toutes les caresses

caresses qu'ils purent inventer pour tromper les desirs que l'amour leur inspiroit. Le jour étant prêt à paroître, & le bruit commençant dans le palais : Hélas ! dit la princesse, pourquoi faut-il nous séparer ! que cette nuit m'a paru courte ! que ne peut-elle durer une année entière ! Leve-toi, Tiran ; empereur des grecs, avertis Plaisir de ma vie pour revenir ici quand tu voudras. Tiran lui obéit, fort affligé, en l'assurant qu'il feroit toute sa vie ce qu'elle ordonneroit ; mais qu'il craignoit avec raison de ne jamais voir ses desirs satisfaits. Après mille baisers ; il la quitta avec beaucoup de peine, afin de n'être apperçu de personne. Plaisir de ma vie & la demoiselle de Montblanc s'approchèrent ; elles savoient ce qui s'étoit passé. Eh bien, madame, lui dit Plaisir de ma vie, votre altesse & Tiran se sont vraiment fait beaucoup d'honneur, votre chevalier a donné de belles preuves de sa valeur dans un combat qu'il n'a osé mettre à fin. Allez ; laissez-moi faire, vous verrez comme je le traiterai ; je ne le servirai plus ; je me déclare son ennemie. Mais, dit la demoiselle de Montblanc, par ma foi, je ne le blâme point ; il a sacrifié en courtois chevalier, son plaisir à la peine qu'il eût faite à la princesse.

Elles s'entretinrent de cette façon jusqu'au grand jour, que l'empereur envoya chercher l'impératrice

& sa fille pour venir avec toutes leurs damés à la fête qui se faisoit pour Tiran. On avertit aussi les chevaliers & dames de la ville. La princesse auroit alors dormi plus volontiers ; mais pour une semblable fête, & pour l'amour qu'elle portoit à Tiran, elle se leva sans peine, prit ses plus belles parures, & vint dans la grande salle où l'empereur étoit avec toute sa cour. On fit d'abord marcher en procession les trois cent soixante-douze bannières, & chacun, suivant son rang, alla jusqu'à l'église. Tiran s'approcha de la princesse, qui le reçut de l'air le plus content, & lui dit : Tout ce que j'ai dans le monde je te le donne. Tiran n'osa lui répondre, craignant que l'impératrice, & celles qui l'environnoient, ne le pussent entendre. On commença la messe avec beaucoup de solennité. A l'eau bénite on plaça une bannière ; après la confession, une autre, ainsi de suite à tous les psaumes & à toutes antiennes. Pendant la cérémonie, Tiran ne se mit point selon sa coutume aux côtés de l'empereur, il entra, ses heures à la main, dans une chapelle, d'où il pouvoit aisément voir la princesse. Aussi, dit-il peu de prières pendant cette messe, & je crois que la princesse en fit de même, car elle ne cessa de regarder Tiran. Après la cérémonie ; on sortit de l'église, & l'on se rendit à la place auprès du palais. Elle étoit tendue de draps

fouges , & remplie de tables : car l'empereur recevoit magnifiquement les chevaliers , dont il vouloit honorer les prouesses & les vertus. Il voulut donc que cette fête durât huit jours , pendant lesquels on donna à manger à tout le monde sans distinction. Mais la fortune ennemie ne voulut pas que les huit jours s'accomplissent. Après le dîner on commença les danses. La princesse monta dans sa chambre pour changer d'habit : elle fit d'abord fermer la porte , s'étant mise en jupon , elle monta avec ses deux demoiselles dans la tour du trésor , & toutes trois elles prirent autant de ducats qu'elles en pouvoient porter. La princesse chargea Plaisir de ma vie de faire rendre cette somme chez Tiran. Elle reprit d'autres habits , & vint auprès de l'empereur. Tiran s'approcha d'elle. Alors elle lui dit : Tes mains ont pris possession de toute ma personne , & il n'y a rien en moi qui n'en conserve encore le souvenir. Pendant que Tiran lui répondoit , l'empereur leur demanda de quoi ils parloient si bas. Seigneur , reprit la princesse , je demandois à Tiran si une fête aussi belle se passeroit sans joutes. Il m'a répondu qu'oui , à cause que les Turcs l'attendoient. Voilà la meilleure nouvelle que je puisse apprendre , répondit l'empereur. Vous sentez-vous en état de partir , dit-il , s'adressant à Tiran ? Oui , seigneur , lui répondit-il , quand les fêtes seront

finies, & je menerai vos médecins avec moi. Après cela ils s'entretinrent d'autre chose. Plaisir de ma vie fit signe à Tiran qu'elle avoit à lui parler. Il vint à elle pendant que l'empereur adressoit la parole à d'autres. Elle lui dit : Vous avez perdu ce prix de toutes vos peines que vous demandiez avec tant d'ardeur, & puisque vous en avez donné quittance sans le recevoir, vous n'en avez plus d'autres à prétendre ; si j'en suis la maîtresse, vous ne vous trouverez plus en pareil cas. Je ne me veux plus mêler des affaires d'un chevalier qui a forfait ainsi aux loix de l'amour, c'est à la veuve Reposée à vous protéger. Comment ! vous tenez entre vos bras pendant toute une nuit une fille jeune, charmante, du plus haut rang, & elle en sort comme elle est y entrée ! Vous devriez mourir de honte. Il n'y a plus de femme ni de fille qui puisse vous estimer. Allez chez vous après le dîné de l'empereur. Voilà la clef de votre chambre que j'ai fermée, lisez ce que vous y trouverez écrit.

Tiran prit les clefs, sans avoir le tems de répondre, parce que l'empereur le demandoit expressément. Quand il fut devant lui, il lui ordonna de se mettre tout seul à table, où toutes les demoiselles le serviroient, sans qu'une autre dame ou chevalier pût lui rendre le moindre service, pendant que toute la compagnie étoit assise pour entendre le

discours que lut un chevalier très-éloquent & très-expérimenté, sur tous les faits d'armes de Tiran. Toute la compagnie en fut si satisfaite, que l'on oublia aisément que l'on n'avoit point dîné. Cette lecture du vieux chevalier dura cependant plus de trois heures. Après le dîné de Tiran, l'empereur se mit à table avec tous les autres, placés suivant leur rang. Le repas fini, on fut au grand marché, que l'on trouva tendu des plus belles tapisseries; & là, on courut des buffles qui étoient infiniment courageux; ce qui produisit un magnifique spectacle, qui fut suivi de danses & d'intermedes convenables à la fête. Ces amusemens durèrent toute la nuit; l'empereur ne voulut partir qu'au point du jour. Pour la princesse, elle demeuroit avec grand plaisir; car elle étoit avec Tiran, qui n'osoit pas trop lui parler, de peur que l'empereur ne l'entendît. Il lui dit cependant à basse voix : La nuit dernière valoit mieux que celle-ci. Plaisir de ma vie, qui l'entendit, lui répondit : Vous êtes plus fort en paroles qu'en actions.

L'empereur voyant que le jour paroissoit, voulut que tout le monde vînt avec lui reconduire le général. Tiran, comblé de l'honneur qu'il lui faisoit, vouloit l'accompagner à son tour; mais le noble empereur s'y opposa. Quand Tiran fut dans sa chambre, il ne douta pas que Plaisir de ma vie ne

lui eût écrit une lettre dans le goût du discours qu'elle lui avoit tenu. Mais il ne trouva qu'une charge d'or , qui lui fit admirer la générosité de la princesse. Plus touché de l'attention que du présent, il fit appeller Hyppolite , & le lui donna pour en avoir soin. Le lendemain , à l'heure de la messe , tout le peuple accourut à la fête. Tiran ne put trouver un moment pour remercier la princesse de ce qu'elle lui avoit envoyé , qu'après le dîné. Les fêtes seroient trop longues à raconter. Elles étoient plus belles de jour en jour. Après le dîné on conseilla à l'empereur d'aller dormir , parce qu'il s'étoit couché fort tard. Il y consentit ; & l'on convint que tout le monde se rassembleroit à l'heure de vêpres. Les dames s'en allant au palais , Tiran s'approcha de la princesse , & lui dit : Je n'ai point de termes assez forts pour exprimer ma reconnoissance & mon amour. Malgré tous ceux dont elle étoit environnée , elle lui répondit : Tu es mon seigneur & mon maître , dispose absolument de moi. Ce que je t'ai envoyé est peu de chose ; mais tu n'as qu'à parler , le trésor n'est ouvert que pour toi. Tiran la remercia encore. Quand ils arrivèrent à la porte de la chambre de l'empereur , qui s'enferma aussi bien que toutes les dames , à la réserve de la veuve Reposée , qui se tint sur l'escalier pour attendre Tiran , & qui avoit préparé tout ce que la méchan-

ceté d'une femme peut inventer de plus noir. Elle fut à lui en le regardant tendrement, dans le dessein de l'enflammer, & lui dit : Seigneur, l'amour que je vous porte m'oblige à vous dire, que c'est avec chagrin que je vous vois courir à votre perte, & que moi seule je vous avertis des malheurs où vous vous précipitez. Mes avis sont plus clairs que les prédictions de l'apocalypse, & je suis sûre que vous m'aurez obligation tout le tems de votre vie. Ainsi je pourrai vous faire voir ce soir même, d'un lieu où je vous placerai, tout ce que je vous ai dit. Tiran l'assura qu'il seroit prêt à l'heure qu'elle l'ordonneroit. Elle avoit fait accommoder la maison d'une vieille dame, qui voyoit sur le jardin du palais. Elle avoit eu soin d'y faire dresser un lit. La méchante veuve voyant l'heure convenable à son dessein, alla trouver Tiran, lui fit faire de nouveaux sermens, & le fit déguiser. Ils arrivèrent tous deux dans la chambre qu'elle avoit fait préparer. Cette chambre avoit une fenêtre très-haute, & où l'on ne pouvoit atteindre sans échelle. Cette fenêtre découvroit tout le jardin. La veuve avoit fait placer un miroir vis-à-vis, & un autre à l'opposite, au-dessus de la fenêtre, mais disposé de manière que, par la réflexion du premier, on voyoit dans le second tout ce qui se passoit dans le jardin. La veuve enferma Tiran dans cette chambre, & courut au palais.

Elle réveilla la princesse , en lui disant : Levez-vous , madame , l'empereur vous mande qu'il ne faut pas trop dormir après le dîné , quand il fait chaud. Vous êtes délicate , & vous pourriez vous en trouver mal. Pour la mieux réveiller , elle ouvrit les fenêtres de sa chambre. La princesse ne doutant pas que ce message ne fût une attention de l'empereur , se leva , mit une robe de brocard , & demeura la gorge nue & les cheveux épars. Alors la veuve lui dit , que les médecins pensoient qu'elle feroit bien de prendre l'air , & de descendre au jardin. Nous nous y divertirons , ajouta-t-elle , j'ai un habit de la fête-dieu , & un masque qui ressemble au jardinier ; Plaisir de ma vie le mettra , & certainement elle vous amusera. La princesse descendit avec ses demoiselles. Tiran la voyoit dans le miroir s'asseoir auprès d'un bassin. La veuve avoit si bien arrangé toute sa méchanceté , qu'elle avoit envoyé le jardinier à la ville de Péra , afin qu'il ne parût point dans le jardin. Elle habilla Plaisir de ma vie de l'habit qu'elle avoit fait faire. Pour elle , elle parut avec ses habits ordinaires. Tiran crut aisément voir le jardinier ; elle avoit une bêche sur l'épaule , dont elle fit semblant de travailler. Fort peu de tems après , il la vit qui s'approchoit de la belle princesse , & qui s'asseyant à ses côtés , lui prit les mains , les baïsa ; ensuite lui manioit la gorge , & lui tenoit des propos d'amour ,

qui faisoient mourir de rire la princesse , & qui la réveillèrent à merveille. Plaisir de ma vie contrefaisoit le jargon des esclaves noirs , & disoit toutes les folies qu'elle étoit capable d'imaginer. La veuve Reposée tournoit la tête du côté de la chambre où étoit Tiran , comme si elle eût été indignée de ce qui se passoit. On ne peut concevoir dans quelle affreuse situation il se trouvoit alors. Il crut d'abord que les miroirs étoient charmés ; il les examina , & n'y trouvant rien d'extraordinaire , il voulut s'affurer si leur rapport étoit véritable. La veuve n'avoit rien laissé pour monter à la fenêtre. Il en vint pourtant à la fin à bout , en dressant un banc le long du mur , & attachant au barreau un cordon qui retenoit les rideaux du lit. Alors il vit la princesse , qui donnant la main au negre , se laissoit conduire dans une petite cahute , où Lauzette refferroit en effet ses outils , & où il couchoit en été. Pendant que la princesse & Plaisir de ma vie s'amusoient à déranger tout dans la cahute du negre , la veuve Reposée donnant un voile à une des filles de la princesse , lui dit , que pour continuer le jeu , il falloit que , quand elle sortiroit , elle allât au-devant d'elle pour l'essuyer. La princesse , qui ne pouvoit soupçonner la malice diabolique de la veuve , se laissa faire , & confirmoit par - là dans l'esprit de Tiran , tout ce qu'on avoit voulu lui faire croire.

Tiran ne put soutenir plus long-tems l'infamie apparente de ce qu'il voyoit, il tomba dans le plus violent défespoir. Il s'étoit cru la veille élevé au plus haut degré de gloire & de bonheur, & il se voyoit précipité au fond des abîmes les plus profonds. Sa douleur étoit trop forte pour se plaindre. Il ne fortoit de son accablement que pour pouffer de tems en tems des cris perçans.

La veuve qui étoit revenue à sa chambre, ne douta point, lorsqu'elle entendit ses gémissemens, que son artifice n'eût réussi. Elle lui voulut parler, mais il la pria de le laisser à sa douleur. Elle ne se rebuta pas, & lui dit : Quand je pense à l'affront que l'on vient de vous faire, je vous avoue que je ne puis me consoler. Car enfin, quoi de plus insultant pour un chevalier tel que vous, d'avoir si mal placé son affection ! Pour moi je ne comprends pas comment j'ai pu faire une pareille nourriture. Seigneur, croyez-moi, consolez-vous comme ceux qui éprouvent les plus grands malheurs. Le seigneur tout-puissant, la véritable trinité sont témoins des chagrins que j'ai éprouvés, & de l'affliction que sa conduite m'a donnée. C'est un grand bonheur dans les adversités, lui répondit Tiran, que d'avoir des compagnons d'infortune ; mais c'est une consolation qui n'est point faite pour moi, car mon malheur n'a point d'exemple. Votre amour ne peut se com-

parer au mien. J'ai éprouvé toutes les révolutions possibles dans un même jour; j'ai vu offrir & donner à un negre, ce que je n'ai pu obtenir par les plus importans services, & par le plus violent amour. Je suis l'homme le plus malheureux en amour, qui respire; je ne survivrai pas à ma douleur. Alors il se leva pour sortir, & la veuve lui dit de se reposer encore quelque tems; qu'il y avoit beaucoup de monde dans la rue, & que pour rien elle ne voudroit pas qu'on le vît sortir. Je vais, continua-t-elle regarder à la fenêtre, & je vous avertirai quand vous pourrez sortir, sans m'exposer. Tiran se laissa tomber sur le lit, accablé de la plus vive douleur. La veuve passa dans un autre chambre; & croyant ne devoir plus rien ménager pour satisfaire sa passion, & pour profiter, s'il étoit possible, du dépit qui transportoit le chevalier, elle se déshabilla promptement, & mit une chemise parfumée, avec une simple robe de velours noir par-dessus. En cet état, & ayant sa gorge toute découverte, elle s'approcha du lit sur lequel étoit Tiran, & sans aucune pudeur, elle lui dit : Vous seriez touché de pitié, si vous saviez tout ce que l'amour me fait sentir, ô brave chevalier ! Combien ai-je adressé de prières aux saints pour votre santé & pour votre conservation ! Combien ai-je fait d'aumônes, de macérations & de jeûnes à cette intention ! J'ai souffert

toute la peine , & la princesse a été au moment d'en avoir le plaisir. Qui trouverez-vous qui aime plus que moi ? Moi , qui ai toujours été sage & fidele à mon mari ; je suis emportée pour vous d'un amour effréné ; & je trouve que vous n'avez pas de comparaison à faire entre une femme comme moi , qui vous suivra par - tout pour vous servir , & une fille pleine de fausseté , qui aime un vil esclave , & qui ne peut être fidelle à son mari , puisqu'elle a trompé son père & sa mère. On ne dira point que la veuve Reposée se soit abandonnée à un autre qu'à un chevalier digne de porter une couronne. Quel tort ne vous feriez-vous pas dans le monde , si l'on savoit que vous eussiez épousé une fille telle que la princesse ! Aimez , seigneur , mais aimez qui vous aime , & ne pensez plus à qui vous méprise. Quoique cela ne soit pas trop bien à dire , prenez-moi pour vous servir , moi qui vous aime plus que tout au monde. Sans regarder la naissance & les biens , ne pensez qu'à l'amour , l'honneur , la fidélité & la constance. Madame , lui répondit Tiran , faites-moi la grace de ne me plus tourmenter. Je ne pense qu'à mourir , & je n'ai rien entendu de tout ce que vous m'avez dit. Puisque vous ne voulez pas m'aimer , reprit la veuve , trouvez bon qu'au moins je me mette toute nue à vos côtés , & sur le champ elle jetta sa robe. Tiran qui la vit

en chemise , fauta promptement du lit en bas , ouvrit la porte , & s'en alla , plongé dans la plus profonde douleur , laissant la veuve dans un pareil état. Il ne favoit quel parti prendre , il se promenoit à grands pas ; ses yeux étoient baignés de larmes ; tantôt il marchoit , tantôt il se jettoit sur son lit. Il fut plus de trois heures dans cette agitation , mais enfin il sortit seul de chez lui , sans que personne s'en apperçût.

Quand il fut à la porte du cruel jardin , il vit le negre , qui , sur la porte de sa chambre , mettoit des chausses rouges. Tiran regarda si personne ne l'appercevoit ; & le prenant par les cheveux , il le traîna dans la chambre , & lui coupa la tête. Après quoi il retourna chez lui , sans avoir rencontré personne. Tout le monde étoit sur la grande place où la fête se faisoit. Tiran fit alors cette prière. Dieu juste , qui punissez nos fautes , c'est à vous à me venger de cette criminelle princesse : ce n'est pas à moi à la punir. Dis , fille ingrate , étois-je moins propre à satisfaire tes desirs , que ce misérable negre ? Non , ce n'est point des feux de l'amour que tu as brûlé , jamais tu ne les a ressentis ; ses feux n'ont jamais pu inspirer une passion aussi infame.

Pendant que Tiran s'épuisoit en regrets , & que l'empereur se préparoit avec toutes les dames pour se rendre à la fête ; il arriva un courier qui lui

apporta de mauvaises nouvelles du camp. Le duc de Macédoine & le duc de Péra, qui commandoient l'armée, étoient plusieurs fois sortis du camp pour former des entreprises; mais rien n'incommodoit autant les Turcs, que les écluses, par le moyen desquelles les chrétiens inondoient la plaine où ils étoient campés. La tête des digues avoient souvent été attaquée, & l'on avoit perdu beaucoup de monde de part & d'autre; mais pour deux chrétiens il y périffoit trois cents Turcs. Il arriva malheureusement un jour que les Turcs marchèrent avec quatre mille fantafins, portant les outils nécessaires pour rompre les digues & les écluses. A une lieue du camp des Turcs étoit un village dépeuplé & ruiné, où il y avoit une vieille muraille. Toute l'infanterie du soudan-y vint pendant la nuit, & la cavalerie se cacha dans un bois, qui n'en étoit éloigné que d'une demi-lieue. Les gardes vinrent avertir les généraux des postes que les ennemis avoient occupés. On tint un conseil, dans lequel il fut résolu d'une voix unanime, que l'on prendroit les armes, & que l'on iroit au-devant des Turcs. Les coureurs rapportèrent que les ennemis vouloient couper la montagne. Les chrétiens marchèrent de ce côté. L'infanterie de part & d'autre commença l'escarmouche, si long-tems & si vivement, qu'il y eut bien du monde de tué des deux

côtés. Enfin sur le midi, les Turcs jettèrent les outils qu'ils avoient apportés, & prirent la fuite. Les chrétiens les suivirent pendant une demi-lieue ; jusqu'au défilé dont l'inondation avoit rendu le passage dangereux. Les Turcs se rallièrent de l'autre côté. Leur cavalerie avoit pris les devants, & l'infanterie, qui faisoit l'arrière-garde, au nombre de cinq mille, se jeta dans le village ruiné, qui ne se trouva que trop peuplé dans ce moment ; ils se postèrent derrière le grand mur. Le duc de Macédoine dit alors, qu'il ne lui paroïssoit pas que l'on dût aller plus avant, & qu'il falloit être en garde contre les embuscades des ennemis. Mais le duc de Péra, piqué de jalousie sur le commandement, lui répondit, qu'il étoit novice à la guerre ; que la proposition qu'il faisoit étoit infame & déshonorante, & que s'il avoit peur il pouvoit prendre la fuite, & s'en aller trouver les dames, avec lesquelles il seroit plus à son aise & plus convenablement qu'à la tête des troupes. Le duc de Macédoine résolut de supporter patiemment ses reproches, afin de ne pas mettre de division dans les troupes. Il ne put cependant s'empêcher de lui répondre. Duc de Péra, vous feriez mieux de ne rien dire, que de parler comme vous faites. Nous sommes connus l'un & l'autre des troupes que nous commandons, & cela même n'est pas à votre avantage. Les chevaliers &

les seigneurs les empêchèrent de porter les choses plus loin. Ils étoient d'avis contraires sur l'attaque ; ce qui arrive toujours quand il y a plusieurs commandans. A la fin il fallut marcher aux ennemis ; car le duc de Péra dit que ceux qui voudroient s'en retourner étoient les maîtres. Ainsi tout le monde le suivit. Ils trouvèrent les Turcs derrière ce mur, devant lequel il y avoit un petit fossé, qui obligea tous les chevaliers de mettre pied à terre, & de les venir attaquer avec leurs lances ; car ils n'avoient point d'autres armes. Dans cette situation, le sultan d'un côté, & le grand Turc de l'autre, débouchèrent par la droite & par la gauche, & fondirent sur eux, dont ils tuèrent un grand nombre, & firent beaucoup de prisonniers ; car aucun de ceux qui avoient mis pied à terre, ne put se sauver. Après cet avantage, les Turcs s'en retournèrent à leur ville de Beaumont, & mirent leurs prisonniers dans de fortes prisons. Voilà quelle fut la nouvelle que reçut l'empereur, en se disposant d'aller à la place pour les fêtes. La consternation fut générale, & l'empereur dit, que puisque la fleur de la chevalerie étoit prise, on devoit s'abandonner à la douleur. Malheureuse Grece ! s'écria-t-il, après avoir été ravagée par la guerre, tu vas changer de maître. Ainsi les fêtes se convertirent dans la plus grande douleur.

L'empereur

L'empereur envoya chercher Tiran pour l'entretenir sur ces tristes nouvelles, & pour lui faire part des lettres qu'il avoit reçues. Quand le valet-de-chambre fut à la porte, il entendit qu'il se plaignoit ainsi : O fortune ! pourquoi m'as-tu rendu témoin de mon malheur ? Que ne m'as-tu plutôt fait mourir ? Ah ! princesse de l'empire grec, deviez-vous être la proie d'un maure, d'un infame ennemi de notre sainte foi catholique ? O malheureuse veuve ! Pourquoi t'ai-je connue, toi qui es la cause de mon malheur & de ma perte ? Le valet-de-chambre de l'empereur ne comprit rien à ces paroles ; & pour exécuter les ordres qu'il avoit reçus, il cria à travers la porte, car elle étoit fermée : Seigneur, il ne faut pas se désespérer, un chevalier ne doit point s'affliger, comme vous faites, des choses que Dieu a permises ; il faut soutenir l'adversité comme le bonheur. Ne savez-vous pas qu'ils se succèdent les uns aux autres ? Vous desirez la mort, c'est une douleur aveugle qui vous donne ce conseil. Tiran demanda quel étoit celui qui vouloit le consoler. Il se nomma, & lui dit tout de suite, que l'empereur le prioit de le venir trouver. Tiran ouvrit sa porte, & lui dit, les yeux baignés de larmes : Mon ami, je te prie de ne point parler de l'état où tu m'as trouvé ; va, dis à sa majesté que je te suis.

Le valet-de-chambre qui croyoit que la douleur

de Tiran venoit des mauvaises nouvelles, rendit compte à l'empereur de l'état où il l'avoit trouvé. Tiran prit un manteau sans aucun ornement, avec les chausses de même couleur, & son épée dans la main; il passa dans le jardin & monta au palais. Il entra dans la grande salle, où il trouva tout le monde extrêmement affligé, au point que personne ne lui pouvoit parler.

Le triste général passa dans une chambre où il vit la princesse évanouie, entourée de médecins; son cœur en fut attendri, il ne put s'empêcher de s'écrier : Grand Dieu ! est-ce parce qu'elle ne peut plus conserver la dignité de son rang, que tu veux lui ôter la vie ? La laisserez-vous périr ainsi, vous autres ? Pourquoi faut-il que cette horrible image soit sans cesse présente à mon souvenir ! Les médecins croyoient qu'il ne parloit ainsi qu'à cause de la mauvaise nouvelle, pendant que lui n'attribuoit la douleur de tout le monde qu'à la maladie de la princesse. En se retournant, il apperçut l'impératrice qui avoit arraché tous les voiles de sa tête, & déchiré ses habits, de façon qu'on lui voyoit toute la gorge; elle étoit environnée de ses demoiselles toutes dans le plus cruel état, & disoit en jettant des hauts cris : Nous voici donc esclaves sans ressource ! Qui pourroit à présent nous délivrer ? D'un autre côté, il apperçut l'empereur par terre, & sans aucun

mouvement, sa douleur le suffoquoit, sans qu'il eût la force de parler. Il fit signe à Tiran d'approcher, & lui donna les lettres à lire. Tiran, après les avoir lues, dit que les affaires alloient plus mal qu'il ne l'avoit pensé. Cependant, continua-t-il en s'adressant à l'empereur, votre majesté devoit moins s'affliger. Il est d'une grande ame de soutenir les revets; la fortune n'est pas toujours contraire; le ciel nous donnera une autre fois la victoire. Dans ce moment, la princesse ouvrit les yeux, & la connoissance lui étant revenue, elle pria Tiran de s'approcher; ce qu'il fit, après en avoir obtenu la permission de l'empereur. Alors la princesse fit asseoir Tiran à côté d'elle, & lui dit: Tu es ma seule espérance, s'il est vrai que tu m'aimes, comme tu me l'as prouvé: puissions-nous voir la perte de tant de ducs & de seigneurs réparée, & la liberté rendue à ceux qui sont dans les fers! Sans l'amour que j'ai pour toi je serois morte de douleur.

La princesse n'eut pas le tems d'en dire davantage. Il arriva deux hommes qui fuyoient du camp. Ils racontèrent fort au long la perte qu'ils avoient faite, & la méfintelligence du duc de Macédoine & du duc de Péra; qu'il y avoit cinq mille chevaliers à l'éperon d'or de tués ou de pris, sans compter ceux qui n'étoient pas connus. A ce nouveau récit, les pleurs & les cris recommencèrent plus fort qu'au-

paravant. L'empereur dans un état difficile à décrire, dit : Ce n'est point la mort que je crains, c'est la manière de finir. O infortunés chevaliers ! les maux que vous souffrez me percent le cœur : mais j'en ferois encore plus affligé, si je ne vous les avois point annoncés ; vous avez été plus braves que sages, & vous n'avez pas suivi les avis que je vous ai donnés ; vous avez causé votre malheur & le mien, attendez-vous donc à ne jamais me revoir, & soutenez votre captivité avec courage, puisque c'est votre mauvaise conduite qui vous l'a attirée. L'empereur se leva ensuite, & tenant ses mains sur sa tête, il passa dans une autre chambre. Quand la princesse le vit en cet état, elle fut si touchée, qu'elle tomba encore évanouie. Le premier médecin dit : Pour moi, je la crois morte ; voici la troisième fois qu'elle perd connoissance, & je ne lui trouve point de pouls. Tiran qui entendit ces paroles, s'écria : O mort, que tu es cruelle, d'enlever ceux qui ne te desirent point, & de refuser ton secours à ceux qui t'invoquent ! A ces mots, il tomba de sa hauteur sans connoissance, de façon qu'il se blessa cruellement à la même jambe qu'il avoit déjà eu cassée. Les médecins le crurent mort. On courut promptement apprendre cette nouvelle à l'empereur, qui dit : Tous ceux de sa famille sont tués ou pris ; du moins celui-ci me restoit, je comptois sur lui pour délivrer,

par ses belles actions, ses proches & ses amis. A ces mots, il vint auprès de Tiran, & trouvant sa fille presque morte : Dieu ! dit-il, auquel irai-je ? Il fit porter la princesse dans son lit, & Tiran dans une belle chambre ; on le déshabilla promptement, les médecins lui raccommoquèrent sa jambe, & tout cela se passa sans qu'il donnât signe de vie ; il fut trente-six heures en cet état. Après quoi il demanda comment il se trouvoit où il étoit. Hyppolite lui répondit qu'il y avoit deux jours qu'il lui causoit une inquiétude affreuse, qu'il étoit sans connoissance, & qu'il n'avoit rien pris de ce que les médecins avoient ordonné. Je ne veux rien prendre, répondit Tiran, je ne souhaite que la mort. Il demanda des nouvelles de la princesse. Hyppolite lui dit qu'elle se trouvoit mieux. Je le crois bien, répondit-il, son mal ne devoit pas être considérable, elle a eu tant de plaisir il n'y a pas long-tems ! cependant je crois qu'à-présent, elle n'est pas trop contente. Après tout, elle n'est pas la première, & ne sera pas la dernière. Non, le malheureux Ixion sur sa roue, n'est pas plus à plaindre que moi. Quelle douleur de ne pouvoir se plaindre de ses maux ! L'empereur, l'impératrice & leur suite vinrent alors dans sa chambre lui demander de ses nouvelles. Mais il ne répondit rien. Tout le monde fut très-étonné de ce qu'il ne salua pas même l'empereur, ni les

dames, Toujours en proie à sa douleur, il dit : Je suis le plus infortuné des hommes, j'éprouve les plus cruelles disgrâces de l'amour, sans aucune espérance de soulagement, mes procédés ne méritoient pas une pareille récompense. Tout ce qui m'afflige, c'est de savoir la victoire entre les mains des Turcs. Je prévois la destruction des Grecs, ils sont punis des maux qu'ils n'ont point commis. C'est un grand malheur de ne pas savoir mourir. Puis s'étant fait donner un crucifix, il lui adressa ces paroles avec des soupirs & des larmes : O Seigneur, je sais que vous connoissez mes péchés, daignez me les pardonner. O dieu éternel ! placez-moi au nombre des élus. Ensuite joignant les mains & baissant la croix, il dit : O Jesus-Christ, fils de Dieu tout-puissant ! je meurs par amour ; & toi, Seigneur, tu as bien voulu souffrir & mourir pour nous : & moi, j'ai souffert par la vue d'un maure noir. Toi seul peux comparer tes douleurs aux miennes ; ta sainte mère étoit au pied de la croix, souffrant une extrême douleur ; & moi, j'étois une corde à la main, avec deux miroirs qui me représentoient le plus cruel objet que j'aie jamais vu & que jamais aucun chrétien ait rencontré. Quel est donc celui qui peut comparer ses peines avec les miennes ? Sois touché, Seigneur, de tout ce que je souffre, & ne me punis pas davantage : Pardonne-moi

comme au S. Larron , & à la glorieuse Madeleine.

L'empereur étoit dans la chambre avec le cardinal & beaucoup d'autres gens d'église. Tous étoient dans l'admiration des choses pathétiques que Tiran disoit , & tous le regardoient comme un bon chrétien. Il se confessa au patriarche , qui lui donna l'absolution. Après quoi il se leva un peu sur son lit , & continua ainsi : Bons & pieux auditeurs , écoutez-moi , regardez quel est l'excès de ma tristesse ; voyez quelle est la source de ma douleur. Consolez-vous , mes parens & mes amis , je touche à la fin de ma triste & malheureuse vie. Tournant alors les yeux du côté de la princesse , il lui dit : Je meurs , je vous laisse mon cœur , & je recommande mon ame à Dieu. Jamais aucun autre chevalier n'est mort de douleur ; aussi jamais on n'a pu comparer leur déplaisir au mien. L'empereur & tous les spectateurs pleuroient & s'affligeoient de sa mort , à cause de son mérite & de ses vertus ; mais plus encore par le besoin que l'on avoit de lui. Ensuite il tourna la tête du côté de l'empereur , & lui dit : Seigneur , reçois mon ame , elle veut quitter ce misérable corps. O malheureux que je suis ! la lumière m'abandonne. Rends-moi témoin , Seigneur , de ta brillante gloire. Le moment approche que je vais vous quitter. Vous voulez me consoler ; mais une dame m'a tué , car mon mal n'est rien. Seigneur ,

s'adressant à l'empereur, qui combattra pour vous, à-présent que vos meilleurs chevaliers sont tués ou pris, & que Tiran, qui vous étoit attaché, va mourir; lui qui vous aimoit plus que tous les princes de la terre? Une seule chose m'afflige, c'est de n'avoir pas fini la guerre : je n'ai jamais pensé qu'à vous servir, & à étendre les bornes de l'empire grec; cependant, si j'ai pu vous offenser, je vous en demande pardon. Et vous, princesse, à qui tout le monde doit être soumis, j'ai toujours été prêt à vous défendre contre ceux qui vous auroient offensée : mais je ne puis dire autre chose, sinon que jamais il ne fut de douleur égale à la mienne. Après cela, s'adressant à toutes les dames, il leur dit : Quoique je n'aie point eu occasion de vous prouver mon zèle, je vous prie de conjurer le Seigneur tout-puissant de me pardonner. Après quoi il baissa la tête & se mit à pleurer amèrement, en attendant la mort. Pour Hyppolite, il lui dit : Vois, mon fils, où aboutissent toutes les choses de ce monde! vois en quel état je suis! Et remarquant que la douleur d'Hyppolite l'empêchoit de répondre, il ajouta : Ne pleures pas, je te vais recommander à l'empereur; & se tournant vers lui, il lui dit : Seigneur, vous savez quel a été mon zèle pour vous servir, trouvez bon que je vous demande pour toute grâce de prendre sous votre protection mes

parens, mes amis, & tous ceux qui m'ont servi. L'empereur l'affura, malgré le serrement de cœur qui le suffoquoit, que sa volonté seroit exécutée. Alors la tête de Tiran tomba de dessus le chevet, il ferma les yeux, & parut dans un profond sommeil, que l'on prit pour celui de la mort. Hyppolite s'écria : Ah ! mort, en quel état me laisses-tu ! Tous ses gens étant accourus, Hyppolite s'écria de nouveau : Si ce chevalier meurt, toute la chrétienté est perdue ; & poussant de grands cris, il dit : Seigneur Tiran, pourquoi ne voulez-vous pas entendre les pleurs & les regrets de tous ceux qui vous sont attachés ? Tiran lui répondit : Qui m'appelle ? C'est le malheureux Hyppolite, répliqua-t-il, que vous mettez au désespoir. Quelque malheureux que vous croyiez être, ne cherchez point la mort, c'est la dernière des choses terribles : voyez le seigneur d'Agramont qui veut vous parler. A ce nom, Tiran ouvrit les yeux avec beaucoup de peine, & lui dit qu'il étoit venu pour le voir expirer, & que cette peine se joignoit à celle de n'avoir pas obtenu ce qu'il méritoit, & qu'il les prioit de partager entr'eux ce qu'il laissoit. Alors avec bien de la peine, il tendit la main à ses parens & à ses domestiques. Sa voix étant déjà fort altérée, il dit en baissant encore le crucifix : Seigneur, je te remercie de me laisser mourir devant mes parens &

mes domestiques, l'empereur, l'impératrice & la princesse leur fille : je te prie de me pardonner, de te contenter des peines de mon corps, & de placer mon ame parmi tes saints dans la gloire du paradis. Se tournant ensuite du côté de ses parens, il leur dit : Qu'est devenue la fleur de la maison de Bretagne & de la Roche-Salée? Je vous quitte, la cruelle mort ne me permet plus de remuer la tête. O Diofébo, duc de Macédoine! & toi, vicomte de Branches! je vous dis un triste adieu; vous êtes prisonniers pour l'amour de moi; vous êtes au pouvoir des infideles, & sans moi, vous seriez dans votre pays. Qui pourra vous tirer de captivité? Mon malheur m'a séparé de vous. O Diofébo! Quelle sera ta douleur, quand tu sauras que je meurs pour avoir été trompé par celle qui n'a point eu pitié de moi. L'empereur m'a promis d'avoir soin de vous. Je demande que mon corps soit embaumé, porté en Bretagne, & remis aux bons chevaliers. Je veux que mes armes & la chemise que j'ai portées dans les combats, soient mises sur mon tombeau dans l'église cathédrale, avec les quatre écus que j'ai gagnés dans un combat corps-à-corps contre les rois de Frise & d'Apollonie, les ducs de Bourgogne & de Bavière. Si on peut l'éviter, je prie que l'on ne montre mon corps ni à mon père, ni à ma mère. Je veux encore que l'on mette sur mon tom-

beau une tête de negre , avec ces mots : *Elle donna la mort à Tiran le Blanc.* Après quoi il pria tout le monde de ne lui plus rien dire. Sa douleur étoit si forte , que les médecins ne pouvoient la soulager. L'empereur & toute la cour étoient au désespoir. On n'envisageoit qu'une prochaine captivité , car on n'avoit d'espérance qu'en Dieu & en Tiran. Le voyant dans cet état , le désespoir s'emparoit des esprits. Ils sortirent tous de la chambre du malade. Les médecins lui ordonnèrent plusieurs choses , qui toutes ne servirent à rien.

Il vint une juive sur le bruit de son mal , qui se présenta devant l'empereur , & lui dit avec hardiesse : L'attachement que j'ai pour votre majesté m'oblige à paroître devant elle. Votre situation me touche , & je crains de vous voir perdre vos états sur la fin de vos jours. Je n'ignore pas que toute votre ressource est dans la vie du brave chevalier Tiran le Blanc. Tous les médecins l'ont abandonné , moi seule j'entreprends de le guérir , me soumettant à la mort & à toutes les peines qu'il vous plaira de m'imposer , si je ne lui rends pas la santé. Il a du courage , & certainement il prendra le dessus. Voici ce qu'il faut faire , continua-t-elle : Faites assembler beaucoup de gens armés , qu'ils fassent semblant de se porter des coups d'épées & de lances qu'ils pareront avec des écus. Quand il se réveillera

au bruit des armes & des combattans ; il faut lui dire que ce sont les Turcs qui sont dans la ville , & qu'il n'a point d'autre parti à prendre que celui de la fuite. La honte qu'il aura de fuir le fera lever sur le champ.

L'empereur consulta les médecins sur cette idée , & tous l'approuvèrent. Les cris furent si forts ayant que d'arriver à la chambre de Tiran , qu'il les entendit ; il demanda à la juive , qui étoit au chevet de son lit , ce qui les pouvoit causer. Elle lui répondit : Levez - vous , seigneur , ce sont les Turcs qui se sont emparés de la ville , & qui viennent pour se venger de vous. Comment ! répondit-il , les Turcs sont si près de moi ! Levez-vous , répliqua-t-elle , regardez par la fenêtre , vous verrez combien le danger est prochain. Tiran se fit donner des habits , & mettre plusieurs bandes autour de sa jambe , il s'arma le mieux qu'il put. Il monta à cheval , & suivi de plusieurs , il marcha avec une si grande valeur , que presque tout son mal se dissipa. L'empereur & les médecins lui conseillèrent de prendre quelque chose pour réparer ses forces ; il consentit à tout. Après quoi on ne lui fit point mystère de ce qui s'étoit passé , ni du motif que l'on avoit eu. Dieu soit loué , dit alors Tiran , de m'avoir rendu la vie après me l'avoir ôtée. Avant que Tiran se levât , la princesse qui n'étoit point

avertie de ce qu'on alloit faire ; s'étoit mise à genoux dans son cabinet devant une image de la sainte vierge, & avoit dit en baissant la terre : O reine, mère des anges, souveraine pleine de bontés, exaucez-moi, & me prenez en pitié ! Toutes mes espérances se sont évanouies : j'invoque la mort, c'est le seul remède qui me reste : si je perds mon seigneur que j'aime plus que ma vie ; que tout le monde sache qu'au même instant je mourrai moi-même. Alors elle prit un couteau qu'elle cacha dans les plis de sa robe, en entendant cette cruelle nouvelle, & dit : Il vaut mieux que je me tue, que d'être à la merci des Turcs. J'ai recours à toi, avocate des pécheurs, pour conserver mon ame & mon corps.

Quand Hyppolite vit que Tiran étoit habillé, & qu'il demandoit ses armes, il courut promptement à la chambre de la princesse, & lui dit : Madame consolez-vous, livrez-vous à la joie. Ce changement subit faisoit tellement la princesse, qu'elle se laissa tomber par terre. Hyppolite lui raconta tout ce qui venoit de se passer. Elle en eut tant de plaisir, qu'elle le baïsa au front, & versa des larmes de joie. Hyppolite, entendant le bruit qui se faisoit, quitta la princesse, pendant qu'elle passa dans la chambre de sa mère. Toutes les dames se mirent aux fenêtres, & virent Tiran qui revenoit avec l'empereur. Tout le monde n'étoit occupé que de la santé du géné-

ral. En passant sous la fenêtre de la princesse, il baissa la visière de son casque, & mit ses deux mains devant son visage. L'impératrice demanda à Carmésine pourquoi il avoit fait une telle action, qui ne se pratiquoit que pour marquer le mécontentement d'amour. La princesse lui répondit qu'elle l'ignoroit. Lorsqu'ils furent à la porte du palais, l'empereur mit pied à terre, & voulut, mais inutilement, empêcher Tiran de s'en aller chez lui. Ce fut en vain qu'il lui dit qu'il seroit beaucoup mieux servi au palais. La princesse ne put comprendre pourquoi il avoit refusé une chose qu'il avoit tant désirée, & le geste qu'il avoit fait en passant devant elle, lui faisoit aussi faire beaucoup de réflexions. Tiran, de retour chez lui, fit venir Hyppolite & le seigneur d'Agramont. Il les pria de faire promptement armer dix galères, ce qu'ils firent. Après son dîné, il mit tout en ordre pour son départ. Il fit partir tout ce qu'il avoit de troupes pour se rendre au château de Malvoisin. Sur le soir, les médecins l'ayant quitté & rendu compte à l'empereur de sa santé, la princesse qui brûloit d'envie de l'aller voir, conjura Plaisir de ma vie & la demoiselle de Montblanc de l'aller trouver, & de lui peindre l'état affreux où son inquiétude la réduisoit, en l'assurant qu'elle avoit une si grande envie de le voir, qu'elle obtiendrait de l'empereur d'aller

avec lui dans sa maison. Un page qui vit arriver ces demoiselles, courut avec beaucoup de joie & d'empressement avertir son maître, qui lui dit de se tenir à la porte, & de leur dire qu'il se portoit bien, mais qu'il dormoit, & qu'il avoit grand besoin de sommeil. Le page exécuta ses ordres.

Les demoiselles ayant rendu compte de leur commission à la princesse, elle fit si bien qu'elle engagea l'empereur & l'impératrice à lui aller rendre visite. Tiran qui en fut averti, chargea deux pages de ce qu'ils avoient à faire. Quand l'empereur fut à sa porte, un des deux pages lui dit qu'il croyoit que sa majesté ne voudroit pas entrer, parce que Tiran dormoit, ce qu'il y avoit long-tems qui ne lui étoit arrivé; que même il avoit une grande fièvre, & qu'il faudroit seulement laisser entrer un médecin, qui ne l'éveillât point. Tiran se mit dans son lit, après avoir fait mouiller un drap & s'être rougi le visage, il fit semblant de dormir. Le médecin entra, & vint dire à l'empereur qu'il seroit mal de l'éveiller, que le lendemain il seroit en état de recevoir l'honneur de sa visite. La princesse étoit au désespoir de ne point voir Tiran. Mais elle fut obligée de suivre l'empereur. Dès que Tiran se vit seul, il fit promptement embarquer son équipage, & lui-même seroit parti à minuit; mais tout le monde n'étoit pas embarqué. Au lever du soleil,

l'empereur entendit les trompettes qui sonnoient le départ des galères, & le seigneur d'Agramont vint de la part de Tiran, pour lui dire qu'il s'embarquoit pour se rendre au port de Tramésine, & que de-là il iroit à Malvoisin, où les troupes devoient arriver par terre. L'empereur lui répondit qu'il remercioit le ciel d'avoir rendu la santé à Tiran, puisqu'il étoit en état de partir, ce qu'il desiroit le plus au monde, après le salut de son ame; & que l'espérance qu'il avoit en lui, lui faisoit oublier tous ses maux passés. Et comme je crois, continua-t-il, qu'il fera le repos de ma vieillesse, je le veux regarder comme mon fils. Dites-lui que je lui garde une récompense proportionnée à ses services.

Le seigneur d'Agramont prit congé de l'empereur, après lui avoir baisé la main; & passant dans la chambre de l'impératrice, où étoit la princesse, il reçut leurs ordres. L'impératrice ne put voir partir Hyppolite sans verser des larmes. Elle ne fut pas moins affligée que la princesse. Elles ressentoient chacune leur mal. Mais la princesse étoit inconsolable, en pensant que Tiran étoit parti sans lui rien dire.

Pour savoir si cette nouvelle étoit véritable, elle courut chez l'empereur, qui la lui confirma. Et comme elle n'avoit d'autre moyen de revoir son amant, elle conjura l'empereur d'aller sur ses galères.

L'impératrice

L'impératrice n'eut pas de peine à se joindre à la princesse. L'empereur étoit arrivé avant elles. Il recommanda à Tiran les intérêts de l'empire, & le combla d'éloges & de promesses. Cependant les matelots le prièrent de retourner promptement à terre, parce qu'ils voyoient un orage qui s'approchoit. La princesse étoit au désespoir de n'avoir pas été sur la galère avec l'empereur. Elle auroit vu son amant, & lui auroit parlé. La mer devenoit trop grosse, pour qu'on lui permît de s'embarquer; & l'empereur n'y auroit jamais consenti. Elle ne fut donc que pleurer & soupirer, en conjurant Plaisir de ma vie d'aller savoir pourquoi Tiran parloit ainsi, sans lui rien dire, pourquoi il avoit mis les mains sur son visage en la voyant, & pour quelle raison il n'avoit pas voulu demeurer au palais.

Plaisir de ma vie comprenant l'intention de sa maîtresse, se mit dans une chaloupe avec Hyppolite, qui laissa l'impératrice dans la douleur la plus amère. Tiran reçut assez froidement Plaisir de ma vie; mais elle lui parla de façon qu'il consentit à l'écouter; & elle lui dit : Vous êtes trop généreux pour me traiter comme vous faites. Je vous avertis que vos procédés me mettent au désespoir. Malgré les traverses que vous avez essuyées, la fortune vous a donné les moyens de satisfaire votre amour.

Mais vous avez mieux aimé souffrir & pleurer. O cruel chevalier ! où sont à-présent les prières que tu m'as faites si souvent pour être heureux , en me disant que ta vie & ta mort étoient en ma disposition ? Où sont les larmes que tu as si souvent répandues ? Se peut-il qu'un brave chevalier réduite à une telle extrémité une aussi grande princesse ! Le crime du péché de Caïn est moins punissable que l'indignité avec laquelle tu abandonnes ton épouse. Donnez-lui la vie ou la mort ; l'un & l'autre dépendent de vous ; mais au moins daignez la voir. Ces dernières paroles furent entrecoupées de sanglots ; Plaisir de ma vie ne put en dire davantage. Tiran lui répondit tout bas , dans la crainte d'être entendu : Quel est celui qui me peut consoler dans le triste état où je suis ? la mort seule est mon unique remede , puisque seule elle peut m'ôter les idées du jardinier negre. Je souffre , & je n'ose en dire la raison , sur-tout à vous , fille ingrate , qui avez consenti à tout ce qui me tue , & qui me prouvez que les étrangers ne doivent se fier à personne. Je ne desire que la mort , & mon amour n'est pas pour cela diminué. Mes sentimens sont purs. Il n'en est pas de même des siens ; rien n'égale leur noirceur. Mais pourquoi feignoit-elle d'agréer mon attachement ? Pourquoi me parloit-elle si bien ? Etoit-ce pour me rendre le cruel témoin d'un baiser donné par l'infame

à Lauzette, à ce monstre, avec toute la tendresse que l'amour peut inspirer? Étoit-ce pour augmenter l'horreur que j'éprouvois par le spectacle des caresses qu'elle lui faisoit au sortir de sa cabane? Étoit-ce pour y mettre le comble qu'elle se fit essuyer au sortir des bras de ce digne amant, avec le voile de la veuve Reposée? Tu n'es point complice de toutes ces horreurs. Si je t'avois vue dans le jardin avec elle, ma fureur n'auroit pu supporter ta présence, je t'aurois déjà précipitée dans la mer. Vatt-en, au nom de Dieu, laisse-moi; abandonne-moi à ma rage & à ma jalousie. Je pars, parce que j'en crains la violence. L'infame negre en a déjà ressenti les effets. Peut-être ne serois-je pas toujours le maître de lui donner des bornes. Car enfin, je sens que je l'aime, que je l'adore toujours, cette ingrate princesse, toute indigne qu'elle en est. Puissé une mort prompte terminer mes peines! Puissé la mer jeter mon corps à ses pieds: ce corps d'un chevalier qu'elle a fait son époux & qui l'a tenue dans ses bras, puisse-t-il recevoir par ses soins les derniers devoirs! A ces mots, la douleur lui étouffa la voix.

Plaisir de ma vie instruite par ce détail, de ce qui caufoit son désespoir, ayant eu le tems de se remettre de sa surprise, prit la parole, & lui dit: Seigneur, comment est-il possible que vous soyéz

resté un seul moment dans l'erreur où vous êtes, & que vous ayiez pu faire une telle offense à la vertu la plus pure, & à l'amour le plus tendre? Votre cœur ne devoit-il pas démentir les apparences trompeuses par lesquelles l'infame veuve Reposée vous a sans doute fait illusion? C'est moi que vous avez vue sous les habits & sous un masque semblable à ce malheureux negre. C'étoit cette abominable veuve qui l'avoit fait faire. Elle avoit imaginé ce fatal déguisement, & elle nous a proposé elle-même ce badinage, qui a pour vous & pour nous des suites si funestes. Tiran refusoit d'ajouter foi aux paroles de Plaisir de ma vie, il vouloit avoir des preuves qu'elles étoient véritables. La demoiselle lui répondit en riant : Seigneur, je consens de demeurer ici, & qu'Hyppolite aille voir s'il ne trouvera pas sous mon lit les habits & le masque du jardinier. Si par hasard ils n'y sont pas, faites-moi jeter à la mer. Tiran frappé de ce discours, envoya Hyppolite pour s'assurer de ce fait, & lui recommanda de faire diligence, & de revenir promptement, parce que la mer grossissoit à chaque instant. Hyppolite partit sur le champ, mais à son retour, il trouva le tems si gros, qu'il ne put jamais aborder la galère, ni Plaisir de ma vie en descendre pour retourner à terre. Cependant avec une corde on tira à bord le paquet que l'on avoit fait des habits & du masque. Tiran reconnut

alors la méchanceté de la veuve Reposée, & il jura publiquement que d'abord qu'il seroit débarqué, il la seroit brûler vive devant l'empereur, ou qu'il la traiteroit du moins comme il avoit traité le negre. Ensuite il conjura Plaisir de ma vie d'obtenir de la princesse son pardon. Elle le lui promit. Cependant le gros tems augmentoit toujours. Ceux qui voyoient Hyppolite dans son petit bâtiment, le recommandoient à Dieu. Mais enfin il lui fit la grace de regagner la terre. Le vent devint si fort, que les cables des galères se rompirent, & qu'elles prirent le large. Deux échouèrent. Tout le monde se sauva; mais les bâtimens se brisèrent. Des trois autres galères, il y en eut une qui alla échouer auprès d'une petite île; mais la galère de Tiran & celle qui l'accompagnoit, furent emportées en pleine mer; la violence du vent ne permettoit de faire aucune manœuvre, ni de se servir des rames; & bientôt il leur eût été impossible de l'entreprendre. Leurs voiles furent déchirées, les mâts brisés, & les gouvernails emportés par un furieux coup de mer. Tiran vit périr à ses yeux l'autre galère sans la pouvoir secourir, & sans en pouvoir sauver un seul homme. La sienne résista un peu plus longtems, cependant elle commençoit à faire eau. Tout l'équipage étoit en pleurs, & chantoit le *Salve Regina*, non sans s'être confessés l'un à l'autre, &

fans avoir demandé pardon à Dieu. Plaisir de ma vie étoit sur son lit plus morte que vive : Tiran la consoloit du mieux qu'il pouvoit. Mais à la fin il se mit à genoux, & demandant pardon de ses péchés, il prononça ces tristes plaintes : O mon Dieu tout-puissant, voyez en quel état je suis réduit ; je vais périr dans la mer, moi que les Turcs n'ont pu faire succomber. Pourquoi m'avez-vous fait éviter la mort dans le cruel combat que j'ai eu contre le seigneur de Villermes ? Mais enfin je vous loue, ô mon Dieu, de me punir ainsi de mes péchés. Je suis moins alarmé pour moi que pour cette demoiselle qui ne souffre que par rapport à moi. O Tiran, la mort va trancher tes jours, toi qui croyois que personne ne pouvoit te vaincre ! O princesse, le phénix du monde ; plût à Dieu que tu fusses ici, non pour partager le péril, mais pour recevoir mes derniers soupirs, & m'accorder le pardon de mes injustes soupçons, quoiqu'ils m'aient été suggérés par la plus noire des méchancetés ! Je voudrois encore vivre assez de tems pour te punir, malheureuse veuve, de toutes les noirceurs que tu as commises fans craindre ni Dieu ni les hommes ; elles sont la cause de notre perte & de la destruction de l'empire grec. O grand empereur, en quel état vous réduira ma mort ! Et vous, braves chevaliers de ma maison, qui pourra vous secourir & rompre vos

fers! La tempête dura deux jours & une nuit; à la fin du troisième jour, on apperçut une côte que les matelots reconnurent avec étonnement pour être celle d'Afrique. Ils ne pouvoient concevoir comment ils avoient traversé l'Archipel sans aller se briser contre les îles & les rochers dont cette mer est remplie. Cependant la violence du vent continuoit toujours, il les pouffoit vers une côte escarpée dont la vue redoubloit encore leurs craintes.

Un nouvel accident augmenta leur péril, le pilote fut tué par la chute d'une poulie qui lui tomba sur la tête. L'équipage sans chef, & ne recevant plus d'ordre, cessa de faire aucune manœuvre. Alors un des matelots dit à Tiran : Seigneur, ordonnez à tout l'équipage de jeter l'eau dont la galère est remplie : Prenez le bâton, allez par-tout, puisque le comite est mort, faites-les travailler malgré le découragement où ils sont; car si nous venons à bout de doubler le cap, nous pourrons nous sauver. Tout esclaves que nous serons, l'esclavage vaut encore mieux que la mort. Tiran lui demandant où ils étoient, il lui dit : De ce côté est la Sicile, & de l'autre Tunis. Ce qui me fâche, c'est de voir un brave chevalier périr sur une côte de barbares qui le feront esclave. Tiran se leva malgré son incommodité, & fit des efforts incroyables. Mais voyant que la poupe étoit déjà remplie d'eau, il se fit

donner ses plus beaux habits, & prit une bourse dans laquelle il mit mille ducats, & un petit billet qui contenoit ces mots : Je prie celui entre les mains de qui mon corps tombera, de lui donner une sépulture honorable : Je suis Tiran le Blanc de Bretagne, de la maison de la Roche-Salée, & général de l'empire grec. La galère cependant se remplissoit de plus en plus. Les Maures qui étoient à terre, voyoient qu'elle alloit échouer, & les chrétiens étoient furs de ne pouvoir éviter la mort ou l'esclavage. Dans une si cruelle extrémité, Tiran fit cette prière à la mère de Dieu.

O sainte mère, qui faites obtenir le pardon des péchés, vous qui fûtes vierge avant, pendant & après l'enfantement, pardonnez à mon ame, comme je crois ce miracle.

Dans ce moment la galère se trouva près de terre, & tout le monde se jettoit à la mer pour se sauver, il commençoit à faire nuit. Tiran ne voulut jamais abandonner le bâtiment ; & comme il n'y avoit plus ni chaloupe, ni cable, ni manoeuvre, il engagea deux matelots, qui lui étoient attachés, & qui l'avoient suivi de Bretagne, d'avoir soin de la demoiselle. Ils commencèrent par la faire mettre toute nue. La galère étoit alors presque entièrement sous l'eau. L'un d'eux prit un morceau de liege, & se l'étant attaché autour du corps, il mit la

demoiselle sur son dos, & l'autre l'aideroit à la porter; il vint un coup de mer qui sépara les deux matelots, celui qui avoit le liege se noya; l'autre, après avoir fait ses efforts pour aider à Plaisir de ma vie, fut obligé de l'abandonner : son bonheur voulut qu'ils fussent près de terre, il faisoit extrêmement nuit; mais elle entendoit le bruit que les Maures faisoient pour prendre les chrétiens; elle avoit trouvé pied, mais lorsqu'elle voulut sortir de l'eau, le flot la couvroit absolument; cependant en suivant le bord de la mer, toujours dans l'eau, elle s'éloigna des Maures qui s'égorgeoient entre eux pour s'enlever leurs prisonniers; elle voyoit à la lueur des éclairs briller leurs épées, & quand elle appercevoit quelqu'un venir de son côté, elle rentroit dans la mer. Elle ne cessoit, dans une situation si cruelle, de prier la vierge, puisqu'elle avoit voulu qu'elle vînt sur les terres des Maures, de la faire tomber entre les mains de quelqu'un qui la traitât avec bonté. Elle trouva enfin, après avoir fait presque une demi-lieue, une cabane de pêcheur dans laquelle elle apperçut deux peaux de mouton, qu'elle s'attacha autour du corps, ce qui diminua un peu le froid dont elle étoit saisie. Comme elle étoit excédée de fatigues, elle s'endormit; mais lorsqu'à son réveil elle se trouva seule, elle s'abandonna à la douleur. Que je suis malheureuse! disoit-elle, de

n'avoir pas péri sur mer, plutôt que de me trouver ici ! Mais puisque tous les saints me sont contraires, je crains de ne pas trouver la mort que je préfère à la perte de mon honneur. O princesse, que mon absence vous afflige ! vous qui attendiez avec tant d'inquiétude la réponse que je vous portois, ne pensez plus à moi, vous ne me verrez plus. Elle entendit alors un Maure qui venoit à elle en chantant, elle se cacha ; & voyant qu'il avoit la barbe blanche, elle espéra qu'il pourroit lui donner quelque secours ; & s'approchant de lui, elle lui raconta ses malheurs. Le Maure fut touché de compassion à la vue d'une jeune personne réduite en cet état ; il lui dit : Sachez, demoiselle, que j'ai été long-tems esclave en Espagne, dans un village nommé Calèse, dont la dame me donna la liberté, pour avoir sauvé la vie à son fils que l'on assassinoit : il étoit déjà par terre, je mis l'épée à la main, & je l'arrachai à ses assassins que j'obligeai de prendre la fuite ; elle me donna des habits & de l'argent, & me fit conduire à Grenade ; vous pouvez en revanche vous attendre à tous les bons traitemens que je pourrai vous faire ; j'ai une fille veuve qui voudra bien me faire le plaisir de vous regarder comme sa sœur. Plaisir de ma vie se mit à ses genoux pour le remercier. Le Maure lui donna une capote qu'il portoit, & la conduisit près de

Tunis dans un lieu nommé Rafal. Quand la fille dont il lui avoit parlé, vit dans quel état Plaisir de ma vie étoit réduite, elle en fut infiniment touchée. Le père la pria d'en avoir tous les soins possibles, & lui dit : Cette demoiselle est fille de la dame qui m'a si bien traité, je veux reconnoître les obligations que je lui ai. La fille qui aimoit beaucoup son père, lui donna une chemise avec une robe & un voile à la morefque, de façon qu'on l'eût prise pour une femme du pays.

Cependant Tiran qui étoit resté dans la galère avec un seul matelot, après en avoir fait sortir Plaisir de ma vie, voyant le bâtiment prêt à couler bas, se jetta à la mer, dans l'espérance de gagner la côte à la nage. La terre étoit peut-être encore plus à craindre pour lui que la mer. Il avoit fait tant de mal aux Turcs dans la guerre de Constantinople, que si par hasard il venoit à être reconnu des Maures, les horreurs d'un éternel esclavage n'étoient pas ce qu'il avoit le plus à redouter. L'obscurité le favorisoit, & assisté du secours de son fidele matelot, il gagna, sans être apperçu, un endroit écarté de la côte. Ils se traînèrent l'un & l'autre sans bruit jusqu'à un endroit, qui leur parut propre à les cacher. Le matelot s'aperçut qu'ils étoient proche d'une vigne chargée de fruits, il proposa de passer la nuit en cet endroit. Le conseil parut bon

à Tiran , & après qu'ils eurent repris un peu leurs forces , le matelot n'entendant plus rien , alla à la découverte , & ayant trouvé une caverne , ils s'y retirèrent. Tiran souffroit beaucoup de sa jambe , il étoit nud , la nuit étoit froide , à cause de l'orage du jour précédent , & les réflexions les plus chagrinantes se joignant à la douleur qu'il ressentoit , il passa une nuit cruelle. On verra dans la quatrième partie , par quel enchaînement de circonstances il échappa au malheureux fort qui le menaçoit.

Fin de la troisième partie.



HISTOIRE

DU VAILLANT CHEVALIER

TIRAN LE BLANC.

QUATRIÈME PARTIE.

TANDIS que Tiran, occupé de sa douloureuse situation, s'abandonnoit à son désespoir, la fortune préparoit les moyens par lesquels elle avoit résolu de l'en tirer. Le roi de Trémecen avoit envoyé depuis quelques mois un ambassadeur à celui de Tunis; cet ambassadeur, le meilleur chevalier de tout le royaume, avoit la confiance de son maître, & commandoit ses armées. Ce matin-là même, il étoit parti pour chasser. Ses chiens ayant fait partir

un lievre , cet animal se sauva dans la caverne où Tiran s'étoit retiré. Sa vue, & celle du matelot, arrêterent les chiens qui se contentèrent d'aboyer. Un des chasseurs y étant entré, fut touché de l'état où il vit Tiran, étendu par terre & sans mouvement ; mais sur-tout il fut frappé de la blancheur de son corps, qui lui parut un phénomène singulier dans un pays où tous les hommes étoient basannés. Il courut rendre compte à son maître de ce qu'il avoit vu, & le récit qu'il en fit à l'ambassadeur, lui donna la curiosité de s'en instruire par lui-même. Le matelot, qui le vit venir avec une suite de gens armés, oublia Tiran, & ne songea qu'à prendre la fuite, croyant qu'on l'alloit faire esclave. L'ambassadeur fut touché d'admiration & de compassion à la vue de Tiran, il lui témoigna l'une & l'autre en ces termes :

Il arrive souvent que les plus grands seigneurs sont prisonniers sur terre & sur mer, ou qu'ils font naufrage, comme il me paroît que tu l'as fait ; si tu es aussi brave que ton air le promet, ne t'affliges point de ce que la fortune t'a conduit ici, prends confiance dans le grand Dieu qui gouverne le monde. Je te le jure par le saint prophete Mahomet, qui t'a delivré d'un si grand danger ; c'est pour te rendre heureux qu'il t'a fait tomber entre mes mains, je ne doute point qu'il ne t'ait donné des

vertus qui répondent aux perfections dont il a orné ton corps ; j'ai trois fils , tu seras le quatrième. Et s'adressant à son second fils , il lui dit : Je veux que vous le regardiez comme votre frère. Se tournant ensuite du côté de Tiran , il lui dit : Je te prie de m'apprendre quels sont tes malheurs ; sois assuré qu'après une entreprise qui intéresse mon fils aîné , auquel on veut enlever son épouse , fille du roi de Trémecen , mon premier soin sera de te rendre heureux. Fasse notre saint prophete , que la fin de mes propres malheurs me laisse bientôt en état de terminer les tiens ; j'entends tes soupirs , je vois couler tes larmes , découvre-m'en le sujet.

Tiran , à qui le discours de l'ambassadeur avoit rappelé le péril auquel son absence laissoit la princesse de Constantinople , se leva avec peine , & lui dit : Seigneur , c'est une des plus belles actions de l'humanité , que la pitié pour les malheureux ; & je suis bien heureux d'être le prisonnier d'un homme que je crois un brave chevalier , puisqu'il est sensible aux maux dont la fortune m'a accablé. Vous êtes trop généreux , pour que je vous en fasse un mystère. Sachez que je suis noble , sans être prince ; que me trouvant jeune , j'ai couru le monde pour acquérir de l'honneur & de la réputation , & que , pour mon malheur , étant dans le Levant , j'ai prêté l'oreille à une veuve , la plus méchante femme qui

soit au monde, qui m'a fait voir dans un jardin les choses les plus horribles & les plus affligeantes pour mon cœur. Quoique ce ne fût qu'une illusion, mon désespoir a été extrême, un malheureux qui n'étoit point coupable, en a été la victime. De douleur, je me suis embarqué sur un vaisseau pour aller en Syrie, & me rendre à la sainte maison de Jérusalem, où est le saint sépulcre, afin de faire pénitence, & d'obtenir le pardon de mes péchés. Au retour, j'ai pris une galère, & la tempête m'a jetté nud & dans l'état où vous me voyez, sur cette côte de Barbarie, où la bonté de Dieu m'a conservé la vie, puisqu'elle me procure votre protection.

L'ambassadeur lui répondit : A folle entreprise folle réussite ! ce qui t'arrive te l'apprend trop tard ; mais console-toi. Je suis *chef des chefs* du royaume de Trémecen, je possède de grands biens, rien ne te manquera, je te renouvelle le serment que je t'en ai fait. Dis-moi ton nom. Tiran le remercia, l'assurant qu'il ne demandoit à Dieu que de pouvoir mériter tout ce qu'il lui offroit : Il lui dit, qu'il se nommoit LE BLANC. L'ambassadeur dit : Que bénite soit la mère qui t'a donné un nom si conforme à la vérité. Alors son fils lui donna une de ses vestes, & le fit monter en croupe derrière lui. Ils retournèrent à leur logement, où il fut magnifiquement habillé à la morefque ; & afin que le roi de Tunis

ne fût pas qu'il avoit été jetté sur ses terres, & ne prétendît pas qu'il devoit être son esclave, l'ambassadeur l'envoya à un de ses châteaux, avec ordre à ceux qui le conduisoient, de le garder là jusqu'à son retour. Le fils du général, celui même qui avoit épousé la fille du roi de Trémecen, demouroit à trois lieues de ce même château. On lui dit que son père avoit envoyé un esclave chrétien parfaitement bien fait; il ordonna qu'il fût gardé avec attention, & qu'on le mît aux fers; ce qui fut fait. Tiran demeura fort affligé, abandonné à tout son chagrin pendant deux mois. Au bout de ce tems, l'ambassadeur revint avec la réponse du roi de Tunis. Il trouva le roi de Trémecen dans un fort grand embarras. Le roi Escariano, souverain de la puissante nation des Noirs, d'une taille gigantesque, d'une force démesurée, & dont le courage égaloit la force, s'approchoit à la tête d'une nombreuse armée, à laquelle plusieurs rois voisins avoient joint leurs troupes. Le roi de Tunis, d'intelligence avec lui, avoit retenu l'ambassadeur pendant trois mois, afin de lui donner le moyen de prendre le roi de Trémecen au dépourvu. Les états du roi Escariano confinoient avec ceux du roi de Trémecen. Il avoit envoyé lui déclarer qu'il vouloit qu'il lui donnât sa fille en mariage, avec ses trésors, & qu'il lui assurât la possession du royaume après sa mort. Le

roi de Trémecen , prince foible & timide , s'étoit excusé fur ce que fa fille étoit mariée , & qu'elle étoit même groffe , représentant qu'il ne convenoit pas à un prince comme lui , d'époufer une femme qui avoit été entre les bras d'un autre , & de voir fon époufe mettre au jour , dans fon palais , des enfans dont il ne feroit pas le père. Quant au trésor , il lui offroit de le partager avec lui , pourvu qu'il lui accordât la paix. Escariano répondit qu'il ne quitteroit point les armes qu'on ne lui eût livré la princesse , le trésor & les fils du roi , afin qu'ils ne puffent le troubler dans la poffeffion du royaume. En même tems il avança à la tête d'une armée de cinquante-cinq mille hommes. Le roi de Trémecen n'en avoit pas vingt-cinq mille en tout. Il réfolut cependant de défendre l'entrée de fes états , & s'alla pofter dans un défilé qui étoit le feul par lequel on y pût pénétrer. C'étoit une vallée fertile où étoient trois bourgades défendues par autant de châteaux. Les deux plus forts de ces châteaux étoient fitués fur les deux bords d'une groffe rivière. Ils étoient joints par un pont de pierre , & c'étoit le feul endroit par où l'on pût passer la rivière. Avant que de parvenir à cette vallée , il falloit traverser une autre rivière. Le roi de Trémecen entreprit d'en défendre le paffage ; mais il fut forcé par le roi Escariano, Il fe retira dans la vallée délicieufe : c'est

ainfi que les Maures la nommoient , & le roi Escariano lui en donna le téms ; n'ofant s'engager à le pourfuivre , à caufe d'une montagne où il y avoit des défilés dangereux.

Le général étoit revenu affez tôt de fon ambafade , pour fe trouver à cette première action. Mais il n'accompagna pas le roi dans fa retraite. Ce prince , fe voyant abandonné de fon général , fe crut perdu , & alla s'enfermer dans celui de fes châteaux , dont le roi Escariano ne pouvoit former le fiege qu'après s'être rendu maître du pont & du château qui le défendoit.

Le général fe retira dans le château où il avoit envoyé Tiran. Son fils (celui qui avoit époufé la princeffe) y étoit pour le garder. Le général l'envoya joindre le roi , lui ordonnant de mourir , s'il le falloit , dans une guerre où l'on vouloit lui enlever fa femme , & détrôner fon feigneur. Il le chargea d'affurer le roi qu'il ne négligeroit rien de fon côté pour le fervir , & qu'il efperoit lui être plus utile dans le poste qu'il occupoit , que s'il alloit fe renfermer avec lui. Il le conduifit lui-même avec un escorte jufqu'à la vue de la place ; après qu'il retourna dans fon château , il demanda à fon autre fils des nouvelles de l'efclave chrétien. Celui-ci affura fon père qu'il étoit bien gardé dans une prifon où il étoit enchaîné. Le général fut très-faché

d'apprendre que l'on avoit fait un pareil traitement à un homme dont il avoit promis de finir les maux. Il l'alla trouver, & lui dit en l'abordant d'un air careffant : Je te prie, brave chrétien, de ne te point fâcher si mon fils ne t'a pas bien traité. Je te jure par Mahomet, qu'il n'a point agi par mon ordre, & que je n'ai jamais eu d'autre dessein que celui de te regarder comme mon fils, sachant que tu en es digne. Je te prie donc de te consoler, & d'oublier sa faute. Je t'en demande pardon pour lui. Je conviens que tu as raison de te plaindre de moi; mais je te jure, foi de chevalier, que si je vis, tu feras content de la façon dont je réparerai mon tort. Tu peux me rendre service. Quoique tu ne m'en aies rien dit, je fais que tu as passé ta vie dans les combats : les blessures dont j'ai reconnu les cicatrices sur ton corps, lorsque je te vis dans la caverne, me font de surs garans de ta valeur & de ton courage. Nous venons de perdre une bataille contre un roi dont les troupes sont plus nombreuses & plus aguerries que les nôtres. Si je n'ai pas été me renfermer avec mon roi, n'en fois pas moins assuré de mon courage & de mon affection pour lui; mais j'ai cru lui rendre le plus grand service, en t'engageant à son parti. Tu m'as paru vertueux; si je ne me trompe, l'amour a eu grande part à tes malheurs. Tu dois ton secours à un roi opprimé

injustement, & à un époux auquel on veut enlever une épouse qu'il aime, & dont il est aimé. J'implore ton assistance pour eux; prends pitié de nos malheurs. Seigneur, lui dit Tiran, je ne vous impute point les traitemens que j'ai reçus; & je n'en ressens pas moins tout le prix de la liberté que vous me rendez. Mes malheurs passés me font ressentir tout le poids de ceux qui vous accablent maintenant; j'espère qu'ils finiront. La fortune des armes est journalière. Le Seigneur Dieu qui m'a créé, ne m'a point procuré la liberté, par votre moyen, pour ne pas me mettre en état d'en faire usage en faveur de la vertu & de la justice. C'est-là le seul bien qui me peut toucher; dans l'état déplorable où je suis, la vie n'a plus de charmes pour moi; je ne penserai à la conserver que pour être utile à vous & à votre roi. J'ai porté les armes en Espagne, & l'expérience que j'y ai acquise pourra peut-être me mettre en état de vous donner quelques avis. Du moins me verrez-vous combattre aux premiers rangs, de façon à ne point démentir la bonne opinion que vous avez de moi. Pardonnez si je me rends ainsi témoignage à moi-même; mais les effets feront foi, si je l'ai mérité. Vous ne devez point être étonné de voir votre roi assiégé, les rois le sont souvent. Si vous craignez que les coups de canon ne détruisent le château, ne vous inquiétez pas.

Quand nous ferons dedans , je saurai bien en rompre la force. Le général fut très-content de ce que lui dit Tiran; il le pria de se préparer au départ, & sur-tout d'emporter ce qu'il falloit pour rompre les coups de canon. Seigneur , lui répondit Tiran , quoiqu'en dise Salomon, la pauvreté & la richesse sont un inconvénient égal pour réussir. Le général lui fit donner un de ses meilleurs chevaux, des armes & une somme d'argent. Tiran acheta un fiel de baleine, du vis-argent, du nitre, du vitriol romain, & plusieurs autres drogues dont il fit un onguent, qu'il mit dans une boîte, pour le donner en tems & lieu à son maître. Ils partirent très-secrètement, passèrent la rivière, & se rendirent pendant la nuit à l'autre château, qui n'étoit éloigné de celui où étoit le roi que d'un quart de lieue. Quand Tiran eut bien examiné la tour, il vit le pont de pierre, & que les ennemis étoient campés dans de grands jardins, de façon que personne ne pouvoit passer le pont sans tomber entre leurs mains. Il pria le général de lui donner un Maure, qui ne fût pas connu, & auquel il pût se fier. Il demanda aussi deux cents moutons que l'on amena sur le champ. Il prit une capote de berger, & parut comme le valet de ce Maure. Le roi Escariano, qui savoit qu'il n'avoit point d'ennemis en campagne, qui ne craignoit rien à cause du nombre de

ses troupes, & qui de plus méprisoit celles de Trémecen, qu'il avoit battues, faisoit faire, trois fois par jour, trois décharges de son artillerie, qui consistoit en trente sept pieces de canon, grosses & petites. Il avoit déjà ruiné plus de la moitié du château. L'on avoit publié par son ordre que tous ceux qui apporteroient des vivres au camp, seroient en toute sureté. Le Maure & Tiran remontèrent la rivière plus d'une lieue au-dessus du pont, & vinrent après cela droit au camp. Ils demandèrent de leurs moutons plus qu'ils ne valoient, de façon que personne ne les achetoit, & qu'ils y demeurèrent trois jours : pendant lesquels ils s'approchèrent des canons avec leurs moutons ; & Tiran faisant semblant de les regarder, frotta toutes les pieces avec l'onguent qu'il avoit composé. Il avoit la vertu de faire casser tous les métaux ; mais l'onguent perdoit sa force au bout de trois heures. Tiran avoit pris ses mesures ainsi. Quand les Maures voulurent tirer comme à leur ordinaire, toutes les pieces crevèrent. Le roi Escariano fut très-étonné, & trouva cet événement d'un mauvais augure. Pendant ce tems-là, Tiran rentra dans le château avec le Maure ; ils y trouvèrent le général, auquel Tiran conseilla de faire rompre une arche du pont, & de mettre à la place un pont-levis. Après que cela fut fait, il fit construire promptement à l'autre-bout du pont

un retranchement avec de grosses poutres de bois. Tiran monta sur un bon cheval, & marcha avec une lance, droit au camp des ennemis. Il trouva cinq Maures qui se promenoient au soleil, sans aucune méfiance, en voyant un seul homme qu'ils croyoient de leur camp ; avec sa lance il les tua tous cinq. Cette action donna l'alarme au camp : tout le monde courut aux armes, & monta à cheval. Tiran ne s'en embarrassa pas, & tua tous ceux qui se présentèrent ; mais quand il vit que l'armée approchoit, il se retira, toujours en combattant, dans le retranchement qu'il avoit fait faire ; il mit promptement pied à terre. Ceux du château vinrent à son secours, & l'escarmouche commença, de façon qu'il y périt beaucoup de monde de part & d'autre ; mais le nombre des ennemis augmentoit toujours. Tiran fut obligé de se retirer, ce qu'il fit en levant le pont qu'il avoit fait construire. Les Maures détruisirent tout le retranchement. Tiran le fit refaire de nouveau pendant la nuit, & tous les jours la même manœuvre se répéta. Il y avoit deux canons dans le château, que Tiran fit porter à la tête du pont, avec lesquels il tiroit sur le camp, & l'incommodoit beaucoup. Il étoit toujours armé dans le retranchement, & combattoit avec les ennemis. Une nuit il dit au général : Seriez-vous bien aisé que je fisse sortir votre roi du château où il est, &

je le menasse dans quelque autre forteresse, où il fût plus en sûreté? Le général lui répondit : Si tu me fais le plaisir de me mettre en état de disposer à ma volonté de ma bru & de son époux, je te fais le maître de tous mes biens; & supposé que le roi ne récompensât pas un pareil service, je n'en serai pas ingrat. Faites préparer tout-à-l'heure deux chevaux, lui dit Tiran, envoyez-les avec un homme sûr sous cet arbre, en lui montrant un pin; envoyez-en un autre qui les puisse conduire à une demi-lieue d'ici. Tout cela fut fait.

Tiran monta à cheval quand le jour fut venu, & prit avec lui cent hommes armés qu'il fit sortir du retranchement, pendant que ses deux canons tiroient sans discontinuer. Quand ceux du camp virent les cent hommes qu'il avoit fait marcher en avant, ils eurent peur qu'ils ne les vinssent attaquer comme Tiran avoit déjà fait. Ils prirent tous les armes, & marchèrent à eux. L'on combattit vivement de part & d'autre. Enfin les troupes de Tiran furent obligées de rentrer dans le retranchement que les ennemis résolurent d'attaquer. Ils le firent assez vivement pour les suivre jusques sur le pont, persuadés avec raison que s'ils en étoient les maîtres, le château seroit à eux. Dans ce dessein ils laissèrent fort peu de monde dans leur camp. Tiran voyant toute l'armée rassemblée pour l'attaque du retran-

chement, dit au général : Tenez ferme ici, tant que vous le pourrez, pendant que j'irai où je dois aller. Alors il piqua des deux, & fut comme un éclair où le page l'attendoit avec les deux chevaux. Quand il arriva, celui qu'il montoit étoit déjà las, il le donna au Maure, & partit avec le page. Ils traversèrent les jardins sans être vus de personne, & passèrent le long du camp; le page marchant le premier, parce que ceux du château ne connoissoient pas Tiran. Ils approchèrent si près, que le fils du général reconnut le page pour son frère cadet, & défendit qu'on tirât sur eux. Quand ils furent dans le château, ils trouvèrent le roi dans la salle, qui venoit au-devant de lui. Seigneur, lui dit Tiran, montez avec la princesse votre fille tout-à-l'heure à cheval; venez avec moi, je vous menerai en lieu sûr. Le roi prit le cheval du page, mettant la mariée en croupe. Tiran prit la princesse de la même façon; & dans cet état ils sortirent promptement du château, allant à toutes jambes jusqu'à ce qu'ils fussent à une lieue du camp, où la nuit les prit. Alors ils allèrent au pas. Le roi, qui savoit parfaitement les chemins, alla droit à Trémecen, la plus forte place de ses états. Voyant la bonne grâce de Tiran, il voulut savoir par quel hasard il lui rendoit service, & lui dit : Je te prie, brave gentilhomme, de me dire quelle est la raison

qui t'a pu engager à t'exposer, comme tu fais, pour sauver un malheureux roi, & me tirer d'un lieu où je comptois finir mes tristes jours? O fortune, quelle adverfité tu me fais éprouver dans ma vieillesse! Mais pourquoi me plaindre! Mahomet a voulu que ta valeur me délivrât de ce danger. Compte que je reconnoîtrai magnifiquement tes soins. Tiran lui répondit qu'il avoit été touché des larmes de son peuple; qu'elles avoient renouvelé en lui le souvenir de ses propres malheurs; qu'il étoit venu dans un de ses châteaux par l'ordre de son capitaine général, dont il étoit prisonnier. Voilà, seigneur, ajouta-t-il, quelle est ma fortune. Je suis assez heureux d'avoir rendu service à votre majesté j'oublie ce que j'ai souffert. Regardez-moi comme un de vos sujets. Sachant le mérite & les graces de la princesse votre fille, je me suis exposé pour elle. Le roi soupira, & lui répondit: L'on doit faire cas d'un homme dont les actions répondent à l'extérieur. Je te crois doué de toutes les vertus. Je te regarde comme un chrétien sage & brave, qui ne craint point tous les Maures ensemble. C'est pourquoi je te prie d'avoir pitié de ma fille, & de conserver tes jours, fans t'exposer inutilement. O Mahomet! pourquoi ta sainteté m'a-t-elle ôté toute espérance! Tiran lui dit tout ce qu'il crut capable de le consoler. Ils arrivèrent enfin à la ville de

Trémecen, où la joie de revoir leur roi fut extrême. On donna une maison à Tiran, dans laquelle il fut magnifiquement servi. Le roi lui envoya des présens considérables. Tous les chevaliers Maures lui rendirent de grands honneurs. Il vint un jour au palais du roi pour lui demander la permission de retourner auprès de son maître; auquel il devoit fidélité. Le roi lui répondit : Généreux chrétien, je te prie de ne me point quitter. J'ai mandé au capitaine général de se rendre ici, & je t'affure qu'il y fera avant dix jours. Mettons cette ville en état de défense, comme tu le jugeras à propos; & je te promets, sur ma couronne, de te donner la liberté. Tiran se mit à genoux & lui baïsa les mains pour le remercier. La fille du roi, frappée de la bonne mine de Tiran, touchée des services qu'il avoit rendus au roi son père & à elle, & sensible aux applaudissemens qu'il recevoit de tous côtés, desiroit beaucoup que Dieu lui fît la grace de faire mourir son mari, afin de le pouvoir épouser. Elle lui dit donc un jour : Je te prie par Mahomet, heureux chrétien, de vouloir bien me dire quel est ton pays? Tiran lui répondit : Vous méritez les honneurs que l'on vous rend, puisque vous daignez vous intéresser à mon malheureux sort; je suis un chevalier qui ai perdu tout ce que j'avois, sur une galère; mes parens exercent le métier des armes. Plusieurs rois

font morts sous mes bannières. J'étois seigneur, & je suis esclave ; j'avois des serviteurs, & c'est à moi à servir. Ces paroles la touchèrent, ses yeux furent prêts à se remplir de larmes ; elle lui dit : Confie-moi ta fortune & ta naissance. Si la fin de tes malheurs ne dépendoit que de moi, compte qu'ils ne dureroient pas long-tems.

Tiran répondit : J'obéis, que pourroit-on refuser à la plus belle personne du monde, à celle dont les charmes & les perfections pourroient mettre non-seulement les Maures & les Chrétiens en guerre, mais encore le monde entier. Je suis né dans la Basse-Espagne, fils d'un brave chevalier, d'une ancienne maison, & d'une mère belle & suffisamment riche, qui n'ont eu que moi d'enfans, & qui comptent n'en plus avoir, puisqu'ils ignorent si je suis mort ou viv. Leur conversation fut interrompue. La princesse le quitta ; mais ses manières polies & ses discours flatteurs ne lui fortoient point de l'esprit ; & elle en faisoit la comparaison avec la rudesse des hommes de sa nation, qui ne regardoient les personnes de son sexe que comme des esclaves destinées à satisfaire des desirs passagers. Quelques jours après, le capitaine général arriva, charmé de voir le roi, la princesse & son fils échappés du danger auquel ils avoient été exposés. Après qu'il les eut salués, il accabla Tiran de caresses.

Le roi qui l'aimoit beaucoup , demanda sa liberté au capitaine général, le priant d'y mettre un prix. Le général, en reconnoissance de l'obligation qu'il lui avoit, & touché des prières du roi, la lui donna, & le délia de la parole qu'il lui avoit donnée, de ne point le quitter ni lui, ni le pays, qu'il ne lui eût dit par trois fois : *Va-t-en*. Il lui prit les cheveux, & lui dit par trois fois, en effet : *Va-t-en, tu es en liberté*. Après cela Tiran baïsa les pieds & les mains au roi pour le remercier, & lui dit : Seigneur, je vous jure, foi de chrétien, de ne vous point quitter que je n'aie tué ou fait prisonnier le roi Escariano, ou du moins que je ne l'aie obligé à quitter vos états. Le roi & tous les autres furent très-contens de cette parole.

D'un autre côté, le roi Escariano apprenant la façon dont celui de Trémecen & sa fille s'étoient sauvés du château, fut aussi surpris que fâché. Voyant qu'il ne pouvoit s'emparer de sa personne, il résolut de faire la conquête de ses états; & comme il avoit beaucoup de troupes, les villes & les châteaux ne faisoient aucune résistance. Toutes ces nouvelles engageoient le roi de Trémecen à tenir souvent conseil pour voir le parti qu'il auroit à prendre. Chaque jour il augmentoit les fortifications de la ville, qui par elle-même étoit très-forte. On la fournit de vivres pour cinq ans. Mais tous

les habitans se regardoient comme perdus , parce que leur nombre n'étoit pas suffisant pour se défendre. Tiran proposa un jour au roi dans son conseil de l'envoyer comme ambassadeur au roi Escariano , afin qu'il pût examiner en quel état étoient ses troupes , comment il les disciplinoit , & juger de quelle façon on pourroit les attaquer. Tout le conseil approuva cette résolution , quoiqu'il y en eût quelques-uns qui craignissent qu'il ne demeurât avec les vainqueurs. Tiran se prépara & partit suivi de beaucoup de monde. Il fut droit au lieu où étoit le roi Escariano. Quand il fut devant lui, il lui dit avec un maintien fier & d'un ton ferme : Roi Escariano , ne fois point étonné si je ne t'ai pas salué , car l'homme ne doit rien à son ennemi capital. Le roi de Trémecen m'envoie ici , parce qu'il a souvent entendu dire du bien de toi , & qu'il te regarde comme un des plus sages rois du monde. Il est étonné de ce que tu as pris les armes contre lui. Il croyoit ne devoir attendre que des actes de justice d'un aussi grand prince que toi ; il pense donc que , si tu consultes le fond de ton cœur , tu auras honte de ta conduite & du tort qu'elle a fait à ta réputation. Car enfin un roi sans foi , & qui sans sujet en veut détrôner un autre , est un tyran. Si tu veux , je t'offre le combat corps -à- corps , ou bien à quelqu'un de tes chevaliers , pour te prouver

l'injustice de ta cause. Si personne ne le veut accepter, ne crois pas qu'aucune crainte fasse parler le roi de Trémecen, ni qu'il redoute le moins du monde, ni toi, ni ta puissance; ton empire ne se terminera pas sans une juste récompense. Saches que lui & toutes ses troupes sont disposés à te bien recevoir, moyennant la grace de Dieu, qui protège ordinairement ceux qui ont la justice de leur côté. Je ne doute pas que ton action ne cause la ruine de tes états, & que tes veuves ne pleurent incessamment ta mort. Le roi qui m'envoie te demande donc le sujet de ta venue dans ses états, afin qu'il puisse le faire écrire, & que l'avenir soit au fait de ton injustice. Le roi lui répondit : Tu es bien hardi, chevalier, tel que tu sois, de venir devant moi sans en avoir la permission, & de me tenir des propos si insolens. Sans la fureté que l'on doit aux ambassadeurs, je te ferois payer cher la hardiesse de tes discours. Mais je veux que ton maître sache que c'est avec raison que je suis venu l'attaquer. Il n'ignore pas que j'ai traité il n'y a pas long-tems, par le moyen de personnes nobles, du mariage de sa fille avec moi, & qu'il avoit même pris jour pour terminer. Il a violé lui-même sa parole, & m'a fait le plus cruel outrage. Comment peux-tu donc dire que ma conduite est injuste, moi qui ne dois pas avoir un moment de repos que je

ne l'aie fait périr ? Je fais que la fortune dispose souvent autrement qu'on ne l'espéroit : mais la crainte des hafards doit-elle m'empêcher de soutenir une cause juste ; & puis-je périr pour une plus belle cause que pour la possession d'une princesse aussi accomplie que Smaragdina ? Je fais que tu es chrétien , je suis donc charmé de te parler d'elle , j'en parlerois un an de suite sans m'ennuyer ; & si tu as aimé dans le cours de ta vie , tu peux t'imaginer ce que je souffre. Pendant que j'étois jeune , j'avois auprès de moi trois moines de S. François , docteurs en théologie , qui me propofoient souvent de me faire chrétien. Je fais bien que cette loi est plus noble & meilleure que la nôtre ; aussi je l'aurois suivie , mais ma mère qui pleuroit tous les jours devant moi , obtint enfin que je renvoyasse les moines. Je puis t'assurer que j'aime cette vertueuse demoiselle avec tant d'ardeur , que j'en deviendrai possesseur , ou que j'y périrai. Toi qui la connois , comment peux-tu penser que je me laisse enlever une personne aussi accomplie ? Il lui rapporta ensuite beaucoup d'exemples mémorables de ce que l'amour avoit fait entreprendre pour les plus célèbres beautés dont il est parlé dans l'histoire , la fable & les romans ; il avoit appris ces faits dans ses conversations avec les trois moines de S. François. Il finit en lui disant : Celle que j'adore leur est infini-

ment supérieure, j'ai commencé la guerre pour l'avoir, je ne la finirai point que je ne l'aie. Voilà toute la réponse que j'ai à te faire. Il lui tourna ensuite le dos sans vouloir l'écouter plus long-tems. Le soir, ayant appris que Tiran avoit été esclave, il voulut s'éclaircir s'il étoit homme de naissance, & s'il avoit tenu un rang considérable, comme on le disoit. Pour cela, il le fit inviter à dîner pour le lendemain. La table fut couverte de mets de toute espèce, depuis les plus délicats jusqu'aux plus grossiers; & il avoit donné ordre que l'on observât la même différence dans la façon de les apprêter, afin de juger par le choix que feroit Tiran, s'il étoit accoutumé de se trouver à de bonnes tables. Il s'aperçut d'abord du dessein d'Escariano, & par le choix des plats auxquels il toucha, il ne lui laissa plus aucun doute sur la noblesse de sa naissance. Après le repas, Escariano le conduisit dans une tente, où il y avoit un grand monceau de ducats d'or, un autre de monnoie blanche, & un autre de vases d'argent & de pierres précieuses; il y avoit aussi beaucoup de harnois, & dix chevaux superbement enharnachés. On voyoit devant ce pavillon une barrière, sur laquelle étoient trois éperviers. Quand ils furent dans cette tente, le roi lui dit : Je suis dans l'habitude de donner à ceux qui viennent en ambassade auprès de moi, la permission de

prendre ce qu'ils aiment le mieux, & en aussi grande quantité qu'ils en ont envie. Prends donc ce qu'il te plaira; & plus tu prendras, plus je te ferai obligé. Tiran, pour obéir au roi, choisit celui des trois éperviers qui lui parut le meilleur. Le roi fut très-étonné de ce procédé, & ne douta plus que la noblesse de ses sentimens & de sa naissance ne répondît à celle de sa figure; il auroit fort désiré le retenir à sa cour; mais il ne lui en témoigna rien, parce qu'il le crut incapable de manquer à sa parole. Tiran retourna auprès du roi de Trémecen, auquel il raconta fidèlement tout ce qui s'étoit passé. Le roi lui demanda si l'armée de son ennemi étoit forte. Seigneur, lui répondit-il, je ne puis vous le dire positivement, car je ne les ai pas vus ensemble, mais il leur est venu du secours, je peux bien avoir vu quatre-vingt mille hommes. On tint conseil; il fut résolu que le général & Tiran prendroient les dix mille combattans qui restoit, les autres ayant déserter, ou ayant été tués; & qu'ils se jetteroient avec cette troupe dans Asinaque, place si importante, que tout le royaume eût été perdu, si les ennemis s'en étoient emparés. En effet ils marchèrent pour la prendre. Tiran fit usage de tout son savoir pour fortifier la place; il fit faire des barrières, & du côté le plus foible, des chemins souterrains pour fortir de la ville sans en ouvrir les portes. Ces

chemins répondoient à un jardin voisin de la ville. Quand le général vit toutes les ruses & les fineses que Tiran employoit, il fut dans l'admiration, & disoit qu'il n'avoit jamais vu d'homme aussi expérimenté dans la guerre. Pendant qu'ils attendoient les ennemis, le roi de Trémecen étoit dans la ville où il ne manquoit de rien. Escariano soumettoit tout ce qui se présentoit devant lui. Un juif, le plus riche qui fût dans la ville de Trémecen, en sortit alors sans qu'on s'en apperçût, & fut trouver le roi Escariano, auquel il proposa de lui livrer son ennemi, & par-conséquent de le rendre maître de ses états, tout ce qu'il pourroit faire sans cela étant inutile. Nous ferons, continua-t-il, un traité ensemble, & sans courir aucun risque, je remettrai le roi & sa fille en ta disposition. Escariano regarda ce discours comme une fable, & lui répondit qu'il ne croyoit pas qu'il pût lui tenir sa parole; mais que s'il le faisoit, il lui promettoit, foi de roi, de l'élever en un lieu plus haut qu'aucun autre homme de son royaume. Mais, ajouta-t-il, tu ne pourras en venir à bout, & tu feras mieux de t'en retourner, que de me donner la honte d'échouer dans une pareille entreprise, comme je ferois en me confiant à la parole d'un juif. Il lui répondit : Tu fais bien, seigneur, qu'il y a beaucoup d'événemens qu'il faut abandonner à la fortune, & sur-tout dans les entre-

prises de guerre, où l'on ne peut tout prévoir; aussi tout chevalier qui ne voudra rien donner au hasard, n'augmentera jamais sa réputation; & si tu veux penser à ma proposition, tu verras qu'elle est aussi simple qu'aisée. Pour ta sûreté je te donne mes trois enfans en ôtage, & je donnerai ma fille en mariage à un juif qui vend de l'huile dans ton camp; il est jeune & bien fait, il loge avec le grand prévôt; donne-lui cette charge, je te fais entrer dans la ville. J'ai une porte dans ma maison, qui donne sur les murs de la ville; personne ne la garde que moi, je puis faire entrer par-là deux cent mille combattans. Le roi frappé de ces dernières paroles, dit au juif: Comment pourras-tu me livrer le roi & sa fille? car j'ai entendu dire qu'ils étoient enfermés dans un château très-fort & bien muni. Si tu as fait attention à ce que je t'ai dit, lui répliqua le juif, tu auras vu que je ne t'ai point parlé du château, je n'ai promis de te livrer que la ville, le roi & tous ceux qui sont avec lui; car il habite au palais dans la ville, & ne compte se retirer dans le château que lorsqu'il y sera contraint. Ce sont toutes choses dont je répons, & que je suis très-certain de faire réussir. Ils convinrent de tous leurs faits. Après quoi le roi lui promit de le combler de biens, s'il faisoit réussir son mariage. Sur le champ il fit venir le prévôt, c'étoit un chevalier chargé de faire venir

les vivres au camp. Le roi lui demanda s'il connoissoit un juif qui vendoit de l'huile. Le prévôt lui répondit qu'il y en avoit un qui autrefois avoit été favetier. Va promptement le chercher, lui dit le roi. Quand il fut en sa présence, il le prit en particulier, & lui demanda de quel pays il étoit. Il lui répondit que suivant ce qu'il en avoit entendu dire à son père, il y avoit long-tems qu'ils étoient ses sujets. Eh bien, dit le roi, puisque tu es mon vassal, je veux récompenser ceux qui me servent, je te marie avec Jamille, la fille du juif Jacob, le plus riche marchand de Barbarie; elle aura douze mille ducats d'or en dot, & deux mille qui me feront donnés pour mes éperons; tu dois m'être très-obligé. Le juif lui répondit comme ne trouvant pas la plaisanterie bonne; il l'assura de plus qu'il ne pouvoit se déterminer à faire une telle faute. Comment donc! lui dit le roi. Vous devez favoir, seigneur, lui répliqua-t-il pour excuser son refus, qu'il n'y a que trois races desquelles descendent ce que nous sommes aujourd'hui de juifs, depuis que nous avons crucifié le saint homme appelé Jesus. L'une est celle de ceux qui décidèrent sa mort, & que l'on reconnoît aux mouvemens continuels qu'ils se donnent, car ils ne peuvent goûter le repos ni du corps ni de l'esprit; ils joignent à cette inquiétude une grande effronterie. L'autre race vient de

ceux qui l'exécutèrent ; on reconnoît ceux-ci à leur vue égarée , qu'ils ne peuvent fixer , fans ofer regarder en face , encore moins lever les yeux au ciel , comme est celui que vous voulez me donner pour beau-père. La troisième, est celle qui descend de David ; il est vrai que ceux-ci étoient alors à Jérusalem , mais ils n'y donnèrent point leur consentement , & se retirèrent , émus de pitié , dans le temple de Salomon , pour ne pas voir une si grande injustice ; ils sont affables & doux , ils peuvent regarder de tous côtés. Je descends de ceux-ci ; par-conséquent il me paroît que je ne dois point me méfallier en épousant sa fille. Le roi ne voulut pas le contraindre ; mais il le pria de répondre du moins avec politesse à dom Jacob. Il les fit ensuite venir l'un & l'autre en sa présence , & dit au marchand que celui-ci consentoit au mariage ; mais le plus jeune ne dit pas un mot. Le marchand voyant que le roi lui-même le disoit , ne douta pas que la chose ne fût faite. Après cela le roi convint avec le marchand juif , que le seize du mois , à minuit , il se trouveroit auprès de la ville de Trémecen pour s'en emparer. Escariano s'y rendit , comme il en étoit convenu , avec ses généraux ; & le juif , dans l'espérance de marier sa fille , ne l'avoit pas oublié ; il ouvrit promptement la porte de la synagogue , & toutes les troupes entrèrent en foule. Le roi marcha

droit au palais, ils trouvèrent une grande résistance, cependant ils passèrent tout le monde au fil de l'épée. Le roi, ses fils & le marié eurent le même sort, il n'y eut que la fille à laquelle on fit grace. Ils attaquèrent ensuite le château, mais ils ne purent le forcer. Escariano ne se trouvant pas trop bien dans la ville, résolut d'y laisser la moitié de son armée pour la garder, & partit avec la demoiselle qu'il conduisit, malgré la douleur qu'elle éprouvoit de la perte de toute sa famille, dans un fort imprenable, il y mit une bonne garnison, & revint à Trémecen avec le reste de ses troupes. Cette terrible nouvelle vint aux oreilles du général & de Tiran, toutes leurs troupes tombèrent dans le désespoir, & disoient tout haut, que puisque leur roi étoit mort, il valoit mieux se rendre à Escariano, que de soutenir la guerre; que c'étoit un moyen pour obtenir bon quartier. Tiran dit au général qu'il ne lui conseilloit pas d'en agir ainsi, qu'il avoit encore dix mille combattans, la ville où ils étoient, & quelques châteaux: qu'ainsi il pouvoit se défendre, après quoi il obtiendrait plus aisément qu'on lui rendit son propre château, & quelques autres encore pour faire finir la guerre. Le général trouva son conseil très-bon. Mais il ne pouvoit se consoler de son fils ni de son roi. Tiran ne pouvoit comprendre comment cette ville avoit été prise avec les troupes

& les commandans qu'il y avoit laissés. Il vint un homme qui s'étoit sauvé du massacre, qui leur apprit la trahison du juif, ajoutant qu'Escariano l'avoit fait arrêter, & avoit saisi tous ses biens, disant que puisqu'il avoit trahi son seigneur, dans la crainte qu'il ne lui en fît autant, il vouloit que tout nud & frotté de miel, on l'attachât à une très-haute potence, & que le lendemain il fût écartelé, & donné à manger aux chiens; ce qui fut exécuté. Tiran ayant su que les troupes étoient dans la ville & dans les lieux voisins, & qu'Escariano avoit emmené la fille du roi dans le château fort du mont de Tuber, prit avec lui deux hommes qui connoissoient parfaitement bien le pays; il les fit monter sur de bons chevaux, & les mit en embuscade dans une maison que l'on appelloit la vieille mosquée, sur le chemin du mont de Tuber.

Quand il fut grand jour, il leur ordonna de prendre deux Maures, afin de savoir ce que faisoit le roi, où il étoit, & comment il vivoit. Il apprit qu'il étoit avec la nouvelle reine dans le château, avec soixante cavaliers de garde; mais qui ne la faisoient ni le jour ni la nuit; & qu'en bas, dans le bourg, il y avoit mille hommes d'armes. Tiran, instruit de ces détails, retourna au château pour voir en quel état il étoit: après quoi il fut à la ville, & prit avec lui cent hommes qui portoient des outils, &

les plaça sur un pont, avec ordre de le rompre au cas qu'ils vissent venir les ennemis, afin de les empêcher de passer la rivière, ou du moins de les arrêter, & de les obliger d'aller chercher un passage éloigné d'une grande journée. Il y avoit trois jours de marche du château où étoit le roi, à la ville de Trémecen, & de ce même château à celui où étoit Tiran, il n'y avoit que neuf lieues. Après cette disposition, Tiran marcha avec tout ce qu'il avoit de troupes droit au mont de Tuber. On prit les armes quand on les vit paroître, & l'on fortit pour les combattre. Mais Tiran & le général ne voulant pas risquer un combat, ils firent couler leurs troupes autour du château; de façon qu'ils prirent beaucoup de bétail, après quoi ils revinrent à la ville. Tiran venoit très-souvent à ce château, il y demouroit deux ou trois jours; & quand il n'avoit plus de vivres, il s'en retournoit. Il fortit un jour de la ville enveloppé dans ses tristes pensées, occupé de la princesse qu'il avoit quittée, des dangers de Plaisir de ma vie, de son esclavage & de celui de tous ses parens. Dans cet état, il vit sortir un esclave chrétien d'Albanie, qui s'affligeoit beaucoup, parce que son maître l'avoit cruellement battu en l'envoyant travailler au jardin qu'il avoit auprès de la ville. Tiran qui le connoissoit pour lui avoir parlé plusieurs fois, en eut pitié, & le trouvant assez sage

& assez discret, il l'appella, & lui dit, n'ayant personne à qui pouvoir se confier : La fortune se plaît encore plus à tourmenter ceux qui n'ont pas de courage, que les autres. Le souvenir de mes malheurs me rend sensible aux tiens. Tu peux m'être utile, faire ton bonheur, & mériter mon estime ; car je te crois brave, ou je serois trompé. Je te demande de faire ce que je te dirai, & de m'obéir en tout. Pourvu que tu aies la résolution de te laisser battre de verges dans le camp, & de te laisser couper les oreilles, je suis sûr de prendre par ton moyen le château du mont de Tuber, où est le roi Escariano. Si la chose réussit, tu seras riche à jamais. Au cas que mon dessein ne réussisse pas, tu seras libre, & tu vivras avec moi, sans que je te laisse manquer de rien. L'esclave chrétien lui répondit promptement : Dieu seul connoît mon cœur. Vous m'avez consolé par ce que vous venez de me dire, & je vous suis si obligé, qu'il n'y a rien que je n'entreprenne de tout ce que vous me commanderez, indépendamment même de l'espérance que j'ai de recouvrer ma liberté, car la vie que je mène est d'autant plus affreuse, que c'est l'amour qui est la cause de ma captivité, & qu'elle me sépare de tout ce que j'aime. Ordonnez donc, aucun danger ne me peut arrêter. Tiran, touché de sa bonne volonté, lui dit ; Je te promets, foi de chevalier, de ne point

manger que je ne t'aie mis en liberté. Sur le champ il fut parler au général, & le pria de lui permettre de racheter l'Albanois pour cent ducats.

Le lendemain ils partirent avec leurs troupes pour aller, comme ils avoient fait les autres fois, au mont de Tuber. Mais les ennemis étoient si accoutumés à les voir, qu'ils n'y faisoient presque aucune attention, d'autant que n'ayant aucune sorte d'artillerie, ils ne pouvoient leur faire aucun mal, & qu'ils savoient bien qu'ils ne pouvoient pas demeurer long-tems dans cette place; car l'armée qui étoit dans Trémecen, les auroit chassés. Aussi, avec la permission de leurs chefs, leurs soldats se parloient souvent. Un jour le roi envoya deux chevaliers qui promirent au général & à Tiran, tout ce qu'ils voudroient, s'ils traitoient avec lui. Ils répondirent qu'ils vouloient venger la mort du roi & de ses enfans. Quand le pour-parler fut fini, on apporta la collation, comme ils avoient coutume de faire. C'étoit le jour même qu'il avoit pris avec l'Albanois pour faire ce qui suit. Après la collation, il s'approcha du lieu où étoit l'argenterie, & il prit un grand gobelet de vermeil. Celui qui avoit le soin de la vaisselle, fit de si grands cris, que Tiran, qui s'entretenoit avec des gens du château, demanda ce que c'étoit. Ils apperçurent alors l'Albanois qui fuyoit, & plusieurs personnes qui couroient après

lui. Ils le virent prendre, & conduire au général. Celui qui avoit soin de la vaisselle le tenant aux cheveux, lui dit : Seigneur, je vous demande justice de ce voleur qui m'a dérobé ce vase d'argent. Tiran laissa parler le premier le général, qui dit : J'ordonne qu'il soit pendu. Tiran dit : Mais, général, nous sommes dans un tems où nous ne devons faire mourir personne, qu'en bataille. Je vous prie de changer la peine, & d'ordonner qu'il soit fouetté par le camp, & qu'on lui coupe les oreilles. Ce qui fut fait en présence des chevaliers du château, qui s'entretenoient avec lui. Après cela on lui attacha le gobelet au cou, en le fouettant autour du camp; la troisième fois qu'il passa devant le château, il fit un si grand effort qu'il se détacha les mains, & s'enfuit dans la forteresse. Le prévôt du camp courut après lui comme pour le rassurer; mais il se laissa tomber, & lui donna le tems de se retirer sous le feu de la place, qui le défendit si bien qu'on ne put le reprendre. On mena au roi l'Albanois : il fut touché de le voir ainsi nud, fouetté & les oreilles coupées.

Comme il étoit tout en sang, la reine fut émue de son état, lui fit donner de quoi s'habiller, & le roi le prit à son service. Tiran fit semblant d'être très-faché de sa fuite, il dit aux chevaliers qui étoient avec lui, de le redemander au roi, & que

s'il ne vouloit pas le lui rendre, il ne feroit aucun quartier aux prisonniers, qu'il leur feroit couper les pieds, les mains, le nez & les oreilles. Le roi lui fit répondre qu'il prît garde de ne point commencer une guerre fans quartier, parce qu'il pourroit lui-même être traité plus mal que les autres. Tiran, après cela, rompit la conférence, & retourna à la ville avec ses troupes. L'Albanois, pour expliquer son histoire, dit au roi : Je suis au désespoir, & j'aurois mieux mourir que de vivre dans l'état honteux où l'on vient de me réduire. Il n'y a rien que je ne fisse pour me venger de ce traître de général, qui m'a obligé, en me faisant mourir de faim, à devenir coupable. Et si votre excellence me permet d'aller & de venir, je l'instruirai de tous les projets des ennemis, afin que leur malheur leur fasse éprouver le même traitement que le roi de Trémecen. J'y consens de bon cœur, répondit Escariano ; & sur le champ il ordonna à toutes les gardes de le laisser entrer & sortir quand il le jugeroit à propos. Cependant il demanda conseil à plusieurs chevaliers, qui lui dirent que cet homme avoit été si fort offensé qu'il ne négligeroit rien pour la ruine des ennemis ; mais que cependant il falloit prendre garde à sa conduite. L'Albanois sortit par une fausse porte du château, & sans être vu de personne, il se rendit auprès de Tiran, & lui

rendit compte de tout ce qui se passoit. Tiran lui donna sept ducats d'or, & trois réales & demie, avec de la petite monnoie, une épée & un petit panier de pêches; car il n'y en avoit point dans tout le pays, puisqu'il avoit fait couper les arbres, & gâter les jardins autour du château. Il lui dit, afin de mériter la confiance du roi, de lui apprendre en secret qu'il faisoit faire beaucoup de pain, parce qu'il devoit être trois ou quatre jours devant le château. L'Albanois s'en retourna. Le roi le reçut bien. Il présenta les pêches à la reine, elles lui firent plaisir, & il en fut plus de gré à l'Albanois, que s'il lui avoit donné une ville; car il ne l'avoit pas vue rire, ni prendre plaisir à rien depuis qu'elle étoit en sa puissance. Quoiqu'il passât la journée à lui dire les choses les plus tendres, elle lui répondoit avec une tristesse qui témoignoit combien elle étoit affligée de sa situation.

Quand la reine se fut retirée dans sa chambre, l'Albanois montra au roi l'argent qu'il avoit, & dit: Voilà ce que j'ai gagné sur un des ennemis de votre majesté, & si je sors souvent, je suis sûr d'en rapporter encore davantage; car j'ai un parent très-proche qui sert ce maudit général, & qui m'apprend tout ce qui se passe. Il m'a dit que l'on fait cuire du pain, & que l'on prépare des vivres pour venir ici. Vous avez du tems pour rompre & pour dé-

ranger leurs projets; & si vous joignez la ruse aux forces que vous avez, que ne ferez-vous point? Ce fera le moyen de faire la conquête du monde. Le roi fut très-content des discours de l'Albanois, & lui dit : Je verrai bientôt si ton parent ne t'a pas trompé. Trois jours après, Tiran arriva & vint se poster où il étoit ordinairement. Le roi eut dès-lors une très-grande confiance en l'Albanois. Il lui remit une des principales gardes du château, qu'il lui donna avec sept hommes d'une fidélité reconnue. Quand l'Albanois étoit de garde, ce qui lui arrivoit tous les cinq jours, il avoit toujours quelque chose à manger & à boire, dont il faisoit part à ses camarades. Tiran demeura trois jours devant le château, après lesquels il s'en alla. Cela dura l'espace de deux mois, toujours allant & venant, sans presque jamais faire de mal à personne. Le roi envoyoit souvent l'Albanois au camp de Tiran, pour qu'il lui apportât des fruits & des confitures pour la reine. Un jour il lui apporta une charge de vin, & une épée teinte de sang, & lui dit : J'ai su que le général faisoit porter beaucoup de vin dans la ville, j'ai été sur le chemin, & j'ai donné un si grand coup de pierre à un muletier, qui s'est amusé derrière les autres, que je l'ai jetté par terre; après quoi je lui ai donné tant de coups de bâton que je l'ai laissé pour mort. Je lui ai pris cette épée, & cette charge
d'excellent

d'excellent vin. Je vous demande la permission , continua-t-il , de tenir un petit cabaret , & quand j'aurai vendu cette marchandise , je leur en prendrai d'autres. Enfin je leur ferai tout le mal que je pourrai. Le roi y consentit. Beaucoup de Maures venoient boire chez lui. Toutes les nuits qu'il montoit la garde , il portoit un flacon de ce vin , qu'il donnoit à ses camarades , charmés d'être avec lui.

Lorsque Tiran eut vu quelle étoit la confiance que l'on avoit à l'Albanois , il pensa à exécuter son entreprise. Ce fidele chrétien avoit fait faire une boîte de fer percée de plusieurs trous , & la nuit qu'il avoit choisie pour l'expédition , dans laquelle il étoit de garde , il mit des charbons allumés dans la boîte ; le vent qui souffloit par les trous les empêchoit de s'éteindre. Il enveloppa la boîte dans du cuir , & la mit sur son estomac. Ceux qui faisoient la garde sur la tour de l'Eperon buvoient. Pendant ce tems-là , il posa la boîte dans un trou de la muraille , & battoit le tambour à l'ordinaire. Comme il avoit mis dans le vin de quoi les faire dormir , ils s'endormirent bientôt , & ne se réveillèrent jamais. L'Albanois les voyant en cet état , prit la boîte où étoit le feu , il en cacha trois fois la lumière sous une capotte , & trois fois il alluma une paille par le trou qui regardoit du côté du camp. A ce signal , dont il étoit convenu avec Tiran , il

avança avec un peu de troupes ; mais soutenu du reste en cas de besoin. Tiran approcha seul du pied de la tour de l'Eperon, il trouva une petite corde que l'Albanois avoit laissé pendre, & dont il avoit attaché l'autre bout à sa jambe, afin de pouvoir être réveillé, si par malheur il s'endormoit. Cependant il battoit toujours sur la caisse. Il ne sentit pas plutôt que l'on tiroit la corde, qu'il vint aux crenaux de la tour, & tira la corde à laquelle le chevalier avoit attaché une échelle de corde. Par ce moyen il en lia fortement deux aux crenaux. Tiran monta le premier. Quand il vit ceux qui dormoient, il dit à l'Albanois : Que ferons-nous de ces hommes-ci ? Laissez-les, lui répondit-il, ils ne nous feront aucun mal. Malgré cela Tiran les voulut voir, & s'aperçut qu'ils avoient la tête coupée. Pour lors ils firent monter leur troupe, & donnèrent le tambour à un de ceux qu'il avoit amenés. Ils laissèrent suffisamment de quoi garder la tour, car ils étoient montés au nombre de cent soixante. L'Albanois marcha le premier, & descendit à la chambre du commandant, qui surpris du monde qu'il voyoit, se leva tout nud enchemise avec l'épée à la main. Il fit peu de défense ; car Tiran lui fendit la tête avec une hache d'armes qu'il portoit. La femme du commandant fit de grands cris ; mais l'Albanois qui se trouva auprès d'elle, la traita comme son mari venoit de

l'être. Ils allèrent ensuite par tout le château, dont ils fermèrent toutes les portes.

Le bruit du tambour étoit si grand, qu'il empêchoit d'entendre ce qui se passoit ; il montèrent sur les tours. Ceux qui faisoient la garde les laissoient approcher, les croyant de la garnison ; & quand ils étoient auprès d'eux, ils les jettoient par-dessus les creneaux. Il y en eut un qui tomba dans le fossé. Soit le bonheur, soit l'eau qui le garantit, il en fut quitte pour la peur, & courut en porter l'alarme dans le bourg. Tout le monde se leva. On ignoroit dans le château ce qui s'y passoit, qu'on le savoit aux environs. Un homme qui logeoit dans les chambres basses, entendit cependant la chute de celui qui étoit tombé dans l'eau, ce qui joint au bruit que les troupes de Tiran ne pouvoient s'empêcher de faire, l'engagea de faire de si grands cris, que tout le château fut averti ; mais ils trouvèrent les portes de leurs chambres fermées. Le roi qui étoit couché avec la reine, se renferma dans la principale tour, quoiqu'il n'eût qu'une chambrière avec lui. Quand le jour fut venu, Tiran fit mettre des bannières, & fit faire des feux sur les tours en signe de réjouissance. Tous ceux qui étoient dans les villages voisins prirent la fuite. Le général voyant la prise du château assurée, les chargea dans leur fuite. Il en prit un grand nombre. Il plaça ses troupes

dans les mêmes quartiers que les ennemis occupoient. Ensuite il vint au château, & vit avec étonnement qu'il n'avoit aucun des siens ni tué, ni blessé; car Tiran conduisoit si bien ses entreprises, quelques difficiles qu'elles pussent être, que rien ne lui étoit impossible. Le général ne put s'empêcher de lui dire : Comment pourrai-je jamais faire ton éloge, brave chevalier que le ciel a mis au monde ? L'obligation que j'ai à ton mérite ne peut se concevoir. Tu me mets en état de venger mon fils & mon roi. J'espère que tu voudras m'aider jusqu'à la fin. Faisons souffrir au roi Escariano les supplices que mérite sa barbarie, & que cette indigne princesse, jadis ma bru, qui a reçu dans ses bras le meurtrier de son mari & de son beau-père, l'accompagne à la mort. Ce sort est dû à leurs crimes, & leur perte m'est nécessaire pour m'affurer un trône que je devrai à ta valeur, & que je veux partager avec toi. Tiran lui répondit : Les loix de la chevalerie défendent de rendre de sang-froid le mal pour le mal, encore moins lorsque l'on a pour ennemi un brave chevalier, qui n'a rien fait qu'en une juste querelle. La guerre qu'a faite à votre maître le roi Escariano étoit bien fondée. J'en fus instruit lorsque j'allai en ambassade auprès de lui. Si la fortune, qui n'accompagne pas toujours la bravoure, l'a fait tomber entre vos mains par le sort

des armes, ne devons-nous pas avoir quelque pitié de sa jeunesse & du courage qu'il nous a fait voir ? Songez que nous sommes environnés de ses troupes ; qu'elles sont maîtresses de tout le royaume ; que ces troupes se feront un devoir de venger sa mort , & que les rois ses alliés se croiront obligés à les soutenir. Quant à la princesse qu'il a contrainte de l'épouser , ses malheurs sont-ils des crimes ? Et d'ailleurs , n'est-elle pas le sang de vos rois ? N'est-elle pas votre reine ? Faut-il nous déshonorer à jamais l'un & l'autre par un crime qui ne servira qu'à nous rendre odieux à toute la terre ?

Enfin Tiran parla si bien au général , qu'il lui fit sentir que le projet qu'il avoit formé , étoit indigne d'un chevalier. Le meilleur conseil que je puisse donner , reprit-il , c'est de garder avec soin le roi & la reine , qui sont en notre pouvoir avec tous les chevaliers de sa cour. Alors ils allèrent à la principale tour. Le roi ne vouloit pas se rendre , qu'on ne lui donnât sûreté de la vie & de ses membres. Il se regardoit comme mort , parce qu'il avoit fait périr le roi de Trémecen. Eh bien , dit Tiran , laissons-le faire , la faim le rendra bientôt raisonnable. Mettons toujours ces chevaliers sous bonne garde. Après cela , ils visitèrent le château , qu'ils trouvèrent muni de toutes sortes de vivres pour sept ans , avec une belle fontaine qui sortoit du sable. La nuit approchoit

Le roi Escariano touché de pitié pour la reine , appela par une petite fenêtré , & dit : Puisque vous ne voulez point me donner de quartier , lequel de vous est chevalier , afin que je puisse me rendre à lui ? Seigneur lui répondit Tiran , voilà le général qui est brave chevalier. Je ne peux avoir affaire à lui , répondit-il ; mais que je te fasse chevalier , & je me ferai ton prisonnier. Je ne puis l'être deux fois , dit Tiran ; j'ai été armé par le généreux roi d'Angleterre , qui brille au-dessus des autres rois de la chrétienté , comme la lune au-dessus des étoiles. Le roi le reconnut alors pour l'ambassadeur avec lequel il s'étoit entretenu. Il lui dit : Promets-moi la vie , afin que je puisse faire acte de chevalier & de roi. Tiran lui répondit , qu'il pouvoit la lui promettre pour un mois , du jour qu'il se rendoit à lui ; il en jura sa foi. Le roi lui en fut aussi obligé que s'il lui avoit donné la liberté. Il vint au bas de la tour , il ouvrit la porte ; & l'épée à la main , il demeura sur le feuil , & dit : Je ne me plains point de la mauvaise fortune qui me réduit en l'état où je suis ; je ne m'en prends qu'à la faute que j'ai commise de m'être fié à un inconnu. Ma jeunesse & mon imprudence m'ont réduit dans l'état où je suis. Puisque tu ne veux pas que je te fasse chevalier , fais-moi venir ce petit enfant qui me paroît n'avoir pas plus de cinq ans , & dont le père est

boulangier. Quand on le lui eut amené, il le fit chevalier, le baïsa sur la bouche, & se rendit à lui. Après cela il dit : Vous pouvez à-présent recevoir l'ordre de cet enfant, & faire de moi ce que vous voudrez. Le général dit : Prenez-le, capitaine chrétien, faites-le porter dans une forte prison. A Dieu ne plaise, répondit Tiran, que je touche un roi pour lui faire de la peine, je m'attirerois trop de reproches des chevaliers. Je veux bien les secourir; mais je ne veux ni les mettre en prison, ni les faire périr. Le général lui dit, qu'il ne lui faisoit cette proposition, que pour lui faire honneur. Tiran lui dit, qu'il pouvoit accorder cette faveur à son fils. Le général ne s'embarraffa pas d'en dire davantage; il prit le roi, le conduisit dans une chambre, & le fit enfermer. Tiran en fut très-fâché; mais il ne dit rien, dans la crainte de l'irriter encore davantage. Quand le roi fut dans les fers, ils entrèrent dans la principale tour, ils trouvèrent la triste reine qui pleuroit continuellement. Elle fut quelque tems sans avoir la force de parler. Elle leur dit à la fin :

Ainsi que le vent augmente le feu, ainsi votre vue a redoublé mes douleurs, elle rappelle à mon esprit plus vivement encore la perte de mon père, de mes frères & de mon mari. Je ne desire que la mort, & depuis mes malheurs, je ne connois que les larmes. Voyez l'état où la douleur m'a ré-

chute. Mes cheveux font épars, mes habits font inondés de mes pleurs. Je ne vous demande aucune grace que celle de me faire mourir, afin que j'aie trouver mon père, car jamais femme ne fut plus malheureuse que moi. Tous les assistants la conso- loient de leur mieux. Ils furent ensuite visiter le tré- sor du roi, dans lequel ils trouvèrent cent cinquante-deux mille marcs d'or ; ce qui n'est point éton- nant, car il étoit fort riche, & il avoit beaucoup augmenté son trésor dans la ville & dans le royau- me de Trémecen. Tiran fit choix des femmes les plus qualifiées parmi les Maures, & les donna à la reine pour la servir. Le roi pour lors voulut parler aux généraux, & faisant venir le petit enfant qu'il avoit fait chevalier, il leur dit : Puisque la fortune a voulu me réduire dans l'état où je suis, il ne me reste qu'une chose à faire. Celui à qui je me suis rendu prisonnier n'a pas de bien, il n'en peut espérer ni de son père ni de sa mère, je veux lui en donner avec votre permission. Je lui assure donc sur mes biens vingt mille doubles ducats d'or de re- venu pour tout le tems de sa vie. Il en fit écrire un acte public avec la signature de deux alcaides, comme témoins ; il y ajouta une donation de toutes ses terres & de son royaume à la reine Sma- ragdina sa femme. Faites à-présent, poursuivit-il, tout ce que vous voudrez de moi, je recevrai pa-

tiemment la mort, d'autant que je crois que vous ne me priveriez pas de la sépulture. Mais je vous demande en grace de me faire venir ce méchant homme qui m'a si bien trompé, quoique je lui pardonne de bon cœur. Quand l'Albanois fut en sa présence, il lui dit : Qu'est devenue la parole de mauvais chrétien que tu m'as donnée d'être fidele ? Ton général doit bien s'attendre, si jamais il a de la confiance en toi, à recevoir un traitement pareil au mien. Par où avois-je mérité de toi la trahison que tu m'as faite ? Je vais mourir ; j'ignore si ce fera aujourd'hui ou demain. Je te pardonne, mais j'espère que Mahomet ne laissera pas tes crimes impunis, & qu'il t'en donnera la récompense. Tiran ne put en laisser dire davantage au roi, & lui répondit : Seigneur, ne désespérez pas de votre vie, vos malheurs sont dépendans des événemens de la guerre ; ceux qui la font injustement doivent en craindre l'issue : le Seigneur rend la justice par le succès des batailles & des guerres. S'il vous a réduit en l'état où vous êtes, croyez que vous n'êtes ni le premier ni ne ferez le dernier. L'Albanois dit : Seigneur, laissez le roi me charger de tout ce qu'il voudra, d'autres feront mon éloge. Et s'adressant au roi captif, il lui dit : Comment pouvez-vous vanter votre innocence ? Ces trésors que vous avez amassés ici, & que vos pères ne vous avoient

point laissés , font le fruit des ravages , des incendies ; & du pillage des provinces. Vous ne les avez pas même partagés avec ceux dont les crimes vous les ont acquis ; par-là vous avez voulu vous charger seul de l'iniquité. Si les généraux vous donnent la vie , & que vous n'en fassiez pas un meilleur usage , comptez qu'elle ne fera pas de longue durée ; Dieu ne manquera pas de moyens de vous faire rendre compte de la manière dont vous avez traité vos sujets , de la dureté des impôts dont vous les avez accablés , sous le prétexte des besoins de la guerre , & de la licence que vous avez accordée à vos troupes pour vous dispenser de les payer , & pour grossir vos trésors du plus pur sang de vos peuples. Tiran eut pitié de la patience avec laquelle le roi écou-
toit les reproches que lui faisoit l'Albanois , & voyant que le général ne lui disoit pas de se taire , il lui imposa silence , ne voulant pas augmenter les peines de ce malheureux prince. Comment ! lui répondit l'Albanois , vous ne voulez pas que je lui dise ses vérités ? Car enfin il est coupable de trois péchés mortels , pour lesquels il mérite la mort. De luxure , puisqu'il a pris la reine par force ; de l'avarice dont je viens de le convaincre ; enfin de l'envie qui l'a porté à usurper des états sur lesquels il n'a aucun droit. Tiran voulut encore lui ordonner de se taire , mais l'Albanois continua de lui dire : Toute

la gloire & l'avantage de ce monde ne consiste que dans la chevalerie ; par elle on fait la conquête des royaumes , & l'on imite Alexandre ; c'est pourquoi je vous prie de me faire chevalier ; quoique je sois indigne de cet honneur ; mais je ferai de telles actions , que je saurai réparer ce qui peut me manquer. Le proverbe dit , que le chevalier qui n'aide point , le laboureur qui ne travaille point , le juif qui ne prête point , le prêtre qui ne donne point en ce monde , ne servent point. Tiran lui répondit qu'il ne pouvoit lui accorder sa demande ; qu'il le récompenseroit de son bien , que sa fortune étoit faite ; mais qu'il ne pouvoit l'armer chevalier , que ce grand ordre n'étoit pas fait pour tout le monde ; qu'il y avoit bien des choses qui lui donnoient l'exclusion , & sur-tout la façon dont il venoit de parler au roi. Crois-moi, continua-t-il , il vaut mieux être un bon écuyer qu'un mauvais chevalier , & pour faire plus de peine à ceux qui sont jaloux de notre prospérité , voilà cinquante mille ducats que je te donne pour m'avoir si bien servi. L'Albanois prit l'argent & retourna dans son pays.

Tiran après cela ordonna que l'on envoyât cent mille doubles ducats à Tunis à un cousin-germain du général , qui gouvernoit ce royaume au nom du roi , pour délivrer le seigneur d'Agramont , & tous les autres qui s'étoient trouvés sur la galère. Le

gouverneur pour faire plaisir au général , les fit acheter par différens marchands. Après quoi il les envoya à Tiran. Ils avoient perdu l'espérance de recouvrer leur liberté , puisqu'ils n'entendoient plus parler de leur général. La joie qu'ils eurent de le revoir ne peut s'exprimer. Tiran demanda avec empressement à son cousin Agramont des nouvelles de Plaisir de ma vie ; mais il lui répondit, que depuis leur naufrage , il n'en avoit pas entendu parler, & qu'il ne doutoit pas qu'elle n'eût péri. Il fut très - affligé de cette réponse , & jura par la Vierge qu'il donneroit deux pintes de son sang pour lui rendre la vie. Il leur donna des armes & des chevaux , & tout l'argent qu'ils voulurent ; de façon qu'ils se regardèrent comme des gens qui passoient de la mort à la vie. Il fit acheter aussi par des marchands sur les terres de la chrétienté , des harnois & des chevaux , parce qu'il eut nouvelle que toutes les troupes qui étoient dans Trémecen & dans la campagne , marchaient au mont de Tubber , où il étoit , & qu'elles n'avoient plus que six lieues à faire pour s'y rendre. Il fut encore informé que les Maures avoient envoyé chercher des chevaliers dans toute la Barbarie , & avertir des parens du roi de venir à son secours. Sur ces nouvelles , Tiran fit augmenter les provisions du château. L'armée du roi Escariano y arriva avant le

jour, & attaqua vivement les fauxbourgs. Tiran laissa la garde du fort & celle du roi au général, & au seigneur d'Agramont. Pour lui, il fit ouvrir les portes, sans vouloir que ni le jour ni la nuit elles fussent fermées; à la vérité il avoit fait faire un bastion pour les défendre. Les Maures voyant la porte ouverte, y coururent avec vivacité. Mais il les reçut si bien dans le bastion, que ceux qui venoient derrière ne pouvoient passer, tant il y avoit de corps entassés. Les ennemis perdirent beaucoup à cette attaque, & les assiégés eurent un grand nombre de blessés. Les Maures firent ensuite leurs dispositions. A une heure de jour ils attaquoient, & quand une troupe étoit fatiguée on la relevoit par une autre; ce qui se faisoit successivement jusqu'à la nuit, pendant laquelle Tiran faisoit réparer les ouvrages. Quand les Maures furent convaincus qu'ils ne pouvoient emporter la place de cette façon, ils rassemblèrent tous les canons qu'ils purent trouver, même hors du royaume. Tiran fut blessé à la jambe dont il avoit déjà tant souffert, & reçut un coup de feu dans son armet. Les attaques furent un peu rallenties pendant un mois jusqu'à ce que l'artillerie eût été rassemblée, ce qui donna le tems à Tiran de monter au château à cause de ses blessures, laissant la garde du bourg au seigneur d'Agramont. Quand l'artillerie des assiégeans fut venue, elle fit

beaucoup de mal à la place ; le feu continuel ne permettoit plus de faire de forties. Voici le parti que prit Tiran pour faire cesser le feu des assiégeans. Il attacha le roi & les autres prisonniers sur de longues planches , & les descendit avec des cordes le long des murailles , à l'endroit où les boulets faisoient brèche. Quand les assiégeans apperçurent non-seulement leur roi , mais encore leurs amis & leurs parens les plus proches , ils n'osèrent plus tirer ; car le roi , lorsqu'il étoit sur cette table , leur crioit avec une voix lamentable : Au nom de Mahomet , ne tirez pas. Les Maures levèrent une bannière pour l'en assurer. Alors les assiégeans , pour ne plus exposer la personne du roi , résolurent d'attendre l'arrivée du roi de Bougie , frère d'Escariano & cousin-germain du roi de Tunis. Ils avoient appris qu'il se préparoit à venir avec tout ce qu'il pouvoit rassembler de troupes. Cette nouvelle leur fit prendre le parti de faire une treve de deux mois. Plusieurs parens du roi , ses chevaliers & ses domestiques , demandèrent au général la permission d'entrer dans le château pour voir leur maître. Il y consentit , & permit qu'il pût y avoir avec le roi jusques à cinq chevaliers seuls avec lui. Quand la nuit venoit , ils retournoient à leur camp.

Enfin , les Maures eurent des nouvelles certaines du secours qui leur arrivoit. Les rois de Bougie ,

de Fez, de Menadoro, de Perse, de Tana, de la petite Inde, de Damas, de Giber, de Grenade & d'Africa. Ils étoient presque tous parens d'Escariano. Ceux qui avoient le moins de troupes conduisoient quarante-cinq mille combattans. Les rois de Belmarine & de Tunis les joignirent aussi avec quatre-vingt mille hommes. Toutes ces armées arrivèrent au siège. La reine envoya prier un jour Tiran de lui venir parler. Quoiqu'il ne fût pas encore guéri de ses blessures, il se rendit dans sa chambre. A sa vue la joie éclata dans les yeux de la reine, elle le fit asseoir à ses côtés ; & après avoir gardé quelque tems le silence, elle lui dit en rougissant, & d'une voix mal assurée :

Je revois la lumière en te voyant, toi à qui tout est soumis, & qui commandes à tout ce que le grand Dieu a créé. Tu surpasses tous les chevaliers du monde ; dis-moi, brave chevalier, quelle est la cause du changement & de la maigreur que je remarque en toi. Tu n'étois point dans cet état quand tu fis la merveilleuse conquête de ce château. Avec quel plaisir te vis-je alors arriver dans cette déplorable prison, moi qui ne pouvois souffrir mon mari & qui n'ai d'amour que pour toi, le meilleur des meilleurs chevaliers du monde. Je fais que je ne pourrai jamais reconnoître les services que tu m'as rendus. Je prie Mahomet de faire ce qui n'est

pas en mon pouvoir ; mais comme je n'ai que ma personne , telle qu'elle est , je te prie d'accepter le présent que je t'en fais avec les états qui m'appartiennent ; j'aimerois mieux être ton esclave que la souveraine du monde entier. Où trouverois-je , même parmi les plus grands rois , un homme qui t'égalât ? Peut-il y avoir un bonheur pareil à celui d'être ton épouse ? puis-je former d'autres vœux ? Si tu refuses ma demande , il ne me restera d'espérance qu'en la mort , elle seule pourra finir les maux que me cause la violence de mon amour. Elle est telle , que sans la crainte de l'infamie , je te suivrois jusqu'au bout du monde , fût-ce comme ton esclave.

Tiran surpris d'un discours auquel il ne s'attendoit pas , lui répondit : Madame , si j'étois libre j'aurois grand tort de refuser les offres généreuses que vous avez la bonté de me faire. Les sentimens flatteurs que vous me témoignez m'obligent à vous servir & à vous secourir comme si vous étiez ma fille , & me forcent à vous avouer qu'il y a très-long-tems que j'aime & que je suis aimé d'une dame , telle que je serois le plus indigne des hommes si je manquois à ce que je lui dois. J'aimerois mieux mourir que de mériter le moindre reproche de sa part. Vous savez , madame , quels sont les sentimens de l'amour. Ne desirez donc point
aux

aux autres ce que vous ne vous voudriez pas que l'on vous fît. Pardonnez-moi la façon dont je vous parle. Mais vous avez tant de mérite, qu'il n'y a point de princesse qui vous égale, ni de prince ou chevalier qui ne fût heureux de posséder une aussi grande beauté. Soyez sûre que je sacrifierai ma vie pour votre service. L'aveu que je vous ai fait mérite que vous me pardonniez. Vous pouvez croire que Dieu a voulu que je ne pûsse changer de cœur ni de volonté pour celle que j'aime, que je languirai toujours jusqu'au moment auquel je pourrai la revoir. Après toutes ces bonnes raisons, je pourrois, continua-t-il, encore alléguer à V. M. qu'elle est Maure; & que je suis chrétien; ce qui nous empêcheroit de nous marier. Mais rien ne peut mettre obstacle aux services que je suis résolu de vous rendre.

La reine lui répondit, les yeux baignés de larmes: Qui croiroit qu'un chevalier fort accompli eût la cruauté de refuser un aussi grand amour que le mien! Il est au point que je ne puis te l'exprimer. Et si tu n'ajoutes pas de foi à mes paroles, je suis résolue de mourir. Tu dis que ta religion s'oppose à notre mariage. Eh bien, fais-toi Maure, & nous n'aurons plus d'obstacles. Si tu me refuses cet article, & que tu me dises que ta religion est meilleure que la mienne, je te croirai là-dessus, comme

sur tout le reste. Tu connoîtras par-là quel est mon amour pour toi. Ce que tu me dis d'une autre passion & d'un autre engagement , n'est qu'une défaite pour couvrir le peu de sensibilité que tu as pour moi. Tu ne veux pas m'avouer que ma personne n'a pu trouver grace à tes yeux. Les services que tu m'as rendus , je ne les dois peut-être qu'à ta pure générosité , & qu'aux loix de la chevalerie. Tu m'offres les sentimens d'un père & d'un frère ; me pourrois-je réduire pour toi à ceux d'une fille & d'une sœur ? Quelque pouvoir que tu aies sur mon cœur , pourra-t-il obéir aux loix que tu lui imposes ?

Tiran fut quelque tems dans une profonde rêverie. Voyant les bonnes dispositions que la reine avoit pour se faire chrétienne , il en eut une grande joie. Et frappé de la voie que la grace employoit pour étendre la chretienté , il résolut de lui témoigner plus de tendresse pour augmenter en elle le desir d'abjurer , mais pourtant sans offenser son amour pour la princesse Carmésine. Pour lors il la regarda tendrement , & lui dit avec un air content , qu'il l'aimoit , & qu'il desiroit de la servir , non comme elle en avoit envie , mais d'un amour pur & dégagé de toute idée grossière , d'un amour qui ne s'arrêtoit pas à ce corps mortel & terrestre. Que les engagements où il étoit ne lui permettoient plus d'en prendre d'autres sans la tromper , & sans tra-

hir en même-tems son honneur , son amour & sa religion. Je ne puis , ajouta-t-il ; vous donner ma personne , mais vous serez souveraine de mes biens & de ma volonté. Je rendrai votre nom fameux dans le monde. Cependant je vous demande en grace de recevoir le saint baptême de la véritable loi , vous irez indubitablement avec Dieu , par le secours duquel , si je vis , vous serez reine de votre royaume , & je vous donnerai un jeune & brave mari ; car pour moi je ne puis me marier , puisque je le suis déjà. Vous sentez aisément quel seroit le rôle que vous joueriez avec moi. Vous méritez mieux que je ne vaux. Je jure devant Dieu , que si je ne me livre point à vous , ce n'est pas assurément que je ne vous trouve plus belle qu'aucune dame que j'aie vue. Mais je pense que si je périssois dans cette guerre , vous seriez sans secours. Il vous est donc plus avantageux de prendre un mari qui ne soit pas exposé aux mêmes dangers. Et quoique vos beaux yeux répandent à-présent des larmes d'amour pour moi , vous ne serez pas long-tems sans que la vue de quelqu'autre chevalier ne vous console. La reine , en effet , rassurée eu quelque sorte par ces dernières paroles de Tiran , cessa de pleurer , & lui dit :

La gloire que tu as acquise dans le monde , malgré ta grande jeunesse , me fait desirer d'être t'on

esclave , afin de n'être jamais privée de ta vue , toi qui dans les grands dangers ne penses qu'à la gloire , sans te soucier des richesses. Ce que tu viens de me dire de sage & de prudent , a fait une telle impression sur moi , que je te prie de me faire donner le saint baptême , puisque tu es la fleur de tout le monde baptisé.

Tiran qui vit la bonne volonté de la reine pour être chrétienne , se fit apporter un bassin d'or & un vase. Il fit découvrir la tête de la reine , qui demeura avec ses beaux cheveux , & qui n'en parut encore que plus belle ; il la fit ensuite mettre à genoux , & lui jettant de l'eau sur la tête , il dit : Smaragdina , au nom du Père , du Fils & du St. Esprit , je te baptise ; & dès-lors elle se regarda comme bonne chrétienne. Les quatre femmes qui la servoient furent aussi baptisées publiquement , & vécurent très-saintement par la suite. Quand le roi Escariano apprit que la reine s'étoit fait chrétienne , il fit venir Tiran , & lui dit : Je crois que Dieu m'a fait éprouver tous mes malheurs pour exercer ma patience. Je vois que tu es le soutien de la religion chrétienne ; & puisque la reine ma dame a embrassé ta religion , je la veux imiter. Baptise-moi donc aussi , je te prie , & sois mon frère d'armes pour tout le tems que je vivrai ; tu ne peux me faire un plus grand plaisir que de m'accepter

pour tel. Mais avant que de recevoir le baptême, je veux être instruit de la sainte foi chrétienne, & savoir ce que c'est que la Trinité; je crois que tu es plus habile à la guerre, que savant dans l'explication de l'écriture. Tiran convint qu'il n'en savoit pas beaucoup sur ce point, mais qu'il lui diroit avec plaisir ce qu'il en avoit appris dans son enfance. Il lui expliqua de son mieux tout ce qu'un chrétien & un chevalier dévot doit savoir, de façon que le roi en fut très-content, & qu'il entendit tout ce qu'il lui dit, comme s'il avoit été chrétien toute sa vie, soit par la dévotion qu'il avoit pour le baptême, soit par la grace du Saint-Esprit. Aussi dit-il avec une extrême joie: Je n'aurois jamais cru qu'un aussi brave chevalier eût aussi bien su la Trinité. Tu m'en as plus appris tout seul, que les trois moines que j'ai eus autrefois avec moi. Donne-moi le baptême & fais moi chrétien. Il faut avant toutes choses, lui dit Tiran, que vous me fassiez le serment de fraternité sur l'alcoran, comme Maure, & quand vous serez chrétien, que vous m'en fassiez un semblable sur l'évangile. Le roi y consentit. Tiran pour l'éprouver, lui demanda s'il vouloit être baptisé en public, ou en particulier. Comment! lui répondit le roi, crois tu que je veuille tromper Dieu? Je veux me faire chrétien, & être baptisé devant mes troupes. Mon exemple les encou-

ragera peut-être à en faire autant. Je te prie, continua-t-il, de les faire assembler. Tiran s'acquitta promptement de cette commission, prévoyant l'augmentation de la foi, que cette action devoit produire. Il envoya un Maure aux généraux du roi, par lequel il leur fit savoir que sous peine de défobéissance, il leur ordonnoit de venir avec leurs troupes. Les Maures obéirent sans peine à cet ordre. Il les avoit avertis de venir sans armes & de ne commettre aucun désordre, ce qu'ils firent en effet.

Cependant Tiran avoit fait sortir le roi de sa prison. Lorsque ses officiers & ses troupes furent arrivés, il les fit descendre dans une grande place de la ville, où l'on avoit dressé un magnifique échaffaut, orné de brocard & de tapisseries, au haut duquel on le plaça dans une belle chaise couverte de brocard à côté de laquelle il y avoit un grand vase d'argent plein d'eau. Tiran avoit disposé l'échaffaut de façon qu'il y avoit à chacun des côtés des gradins, par lesquels on pouvoit descendre & monter, afin que ceux qui voudroient se faire baptiser en eussent la commodité. Les généraux d'Escariano, sans armes, le saluèrent, & lui demandèrent ce qu'il avoit à leur ordonner. Le roi dit, avec beaucoup de fermeté : Mes fidèles sujets, & vous mes parens, il a plu à la divine bonté d'éclairer mon

esprit, & d'avoir pitié de moi d'une façon dont vous pouvez également profiter. J'ai les plus grandes obligations à ce chevalier chrétien; je lui dois ma liberté, & ce qui est encore un plus grand service, je lui dois la lumière qui m'éclaire. Il m'a fait connoître la vérité de la foi des chrétiens, & la fausseté de celle de Mahomet. Je vous prie donc, je vous ordonne de me tenir compagnie, & de vous faire baptiser avec moi. Je vous donne ma parole que la religion que vous embrasserez en recevant le baptême, est la seule où vous ferez votre salut. Que ceux qui voudront se faire baptiser, demeurent dans la place, & que les autres en sortent pour laisser approcher ceux qui n'ont pu y arriver.

Après ce discours le roi se mit en chemise, & Tiran le conduisit auprès du vase d'argent, prit de l'eau, & le baptisa. Presque tous les prisonniers imitèrent le roi, parce qu'ils étoient ses proches parens. Tiran baptisa ce jour-là plus de six mille Maures. Les jours suivans il baptisa le reste; car presque tous se firent chrétiens. Après cela Tiran dit au Roi : Quand vous étiez Maure, vous m'avez fait un serment; à-présent que vous êtes chrétien, je vous prie de le renouveler. Le roi y consentit avec joie. Tiran avoit écrit de sa main sur un papier les premiers mots de chacun des quatre évan-

giles, il les lui présenta, & il jura en ces termes : Moi, Escariano, par la grace de Dieu, roi de la grande Ethiopie; comme fidele chrétien & bon catholique, je mets la main sur les quatre évangiles, & je promets à Tiran le Blanc d'être toute ma vie son bon & loyal frère d'armes, d'être l'ami de ses amis, & l'ennemi de ses ennemis, de partager avec lui la moitié de mes biens présens & à venir; & si par hafard il lui arrivoit d'être pris, d'employer mon bien & ma vie pour le délivrer. Tiran de son côté renouvella le serment qu'il avoit fait pendant que le roi étoit Maure. Après cela ils s'embrassèrent.

Tiran continua de baptiser ceux qui se présentèrent. Le nombre étoit si grand, qu'à peine y pouvoit-il suffire; il y passoit les jours & les nuits. Il lui vint heureusement du secours. Un moine Espagnol de la ville de Valence (1), qui étoit à Tu-

(1) L'auteur fait ici une longue digression au sujet de Valence, de la bonté de son terroir, de la bravoure de ses habitans, de la gentillesse de ses femmes, qui, sans être d'une grande beauté, sont cependant propres à inspirer les plus fortes passions; des trois grands malheurs qui doivent arriver à cette ville, suivant la prophétie d'Elie; le premier par les Juifs; le second par les Maures; le troisième par des chrétiens, qui ne le feront pas d'origine. Il ajoute, que la cause de la fertilité de ce

nis pour racheter des esclaves , ayant appris les grandes sommes qu'avoit fait remettre dans cette ville un chevalier chrétien ; qui étoit dans le royaume de Trémecen , résolut d'aller implorer son assistance pour les esclaves de sa nation. Il arriva à propos pour soulager Tiran , & pour prendre sa place. Il y eut quarante-quatre mille trois cent vingt-sept hommes ou femmes de baptisés. Tous ceux qui ne voulurent pas suivre l'exemple du roi se retirèrent. Il ne resta avec lui que les seuls chrétiens ; mais ils étoient les plus braves , & les plus considérables de son armée.

Le bruit de cet événement se répandit bientôt dans toute la Barbarie. Les rois alliés , qui venoient au secours d'Escariano , se déclarèrent ses ennemis & allèrent s'emparer de ses états , qui se soumirent sans résistance , à la réserve de trois châteaux qui ne pouvoient pas tenir long-tems. Cette nouvelle affligeante ne put empêcher Escariano de songer à son amour pour la reine de Trémecen. Son premier mariage avoit été fait sans beaucoup de cérémonies. Escariano s'étoit servi avec elle des droits

pays , vient de ce qu'il est à l'opposite du Paradis terrestre , & qu'il reçoit les mêmes influences. Cette digression peut faire soupçonner que l'auteur étoit Valencien.

que lui donnoit la victoire , & une force à laquelle elle n'avoit pu résister. Son changement de religion la mettoit en liberté. Il s'adressa à Tiran , qu'il supplia de l'assister comme un bon & loyal frère d'armes. Par son conseil , il commença par rendre à la reine de Trémecen tout ce qu'il avoit conquis sur le roi son père.

La passion de cette princesse pour Tiran continuoit toujours , & elle avoit même pris de nouvelles forces. A mesure que la santé du chevalier se rétablissoit , il recouvroit ses premiers agrémens. Elle ne pouvoit se réduire aux seuls sentimens de cette affection épurée qu'il lui avoit promise , elle fit encore de nouvelles tentatives pour l'engager à l'épouser , & à se mettre la couronne de Trémecen sur la tête ; mais il fut la ménager avec tant d'adresse , qu'il la fit enfin consentir à donner solennellement la main à Escariano. Elle étoit d'une humeur douce. Les refus de Tiran étoient accompagnés de tous les témoignages possibles d'estime & d'affection. Le roi Escariano étoit jeune & aimable , quoique de la couleur des autres Ethiopiens. Il avoit pour elle la passion la plus violente : la possession même n'en avoit pu rallentir l'ardeur. Tiran ne pouvoit être son époux , & le parti qu'il lui proposoit étoit le seul que la raison lui permît de prendre.

On célébra son mariage avec toute la magnificence que permettoit la situation des affaires. Elles devenoient tous les jours plus fâcheuses. On apprit bientôt que les rois ligués s'étoient emparés des trois châteaux, & qu'ils marchaient dans le dessein de venir attaquer les nouveaux chrétiens. Tiran proposa de faire la revue des troupes, & de se préparer à une défense vigoureuse. L'ancien général du roi de Trémecen, qui avoit obtenu la permission de rester dans sa religion, & d'attendre le tems de sa conversion, étoit jaloux du crédit & de l'autorité de Tiran. Il le regardoit comme celui qui l'avoit empêché de monter sur le trône. Il lui parla avec hauteur, & proposa à Escariano de retourner au Mahométisme avec ses sujets. C'étoit, selon lui, le seul moyen d'appaiser les rois ligués, & de conjurer l'orage qui les menaçoit. La proposition, & quelques expressions dont elle étoit accompagnée, portèrent la colère du roi Escariano au plus haut point. Il mit l'épée à la main, & abattit la tête du général, en disant : *Chien, fils de chien, élevé dans une fausse loi, & qui veux nous y faire rentrer, voilà le paiement de tes conseils.*

Tiran fut très-sensible à la mort d'un homme à qui il avoit obligation ; mais connoissant le caractère violent d'Escariano, il crut devoir lui donner le tems de revenir de lui-même. On fit la revue :

il se trouva 18230 hommes de cavalerie , & 45000 fantaffins. Le roi , qui s'apperçut que son action avoit déplu à Tiran , & qui avoit pour lui la plus tendre amitié , fut le premier à lui en parler. Il lui en demanda pardon , & cet événement , qui d'ailleurs fit grande impression sur ceux des nouveaux convertis , dont la foi étoit chancelante , ne servit qu'à réfferrer l'union qui étoit entre les deux frères d'armes. On reçut alors de Tunis les armures & les chevaux bardés que l'on avoit fait venir de Sicile. Il y avoit de quoi former un corps de 440 hommes d'armes , avec lesquels Tiran n'auroit pas craint d'attaquer trois mille cavaliers maures armés à la légère , comme ils étoient.

Le roi quitta la ville de Trémecen , & marcha avec Tiran vers la frontière , pour défendre l'entrée du royaume aux ennemis. Les deux camps n'étoient qu'à trois lieues. Les rois ligués firent proposer à Escariano de rentrer dans la loi de ses pères. Il renvoya les ambassadeurs sans réponse , & Tiran lui proposa de rester avec la moitié de l'armée dans la ville où ils étoient campés , tandis qu'avec l'autre , il iroit examiner la disposition des ennemis. O mon frère , dit le roi , j'aimerois mieux être avec toi. Laissons le seigneur d'Agramont dans la ville. Donne-lui tes ordres ; je veux vivre & mourir avec toi. Tiran se rendit aux instances du roi , & donna le

commandement au seigneur d'Agramont , en lui disant : Demeurez toujours armé , & les chevaux sellés , & quand vous verrez sur cette hauteur qui commande la rivière , une bannière rouge avec mes armes , sortez avec toutes vos troupes , chargez sur la droite où le fleuve est profond , & nous en ferons périr un grand nombre ; mais sur toutes choses , ne sortez pas de la ville , que vous ne voyiez la bannière.

Les Maures étoient obligés de traverser une montagne pour venir attaquer les chrétiens. Tiran prit un détour pour aller se poster de l'autre côté de la montagne , dans un lieu d'où il pouvoit découvrir leur marche. Il s'embusca dans un bois fort épais , & fit mettre pied à terre à ses troupes pour se reposer , pendant qu'il monta sur un grand pin. Il découvrit de là qu'ils s'étoient engagés au passage de la montagne ; qu'ils avoient mis une journée entière à faire deux lieues ; que la tête de leur armée s'étoit arrêtée sur le sommet à une lieue de la ville , & que l'arrière-garde avoit pris le parti de camper au pied de la montagne , sans précaution , & sans avoir conservé de communication avec le reste de l'armée. Cette arrière-garde étoit composée de 40 mille chevaux.

Lorsque Tiran vit que presque toute la troupe avoit mis pied à terre , il vint les attaquer avec le

roi. Le carnage fut prodigieux. Sans la nuit qui survint, il n'en seroit pas réchappé un seul. Ceux qui étoient sur la montagne entendirent bien les cris des combattans ; mais ils ne s'imaginèrent jamais que les chrétiens eussent la hardiesse de venir si près de leur camp. Le lendemain, au lever du soleil, le roi Ménadoro descendit de la montagne, sans penser à Escariano non-plus qu'à Tiran ; il croyoit seulement que quelques coureurs avoient causé ce désordre. Ne doutant point qu'ils ne fussent pris, il envoya un trompette, pour leur dire de venir promptement se faire Maures, ou de s'attendre à être pendus. Tiran chargea le trompette de dire à son maître, que s'il vouloit descendre dans la plaine avec son armée, il lui feroit connoître quel étoit celui qu'il menaçoit ainsi. Cette réponse mit le roi dans une si grande colère, qu'il poussa son cheval sans rien dire ; toute son armée le suivit, & le combat recommença : il fut très-sanglant. Quand il eut duré quelque tems, & qu'il y eut eu beaucoup de monde de tué des deux côtés, le roi Ménadoro se retira avec ce qui lui restoit de troupes, du côté de la montagne, & manda à son frère le roi de la petite Inde, de venir à son secours. Quand il fut arrivé, il lui dit : Mon frère, voilà ces chrétiens baptisés, avec lesquels je viens de me battre comme je ne me suis

jamais battu de ma vie ; je ne me regarderai plus comme chevalier , si je ne tue de ma main un grand traître qu'ils ont parmi eux , qui donne des ordres par-tout , dont la soubreveste est de damas verd , avec des étoiles d'or & d'argent. Il porte à son cou son Mahomet d'or , qui a une si grande barbe (1) & un petit enfant sur son épaule , avec lequel il passe une rivière. Pour moi , je crois que cet enfant est fils de son Mahomet , qui lui donne secours dans la bataille. Le roi de la petite Inde s'écria : Montre-le moi , je te promets de te venger , quand même il auroit le dieu Mahomet dans le ventre. Il se tourna du côté de ses troupes , & leur dit : Suivez - moi , mes amis , & vengeons la honte que ces chiens de chrétiens ont faite à mon frère. Prenez tous ceux que je renverferai ; vous aurez assez affaire à garder les prisonniers que je ferai. Ils montèrent aussi-tôt à cheval , & fondirent sur les chrétiens avec de grands cris. En peu de tems il y eut beaucoup de chevaux qui n'avoient plus de maîtres. Quand Tiran eut rompu sa lance , il prit sa petite hache ; il n'en donnoit pas un coup qui portât à faux. Les deux rois l'ap-

(1) On a vu plus haut que Tiran portoit une figure de S. Christophe en or , attachée sur ses armes ; c'est-là ce que le roi Ménadoro nomme le Mahomet de Tiran.

prochèrent , & lui portèrent chacun un coup de pointe avec leurs épées. Il se sentit blessé , & se retournant vers l'un d'eux , il lui fendit la tête d'un coup de hache. Les Maures eurent beaucoup de peine à retirer son corps. C'étoit cependant le roi de la petite Inde, qui l'avoit tant bravé. L'autre roi, voyant son frère mort, se battit en désespéré. La blessure de Tiran ayant un peu rallenti le combat , ils eurent le tems d'envoyer dire aux autres le malheur de leur maître ; sur-tout à celui de Bougie , qu'ils regardoient comme leur chef. Ces rois vinrent à leur secours ; mais comme il étoit nuit, ils s'arrêtèrent au pied de la montagne. Les chrétiens voyant venir à eux un si grand nombre de troupes , & jugeant par la blessure de Tiran , qu'il n'étoit plus en état de les conduire, ils décampèrent pendant la nuit , sans que les Maures s'en apperçussent.

Le lendemain matin les ennemis, qui s'attendoient à donner bataille, ne trouvèrent personne devant eux. Ils suivirent les chrétiens jusqu'à la ville, où ils s'étoient retirés. Tiran fit alors sortir le seigneur d'Agramont avec ses troupes. Il chargea les Maures de façon qu'il demeura beaucoup de monde de part & d'autre sur la place. Mais les Maures se rallièrent, & les chrétiens toujours en combattant, furent obligés de se retirer dans la ville.

Ils

Ils fermèrent les portes sur eux, & firent bien, car les ennemis les suivirent de si près, qu'ils touchèrent ces portes de leurs lances. Le roi commandoit dans la ville, & pourvut à sa défense. Il fit une sortie avec beaucoup de succès, mais à la fin il fut repoussé. Tiran étoit au désespoir de n'être point en état de combattre. Enfin voyant que tous les jours ils perdoient beaucoup de monde, il dit au roi Escariano qu'il devoit ménager des sorties qui lui coûtoient trop de monde & qui n'aboutissoient à rien. On suivit son avis jusqu'à ce qu'il fût guéri; mais il ne l'étoit pas tout-à-fait encore, qu'il voulut marcher. Le roi lui représenta vainement qu'il y avoit de la témérité à s'exposer dans l'état où il étoit, Tiran, sans l'écouter, se fit donner promptement ses armes, monta à cheval avec une grande partie des troupes, & attaqua un des côtés du camp. Les Maures se mirent en défense, & repoussèrent Tiran, comme ils avoient fait les jours précédens. Les troupes chrétiennes étoient extrêmement découragées. Lorsque Tiran vit qu'il ne pouvoit les rallier, il se retira sur le bord du fleuve, & le désespoir le transportoit tellement qu'il ne voyoit plus rien. Le roi d'Afrique étoit de l'autre côté du fleuve. Il portoit sur son armet une couronne d'or enrichie de pierres précieuses; la selle de son cheval étoit d'argent & ses étriers d'or, sa soubreveste

cramoïsie , brodée de très - grosses perles d'orient.

Ce prince s'approcha de Tiran , & lui demanda s'il n'étoit pas le général des chrétiens. Tiran ne daigna pas lui répondre. Plongé dans la plus amère douleur , il regardoit le désordre de ses troupes , & leur faisoit les reproches les plus piquans.

Le roi d'Afrique le voyant en cet état , dit aux siens : Je vais passer la rivière pour tuer où faire prisonnier ce chien de chrétien. Si j'ai besoin de secours , ne manquez pas de m'en donner. Quand il fut passé , il courut vers Tiran , & le rencontra si vigoureusement avec sa lance , qu'il fit mettre les genoux de son cheval à terre , & lui fit entrer un morceau de fer au-dessus de la mamelle. Tiran étoit si affligé de l'état où il voyoit les chrétiens , & pensoit alors si vivement à la princesse , qu'il n'avoit pas même vu approcher le roi d'Afrique. Sa blessure le fit revenir à lui , il mit l'épée à la main , sa lance étant rompue. Le combat fut très-vif. Le roi étoit un prince vaillant : mais ayant fait faire un mouvement à son cheval pour éviter un revers que Tiran lui portoit , le coup porta sur la tête du cheval , qui tomba mort. Le roi resta engagé dessous ; mais les Maures qui venoient à son secours , eurent le tems de le dégager. Ils le relevèrent & lui donnèrent un autre cheval. Tiran voyant qu'il ne pouvoit faire autre chose , saisit un

Maure au corps, lui arracha sa lance, & tout de suite il en renversa trois avant qu'elle rompît; il en envoya encore trois autres par terre avec son tronçon; après quoi, avec sa petite hache il fendit en deux la tête d'un autre. Ceux qui restoient se crièrent : O Mahomet ! quel est ce chien qui nous détruit tous ? Malheureux celui qui l'attend. Le seigneur d'Agramont regardant par une fenêtre du château, reconnut Tiran à sa soubreveste, & voyant qu'il combattoit seul, il cria : Secourez promptement le général, il est seul, & sur le point de périr. Alors le roi sortit avec un peu de troupes qu'il avoit, mais avant qu'il pût arriver au lieu du combat, Tiran avoit reçu trois blessures, & son cheval plusieurs coups de lances. Il fut donc obligé de se retirer, & de gagner la porte de la ville le plus promptement qu'il lui fut possible, jusques à laquelle les Maures le poursuivirent.

Les Maures voyant les chrétiens renfermés, assiégèrent la ville dans les formes, ils passèrent de l'autre côté de la rivière, & la ferrèrent de si près que personne ne pouvoit plus entrer ni sortir. Tiran, que ses blessures n'empêchoient point de penser à tout, craignit même les mines qu'ils pouvoient faire sous le château, il ordonna que l'on mît dans les souterrains des bassins de cuivre, pour indiquer par leur son le travail de la mine, & la distance

des travailleurs. Peu de jours après que Tiran fut guéri, & qu'il fut en état de porter les armes, une jeune fille, qui faisoit du pain dans le château, entendit que les bassins de cuivre faisoient beaucoup de bruit, elle courut en avertir sa maîtresse, femme du gouverneur; sur le champ le roi & Tiran en furent instruits, ils s'armèrent promptement, & se placèrent dans le souterrain sans faire aucun bruit; ils n'y furent pas une heure que les ennemis commencèrent à sortir de la mine. A-peine furent-ils au nombre de soixante, que ceux du château les égorgèrent. Comme les autres suivoient avec beaucoup d'empressement, il fit jeter des grenades & des feux d'artifices dans la mine; en sorte que ceux qui y étoient, périrent tous. Cependant comme les vivres commençoient à diminuer, Tiran résolut de faire quelque action d'éclat qui relevât le courage des soldats; pour cet effet, il dit au roi qu'il prendroit la moitié des troupes, pendant que lui demeureroit dans la ville avec l'autre. J'irai, lui dit-il, dans ce petit bois que vous voyez d'ici; vous sortirez au soleil levant par la porte de Trémecen, vous ferez tout le tour de la ville pour attaquer le camp, pendant que je donnerai de l'autre côté, & si je réussis dans mon projet, nous serons les maîtres du camp; tout ce qui m'inquiète, c'est qu'il faudra passer au travers de ces troupeaux

de bœufs qui font dans la prairie, & qui me tuent beaucoup de chevaux. Un chevalier Génois qui se trouva présent, & qui étoit sur la galère de Tiran quand elle se perdit, s'engagea de les mettre en fuite, sans qu'il en demeurât un seul; il ajouta que pendant que les Maures voudroient les reprendre, ce seroit le tems de tomber sur le camp. Si tu me rends ce service, lui répondit Tiran, je te jure, par le nom de Carmésine, de te faire grand seigneur, & de te donner tant de biens que tu seras content. Le roi dit à Tiran : Puisque vous voulez exécuter ce projet, laissez-moi aller à ce petit bois le jour que vous choisirez, & soyez sûr que j'attaquerai le camp d'abord que je verrai la bannière sur la plus haute tour. Tiran y consentit, il ordonna que l'on fît ferrer les chevaux, & que l'on mît les équipages en état. Le Génois prit plusieurs barbes de bouc, avec du suif de mouton qu'il mêla bien ensemble, il le mit ensuite dans de petites terrines, au nombre de soixante. Quand tout fut prêt, Tiran fit assembler toutes les troupes avant le départ du roi, & leur fit un discours pour les animer.

A minuit le roi partit & se posta dans le bois, sans qu'aucun Maure l'eût apperçu. Almédifer, c'est le nom du Génois, prit avant le jour les terrines qu'il avoit préparées, & sortant du château, il les

plaça fort près les unes des autres, & les alluma. Le vent portant l'odeur de la graisse sur les bœufs, leur fit prendre la fuite avec une si grande furie, que passant à travers le camp, renversant les tentes & blessant hommes & chevaux, ils étoient comme autant de diables déchaînés. L'épouvante qu'ils prirent fut même si grande qu'ils se blessèrent eux-mêmes. Beaucoup de cavaliers & de fantassins coururent après pour les attraper. Le désordre fut épouvantable; ces animaux étoient au nombre de plus de cent mille. Dès que Tiran eut apperçu ce qui se passoit, il fit lever la bannière verte & blanche. Le roi sortit aussi-tôt du bois avec de grands cris, & disant : Vive le peuple chrétien, il tomba sur le milieu du camp, pendant que Tiran, comme ils en étoient convenus, attaqua de l'autre côté. Le combat devint alors terrible. On voyoit Tiran de tous côtés, renversant tout ce qui se présentoit devant lui, car sa colère n'étoit pas encore passée. Le roi faisoit aussi des merveilles. Du côté des Maures il y avoit beaucoup de bons chevaliers, & sur-tout le roi d'Afrique & le roi de Bougie dont la valeur étoit très-grande. Le roi d'Afrique qui reconnut Tiran à ses armes, tourna contre lui. Les deux chevaux se rencontrèrent par le poitrail si vivement, que le roi & Tiran tombèrent à terre; mais ce dernier, plus agile, se releva le premier,

& voyant son ennemi encore à terre, il courut pour lui couper les courroies de son armet, mais il vint tant de monde au secours de ce roi, que ce fut un miracle que Tiran pût éviter la mort. Le seigneur d'Agramont, qui vit le danger dans lequel il étoit, courut à lui; il arriva lorsqu'un chevalier Maure faisoit tous ses efforts pour le tuer; il le chargea. Leur combat fut violent, ils se blessèrent tous deux dangereusement. Tiran & le seigneur d'Agramont étant dans un si grand danger, un des chevaliers nouveaux convertis, qui étoit hors de combat, courut au roi, & lui dit : Seigneur, votre frère d'armes s'est engagé si avant dans les ennemis, que je doute qu'il en puisse revenir; songez que si nous le perdons, nous n'avons plus de ressource. Le roi, comme un chrétien catholique, je jeta au plus fort de la mêlée, & fit tant avec ceux qui le suivoient, qu'il parvint au lieu où étoit Tiran, au moment que le roi de Bougie se dispoisoit à lui couper la tête; il le reconnut à ses armes, & lui porta un si grand coup de lance entre les deux épaules, qu'il le perça de part en part. Les Maures firent tant d'efforts pour emporter son corps, qu'ils y parvinrent, & donnèrent le tems aux deux chevaliers de remonter sur leurs chevaux. Alors le combat recommença avec plus de chaleur qu'auparavant, il dura jusqu'à la nuit qui sépara les com-

battans. Les chrétiens retournèrent dans la ville ; très-contens d'avoir forcé le camp. Ils furent par la suite que les ennemis avoient perdu trois rois ; celui de Bougie, par la main de son frère, & ceux de Géber & de Grenade ; on ne nomma des rois blessés, que ceux de Damas & de Tana. Toute cette nuit les hommes & les chevaux se reposèrent. Les chrétiens parurent en armes au point du jour. Les Maures furent étonnés de les voir revenir avant qu'ils eussent seulement eu le tems d'enterrer leurs morts. Le combat recommença donc encore ce jour-là, & ne fut pas moins cruel que le précédent ; mais pour un chrétien, il périssoit cent Maures, parce qu'ils n'étoient ni aussi bien armés, ni aussi bien montés, & qu'ils n'avoient aucuns chevaux bardés. Ils se battirent cinq jours de suite. L'odeur des cadavres devint si forte, que ne la pouvant plus soutenir, les Maures firent proposer une treve, que le roi & Tiran acceptèrent. Tiran faisoit tous les jours dire la messe, & prioit le roi & tous les autres de l'entendre. Le jour que la treve fut accordée, Tiran pria le seigneur & la vierge Marie de lui faire distinguer sur le champ de bataille les chrétiens d'avec les Maures, car il regardoit ceux-là comme des martyrs, & vouloit leur donner une sépulture honorable. Dieu exauça sa prière ; car tous les chrétiens se tournoient sur le

dos, avec les mains jointes vers le ciel, sans avoir la moindre odeur. Les Maures avoient le visage contre terre, & sentoient très-mauvais. Tiran pria le moine de dresser un procès-verbal, en forme, de ce miracle, afin qu'il passât à la postérité, & qu'il servît de preuve, que ceux qui meurent en combattant pour la religion catholique, vont en paradis. On leur fit une très-honorable sépulture, & on bâtit une église à l'honneur du glorieux S. Jean, dans l'endroit où s'étoit donné le plus fort de la bataille. Pour les Maures, ils jettèrent leurs cadavres dans la rivière; le nombre en fut si grand que l'eau en changea de cours.

Après ces combats, les Maures se campèrent sur la montagne, & les chrétiens demeurèrent dans la ville. Dans ce tems-là le marquis de Lauzanne ayant appris que Tiran étoit en Barbarie, s'embarqua à Aiguemortes sur une galiote, déguisé en marchand. Etant arrivé à Tunis, il ouï conter les grandes victoires que Tiran avoit remportées, & les conquêtes qu'il avoit faites, il résolut de le joindre; mais apprenant que la treve étoit au moment de finir, il s'arrêta dans un village nommé Zéfra; il fit favoir à Tiran le lieu où il étoit, & lui demanda une escorte pour le venir joindre en fureté. Tiran lui envoya mille hommes, dont il donna le commandement à Almédifer. Les Maures en étant inf-

truits , en détachèrent deux mille , afin de les prendre à leur retour. Le roi d'Afrique qui commandoit cette troupe , sortit donc d'un bois où il s'étoit mis en embuscade , & chargeant les chrétiens par derrière , il en tua un grand nombre & fit beaucoup de prisonniers. Ceux qui purent se sauver apportèrent cette nouvelle au roi & à Tiran , qui répondit : Je ne dois me prendre de ceci qu'à moi seul , qui comme un jeune-homme ai consenti à une treve qui ne pouvoit être avantageuse qu'à des ennemis sur lesquels nous avons un si grand avantage ; je jure que tant que je serai dans ce pays , on n'en fera aucune de mon consentement ; mais il n'est plus tems de songer à une faute commise. Ne pensons qu'à la réparer , & qu'à en prévenir les fuites. Alors , adressant la parole au roi , il lui dit : Il faut que vous alliez cette nuit trouver la reine à quatorze lieues d'ici , où elle est. Vous rassembleriez sur la route tout ce qui se trouvera de montures , chevaux , ânes ou mulets , il n'importe. Vous prendrez avec vous tout ce que vous rencontrerez d'hommes , de femmes , & même d'enfans en état de vous suivre. Ceux que vous ferez obligé de laisser dans les villages , auront soin de les tenir fermés sans en sortir. Vous les ferez monter sur vos chevaux. Ils s'envelopperont chacun d'un drap blanc , & par dessous ce drap , il mettront une

citrouille sur leur tête, afin de paroître plus grands. Vous amenez la reine ici avec vous, sa présence les encouragera. Escariano partit & exécuta les ordres de Tiran. Cependant le général fit creuser au dehors de la ville un fossé étroit, mais très-profond, sans que les Maures, renfermés dans leur camp, s'en apperçussent. Il leur envoya demander les prisonniers; & sur leur refus, il les défia au combat à dix jours de-là. Le roi arriva avec quarante mille hommes ou femmes qu'il avoit rassemblés, & qui parurent couverts de blanc. Ils entrèrent en plein jour, afin que les Maures les pussent voir. L'arrivée de ce secours les étonna beaucoup. Le jour que la treve finit, les Maures vinrent attaquer la ville à minuit. Tiran qui favoit le métier de la guerre, & qui étoit toujours armé, plaça quatre cens hommes sur les murailles, & sortit avec le roi par une autre porte à la tête des autres troupes; ils firent le tour de la ville, & chargèrent les Maures en queue; il avoit eu la précaution de faire mettre des vêtemens blancs à toutes les troupes; les femmes sortirent aussi de la ville, & bordèrent le fossé qu'il avoit fait faire, ayant chacune une grosse canne à la main; il est vrai qu'il y avoit deux cens hommes pour les garder. Le combat fut très-sanglant. Tiran portoit une lance courte & très-forte, & malheur à celui qu'elle touchoit;

elle envoya ce jour-là bien des Maures en enfer. Avant que de charger les ennemis, il avoit laissé cinq cens hommes auxquels il avoit défendu de fortir de leur poste ; c'étoit une troupe d'élite. Voyant que le roi & le seigneur d'Agramont faisoient des prodiges de valeur, il fortit de la bataille, & courut joindre les cinq cens hommes, & marcha à leur tête droit au camp des Maures. Quand ils furent arrivés aux tentes, ils crièrent de toutes leurs forces : Marquis de Lauzanne, répondez-nous, voici Tiran le Blanc qui vient vous délivrer. Quand Almédifer entendit la voix des chrétiens, il crut qu'elle venoit du ciel, & tous deux coururent à Tiran qui les reconnut, & leur fit prendre le cheval de celui de sa troupe qui étoit le mieux monté, Almédifer se mit en croupe. Quand il fut hors du camp, il les fit déchaîner, leur donna des armes, & revint mettre le feu au camp. Ce qui fut si bien exécuté par sa troupe, qu'en un moment l'embrâsement devint général. Alors Tiran retourna au combat, & vint au secours du roi & du seigneur d'Agramont ; il portoit de si terribles coups, que personne n'osoit tenir devant lui. Quand les rois & les généraux Maures virent que leurs troupes étoient fort diminuées, ils pensèrent à la retraite, mais ils virent alors leur camp tout en feu. Dans le même tems, ils apperçurent un gros corps

de troupes vêtu de blanc , car la distance ne leur permettoit pas de reconnoître ce que c'étoit. Jusques - là la chaleur du combat ne leur avoit pas permis de le remarquer. Le roi de Tunis , dit : Seigneur , je ne crois pas que ces gens - ci soient des chrétiens , je crois plutôt que ce sont des diables baptisés , ou que notre Mahomet s'est fait chrétien ; car nous n'avons pu les entamer malgré la supériorité du nombre. Voyez de plus toutes ces troupes qui n'ont point encore donné , & qui attendent que nous soyons fatigués , pour nous charger par derrière & nous mettre en pieces. Pour moi , je crois que nous devons nous retirer , non dans l'endroit où est notre camp , mais sur cette autre montagne qui est par-delà , car je crains ces maudites gens vêtus de blanc : voyez comme ils sont grands à cheval , je n'en ai jamais vu de pareils. Le roi d'Afrique lui répondit : Quant à moi , je ne desire que vengeance , puisque j'ai perdu mon frère , & j'espère toujours que je pourrai tuer ce faux chevalier. Suivez-moi avec courage ; dans la douleur que j'éprouve , je ne cherche que la mort ou le plaisir de me venger. Après avoir dit ces mots , il piqua des deux , & se jetta dans le fort de la mêlée. Le hasard voulut qu'il rencontrât le marquis de Lauzanne ; il fut à lui d'une telle violence qu'il le renversa lui & son cheval , sans le

seigneur d'Agramont qui vint à son secours , il alloit périr. La bataille dura jusqu'à deux heures après midi, sans que l'on eût pu dire de quel côté étoit l'avantage. Les choses étoient en cet état lorsque le roi de Tunis, qui portoit un Mahomet d'or sur son armet, reconnut Tiran à la soubreveſte fermée d'étoiles qu'il portoit. Il dit aux autres rois : Si vous voulez être vainqueurs , allons tous sur celui qui nous fait tant de mal ; quand nous l'aurons tué, tous les chrétiens feront prisonniers. Sur le champ tous les rois coururent contre Tiran. Quand ils furent à une certaine distance, il se jeta au milieu d'eux comme un lion ; sa lance n'étant pas encore rompue, il en frappa le roi de Tana si vigoureusement, que malgré ses armes, il lui perça la poitrine & le renversa mort. Après cela il rencontra le roi de Tunis, lui perça le bras & le fit tomber de cheval. Le roi Escariano, suivi du marquis & d'Almédifer, qui combattoient vaillamment, arrivèrent en cet endroit, & ils emportèrent le roi de Tunis dans la ville. Alors Tiran jeta sa lance, & prenant sa petite hache, qu'il avoit toujours à l'arçon de sa selle, il en donna un si grand coup à un Maure, qu'il lui fendit la tête & la poitrine. Je ne crois pas que jamais aucun héros de l'antiquité ait donné un si grand coup. Les Maures eux-mêmes en demeurèrent étonnés ; mais voyant que toutes

leurs lances étoient rompues , ils sonnèrent d'un cornet , tournèrent le dos , abandonnèrent la bataille , & se retirèrent sur une montagne. Les chrétiens qui avoient besoin de repos , les laissèrent aller volontiers. Cependant , malgré leur lassitude , ils les suivirent jusqu'à la montagne , assez contents d'être demeurés les maîtres du champ de bataille. De retour dans la ville , ils crioient , hommes & femmes : Vivé le bienheureux chevalier , béni soit le jour de sa naissance , heureux celui dans lequel il nous a baptisés , que celui où il est venu dans ce pays est fortuné ! Plût à Dieu qu'il fût roi de tous les Maures ! Avec de pareilles acclamations , on conduisit Tiran au château , où il trouva le roi de Tunis , que l'on avoit déjà pansé de sa blessure. La reine étoit encore avec toutes les femmes , à cheval sur toutes sortes de montures , & les citrouilles sur la tête , couvertes de linge blanc. Quand le roi de Tunis sut la ruse dont s'étoit servi Tiran , il fut au désespoir , arracha l'appareil que l'on avoit mis sur sa plaie. Tiran , instruit de son désespoir , le vint trouver pour le consoler , & l'engager à se laisser panser. Il le trouva dans une rage qui ne lui laissoit rien écouter ; malgré tous les efforts que l'on avoit faits pour le retenir , il avoit déchiré sa plaie ; il perdoit tout son sang , & il n'étoit pas possible de l'étancher. Il mourut le soir même.

Aussi-tôt après sa mort, Almédiser demanda son corps à Tiran, qui le lui accorda. Il fit savoir au camp des Maures qu'ils pouvoient le venir chercher. Cette nouvelle augmenta leur consternation. Ils choisirent cinquante des meilleurs chevaliers, qu'ils envoyèrent à la ville chercher le corps du roi. Quand ils furent en présence du général, ils le supplièrent de leur permettre de le voir. Tiran ordonna à Almédiser de le faire mettre dans la salle, de le couvrir d'un magnifique drap d'or, & de placer autour de lui cent chevaliers l'épée à la main. Quand ses ordres furent exécutés, Tiran fit entrer les Maures dans la salle. Ils levèrent le drap d'or, & quand ils eurent reconnu le roi, le plus considérable dit : Général, le meilleur de tous les bons, écoute-moi, tu es la lumière qui a éclairé les chrétiens. Ton nom ne peut être oublié dans toute la Barbarie. Plus tu as rendu d'honneurs à ce grand prince, qui étoit si digne de le recevoir, plus tu t'es honoré toi-même. La fortune a voulu que ce malheureux prince fût ton esclave ; il n'a pu soutenir ce malheur, lui, qui par son courage étoit digne de soumettre toute la chrétienté, de donner un pape à Rome, un calife à Babylone, & de voir à ses pieds l'Europe, l'Asie & l'Afrique entières. O mort ! tu l'as enlevé ce généreux roi ; & sa fin sera la perte de tous les Maures. Mes frères

& mes compagnons, nous ne pouvons trop donner de larmes au sort de notre roi. Ils pleurèrent tous en effet, & plainquirent leur malheur en baissant les pieds du corps.

Quand ils eurent rempli pendant quelque tems ce triste devoir, le vieux chevalier Maure se leva, & dit : O Dieu, grand & tout-puissant, créateur du ciel & de la terre, comment as-tu permis la mort d'un si bon roi, & d'un si brave chevalier ? Il étoit jeune, & capable de faire la conquête du monde. Il défendoit la sainte foi que nous a donnée ton prophete, & que l'on suit dans toutes les parties du monde. Comment as-tu souffert qu'un seul homme ait eu l'adresse diabolique de convertir tout un peuple à la loi chrétienne, & de causer la perte de tant de rois, & de tant de milliers de Maures ? Aidez-moi, chevaliers, à pleurer nos malheurs ; donnez-moi de tristes expressions ; partagez avec moi la douleur de notre perte, & de celle de la chevalerie Maure. O saint prophete Mahomet ! s'écria-t-il d'une voix enrouée, ô défenseur de notre liberté, prends pitié de nous. Ne permets pas que les chrétiens nous maltraitent plus long-tems. N'étoit-ce pas assez de perdre une grande bataille ? Falloit-il être privé du soutien de la Barbarie ? O roi de Tunis, puisse le seigneur te pardonner, & conduire ton ame où doivent être

celles de tous ceux de ta religion. Tu occuperas parmi eux le premier rang. Se tournant ensuite du côté de Tiran, il lui dit : Général des chrétiens, l'état où tu nous vois t'apprend l'horrible situation où tu nous as réduits ; notre camp est inondé du sang que tu as répandu. L'air que nous respirons est infecté par les cadavres de ceux de nos soldats que tu as mis à mort. Les plus puissans & les plus braves de nos rois ont péri sous tes coups. Nos malheurs redoublent à chaque instant. Chaque instant offre à nos yeux de nouveaux sujets d'horreur & de désespoir. O général, né pour le malheur de la sainte loi & du monde entier, c'est toi qui as versé le sang respectable de nos rois. Ennemi de Dieu & des hommes, chrétien détestable, que maudit soit le jour abominable qui te vit arriver dans ce pays. Que maudite soit la galère qui t'apporta sur nos bords, que n'a-t-elle été engloutie avec toi dans les gouffres les plus profonds.

Tiran sourioit en écoutant les discours du chevalier Maure ; cependant il prit la parole & lui dit : Je pardonne tes emportemens à l'excès de ta douleur ; mais crains de mettre ma patience à une nouvelle épreuve. Le Maure lui obéit. Les autres députés demandèrent le corps de leur roi. J'en suis le maître, leur dit Almédiser, & vous ne l'aurez qu'en payant une rançon de vingt mille doubles

ducats d'or. C'est la moindre satisfaction que je puisse exiger de vos discours. Sur votre refus, je livrerai son cadavre aux chiens & aux corbeaux. Les députés consentirent à tout, & emportèrent le corps.

Quand ils furent au camp, sa vue mit les Maures en fureur. Ils coururent aux armes, montèrent à cheval, & se précipitèrent vers la ville, en criant: Meure ce traître, ce faux général des mauvais chrétiens, cet ennemi de notre loi & de notre empire. Le roi de Damas se présenta à eux, & leur dit: Seigneurs, quel est votre projet? J'ai toujours ouï dire que la colère est le plus mauvais de tous les conseillers. Songez quel est l'ennemi que vous allez attaquer; songez à son habileté qui nous a fait perdre plus de quatre-vingt mille soldats dans des batailles rangées. Croyez-vous que le désordre avec lequel vous marchez vous mettra en état de réparer nos pertes? Qui marche ainsi au combat, court grand risque de n'en revenir qu'en déroute. Ses conseils ne furent point exécutés; ils continuèrent de courir vers la ville.

Tiran, qui ne pouvoit être surpris, avoit découvert leurs mouvemens. Il sortit à leur rencontre avec ses troupes, ayant mis ordre à la défense de la ville, & ayant placé derrière le fossé ce corps de femmes couvertes de voiles blancs.

Le combat fut long & opiniâtre. Les Maures se battoient en désespérés. Le roi Escariano fut plusieurs fois sur le point de perdre la vie ou la liberté. Tiran & le seigneur d'Agramont le tirèrent plusieurs fois des périls où sa valeur l'avoit précipité. Le combat dura jusqu'à la nuit. Tiran ne permit pas à ses troupes de poursuivre les vaincus ; ils se retirèrent dans leur camp , & le lendemain on trouva que les Maures avoient laissé trente - cinq mille vingt-sept hommes sur le champ de bataille.

Les Maures voyant que leurs pertes augmentoient chaque jour , les rois tinrent conseil , & résolurent de demander une treve pour trente jours. Ils envoyèrent pour cet effet une ambassade à la ville. Tiran ne jugea pas à propos de l'accorder , mais le roi Escariano , le seigneur d'Agramont , Almédifer & le chevalier Melchisedech y consentirent , parce qu'ils avoient beaucoup de blessés. Quand la treve fut faite , les femmes chrétiennes allèrent sur le champ de bataille prendre les corps des chrétiens pour les enterrer avec pompe. Les Maures résolurent de partir la nuit qui précéda la fin de la treve , & de se retirer dans les grandes montagnes de Fez , où les chrétiens ne pouvoient les suivre. Ils rassemblèrent leurs troupes , & se mirent en marche environ sur le minuit , sans faire le moindre bruit. Le lendemain au point du jour , les gardes avancées

vinrent frapper à la porte de la ville pour apprendre au général que les Maures partoient avec beaucoup de précipitation. Tiran fit sur le champ prendre les armes à toutes ses troupes. Au grand jour les chrétiens se mirent à la poursuite des Maures & joignirent les traîneurs. Les rois envoyèrent redemander à Tiran, non-seulement ce qu'on leur avoit pris, mais encore justice de ceux qu'on leur avoit tués, parce que la treve n'étoit pas expirée, assurant que s'il leur refusoit cette satisfaction, ils feroient savoir dans toutes les cours la mauvaise foi du roi Escariano, & celle de Tiran le Blanc, général des chrétiens, après en avoir fait leurs plaintes à Mahomet. Quoique Tiran pût opposer leur départ précipité pour autoriser ce qu'il avoit fait; comme de part & d'autre on pouvoit alléguer de bonnes raisons, il crut devoir exécuter le traité, pour ne pas exposer sa réputation. Il fit rendre tout ce qui avoit été pris; & pour chaque Maure qui avoit été tué, il donna la liberté à deux de ceux qu'il avoit fait prisonniers. Les Maures furent très-contens de ce procédé, & disoient hautement que Tiran étoit le meilleur, & le plus franc chrétien qui fût au monde. Les Maures faisoient des marches forcées, & eurent bientôt gagné les hautes montagnes de Fez, & de-là, par des défilés presque impraticables, ils se rendirent dans les plaines fertiles de ce royaume.

Cependant Tiran marcha après le départ des Maures, du côté des défilés, & fournit toutes les villes & tous les châteaux qui étoient en-deçà. Le seigneur d'Agramont voyant que ces défilés n'étoient point gardés, proposa à Tiran de l'envoyer tenter le passage, afin de se mettre en état de conserver les conquêtes que l'on faisoit. Tiran approuva cet avis, & de concert avec le roi Escariano, il donna au seigneur d'Agramont un corps de quarante mille chevaux & de huit mille fantassins, avec lequel il traversa les montagnes. Quand il fut de l'autre côté il ne trouva point de troupes ennemies. Les rois Maures s'étoient séparés pour se retirer dans leurs états. Alors le seigneur d'Agramont se mit à faire la conquête du pays. Presque toutes les places se soumirent; celles qui voulurent résister furent forcées & pillées. Ce chevalier étoit brave & habile, & ses troupes avoient confiance en lui. Ils arrivèrent à Montagata; elle appartenoit à la fille du roi de Bellemarin, son père & son mari ayant péri dès le commencement de la guerre. A la vue des chrétiens, ceux de la ville tinrent un conseil, dans lequel il fut arrêté que l'on porteroit les clefs au seigneur d'Agramont. Il les reçut avec bonté, & leur accorda tout ce qu'ils lui demandèrent. Mais quand les chrétiens furent prêts d'entrer dans la ville, ceux qui la gouvernoient se re-

pentitent de ce qu'ils avoient fait, & résolurent de mourir plutôt que de se rendre. Le seigneur d'Agramont voyant que l'on se moquoit de lui, attaqua la ville de tous les côtés, & fit donner un assaut. Il y fut blessé d'une balle d'arbalète.

Toutes les troupes le voyant tomber, le crurent mort. On le mit sur un bouclier, & on le porta à sa tente. Cet accident fit cesser le combat. Alors le seigneur d'Agramont promit à Dieu & aux saints apôtres, qu'il se vengeroit de la tromperie qui lui avoit été faite; & furieux de la douleur que lui faisoit sa blessure, il jura qu'il ne partiroit point sans avoir pris la ville, & fait passer tous les habitans par l'épée. Sur le champ il envoya demander la grosse artillerie. Tiran la conduisit lui-même avec toutes ses troupes, & fit donner l'assaut à la ville en arrivant. Il fut si terrible qu'il s'empara d'une grande tour qui servoit de mosquée, & qui tenoit à la muraille; mais la nuit fit cesser l'assaut. Le lendemain matin les Maures envoyèrent dire qu'ils se rendroient à condition qu'on les laissât vivre dans leur religion; qu'ils donneroient par an trente mille pieces d'or, & rendroient tous les prisonniers qu'ils avoient. Tiran les renvoya à son cousin, leur disant qu'il ne feroit que ce qu'il ordonneroit. Quand ils furent devant lui, quelques prières qu'ils lui fissent, il ne voulut jamais les

écouter. Alors le peuple résolu de lui envoyer leur souveraine avec plusieurs autres demoiselles, pour tâcher de le fléchir. (Ici l'auteur interrompt son récit pour parler de Plaisir de ma vie.)

Quand la bonté de Dieu eut délivré Plaisir de ma vie du naufrage, elle fut conduite à Tunis chez la fille d'un pêcheur, comme il a été rapporté. Cette fille se maria deux ans après, avec un homme qui demuroit auprès de Montagata; elle fut toujours regardée comme esclave, mais elle menoit une vie assez douce, travaillant à des ouvrages de broderie en or & en soie, dont sa maîtresse faisoit un débit avantageux. Cette femme ayant cru s'appercevoir que son mari la regardoit avec complaisance, elle en devint jalouse, & résolut de s'en défaire. Ainsi étant allée à la ville, sous prétexte de quelques emplettes, elle fut trouver la fille du roi, & lui dit, qu'ayant appris qu'elle vouloit se marier, & qu'elle cherchoit des chemises travaillées en or & en soie, elle venoit lui offrir une esclave jeune & bien faite, à laquelle elle avoit montré dans son enfance à faire toutes sortes de beaux ouvrages de femme. Alors elle lui présenta des morceaux de son ouvrage, en l'assurant que si elle vouloit lui en donner cent piéces d'or, elle lui feroit volontiers le sacrifice de tout ce qu'elle lui avoit coûté, & des soins

qu'elle avoit pris pour la rendre auffi adroite. La reine ayant examiné l'ouvrage accepta le marché. La Maurisque ajouta qu'elle ne la lui vendoit qu'à condition qu'elle ne lui diroit point qu'elle l'avoit vendue, parce qu'elle l'aimoit fi fort, que la féparation lui feroit trop fenfible; mais qu'elle auroit la bonté de dire qu'elle la lui avoit prêtée pour deux mois. Car, ajouta-t-elle; elle mourroit de chagrin, fi elle favoit que je l'euffe vendue. Peu de tems après cela la ville fut affiégée. Les Maures firent beaucoup de prifonniers chrétiens, parmi lesquels il fe trouva un homme d'armes, qui étoit fur la galère de Tiran, quand elle fit naufrage. Plaifir de ma vie le reconnut, & lui demanda s'il n'étoit pas du nombre de ces chrétiens qui périrent fur une galère à la côte de Tunis? oui, madame, lui répondit-il, j'eus beaucoup de peine à me fauver à terre. Après cela je reçus mille baffonnades; & par la fuite je fus vendu, non fans avoir beaucoup à fouffrir. Que me diras-tu, continua-t-elle, de Tiran? Sainte Marie! répliqua le prifonnier, il eft plein de vie, & général des chrétiens; il travaille à la conquête de ce pays, Enfuite il lui parla de la bleffure du feigneur d'Agramont. Elle lui demanda des nouvelles de Plaifir de ma vie. On croit qu'elle s'eft noyée, répondit-il, notre général a été bien fenfible à fa

perte. La joie qu'elle ressentit en apprenant ces nouvelles suspendit le souvenir de ses malheurs, elle ne fut plus occupée que des moyens de travailler à sa délivrance & à celle des autres prisonniers chrétiens.

Le jour que sa maîtresse devoit aller trouver les généraux chrétiens, elle se déguisa & se mit à sa suite. La reine sortit à la tête de cinquante demoiselles, & accompagnée de plusieurs esclaves. Elle alla d'abord se présenter à Tiran, qui, sans vouloir l'écouter, la renvoya au seigneur d'Agramont, qui la reçut encore plus mal qu'il n'avoit fait les premiers députés. Elle retourna donc à la ville, n'attendant plus que la ruine de son royaume. Elle passa la nuit dans les cris & dans les larmes. La consternation étoit universelle.

Le lendemain matin, Plaisir de ma vie dit à la reine & aux principaux de la ville, que s'ils vouloient lui permettre de sortir, elle parleroit au général, & lui diroit des choses qui l'engageroient à leur pardonner. Dans le désespoir où ils étoient, ils ne pouvoient refuser la permission qu'elle demandoit, il falloit tout essayer. Plaisir de ma vie s'habilla proprement à la morefque, & s'étant noirci le tour des yeux à la manière des femmes du pays, pour se déguiser, elle marcha, suivie des femmes de la ville. Elles arrivèrent à l'heure de midi à la tente

de Tiran , qui leur manda d'aller trouver le seigneur d'Agramont , parce qu'il ne pouvoit rien faire en leur faveur. Plaisir de ma vie lui fit dire qu'il passeroit pour un faux chevalier , s'il refusoit de voir & d'entendre des demoiselles , lui , que l'ordre de chevalerie qu'il avoit reçu engageoit à prendre leur défense contre tout le monde ; qu'elles lui demandoient aide & conseil. On vint rendre cette réponse au général. Celui qui la lui fit , ajouta qu'il avoit parlé à une demoiselle très-bien faite , qui parloit le morefque à merveille , & qu'il lui feroit bien obligé , quand on prendroit la ville , de la faire chrétienne , & de la lui donner pour femme. Va , dit le général , amene-les ici. Après les saluts , Plaisir de ma vie lui dit :

Seigneur général , ton noble & généreux cœur veut-il se démentir en cette occasion des sentimens qu'il a toujours montrés ? sera-t-il sans pitié pour les malheureux habitans de cette ville , qui te parlent par ma bouche , qui confessent leur faute , & qui implorent ta miséricorde ? As-tu oublié que ta loi , que l'exemple de ton Dieu , que les regles de ta chevalerie t'obligent de pardonner à un ennemi soumis & qui reconnoît sa faute. Pardonne la liberté avec laquelle je te parle. Nous sommes instruits de tes grands exploits , les victoires que tu as remportées dans la Grece sur les Turcs nous

sont connues comme celles qui ont accompagné tes armes dans ce pays. Tu ne feras pas moins généreux pour nous que tu l'as été pour le roi Escariano , pour cet ennemi qui te doit la gloire & le bonheur de sa vie. Aie quelque compassion d'une reine infortunée , je t'en conjure au nom de la demoiselle à qui tu as donné ton cœur.

Tiran étoit trop irrité contre la perfidie de ceux de la ville , & trop affligé du danger où étoit son cousin d'Agramont , pour se laisser toucher à ce discours. Il répondit que la clémence consistoit à pardonner ses propres injures , mais que la justice l'obligeoit à poursuivre la vengeance de celles qu'avoient reçues les siens. Il renouvela ses sermens de faire passer tous les habitans au fil de l'épée , & ordonna en même tems qu'on la fît sortir. Alors Plaisir de ma vie , prenant la parole , dit avec un espece d'emportement : Juste ciel ! est-ce là ce Tiran le Blanc de la Roche Salée , dont on vantoit les vertus par toute la terre ? Songes aux engagements que tu pris lorsque tu reçus l'ordre de chevalerie dans cette brillante cour d'Angleterre , où tu te couvris de gloire par la défaite du redoutable seigneur de Villermes , par la mort de deux rois & de deux ducs , par la victoire que tu remportas sur les deux frères Thomas & Kyrié-Elcison de Montauban. Faut-il pour te ramener à la vertu ,

te rappeler le nombre infini de tes autres exploits ; le secours que tu donnas à la religion de Rhodes ; la prudence avec laquelle tu vins à bout de conclure le mariage du Prince de France & de l'infante de Sicile ; ce que tu as exécuté en faveur de l'empereur de Constantinople ? Songes à l'état cruel où l'a laissée ton absence ; songes à la douleur dans laquelle cette absence plonge une grande princesse , dont les charmes ne peuvent être surpassés que par ses vertus. Songes aux malheurs auxquels la fortune , en t'éloignant des terres de Constantinople , expose peut-être ton malheureux cousin Diofébo & Stéphanie la duchesse de Macédoine , que tu lui as donnée pour épouse ; ils sont sortis de ton souvenir. O malheureuse maison de la Roche Salée, la meilleure qui soit au monde ! O chevaliers de Bretagne ; qui gémissiez peut-être dans les fers , n'attendez plus de secours , celui duquel vous en deviez espérer , n'est plus sensible au sort des malheureux.

Plaisir de ma vie avoit pris l'accent de la langue du pays , & cet accent déguisoit sa voix. Tiran étoit dans le plus grand étonnement ; il ne pouvoit concevoir comment toute sa vie lui étoit si bien connue ; les dernières idées qu'elle lui avoit rappelées avoient renouvelé toutes ses douleurs ; il la pria de lui dire qui elle étoit , & qui lui avoit

révélé toutes ces choses ; étoit-elle un diable , ou un esprit familier , revêtu d'un corps féminin ?

Non , Tiran , lui répondit Plaisir de ma vie ; je suis une femme ordinaire , semblable à toutes les autres ; & si le peu de choses que je t'ai dites t'a étonné , il en resteroit bien d'autres à te découvrir , qui te jetteroient dans la plus grande surprise. Mais à quoi cela te pourroit-il servir ? Te rappellerois-je cette nuit délicieuse du château de Malvoisin , dans laquelle la princesse Carmésine s'abandonna à ta discrétion ? te parlerois-je de cette autre nuit , dans laquelle par le conseil & par le secours d'une malheureuse fille , que l'on nommoit si je ne me trompe , Plaisir de ma vie ; elle te mit sur la tête la couronne de Constantinople , & te reçut dans son lit , comme son seigneur & son époux ? Mais à quoi me serviroit de te rappeler des choses qui ne sont plus présentes à ta mémoire ? Tu les as oubliées. Infortunée princesse de Constantinople ! ton empire est en proie aux infidèles ; ta ville , ton père , tes parens , ta personne même sont prêts de tomber entre leurs mains ; mais tu ignores encore le plus grand de tes malheurs , ton chevalier t'abandonne.

La douleur & le faïffement de Tiran étoient devenus si grands , qu'il ne put entendre les dernières paroles de Plaisir de ma vie , sans tomber

évanoui : il resta sans connoissance. Le caractère impétueux du roi Escariano pensa rendre cet accident fatal à Plaisir de ma vie. Il croyoit qu'elle avoit jetté quelque charme sur le chevalier, il donna ordre qu'on la fâsît ; & qu'on la gardât avec soin, jusqu'à ce que l'on eût vu quelles seroient les suites de cet accident. Plaisir de ma vie en étoit elle-même trop touchée pour faire quelque attention à autre chose, elle se jetta à terre en déchirant ses habits, & soulevant le chevalier, elle posa sa tête sur son sein, disant à ceux qui vouloient l'en empêcher : Laissez, c'est à moi à réparer le mal que j'ai fait, je connois ce chevalier avant tous ceux qui sont ici, & ce n'est pas le premier service que je lui ai rendu. Elle arrosoit son visage de ses larmes, & témoignoit les plus grands régrêts ; mais alors elle se ressouvint d'une blessure qu'il avoit reçue à l'oreille, dans son combat contre le seigneur de Villermes, & dont la cicatrice étoit demeurée si douloureuse qu'il suffisoit de la toucher pour le retirer du plus profond évanouissement.

Tiran revint en effet, poussant un grand soupir, & surpris de se trouver entre ses bras, il la regardoit fixement & sans parler. Au nom du Dieu que tu adores, lui dit-il après avoir repris ses esprits ; apprends-moi d'où tu fais les choses que tu m'as dites ; j'en jure par le nom sacré que tu as pro-

noncé, je t'accorderai tout ce que tu me demandes. Plaisir de ma vie qui craignoit qu'en se découvrant tout d'un coup, la surprise ne fît retomber le chevalier dans un second évanouissement plus dangereux que le premier, lui dit : Promettez - nous la grace que nous vous demandons, le ciel vous en récompensera par l'intercession de notre grand prophete. Ensuite elle enfila un long discours pendant lequel Tiran demeurant toujours la tête sur ses genoux, tomba dans une profonde rêverie; les périls de la princesse & de ses parens en étoient l'objet.

Cependant le seigneur d'Agramont instruit de l'accident de Tiran, & croyant qu'il avoit perdu la vie, s'étoit levé tout furieux. Il accourut l'épée à la main à la tente du général, & le voyant étendu par terre auprès d'une femme vêtue à la morefque, il s'écria en entrant : Que fait ici cette forcrière ? attendez-vous qu'après avoir donné la mort à votre ami, à votre seigneur, elle vous enleve encore son corps ? C'est à moi à la punir de ses crimes, puisque vous n'avez pas daigné le faire. En même tems il la saisit par les cheveux qu'elle avoit épars, & levant l'épée il se préparoit à lui couper la tête. Au cri que la frayeur fit pousser à Plaisir de ma vie, Tiran sortit de sa rêverie, il se jetta sur le seigneur d'Agramont, & lui saisit l'épée; mais celui-ci étoit tellement transporté de colère, qu'il ne voyoit plus rien,

rien , il retira l'épée , & par ce mouvement il fit à Tiran une si dangereuse blessure , que l'on crut quelque tems qu'il en demeureroit estropié. On se jeta sur le seigneur d'Agramont , & on l'entraîna hors de la tente. Escariano le vouloit tuer. Tiran étoit dans la plus furieuse colère contre lui , pour avoir frappé à ses yeux une femme , & une femme à laquelle il avoit accordé sa protection. La confusion & la douleur dans laquelle le seigneur d'Agramont se trouva lorsqu'il fut revenu à lui , touchèrent Tiran , & il résolut de lui pardonner ; mais comme rien ne le pouvoit distraire de ce qui regardoit son amour , il demanda avant toutes choses à Plaisir de ma vie , si elle avoit été esclave à Constantinople. Alors se levant & se jettant à ses pieds : Eh quoi ! seigneur , lui dit-elle en langage grec , ne connoissez-vous plus la malheureuse Plaisir de ma vie ? En avez-vous perdu le souvenir ? Elle se préparoit à lui conter le détail de son histoire , mais il ne lui en donna pas le loisir. Il la releva en l'embrassant plusieurs fois.

Il ordonna aussi-tôt que l'on dressât un trône magnifique à la porte de sa tente , & que l'on mandât la reine & toutes les dames de la ville. Ce trône étoit couvert de drap d'or , on y montoit par plusieurs degrés ; il y plaça Plaisir de ma vie , & comme elle avoit déchiré tous ses habits , il lui fit

donner un de ses manteaux de brocard cramoisi doublé d'hermine; il fit mettre la reine de la ville sur le dernier gradin, & les demoiselles prirent leurs places à ses côtés par terre, de façon que Plaisir de ma vie étoit traitée en reine. Il lui avoit ôté son voile, & sa tête n'étoit ornée que de ses beaux cheveux. Tout le monde voyant que Tiran lui rendoit tant d'honneurs, croyoit qu'il vouloit l'épouser. Il fit ordonner dans le camp que, sous peine de mort, on vînt baiser la main à Plaisir de ma vie. Il fit aussi publier le pardon général qu'il accordoit aux habitans de la ville, leur permettant de vivre dans la religion qu'il leur plairoit, avec une expresse défense à tous les soldats de faire le moindre tort à aucun habitant. Il fit préparer des viandes, & donna un grand repas à tous ceux qui vou lurent manger. Tous les instrumens & les trompettes de la ville jouèrent pendant le repas. Cette fête dura huit jours, & fut la plus singulière que l'on eût jamais donnée dans un camp. Quand le seigneur d'Agramont fut que celle qu'il avoit voulu tuer étoit Plaisir de ma vie, il fut encore plus affligé de ce qui lui étoit arrivé; il alla donc trouver le roi Escariano & la reine, qui ne quittoient pas Plaisir de ma vie, & les pria de faire sa paix avec Tiran. Ils y consentirent, & l'un & l'autre l'accompagnèrent. Quand ils furent devant le géné-

ral , il lui dit d'un air fort affligé , qu'il étoit au désespoir de l'action qu'il avoit commise , qu'il n'avoit point reconnu Plaisir de ma vie , & convint qu'il n'y avoit point de punition qu'il ne méritât ; il ajouta que , s'il ne vouloit pas lui pardonner , il étoit résolu de retourner en Ponent pour y finir sa triste vie , & que plus l'amitié & les liens du sang l'attachoient à lui , plus il sentoit combien sa faute étoit grande. Tiran fut touché en l'entendant parler ainsi , il l'embrassa en lui disant : Oublie , mon cher cousin , la colère où j'ai été contre toi , comme j'oublierai ce qui l'avoit causée. Crois qu'elle n'a point altéré mon amitié ; dans peu je t'en donnerai des marques convaincantes. Le roi & la reine furent charmés de voir la paix faite entre eux. Tous ensemble furent au tribunal sur lequel Plaisir de ma vie étoit charmée d'être assise. Le seigneur d'Agramont lui demanda beaucoup de pardons , l'assurant qu'il les méritoit , parce qu'il ne l'avoit pas reconnue , & que si elle le refusoit , il s'en iroit dans le monde errant & vagabond , cherchant la mort ; & qu'au reste , elle n'auroit jamais de chevalier qui lui fût plus attaché que lui , & que dès ce moment il cessoit de desirer la ruine de cette ville , puisqu'elle étoit si fort attachée à sa conservation. Plaisir de ma vie lui répondit : La cruauté & la haine ne sont point les passions des femmes

bien nées ; à Dieu ne plaise que je déshonore la nation grecque par de semblables sentimens ; quand bien même vous m'eussiez offensée , j'aurois d'autant moins lieu de m'en plaindre , que je ne vous étois pas connue. Vous n'avez offensé que le général , sous la protection duquel étoit ma vie. Je me serois consolée de la perdre de la main d'un aussi brave chevalier ; j'aurois obtenu la couronne du martyr , puisque je n'étois occupée que du soin d'augmenter la sainte foi catholique , comme vous en serez convaincu par la fuite. Ne me demandez point de pardons , parce que je ne suis point offensée , & quand je le serois , je l'oublierois aisément , puisque vous voulez bien pardonner à cette reine & à ses sujets. Ce qui me reste à vous demander , c'est qu'oubliant le passé , vous repreniez votre ancienne gaieté. Je prie le seigneur qu'il vous fasse obtenir l'amour de l'objet que vous aimez. Le roi Escariano & Tiran interrompirent leur conversation ; & quand les fêtes furent finies , ceux de la ville , précédés de leur reine , apportèrent leurs clefs à Tiran , il les prit & les donna à Plaisir de ma vie , qu'il revêtit en même teins de la souveraineté. Plaisir de ma vie partit aussi-tôt accompagnée de Tiran & d'un nombreux cortège. On la plaça sur le trône , & on lui prêta serment ; l'ancienne reine lui abandonna son palais. Plaisir de ma vie avoit une nombreuse maison que

lui avoit formée le général. Elle gouverna pendant huit jours , prit connoissance des affaires , & fit quelques réglemens. Les Maures étoient charmés de la prudence de leur nouvelle reine ; ils étoient surpris de voir dans une fille de son âge , le bon-sens joint à la jeunesse & à la beauté. Au bout de huit jours , elle envoya chercher l'ancienne reine , & lui dit : Ne croyez pas que le changement arrivé à ma condition m'ait fait perdre le souvenir de vos vertus , & des bontés avec lesquelles vous m'avez traitée pendant mon esclavage. La révolution qui m'a fait passer de la captivité sur le trône , & qui m'a donné votre place , est un des jeux ordinaires de la fortune ; je ne suis point éblouie de l'éclat de ses présens ; sans avoir été souveraine , je me suis trouvée dans une situation peut-être encore plus élevée. Comme ie ne rougis point d'avoir été votre esclave , vous ne devez point rougir d'être ma sujette , vous ne la ferez pas encore long-tems , je vous rends votre trône & vos sujets. En même tems elle se leva & salua la reine d'une manière respectueuse , en voulant l'obliger de reprendre les clefs de la ville. L'ancienne reine les refusa , & se jettant à ses pieds : Non , madame , lui dit-elle , c'est à vous d'être souveraine d'un peuple dont vous avez sauvé les jours , & dont vous faites déjà le bonheur par votre prudence & par vos vertus ; je serai

contente si vous me gardez auprès de vous. Plaisir de ma vie ne l'avoit pu souffrir dans cette situation, elle l'avoit relevée en l'embrassant. La reine la ferroit dans ses bras en pleurant de joie. Enfin elle céda aux vives instances de Plaisir de ma vie, & consentit à remonter sur le trône. La reine exaltoit la générosité & la noblesse de cette action. Non, madame, lui dit Plaisir de ma vie, ce que je fais ne mérite point de louanges, mon action n'a rien que d'ordinaire dans les principes de la religion que je professe; ne me louez point, louez ma religion, comprenez quelle en est la perfection. Que j'en suis encore éloignée!

La reine, frappée de ce discours, & de tout ce qu'avoit fait Plaisir de ma vie, garda un moment le silence, & reprenant la parole, elle lui dit : Oui, madame, car vous serez toujours mon égale, puisque vous ne voulez pas être ma souveraine, je reconnois la perfection de votre loi, & la fausseté de la nôtre; je suis chrétienne, faites-moi donner le baptême.

Plaisir de ma vie se sentit pénétrée d'entendre ces paroles : Ah! ma chère sœur, s'écria-t-elle en l'embrassant! ma joie est plus grande que si vous me faisiez souveraine de toute la Barbarie. En même tems elle fit assembler les habitans, elle abdiqua la souveraineté en leur présence, déclarant

qu'elle transportoit à leur ancienne reine, tous les droits qu'ils lui avoient donnés par leurs sermens; on prêta de nouveau serment à l'ancienne reine. Plaisir de ma vie la quitta pour retourner au camp, en l'assurant qu'elle alloit travailler pour elle. Tiran la reçut avec de grands honneurs; mais quand elle eut rendu compte de ce qui venoit d'arriver, on lui donna les plus grands éloges. Tiran approuva tout ce qu'elle avoit fait. Mais, dit le seigneur d'Agramont, si vous cessez d'être la souveraine de cette ville, si ses habitans ne sont plus vos sujets, que deviendra le serment par lequel je suis lié? Qui me relevera de mon vœu?

Chevalier, dit Plaisir de ma vie, ne leur as-tu pas accordé le pardon? Voudrois-tu déshonorer ton nom & ta race par une vengeance prise de sang-froid? Mais si ton vœu t'embarresse, il est facile de lever ton scrupule. Tu as juré de faire passer *par l'épée* (1) tous les habitans de cette ville. Eh bien, ils y passeront. Le roi tiendra une épée par la garde, & Tiran par la pointe, tous les habitans de la ville passeront par-dessous, alors tu

(1) L'Espagnol dit : *Has hecho voto que todos los de la Ciudad han de passar so tu espada.* Ces derniers mots signifient également passer 'au fil de l'épée, & faire passer par-dessous son épée.

feras absous de ton maudit serment, & moi je te donnerai l'absolution quand je chanterai messe. Tout le monde se mit à rire. L'expédient de Plaisir de ma vie fut accepté. Après cette cérémonie, elle pria la reine de se faire baptiser, comme elle le lui avoit promis. Elle y consentit, & sur le champ elle reçut le saint baptême avec une grande dévotion, & treize cens personnes avec elle. Après cela tous les habitans de ce royaume furent convertis, & Tiran obtint du pape que le moine qui étoit venu pour racheter les esclaves chrétiens, seroit son légat dans ce pays, & les Maures comme les nouveaux chrétiens, ne lui donnoient plus d'autre nom que le père des chrétiens.

Avant de quitter cette ville, Tiran proposa à la reine d'épouser Melchisedech, brave chevalier du royaume de Trémecen; il pria Plaisir de ma vie de joindre ses instances aux siennes, elle le fit, & la reine consentit à ce mariage. Le chevalier ordonna des fêtes que l'on a coutume de faire en ces occasions. Cette reine vécut parfaitement bien, avec une grande dévotion pour la sainte mère de Dieu, & fit bâtir dans sa ville beaucoup de couvens d'hommes & de femmes, & fit beaucoup d'aumônes. Quand les noces eurent été célébrées avec toute la pompe imaginable, le roi Escariano & Tiran décampèrent en conduisant avec eux Plaisir

de ma vie. Ils allèrent conquérir une province que l'on mit sous la dépendance du royaume de Trémecen. Tiran donna ce commandement à un brave chevalier, qui se nommoit le seigneur d'Antioche, qui s'étoit très-bien conduit dans la guerre, & qui étoit intime ami de Melchisedech, roi de la ville dont nous venons de parler.

Quoique Tiran eût été sans cesse occupé de l'absence de sa princesse, & du déplorable état où devoit être l'empire grec, les circonstances dans lesquelles il s'étoit trouvé jusqu'alors ne lui avoient pas permis de former aucun projet pour le secourir; il ne dépendoit pas même de lui de quitter l'Afrique. Mais il se trouvoit alors dans une autre situation; il pouvoit conduire une nombreuse armée contre les Turcs, & il ne pensoit plus qu'aux mesures qu'il devoit prendre pour assurer l'exécution de cette entreprise.

Ces mesures demandoient quelque tems; il falloit achever de détruire les rois ligués qui s'étoient retirés dans les montagnes, sans quoi les nouveaux chrétiens n'auroient pu envoyer leur troupes hors de l'Afrique; il falloit avoir des vaisseaux de transport pour conduire par mer une armée à Constantinople, & il n'y en avoit point dans les ports qui dépendoient des royaumes conquis.

Escariano offrit à Tiran les trésors qu'il lui avoit

rendus en le remettant sur le trône, & que sa portion du butin fait sur les Maures conquis avoient encore beaucoup augmentés. Tiran les accepta, & fit faire de grosses remises en Italie & dans les places maritimes de la chrétienté; il chargea Espertius, un jeune chevalier de Trémecen, aussi intelligent que courageux, de passer en Italie, & d'employer les fonds qu'il y devoit trouver à faire préparer tout ce qui étoit nécessaire pour l'entreprise; il lui ordonna d'acheter des armes & des chevaux, de soudoyer les plus braves gens qu'il pourroit rencontrer, & les plus capables de servir de chefs à ses soldats. Il devoit acheter quelques vaisseaux de guerre, & arrêter le plus grand nombre de bâtimens de transport qu'il lui seroit possible; il avoit aussi ordre de faire des provisions de vin en Italie, car pour les bleds, l'Afrique en pouvoit fournir en très-grande abondance.

En attendant que le secours fût prêt, Tiran résolut d'envoyer un ambassadeur à l'empereur de Grece, afin de lui en donner avis, pour favoir au vrai l'état des choses, & pour être en état de prendre de justes mesures. Son choix tomba sur le nouveau roi Melchisedech. Il comptoit sur sa prudence & sur son courage. Il étoit Maure de nation, & s'il tomboit entre les mains des Turs, il lui étoit facile de ne leur donner aucuns soupçons.

Il donna ses ordres pour faire armer un vaisseau, & pour le faire charger de bleds.

Pendant que l'on y travailloit, un jour qu'il s'entretenoit avec Plaisir de ma vie, & qu'elle lui racontoit le détail de quelques circonstances de sa captivité, cette conversation rappelant à cette fille le souvenir de ses malheurs, & de l'état où se trouvoient l'empereur, la princesse, sa propre famille, elle ne put retenir ses larmes, ni modérer sa douleur. Tiran, qui avoit pour elle l'amitié la plus tendre, en fut touché, & lui dit en l'embrassant : Séchez vos larmes, ma chère sœur, Dieu qui a voulu que je fusse la cause de vos malheurs, ne l'a voulu que pour vous élever à un rang où, sans ces malheurs, je n'aurois pu vous porter. Il y a déjà quelque tems que j'y ai pensé, & je ne dois plus reculer l'exécution de mon projet. Vous ferez souveraine de deux royaumes puissans, & je vous donnerai pour époux un de mes plus chers parens, un brave chevalier de la maison de la Roche-Salée de Bretagne. Vous ferez le bonheur & le repos de sa vie; il fera la gloire & le soutien de la vôtre.

Plaisir de ma vie, sensible à l'amitié & à la générosité du chevalier, voulut se jeter à ses pieds, & lui baiser la main. Il ne lui permit pas; mais l'embrassant de nouveau : Non, ma chère sœur, lui

dit-il, ne me remerciez point, je ne puis rien vous donner qui ne soit au-deffous de ce que vous méritez, & des obligations que je vous ai. Soyez la souveraine des royaumes de Fez & de Bougie. Vous mériteriez d'être celle de l'Afrique entière. Ces deux royaumes sont ma conquête, j'ai le droit d'en disposer; & si j'avois besoin du consentement du roi Escariano mon frère, il ne me le refuseroit pas. Ce prince entra alors dans la chambre où ils étoient. Il apprit avec joie le projet de Tiran. Il avoit conçu beaucoup d'amitié pour Plaisir de ma vie, & la reine sa femme ne pouvoit s'en séparer.

L'humeur libre & enjouée de cette fille étoit accompagnée de beaucoup d'esprit, & même de plus de raison qu'on auroit dû en attendre. La vue d'un engagement sérieux avec un homme pour lequel elle n'avoit aucune inclination, & qui peut-être ne l'épouserait que pour partager sa nouvelle grandeur, la rendit pensive. Elle avoua ses réflexions à Tiran. Non, lui dit-il, reine de Fez & de Bougie, ne craignez rien de pareil, l'époux que je vous destine vous rendra heureuse. L'amour a été jusqu'à présent une passion inconnue pour lui, vous lui en ferez éprouver les premières douceurs; votre personne & votre humeur lui inspireront une tendresse que l'habileté de votre esprit fera rendre éternelle. En même tems, il ôta de son col une

magnifique chaîne d'or qu'il mit à celui de Plaisir de ma vie, en lui disant : C'est au nom d'Agramont, roi de Fez & de Bougie, que je vous épouse, n'y consentez-vous pas ? Oui, seigneur, répondit-elle en se jettant à ses pieds, & les embrassant malgré lui, le brave Tiran n'est-il pas souverain de ma volonté ? Pourrois-je refuser l'honneur d'entrer dans son illustre maison ?

Tiran la releva en ordonnant qu'on appellât le seigneur d'Agramont. Mon cousin, lui dit-il lorsqu'il le vit entrer, je vous ai marié avec la reine de Fez, avec l'aimable fille que vous voyez ici. Vous connoissez son mérite, vous savez les obligations que je lui ai, & ce qu'elle a souffert pour moi : dégagerez-vous ma parole ? Accepterez-vous sa main & le trône que je vous offre avec elle ?

Seigneur, répondit Agramont, vous savez combien j'avois toujours été éloigné d'une passion que je ne croyois propre qu'à inspirer des foiblesses. Celle dont vous m'offrez la main, étoit seule capable de me donner d'autres pensées. Depuis ce malheureux jour qu'elle m'a si généreusement pardonné, ses graces & son mérite m'ont fait sentir que l'amour de la gloire n'étoit pas capable de remplir tous les besoins de notre cœur, qu'il étoit formé pour de plus tendres sentimens. C'est la personne seule de la charmante reine de Fez qui peut me

toucher. Je vous la demande donc avec ardeur. Je la prie de m'accepter pour son époux, & de croire que les sceptres de Fez & de Bougie, que vous m'offrez avec elle, tirent leur plus grand éclat, à mes yeux, de la main à qui vous les avez remis. En même tems il s'approcha de Plaisir de ma vie, & voulut fléchir le genoux devant elle pour lui baiser la main. Elle se baissa pour le relever. En même tems Tiran les ferrant l'un & l'autre entre ses bras, les fit s'embrasser & se baiser. Le seigneur d'Agramont, peu fait aux façons de l'amour, étoit un peu timide.

Tiran ordonna que l'on préparât tout pour la cérémonie de leurs fiançailles, & de leur couronnement. Plaisir de ma vie voulut que la célébration du mariage fût remise au tems de son arrivée à Constantinople, & des nûces de Carmésine avec Tiran. Le seigneur d'Agramont auroit bien voulu être quitte de la peine de soutenir le rôle d'amant, dont il se trouvoit plus embarrassé qu'il ne l'eût été d'un combat en champ clos avec un chevalier; mais comme sa passion pour la nouvelle reine étoit plus solide qu'impétueuse, il consentit à ce qu'elle demandoit. Plaisir de ma vie lui pardonna son peu d'impatience; elle le regardoit moins comme un amant que comme un mari.

Les fêtes qui accompagnèrent les fiançailles du-

rèrent huit jours. Plaisir de ma vie y parut avec un air de grandeur , aussi libre & aussi aisé que si elle eût passé sa vie sur le trône. Tiran ne négligeoit point cependant les préparatifs de la guerre contre les rois ligués , ni ceux du départ de l'ambassadeur Melchisedech pour Constantinople. Le lendemain des fêtes , le vaisseau se trouva en état de mettre à la voile , & l'ambassadeur s'embarqua avec ses lettres & ses instructions. Le jour même , Tiran se mit en marche vers le pays des hautes montagnes. Son armée étoit très-forte , sa cavalerie nombreuse & bien armée , & il menoit avec lui tout ce qui étoit nécessaire pour entreprendre un siège. Les rois ligués s'étoient retirés dans la ville de Caramen , place très-forte sur les frontières de la Barbarie & du pays des negres de Bornéo. Tiran marcha droit à eux ; ils vinrent à sa rencontre , quoique plus foibles que lui ; mais ils crurent que la situation avantageuse du poste qu'ils occupoient les mettoit en état de se défendre long-tems. Tiran , qui brûloit d'impatience de terminer la guerre , les attaqua si vivement , que malgré leur courage & leur résistance , qui fut extrême , il les força d'abandonner ce poste pour se retirer dans la ville.

Tiran y alla mettre le siège aussi-tôt ; mais il reconnut bientôt qu'elle étoit trop forte pour être emportée d'emblée. Les rois , qui s'attendoient

depuis long-tems à être assiégés, l'avoient pourvue de provisions pour plusieurs années. La garnison étoit nombreuse & composée de troupes aguerries. Tiran ayant formé un siege régulier, & sachant que les ennemis ne pouvoient avoir une armée en campagne, détacha une partie de ses troupes sous la conduite des rois Escariano & Agramont, pour aller sounettre les châteaux & les places qui étoient dans le pays. Ils furent reçus presque par-tout, & trouvèrent peu de résistance. On redoutoit l'extrême valeur de Tiran; mais son nom étoit encore plus aimé. Son humanité, son exact attachement aux principes de l'équité, & la discipline dans laquelle il tenoit ses troupes, faisoient desirer aux peuples de vivre sous sa domination.

Cependant l'ambassadeur Melchisedech avoit fait une heureuse navigation. Il étoit arrivé à Constantinople sans obstacle. A son entrée dans le port, il fit dire aux officiers qu'il étoit envoyé par Tiran le Blanc vers l'empereur, & qu'il desiroit lui être présenté. On alla porter cette nouvelle au palais. L'empereur envoya recevoir l'ambassadeur par un chevalier, remerciant Dieu de ce qu'il avoit enfin pris pitié de l'empire grec, & de ce qu'il vouloit bien finir ses malheurs.

On mena l'ambassadeur au palais avec un nombreux cortège de chevaliers & de courtisans qui l'accompagnaient.

l'accompagnèrent. Il étoit vêtu à la morefque, d'une robe doublée des plus précieufes fourrures, fon manteau étoit attaché fur l'épaule par une magnifique agraffe. Il portoit fur fa tête les fynboles de la royauté. L'empereur & l'impératrice l'attendoient fur un trône. Il ne confidéra dans les honneurs qu'il leur rendit, que la qualité d'ambaffadeur de Tiran, dont il étoit revêtu. Il fe profterna devant eux, & leur baifa les pieds & les mains. Enfuite il présenta à l'empereur la lettre de Tiran. Elle fut lue par un fecrétaire ; elle n'étoit que de créance. L'empereur remit l'audience au lendemain. La nuit étoit proche, & l'ambaffadeur devoit avoir befoin de repos. On le conduifit dans une maifon où lui & fa fuite furent fervis avec beaucoup de foin.

Les magiftrats & les principaux bourgeois de la ville furent invités à l'audience du lendemain avec les feigneurs & les officiers du palais. L'empereur croyoit ne pouvoir faire trop d'honneur à Tiran, & il étoit perfuadé que l'éclat même de cette cérémonie ferviroit à ranimer le courage abattu de fes peuples. L'ambaffadeur, admis à l'audience, parla affis, par ordre de l'empereur. Il fit le récit de tout ce qui étoit arrivé à Tiran, affura l'empereur que, lors de fon départ, il avoit pris toutes les précautions néceffaires pour être en état de lui amener un fecours prompt & confidérable, dès qu'il auroit

terminé une guerre, avant la fin de laquelle il ne pouvoit tirer aucune troupe de l'Afrique, qu'il espérait de s'embarquer avec une armée de cent cinquante mille hommes, & que la flotte nécessaire pour le transport d'une si nombreuse armée, étoit en grande partie rassemblée lors de son départ.

En finissant l'audience, l'ambassadeur demanda la permission d'aller rendre ses devoirs à la princesse. L'empereur la lui accorda, & donna ordre qu'on le conduisît dans le couvent où elle avoit choisi sa retraite. Elle y vivoit parmi des filles de sainte Claire, vêtue comme elles, & observant une partie de leur règle. Elle étoit plongée dans la plus amère douleur. La manière dont Tiran l'avoit quittée; son départ précipité avec Plaisir de ma vie; l'ignorance où l'un & l'autre l'avoient laissée de leur sort; les raisons qu'elle avoit de soupçonner leur mort ou son inconstance; les malheurs de l'empire, dont les Turcs avoient conquis la plus grande partie; tout présentoit sans cesse à son esprit les idées les plus accablantes.

Dès qu'on lui annonça un ambassadeur de Tiran, elle courut à la porte, & ôta son voile pour le recevoir. Il se prosterna à ses pieds, & lui baisa la main. Elle le releva en l'embrassant. Il lui présenta la lettre de Tiran. A ce nom, & à la vue des caractères tracés par la main de son chevalier, elle

resta immobile, des larmes de joie remplirent ses yeux, la parole mourut dans sa bouche. Après quelques momens de faiblesse, elle lut la lettre qui la pénétra de la joie la plus vive. Elle retrouvoit son amant vivant, fidele, & plus passionné que jamais. Elle fit plusieurs questions à l'ambassadeur; il lui apprit quelle avoit été la fortune de Tiran. Il lui rendit compte de tout ce qu'il avoit fait pour Escariano. Il n'oublia pas les aventures de Plaisir de ma vie, le rang auquel Tiran l'avoit élevée, enfin ses fiançailles avec le seigneur d'Agramont, auquel elle avoit apporté en dot les royaumes de Fez & de Bougie. Il ajouta qu'elle se préparoit à suivre Tiran lorsqu'il viendroit amener le secours, & qu'elle n'avoit pas voulu achever son mariage avant que d'avoir vu terminer les malheurs de sa chère maîtresse. L'ambassadeur prit congé d'elle après ce récit.

Ce jour-là même, on avoit débarqué les provisions envoyées par Tiran, & l'empereur résolut de donner dès le lendemain une réponse à son ambassadeur. Il prit donc son audience de congé. L'empereur lui donna des lettres pour son général. Il alla saluer la princesse, qui le chargea aussi d'une lettre & l'embrassa, en le priant de marquer à Tiran combien sa présence étoit nécessaire, & avec quelle ardeur elle étoit désirée. L'ambassadeur mit

à la voile, & partit avec quelque inquiétude. Les Turcs n'avoient point encore de flotte; mais on disoit qu'ils en faisoient venir une de Syrie & d'Égypte. Il craignoit d'être rencontré.

Pendant le voyage de l'ambassadeur, le siege de Caramen duroit toujours; mais il avançoit peu à cause de la force de la place, & de celle de la garnison. Enfin Tiran prit le parti de faire creuser une mine. La ville, quoique dans une plaine, étoit bâtie sur le roc, ce qui rendit l'ouvrage plus long & plus difficile. Mais cela même en assuroit le succès. L'entreprise paroissoit si peu possible que les ennemis ne prenoient aucunes précautions pour s'en garantir.

Cette mine devoit aboutir à une grosse tour qui commandoit une des portes de la ville. Lorsqu'elle fut prête à s'ouvrir, Tiran choisit mille hommes des plus braves de l'armée. Il mit à leur tête Mossen de Rocaforte, gentilhomme Catalan, qui après avoir servi dans les armées des chrétiens, avoit été fait esclave par les Maures. Son esclavage avoit été long, & il connoissoit la ville de Caramen pour y avoir demeuré avec un de ses maîtres. Il étoit un des esclaves délivrés par Tiran.

Tandis qu'il marchoit par le souterrain, Tiran fit attaquer la ville par dix côtés différens; ses soldats pouffoient des cris continuels; les instrumens de

guerre faisoient un très-grand bruit. Rocaforte ouvrit la mine sans obstacle, & même sans être entendu. On n'étoit occupé qu'à défendre les remparts. Il courut ouvrir la porte de la ville la plus proche aux troupes de Tiran. Après celle-là il en ouvrit une autre; le combat devint affreux. Les rois titulaires de Fez & de Trémecen, qui étoient renfermés dans la ville, se battoient en désespérés à la tête de leurs troupes. Leur mort fit perdre le courage à ces troupes; elles mirent bas les armes, & se rendirent à Tiran.

Après cette victoire, tout reconnut les armes victorieuses de Tiran; on venoit de toutes parts se mettre sous son obéissance. Il se mit en marche vers le port de Constantine, où étoit le rendez-vous donné à Espertius. Quelques places du royaume de Fez, qui avoient tenu pour leur ancien roi; envoyèrent des députés offrir leurs clefs à Tiran, & demander les ordres de la reine Plaisir de ma vie & du roi Agramont, qui se trouvèrent alors possesseurs tranquilles & absolus de leur nouveau royaume.

Pendant la marche, l'ambassadeur Melchisedech, qui avoit évité à son retour la flotte des Turcs, & qui étoit heureusement débarqué au port d'Astoura, vint rendre compte à Tiran de sa négociation. Il le trouva dans une ville où il faisoit prendre quelques

jours de repos à ses troupes. La reine de Trémecen & celle de Fez étoient avec lui ; elles n'avoient point quitté l'armée, & avoient assisté au siege. Melchisedech présenta ses lettres à Tiran. Celle de l'empereur étoit conçue en ces termes :

Je ne puis vous exprimer l'inquiétude & les craintes que nous avons éprouvées dans notre malheur jusqu'à l'arrivée de votre ambassadeur ; & quoique nous ayons beaucoup souffert, nous avons été plus inquiets de vous que de nos peines. Ce n'est pas sans raison, puisque nous n'espérons de nous voir délivrés que par vous. Nos ennemis ont profité de votre absence. Ils sont maîtres de tout l'empire. Je me trouve réduit aux seules villes de Constantinople & de Péra, & à quelques châteaux qui me sont demeurés, parce qu'ils sont sur la rivière en deçà du pont de pierre. Les ennemis nous attaquent si vivement, & nous avons si peu de vivres, que nous sommes au moment de périr, à moins que Dieu n'ait la bonté de vous envoyer ici, vous qui êtes notre seule espérance. Je vous regarde comme mon fils. Nous vous regrettons tous les jours, vous priant au nom de Jesus crucifié, d'avoir pitié de nos malheurs, & de ceux de notre chère fille, qui vous nomme faus cesse, aussi-bien que tout le peuple ; elle n'a d'autre espérance après Dieu qu'en vous. Soyez touché de notre situation,

& de celle de vos parens & amis qui languissent dans l'esclavage, & qui ne soupirent qu'après vous. L'Afrique que vous avez conquise, vous permettra de faire la conquête de mon empire. Car enfin, Tiran, la conquête du monde ne seroit rien pour vous. Le grand Turc & le Sultan tremblent l'un & l'autre, en pensant que vous êtes sur la terre.

La lecture de cette lettre attendrit beaucoup Tiran. La situation de l'empereur lui fit répandre des larmes. A cette idée se joignit le triste souvenir du duc de Macédoine & de ses autres parens, qui n'étoient esclaves qu'à cause de lui, & qui ne pouvoient être délivrés que par lui. Il fut étonné d'apprendre que l'empereur eût perdu, en aussi peu de tems, tout le pays qu'il lui avoit conquis; car il fit beaucoup de questions à son ambassadeur. Il s'informa, comme l'on peut croire, des nouvelles de la princesse; il lui apprit que la douleur de son absence l'avoit engagée à se retirer dans le couvent de sainte Claire, pour y servir Dieu, ce qu'elle faisoit avec une grande dévotion. Elle vous conjure, ajouta-t-il, d'empêcher qu'elle ne tombe entre les mains des Turcs, & vous demande pardon, si jamais elle a pu vous offenser. Elle espère, que par les liaisons qu'elle a avec vous, vous ne l'abandonnerez pas, vous assurant que tout ce qui lui appartient, vous sera aussi soumis qu'elle-même.

Après cela l'ambassadeur lui remit sa lettre. Tiran la lut. Voici ce qu'elle lui mandoit.

La douleur où j'étois, & le chagrin qui ne m'a point quitté depuis votre départ, ont été suspendus par votre lettre, qui m'a rendu la vie, quoiqu'en la voyant la joie ait pensé me donner la mort. Mon premier soin est celui de vous écrire, ce que je fais dans une cellule de ce couvent où je fais pénitence de mes péchés. La lecture de votre lettre est le seul moment de plaisir que j'aie éprouvé depuis votre départ; votre retour est mon unique espérance. Je vous suis acquise pour ma vie. Tout ce que vous avez souffert pour moi est présent à mon esprit. Je n'ose attribuer vos succès à mes prières; ils étoient dus à votre valeur & à vos vertus. Si vous ne m'avez point oubliée, quittez l'Afrique au plutôt, & venez vous montrer à moi, aussi bien qu'à ce peuple dont les cris douloureux vous appellent sans cesse. Souvenez-vous que l'empire Grec vous attend. Ce que vous avez tant désiré de moi seroit-il la proie d'un barbare? Ne souffrez pas que votre épouse tombe entre leurs mains. Je ne fais ce que je dis, ni ce que je fais. Je ne suis occupée qu'à baiser & qu'à regarder quelques bijoux que vous m'avez donnés; ils font toute ma consolation. Je parcours les lieux que j'habite, en disant : Ici, mon Tiran s'est assis. Là, il

m'a embrassée , en cet endroit il m'a baisée , & dans celui-ci j'ai été toute nue dans ses bras. Voilà quelles sont mes occupations le jour & la nuit ; mais toutes ces idées s'évanouiront , & je les perdrai sans regret en vous voyant. Viens , mon cher Tiran , viens promptement soulager tous mes maux & soulager le peuple chrétien.

Tiran fut si touché de cette lettre , les malheurs de la princesse , ceux de l'empereur , du duc de Macédoine & de ses parens , se présentèrent à son esprit sous une image si vive , qu'il tomba évanoui. Cet accident fit grand bruit dans le palais. Plaisir de ma vie y accourut , & le trouva sur un petit lit , sur lequel on l'avoit porté ; elle lui jeta de l'eau rose sur le visage , & lui mit ensuite le doigt dans l'oreille , sur son ancienne blessure. Tiran reprit ses esprits ; il étoit si troublé qu'il fut quelque tems sans pouvoir parler. Enfin , il s'écria : O vous tous qui aimez , ressentez - vous des peines qui puissent se comparer à celles que je sens ? N'étoit-ce point assez d'être séparé de ce que j'adore ? Falloit-il craindre encore pour ses jours ? Empereur que j'aime , que j'honore , & que j'adore comme Dieu ; impératrice qui as porté dans ton sein , la seule espérance de ma vie ; princesse , qui nous représentes la vive image de la divinité , beauté plus brillante que celle des anges , beauté qui captives ma

liberté : ô toi, mon seul bien & mon seul repos, dans quel abîme de maux te plonge mon absence ! O qui me prêtera des aîles pour me transporter en des lieux toujours présens à mon esprit, en des lieux où ma présence est si nécessaire ! Dieu tout-puissant, Dieu rédempteur & créateur du monde, c'est à toi que je m'adresse. Prosterné aux pieds de ta bonté, les mains & les yeux élevés vers toi, j'implore ton assistance, daigne suspendre les progrès des ennemis de ta sainte loi, jusqu'à ce que ton serviteur puisse, par ta protection, achever l'ouvrage de leur destruction, que tu as voulu qu'il ait commencé.

Après que Tiran eut exprimé ainsi ses regrets, il dit au roi Escariano qu'il falloit partir à l'instant, & prendre le chemin de Tunis pour s'en rendre les maîtres ; il mit ses troupes en bataille, & marcha droit à Tunis. Quand les habitans de ce royaume furent instruits de son approche, ils envoyèrent des ambassadeurs, offrirent de se soumettre, & de recevoir le roi que Tiran voudroit leur donner. L'armée entra paisiblement dans la ville, Tiran fit reconnoître le roi Escariano, les habitans prêtèrent serment entre ses mains.

Toutes les villes & châteaux qui en dépendoient se soumirent. On vint alors avertir Tiran que six gros vaisseaux Génois étoient arrivés au port de

Constantine ; sur le champ il envoya Melchisedech avec beaucoup d'argent pour naulifer ces bâtimens, les charger de bled & les envoyer à Constantinople. Melchisedech partit & exécuta les ordres qu'il avoit reçus. Peu de jours après, les vaisseaux furent chargés & mirent à la voile. Après leur départ, Tiran tint conseil avec Escariano & Agramont sur les différens moyens qu'ils pouvoient prendre pour attaquer les Turcs, & pour secourir l'empereur. Ils convinrent que les troupes de Trémecen, de Tunis & de Fez s'embarqueroient avec Tiran, & feroient voile vers Constantinople, tandis que le roi Escariano retourneroit en Ethiopie, & qu'à la tête d'une armée qu'il leveroit dans le pays, il marcheroit par terre contre les Turcs, afin de leur couper toute communication avec leurs états, & de les prendre en queue, tandis que Tiran les attaqueroit de front. On convint encore qu'il étoit à-propos de faire part de ce projet au roi de Sicile. Ce roi étoit le prince Philippe de France, l'ami de Tiran, que la mort du père & des frères de sa femme avoit placé sur ce trône. On ne doutoit pas qu'il ne joignît sa flotte & une partie de ses troupes à l'armée de Tiran.

Les rois Escariano & Agramont expédièrent les ordres nécessaires pour faire avancer les troupes de leurs nouveaux royaumes, qu'ils destinoient à cette

expédition. Il vint quarante-quatre mille chevaux, & cent mille fantassins des seuls royaumes de Trémecen & de Tunis; les royaumes de Fez & de Bougie fournirent vingt-quatre mille hommes de cavalerie & cinquante mille d'infanterie. Le chevalier Espertius avoit mandé qu'il alloit se mettre en mer avec les bâtimens de transport. Il arriva en effet, quelques jours après, avec une partie de la flotte, le reste ne tarda pas à le joindre. Elle étoit composée de cent galères, de trois cens vaisseaux de haut bord, & d'un grand nombre de moindres bâtimens. Espertius se remit en mer, chargé des lettres de Tiran pour le roi de Sicile. Il devoit le prier de faire diligence, & de tenir ses vaisseaux prêts pour les joindre à la flotte qui le devoit aller prendre à Messine.

Tiran songea à l'embarquement. Quelque nombreuse que fût son armée, il se trouva plus de vaisseaux qu'il ne lui en falloit. Il fit charger de bleds & de vivres de toute espece, trente bâtimens; il craignoit que son armée ne fût exposée à la disette dans un pays ruiné par plusieurs années de guerre. Il fit ensuite assembler ses troupes, & après être monté sur un échaffaut, ayant à ses côtés les rois de Tunis & de Fez, & les principaux barons & chevaliers des nouveaux chrétiens de Trémecen & des pays conquis, il parla sur les devoirs de

l'honneur & de la chevalerie : il étoit trop rempli de son amour pour ne rien dire de la force de cette passion, & il termina son discours par ce qu'il leur dit sur la perfection de la loi chrétienne ; mais il ajouta que le moine qui les alloit prêcher leur en parleroit bien mieux que lui. Alors il fit monter dans une chaire qui étoit préparée sur l'échaffaut un moine de la Merci, nommé frère Jean Ferrier, grand théologien, & fort habile dans la langue arabe. Il parla fort au long des avantages du christianisme sur la loi de Mahomet, fit beaucoup d'invectives contre ce dernier, attaqua vivement ses mœurs & le relâchement de sa morale, lui reprochant sa gourmandise & sa luxure. Il leur montra ensuite la justice de la cause pour laquelle ils alloient combattre, & finit en promettant à ceux qui avoient embrassé le christianisme, la victoire, ou du moins le paradis s'ils périssoient dans cette guerre.

Ceux des Maures qui n'avoient pas été baptisés, furent si touchés de ce sermon, qu'ils demandèrent sur le champ le baptême avec de grands cris. Dans l'espace de trois jours on baptisa quatre cens quatre mille personnes, tant de ceux qui devoient s'embarquer, que de ceux qui devoient rester dans le pays.

Lorsque les troupes furent embarquées, le roi Escariano & sa femme prirent congé de Tiran, de

Plaisir de ma vie & du roi d'Agramont ; & se mirent en marche vers l'Ethiopie. Les états du roi Escariano étoient fort étendus, ils confinoient d'un côté avec le pays de Trémecen, & s'étendoient de l'autre jusqu'aux Indes, & jusqu'aux pays du Prête-Jan. Le fleuve du Tigre coule sur les terres d'Escariano, & l'on donne le nom de Jam-Jam à son royaume.

Après son départ, Tiran mit à la voile, il arriva en peu de jours sur les côtes de Sicile. Sur la nouvelle qui s'étoit répandue de l'armement considérable que les Sarrasins avoient fait en Syrie, le roi avoit levé des troupes & mis une flotte en mer pour être en état de défense, au cas que les Maures vinssent l'attaquer. Le roi de Sicile apprit avec joie tout ce qui étoit arrivé à Tiran, & promit de se joindre à lui pour secourir l'empereur.

Les six vaisseaux chargés de bled envoyés par Tiran à Constantinople, firent une traversée heureuse ; mais lorsqu'ils furent à la Valone, ils apprirent que le grand Turc & le Soudan, après l'arrivée de leur flotte, avoient fait passer le bras de Saint-Georges à leur armée, & que cette flotte bloquoit le port, tandis qu'ils assiégeoient la ville par terre. Ils firent passer un courier par terre pour avertir l'empereur que le secours étoit en mer, & en même tems ils envoyèrent à Tiran un brigantin,

pour lui dire que la ville étoit extrêmement pressée; que sans la valeur d'Hyppolite, que l'empereur avoit fait son général, les infideles auroient déjà pris la ville. Ce brigantin joignit la flotte lorsqu'elle étoit prête d'entrer dans le port de Messine. Ces nouvelles firent sentir à Tiran combien il lui étoit nécessaire de faire diligence. Il descendit seul à terre avec Plaisir de ma vie & un petit nombre de chevaliers; le roi & la reine de Sicile vinrent à sa rencontre, & le conduisirent au palais; on servit un magnifique repas, après lequel, tandis que le roi de Sicile s'entretenoit en particulier avec Tiran, on commença un grand bal. La reine de Sicile tira à part celle de Fez, & l'entretint de la princesse Carmésine. La reine de Fez connoissoit la pénétration de celle de Sicile, ainsi elle se tint en garde contre les questions qu'elle lui fit au sujet des amours de Tiran, & par les éloges qu'elle donna à cette reine sur son esprit & sa beauté, elle fit changer d'objet à la conversation.

Tiran & le roi de Sicile convinrent de mettre à la voile dès le lendemain à la pointe du jour. Les troupes Siciliennes avoient leurs ordres, elles furent embarquées avant le coucher du soleil. Le roi de Sicile, qui attendoit Tiran de jour en jour, avoit réglé la forme du gouvernement pendant son absence; ainsi, ayant pris congé de la reine son épouse,

il s'embarqua dès le soir même avec Tiran & Plaisir de ma vie. On sortit du port à la faveur de la lune , & on mit à la voile dès la nuit même , pour profiter d'un vent favorable. La flotte arriva en peu de jours au port de la Valone où étoient encore les six vaisseaux chargés. Tiran leur ordonna de le suivre , & il fit voile vers le canal de Romanie.

Après que le roi Escariano eut quitté Tiran, il fit tant par ses journées , qu'il arriva dans son royaume d'Ethiopie avec la reine sa femme ; ses sujets les reçurent l'un & l'autre avec les démonstrations de la plus grande joie , & leur firent de grands présens , charmés de revoir leur maître après les grandes conquêtes qu'il avoit faites. Après quelques jours de repos , il fit assembler tous les barons & les chevaliers de son royaume dans la ville de Troglodite , capitale de l'Ethiopie , & leur tint ce discours : Je vous assemble ici, barons & chevaliers, pour vous conter ce qui m'est arrivé, car je suis sûr que mon bonheur vous donnera de la joie ; vous avez su que j'ai eu le malheur d'être pris par un grand général chrétien, nommé Tiran le Blanc, le plus brave & le plus généreux qui soit au monde, il m'a reçu frère d'armes, après m'avoir donné la liberté. C'est lui qui m'a fait épouser la fille du roi de Trémecen, en me donnant ce royaume ;
mais

mais je lui suis plus obligé du présent de cette princesse que s'il m'avoit donné le monde entier. Il ne s'en est pas tenu là, il m'a fait présent du royaume de Tunis; il veut faire la conquête de l'empire Grec, pour le rendre à l'empereur de Constantinople, que le Soudan & le grand Turc en ont presque dépouillé; il m'a prié, comme son frère & son ami, de l'aider de toutes mes forces. Je prie donc tous ceux qui voudront me suivre, de venir à Constantinople, à ma solde & à mes dépens. Ses sujets lui étoient tellement attachés, à cause de ses vertus, qu'ils lui dirent d'une voix unanime, qu'ils vouloient vivre & mourir avec lui, & lui jurèrent qu'ils iroient non-seulement à Constantinople, mais au bout du monde. Le roi les remercia de leur bonne volonté, & leur ordonna de retourner dans leurs terres, pour se préparer au départ; il leur marqua un jour pour se rendre dans cette même ville, & recevoir leur solde. Il envoya en même tems des chevaliers dans toutes les villes de son royaume, pour faire publier que tous ceux qui voudroient prendre parti avec lui, étrangers ou gens du pays, n'avoient qu'à le venir trouver à Troglodite. Pendant que tout le monde s'y rendoit de tous les côtés, la reine, qui étoit très-bonne chrétienne, & qui possédoit toutes les vertus, résolut d'augmenter la foi chrétienne. A son départ de Conf-

tantine , elle avoit emmené avec elle plusieurs moines , des chapelains & deux évêques , dans le dessein de faire bâtir des églises & des couvens. Aussi-tôt qu'elle fut à Troglodite , elle les fit prêcher. Un grand nombre d'Ethiopiens se firent chrétiens , parce que le roi & la reine étoient de cette religion , mais beaucoup d'autres se firent baptiser par dévotion. Après quoi la reine fit bâtir des églises & des couvens , auxquels le roi donna beaucoup de revenus. Les évêchés furent bien établis , & l'on éleva plusieurs églises dans l'étendue du royaume , où la reine envoya en mission ceux qui étoient en état d'en soutenir la fatigue. On ne savoit point en Ethiopie ce que c'étoit que le mariage , les femmes étoient communes ; ils ne connoissoient que leurs mères , par-conséquent ils étoient tous bâtards ; mais comme ils devinrent chrétiens à l'arrivée de la reine , on établit les mariages , & les enfans devinrent légitimes. Il y a dans ce pays une grande montagne sur le bord de la mer , qui sur le midi jette une grande quantité de feux ; de ce côté il y a de grands déserts qui joignent l'Arabie , à laquelle la mer océane sert de bornes. Quand tout le monde fut assemblé , le roi donna la solde à tous ceux qui la voulurent , il y en eut un grand nombre qui ne la voulurent point recevoir. Ce roi étoit fort riche , car il avoit beau-

coup de mines; sa cavalerie étoit fort bonne; enfin c'étoit un des plus grands rois, après le grand Kan. Après qu'il eut mis ordre à toutes ses affaires, & qu'il eut entretenu ceux qu'il chargeoit du soin de gouverner pendant son absence, car c'étoit un homme très-prudent, il assigna un jour pour le départ de ses nombreuses troupes; il avoit eu soin d'avoir beaucoup de chariots, de chevaux & d'éléphants pour porter les vivres & le bagage, pour conduire l'artillerie, enfin pour tout ce qui étoit nécessaire à la guerre, sans oublier de faire suivre l'armée par le bétail nécessaire à sa nourriture. La reine, que Tiran avoit invitée de se trouver à ses noces avec Carmésine, & à celles de Plaisir de mariage avec le seigneur d'Agramont, ne négligea rien pour y paroître avec éclat. Elle fit conduire avec elle les plus riches étoffes de l'Inde, & les toiles les plus fines; les états de son mari fournissoient les pierreries les plus recherchées; elle joignit aux femmes blanches de sa suite un pareil nombre de filles Ethiopiennes; la noirceur de leur teint donnoit un nouvel éclat à celui de la reine.

Le roi Escariano partit de Troglodite avec toute son armée, & arriva sur la frontière de son royaume, à une ville qui se nommoit Serac, & qui touchoit aux états du Prête-Jan; il s'y reposa quelques jours. Jamais on ne l'avoit vu dans cette ville;

qui étoit éloignée de cinq cens journées de sa capitale. (Ici l'auteur abandonne le roi Escariano & sa grande armée qui prenoit le chemin de Constantinople , & parle du chevalier Espertius.)

Après avoir reçu son audience de congé du roi de Sicile, il avoit été chercher Tiran à Constantine; mais il l'avoit trouvé parti. Il prit donc la route de Constantinople, & arriva promptement en vue de Valone; l'armée en étoit encore partie pour aller dans le canal de Romanie. Il fit voile pour la joindre, la tempête l'écarta de sa route, son vaisseau se brisa contre des roches à la côte de l'île de Lango, l'équipage se noya, Espertius échappa seul, avec dix hommes, qui furent à la découverte de l'île, pour voir s'ils ne trouveroient pas quelque habitation; ils rencontrèrent un vieillard qui gardoit un petit troupeau, ils lui firent plusieurs questions auxquelles il répondit qu'il n'y avoit dans toute l'île qu'un hameau, dans lequel habitoient quatre familles exilées de Rhodes, pour leur malheur, parce que l'île étoit enchantée, & que la terre ne pouvoit rien produire. Le chevalier le conjura de leur donner quelque chose à manger, l'assurant qu'en reconnoissance ils l'aideroient de tout leur pouvoir. Le vieux pâtre, touché de leur état, leur dit qu'il partageroit volontiers sa misère avec eux. Alors il toucha son troupeau, & les conduisit dans sa pauvre

habitation, & leur donna de quoi manger. Le chevalier lui demanda quel étoit celui qui avoit enchanté une île dont le terrain paroïssoit si bon. Seigneur, lui répondit le vieillard, Hypocrate étoit autrefois souverain de cette île de Lango (1), aussi bien que celle de Crète; il avoit une fille admirablement belle, que l'on voit encore aujourd'hui dans cette île, sous la forme d'un dragon de sept coudées de longueur, car moi qui vous parle, je l'ai vue plusieurs fois; elle se dit maîtresse de l'île, son habitation est dans les voûtes d'un vieux château bâti sur cette hauteur que vous pouvez voir d'ici; elle ne paroît que deux ou trois fois dans l'année, sans faire de mal à personne, à moins que l'on n'ait commencé par lui en faire. Une déesse nommée Diane, lui a donné cette forme de dragon, & son enchantement ne peut finir que lorsqu'il se trouvera quelqu'un assez courageux pour la baiser sur la bouche. Un chevalier de l'hôpital de Rhodes, dont la valeur étoit très-grande, vint ici une fois pour tenter l'aventure; il monta à

(1) Lango est le nom que l'on donne à l'île de Cos, patrie d'Hypocrate, le père de toute la médecine. La fable que va conter l'auteur du roman, est fondée sur une tradition qui est encore reçue parmi ceux de l'île. Voyez *Boschini Archipelag. pag. 60.*

cheval & se rendit au château, il entra dans la grotte; le dragon leva la tête; le chevalier la voyant si terrible, prit aussi-tôt la fuite, & son cheval qui l'emporta sur une montagne, se précipita avec lui dans la mer où ils se noyèrent. Une autre fois, un jeune-homme qui ne savoit rien de cette aventure, aborda un jour dans cette île, & vint en se promenant à la porte de ce château. Il entra dans la grotte, & se trouva, après avoir marché quelque tems, dans une chambre remplie de trésors, où il vit une demoiselle qui se peignoit devant un miroir. Le jeune-homme ne douta point que ce ne fût une folle, ou quelque femme de bonne composition qui n'attendoit que l'occasion; il demeura si long-tems dans la grotte que la demoiselle l'aperçut, & lui demanda ce qu'il vouloit. Je voudrois bien, lui répondit-il, que vous voulussiez m'accepter pour votre serviteur. Elle lui demanda s'il étoit chevalier, il lui répliqua qu'il ne l'étoit pas. Si cela est, continua-t-elle, vous ne pouvez me posséder; mais retournez à votre vaisseau; faites-vous armer chevalier, & j'irai demain matin au-devant de vous à l'entrée de la grotte, vous me baiserez sur la bouche sans être épouvanté de l'état où vous me trouverez, car je ne vous ferai aucun mal, quelque terrible que je paroisse alors à vos yeux; un enchantement me force de paroître sous la forme

d'un dragon, si vous pouvez vous résoudre à me baiser, vous posséderez tous ces trésors, vous m'épouserez, & vous ferez maître de cette île. Le jeune-homme la quitta, se fit recevoir chevalier, & le lendemain il partit pour achever l'aventure; mais quand il vit sortir la demoiselle sous une figure aussi épouvantable, il prit la fuite pour retourner à son vaisseau. Elle le suivit jusqu'au rivage, & voyant qu'elle ne pouvoit l'arrêter, elle jeta de grands cris pour exprimer sa douleur, & retourna dans sa grotte, mais le chevalier mourut de la frayeur qu'il avoit eue; depuis ce tems il n'en est venu aucun qui n'ait eu un pareil sort. Cependant il est certain que s'il en venoit un qui eût le courage de la baiser, bien loin de mourir, il seroit souverain de cette île. Espertius demeura quelque tems à penser au discours de ce vieillard, après quoi il lui dit : Bon homme, ce que vous venez de m'apprendre est-il bien vrai? Il l'assura qu'il ne lui en avoit point imposé, & que pour rien au monde il ne voudroit avoir menti. Le chevalier devint alors plus occupé de ses idées qu'il ne l'avoit encore été, il se disoit à lui-même, qu'il vouloit tenter cette aventure, Dieu ne l'ayant point jetté sans sujet dans cette île. D'un autre côté, il étoit au désespoir de s'y trouver sans espérance de rejoindre Tiran. Il résolut donc d'aller tout seul à la grotte, sans en rien

dire à ses compagnons, dans la crainte que n'osant y venir eux-mêmes, ils ne voulussent l'en empêcher. Il s'informa avec soin du vieillard, en quel endroit le château étoit situé. Ils passèrent toute la nuit dans cette mauvaise maison.

Le chevalier, rempli de son projet, ne dormit guère; il se leva avant le jour. Quand il fut dehors du village, il prit un bâton à sa main; car il n'avoit aucune sorte d'armes, & marcha promptement au château: il y arriva au lever du soleil. Quand il apperçut l'entrée de la grotte, il se mit à genoux, & demanda à Dieu, avec la plus grande dévotion, de le préserver de tous maux, & de lui donner le courage suffisant pour ne pas craindre le dragon, afin de pouvoir tirer cette ame de peine, & la conduire à la sainte foi catholique. Après qu'il eut fait sa prière, il se recommanda encore à Dieu, fit un signe de croix, & entra dans la grotte. Quand il fut dans l'obscurité, il fit un grand cri pour avertir le dragon qui sortit en faisant beaucoup de bruit. Le chevalier commença pour-lors à trembler, & se mettant à genoux, il fit plusieurs bonnes prières; mais quand il découvrit cette horrible figure, son courage faillit à l'abandonner, il ferma les yeux, & tout ce qu'il put faire, fut de ne pas prendre la fuite. Le dragon l'appercevant dans cet état, s'approcha de lui d'un air flatteur &

careffant, comme pour le rassurer ; mais le chevalier ne voyoit rien & demeuroit immobile, alors le dragon l'embrassa & le baïsa à la bouche ; ce fut alors que le peu de courage qu'il avoit conservé l'abandonna tout-à-fait, il tomba sans connoissance. Cependant le charme étoit rompu, la fille d'Hypocrate reprit sa figure naturelle & devint une belle demoiselle. Elle se jetta à terre, elle le mit sur ses genoux, & par ses discours & ses careffes, elle cherchoit à le faire revenir. Il fut plus d'une heure en cet état ; enfin il fortit de son évanouissement, & se trouva entré les bras d'une belle fille qui l'accabloit de baisers ; il fut ébloui de sa beauté, & conçut pour elle la plus vive passion ; il la lui déclara en lui racontant ce qu'il avoit fait pour la délivrer de l'enchantement. Il lui demanda s'il lui restoit encore quelque chose à faire pour achever l'aventure ; que depuis qu'il l'avoit vue, il s'exposeroit avec joie aux plus grands périls pour la servir. La demoiselle lui dit, en le prenant par la main pour le faire lever : Non, chevalier, il ne vous reste plus rien à faire qu'à prendre possession des trésors qui vous appartiennent si légitimement ; en même tems elle le mena dans une chambre dont la richesse l'éblouit : elle étoit parée des plus superbes ameublemens, des piles de riches étoffes, des monceaux d'or & de pierreries la remplissoient. Chevalier, lui dit la

demoiselle , tous ces trésors sont à vous , & si ma personne peut ajouter quelque chose à votre bonheur , comptez sur l'amour le plus tendre & le plus constant. Le chevalier ne lui répondit qu'en l'embrassant avec transport. Il la prit dans ses bras & la porta sur un lit où ils passèrent le reste de cette journée & toute la nuit suivante. Le lendemain matin le chevalier songea à l'inquiétude où devoient être ses compagnons , il en parla à la fille d'Hypocrate ; ils sortirent ensemble de la grotte , & prirent le chemin de la cabane. Ses compagnons furent étonnés de le voir revenir en si bonne compagnie ; l'inquiétude qu'il leur avoit causée se convertit en une joie extrême. Ils vinrent saluer la belle dame , dont le port majestueux & le maintien prouvoient combien elle étoit considérable , & remercièrent Dieu d'un si grand bonheur. La dame les embrassa , & leur témoigna beaucoup de bontés ; après quoi ils entrèrent dans la maison du vieux pâtre , à qui elle promit , aussi bien qu'à sa femme , de leur faire beaucoup de bien. Espertius fit apporter dans cet endroit tous les meubles & l'argent monnoyé qui se trouvoient dans le château ; ils firent venir beaucoup de monde pour habiter l'île , qui dans peu devint très-peuplée : ils y bâtirent une ville qui fut nommée *Espertina* , du nom du chevalier Espertius , sans oublier des châteaux , des bourgs & des villages ;

mais tous ces bâtimens ne furent pas si recommandables que les églises & les couvens où l'on chantoit sans cesse les louanges de Dieu & de sa sainte mère. On assigna de grands revenus à ces maisons. Ils vécurent heureux & tranquilles ; ils laissèrent plusieurs enfans qui leur succédèrent dans cette souveraineté.

Lorsque Tiran se trouva avec son armée dans le canal de Romanie , il fit route vers le port de Sigée , autrefois l'ancienne Troie. Là , il attendit que ses vaisseaux fussent rassemblés. Pour-lors il tint conseil avec les rois de Sicile & de Fez , tous les barons & les chevaliers qui se trouvoient sous ses ordres , pour délibérer sur le parti qu'ils auroient à prendre ; car il avoit appris que l'armée des Turcs , forte de plus de trois cens bâtimens de toute grandeur , étoit dans le port de Constantinople. On résolut de débarquer un homme à terre , qui savoit bien la langue turque , & de l'envoyer à Constantinople pour avertir l'empereur que Tiran étoit arrivé avec son armée , & qu'il n'étoit éloigné de la ville que de cent mille. On convint de ne lui point donner de lettre , de crainte qu'il ne fût découvert & arrêté ; mais on l'instruisit de vive-voix de tout ce qu'il avoit à dire. Tiran chargea de cette commission un chevalier de Tunis , de sang royal , & qui avoit été Maure. Il s'appelloit Sine-

gerus, il avoit autant d'esprit que de valeur, & comme il avoit été autrefois esclave à Constantinople, il en connoissoit tous les chemins. Pour que l'on ajoutât foi à ce qu'il diroit, il lui remit son cachet. Sinegerus s'habilla comme un simple soldat; un brigantin le débarqua pendant la nuit à une lieue de l'armée des Maures qui faisoient le siege. Il prit le chemin de la ville, mais il ne put éviter d'être pris par les gardes du camp. Comme il parloit leur langue, & qu'il leur dit qu'il étoit de leurs troupes, ils le laissèrent passer.

Quand il fut arrivé à une des portes de la ville, ceux qui faisoient la garde l'arrêtèrent, le prenant pour un Maure; il leur dit qu'il venoit parler à l'empereur de la part de Tiran. On le conduisit sous une bonne escorte; il arriva comme l'empereur finissoit son souper. Sinegerus se mit à genoux devant lui, & lui remit le cachet de Tiran après lui avoir baisé les pieds & les mains. A la vue du cachet dont il reconnut les armes, l'empereur l'embrassa, lui fit toutes les caresses imaginables en lui marquant la joie que lui causoit son arrivée. Le chevalier Sinegerus lui dit : Seigneur, je suis envoyé auprès de votre majesté de la part du grand Tiran le Blanc, qui se recommande à vous, & qui vous prie de prendre courage; car il espère, avec l'aide de Dieu, de vous délivrer incessamment

de vos ennemis. Il vous demande de tenir votre cavalerie prête, & de redoubler la garde de la ville, parce que dimanche matin il attaquera l'armée des Maures. Il craint qu'ils n'attaquent la ville avec plus de vigueur, si leur flotte est battue; c'est une précaution qu'il est toujours bon de prendre. Tiran commande une armée puissante, & s'il peut détruire leur flotte, il y a grande apparence qu'aucun de vos ennemis ne pourra se sauver. Mon ami, lui répondit l'empereur, ce que vous me dites me fait un grand plaisir, il faut espérer que le Seigneur nous accordera la victoire que vous m'annoncez. Nous avons toujours eu une grande confiance dans le courage & les talens de Tiran. Il envoya sur le champ chercher Hyppolite son général; il lui apprit les bonnes nouvelles qu'il venoit de recevoir, & lui donna les ordres en conséquence. Hyppolite l'assura qu'avec le secours de Tiran, il pouvoit se croire délivré de ses ennemis, & partit pour tout disposer. Il courut à la grande place, assembla tous les officiers, & leur dit qu'il leur répondoit de leur liberté, puisque Dieu avoit bien voulu permettre que Tiran fût arrivé avec une grande armée, & que le lendemain il attaqueroit les Turcs. Soyez donc tous à vos postes, mais sans faire de bruit, afin de ne donner aucun soupçon aux ennemis. Charmés de cette heureuse nouvelle, ils rendirent

des graces infinies à Dieu, & passèrent la nuit dans la plus grande joie du monde, sans cependant oser la faire éclater.

Sinigerus demanda à l'empereur la permission d'aller saluer l'impératrice & la princesse. Elle lui fut accordée. Il trouva toutes les dames dans le même lieu. Le chevalier leur baïsa la main, & leur dit : Mon général Tiran le Blanc, se recommande à vous, dans peu il viendra vous secourir. La princesse entendant cette nouvelle, fut prête à s'évanouir; la joie qu'elle ressentit ne se peut exprimer. L'impératrice & elle l'embrassèrent, & lui firent autant de caresses que de questions. Elles voulurent savoir quels étoient ceux qui composoient son armée. Il satisfit leur curiosité en leur nommant tous les rois & les chevaliers qui venoient de France, d'Espagne, de Barbarie & d'Italie, se soumettre à ses ordres; à cause de sa grande réputation. Il leur apprit aussi l'arrivée de Plaisir de ma vie, qui venoit célébrer ses noces auprès d'elles. Ces nouvelles remplirent toutes les dames d'admiration, & leurs yeux répandirent des larmes de joie en pensant que Dieu permettoit que Tiran mît fin aux malheurs du peuple & de l'empire grec. Elles passèrent une grande partie de la nuit à s'entretenir de cette façon. Enfin la princesse sortit pour passer dans sa chambre, le chevalier lui donna le bras.

Alors elle lui demanda pourquoi il lui avoit baïsé la main trois fois. Il lui répondit que Tiran lui en avoit donné l'ordre, & qu'il la supplioit de lui pardonner, qu'autrement il n'oseroit jamais paroître devant elle. La princesse lui répondit qu'il ne l'avoit point offensée, qu'ainsi elle n'avoit point de pardon à lui accorder; & qu'au cas que la chose fût ainsi, il pouvoit en être certain, si elle le voyoit bientôt, ce qu'elle desiroit plus qu'elle ne le pouvoit dire. Après cela l'ambassadeur se retira au logement que l'empereur lui avoit fait préparer. Le général Hyppolite passa la nuit sous les armes.

La veuve Reposée ayant appris ces nouvelles, fut dans une agitation & dans une inquiétude qui ne se peuvent imaginer; elle feignit de se trouver incommodée, & passa dans sa chambre. Ce fut-là qu'elle se livra aux plaintes & aux regrets; car elle se voyoit perdue sans ressource, n'ignorant pas que ses méchancetés alloient être découvertes. Cependant l'amour qu'elle avoit pour Tiran la tourmentoit encore. Elle passa toute la nuit dans cet état, ne sachant à qui pouvoir demander conseil. Enfin pour éviter le supplice qu'elle méritoit, elle avala du poison, ouvrit la porte de sa chambre, & s'étant remise au lit, elle poussa de grands cris, en disant qu'elle alloit mourir. Toutes les dames accoururent à elle. L'empereur ne douta pas à ce

bruit, ou que les Maures n'eussent pris la ville; ou qu'il ne fût arrivé quelque malheur à la princesse; il tomba évanoui. L'on envoya chercher les médecins. L'impératrice & la princesse quittèrent la veuve pour accourir à lui. Ils le trouvèrent sans connoissance. Ce spectacle devint très-affligeant. Enfin les médecins le firent revénir. Il demanda le sujet du bruit qu'il avoit entendu; on lui dit qu'il avoit été causé par les cris de la veuve Reposée qui se mouroit. Il envoya ses médecins pour la secourir; mais ils arrivèrent au moment qu'elle expiroit dans des convulsions horribles. La princesse en fut très-affligée; elle l'aimoit tendrement, elle avoit été sa nourrice. Elle ordonna qu'on l'enterrât honorablement. Le lendemain, l'empereur avec toute sa cour, l'impératrice, la princesse & tous les magistrats de la ville accompagnèrent son corps à la grande église de sainte Sophie, où on lui fit un magnifique enterrement, après lequel l'empereur revint au palais.

Lorsque Tiran eut fait mettre à terre le chevalier Sinegerus, il disposa toute son armée, & donna les ordres aux vaisseaux qu'il destinoit contre ceux des ennemis, & à ceux qu'il vouloit envoyer contre les galères. Il ordonna aux commandans de chaque vaisseau de faire un grand bruit de trompettes, de clairons & d'autres instrumens, il en avoit fait une
ample

ample provision ; ce qui, joint aux cris & au bruit du canon, devoit épouvanter les Turcs. Il fit ensuite mettre à la voile. Tous les vaisseaux partirent sans faire de bruit, & marchèrent tout le jour & toute la nuit suivante. Pendant tout ce tems-là le ciel fut couvert & il fit un brouillard très-épais ; enforte que ni les Turcs, ni ceux de la ville, ne purent appercevoir la flotte. Elle arriva auprès de celle des Turcs deux heures avant le jour, sans qu'ils en eussent eu la moindre nouvelle. Ils se trouvèrent attaqués avec le bruit que Tiran avoit ordonné. Chacun de ses vaisseaux alluma, par ses ordres, deux fanaux qui servoient à se reconnoître. Les Maures surpris & sans armes, ne firent pas une grande défense. Tous leurs vaisseaux furent pris, mais le carnage fut affreux ; car on coupa la tête à tous ceux que l'on prit. Ceux qui se jettèrent à la mer & qui purent gagner la terre, portèrent au Turc & au Soudan la nouvelle du combat. Tout le camp en fut bientôt informé ; mais le bruit qu'ils entendoient, les lumières qu'ils voyoient, & l'ignorance où ils étoient de ceux qui les attaquoient, les épouvantèrent tellement, qu'ils s'armèrent, montèrent à cheval, & se mirent en bataille, pour garder le rivage, afin d'empêcher le débarquement. Lorsque Tiran eut pris tous les vaisseaux ennemis, dans le transport de sa joie, il

se mit à genoux, & fit une prière à Dieu, avec la plus grande dévotion.

Cette victoire fut si prompte que tout étoit pris avant le grand jour. Ceux de la ville entendant le bruit du combat, & voyant ces lumières, ne doutèrent point que Tiran n'attaquât alors la flotte des infideles, comme il les en avoit avertis; & quoique cette diversion dût occuper les Turcs, ils prirent les armes, & se préparèrent à la défense. A ce bruit, l'empereur se leva de son lit, & suivi de ceux qui se trouvèrent au palais, il monta à cheval, & se promena dans la ville, recommandant à tout le monde de veiller à son poste, & de bien le défendre. En même tems il rassuroit les habitans de la ville, en leur disant qu'ils alloient être délivrés, & recouvrer leurs biens. Mais les Maures ne pensoient à rien moins qu'à les attaquer. Ils étoient si fort épouvantés de la perte de leurs vaisseaux, qu'ils ne songeoient qu'à empêcher la descente. Lorsqu'il fut tout-à-fait jour, Tiran emmenant avec lui tous les vaisseaux Maures qu'il avoit pris, fit mettre à la voile, & sortit du port de Constantinople avec toute son armée; & passant par le bras de Saint-Georges, il prit la route de la mer majeure, persuadé que s'il s'emparoit du passage de la terre ferme avant les ennemis, ils seroient absolument soumis à lui. Aussi les Maures le voyant

partir avec leurs vaisseaux, se crurent-ils perdus. Tiran continua la route de la grande mer jusqu'à ce que la nuit empêchât les Maures de le suivre de vue; ce qu'il faisoit pour leur persuader qu'il parloit, & afin qu'ils ne mîssent point d'opposition à son débarquement; mais quand la nuit fut venue, il fit tourner l'armée du côté de terre. Il faut savoir que la ville de Constantinople est très-belle, environnée de bonnes murailles, & qu'elle est bâtie en triangle sur le bras de mer nommé Saint-Georges, qui renferme deux parties de la ville, & que le côté qui demeure à découvert regarde la Thrace. Tiran marcha de ce côté, & débarqua à quatre lieues du camp des Maures avec toute son armée, son artillerie, ses vivres & ses munitions, sans que les Maures en fussent instruits. Il laissa les vaisseaux avec une bonne garde, & tout ce qui leur étoit nécessaire. Après qu'il eut donné tous ses ordres, il marcha environ une demi-lieue en remontant une grande rivière jusqu'à un grand pont de pierre. Tiran fit faire alte à ses troupes en cet endroit, laissant la rivière entre lui & les ennemis; & pour que les Maures ne vinssent pas le surprendre, & l'inquiéter pendant la nuit, il fit mettre ses tentes sur le pont, afin que personne ne passât sans son consentement; mais en même tems il plaça sur ce même pont beaucoup d'artillerie, afin de recevoir

les ennemis, au cas qu'ils parussent de ce côté-là. Il envoya ses gardes avancées sur le camp des Maures, pour être averti de leurs mouvemens. Après cela il fit partir à pied un des siens vêtu en Maure, pour aller à la ville de Constantinople porter une lettre qui contenoit ces mots :

Je puis témoigner à-présent ma joie à votre majesté, puisque Dieu a permis que nous eussions une victoire complete sur les ennemis, en prenant plus de trois cens vaisseaux chargés de vivres & de butin, auxquels nous n'avons pas encore touché. Nous n'avons fait aucun quartier à ceux que nous avons pris. J'attends les ordres de votre majesté pour savoir ce que je ferai de ces bâtimens. Mais si elle me le permettoit, je renverrois ceux du roi de Sicile & des autres amis qui ont bien voulu me secourir, aussi bien que ceux que j'ai naulifés pour cette entreprise, & je me servirois de ceux des Maures; car il me semble qu'avec près de quatre cens vaisseaux, pendant qu'ils n'en ont aucun, nous sommes en état de leur empêcher d'avoir des vivres & des secours. Je mande encore à votre majesté que j'ai débarqué à l'embouchure de la rivière, & que je suis campé sur le pont de pierre, afin que personne ne passe, & que je puisse tenir les Turcs enfermés de tous côtés; & je suis certain qu'avant leur départ, j'aurai affaire à eux.

Je conjure votre majesté de doubler la garde de la ville, & de prendre plus de précaution que jamais; car je crains le désespoir dans lequel ils se trouvent. Ils sont sans vivres & sans espérance d'en avoir; par-conséquent ils feront bientôt obligés de se rendre prisonniers. Je voudrois bien savoir l'état de vos vivres; car j'en ai apporté pour plus de deux ans, & d'abord que j'aurai reçu vos ordres, je vous enverrai des vaisseaux chargés. J'attends les ordres de votre majesté sur tous ces articles. Si vous avez besoin de troupes pour défendre la ville, ayez la bonté de m'en donner avis. Au reste, je compte envoyer des vaisseaux le long de la côte pour incommoder les ennemis, & leur ôter toute espérance de secours. Après cela, j'espère que nous réussirons, & que Dieu nous aidera. Je demande une prompte réponse.

Il remit cette lettre à celui qu'il avoit choisi pour la porter. C'étoit un Grec nommé Charille, qui connoissoit parfaitement le pays. Il arriva sans rencontrer aucun Maure. On le conduisit devant l'empereur, auquel il remit la lettre. Il la reçut, & la lut avec grand plaisir. Charmé de ce qu'elle contenoit, il remercia Dieu; après quoi il en fit part à l'impératrice, à la princesse, aussi bien qu'au général Hyppolite, qui lui dit qu'il l'avoit toujours assuré que tant que Tiran seroit au monde, il ne devoit pas perdre l'espérance.

L'empereur lui répondit qu'il étoit dans l'admiration de ses grandes actions, & jura par sa couronne qu'il le récompenseroit de façon que lui & tous les siens auroient sujet d'en être contens. Ensuite il le chargea d'examiner ce qu'il y avoit de vivres dans la ville & dans le palais, afin de pouvoir en rendre compte à Tiran. Hyppolite trouva qu'il y en avoit encore pour trois mois. Il revint affurer l'empereur que les ennemis auroient levé le siege avant que leurs vivres fussent consommés, qu'il pouvoit s'en reposer sur Tiran. L'empereur fit venir son secrétaire, & lui fit écrire une lettre à Tiran, dans laquelle il lui rendit un compte exact de tout ce qu'il lui avoit demandé. Il fit ensuite appeler Sinegerus, & le pria de lui porter cette lettre. Le chevalier lui baïsa le pied & la main, prit la lettre & fut prendre congé de l'impératrice & de la princesse qu'il trouva encore dans sa chambre. Elle le chargea de faire toutes les amitiés possibles à Tiran son seigneur, en le priant de ne la point oublier, & de penser à tout ce qu'elle avoit souffert depuis son absence; enfin, de ne rien négliger pour la voir le plutôt qu'il lui seroit possible. Le chevalier lui promit de s'acquitter de sa commission, il voulut, en s'en allant, lui baiser la main, mais elle l'embrassa. Il s'habilla en Maure, & prenant avec lui Charille qui avoit apporté la

lettre de Tiran , il partit de la ville à minuit. Ils ne rencontrèrent aucun Maure. Les gardes du camp qui les connoissoient, les laissèrent passer , ainsi ils furent droit à la tente de Tiran qu'ils trouvèrent levé. Il fut charmé de les voir, il fit mille questions à Sinegerus sur l'état où étoient la ville, l'empereur, l'impératrice, & sur-tout sa chère princesse; il lui fit un récit fidele de tout ce qu'il avoit vu & de tout ce qu'on l'avoit chargé de lui dire. Tiran fut quelque tems sans parler, & ses yeux se remplirent de larmes au récit de ce que lui mandoit Carmésine. Il lui remit ensuite la lettre de l'empereur, qui lui marquoit :

Le plaisir que nous fait votre arrivée est extrême, Tiran, mon cher fils, & nous rendons sans cesse des graces à Dieu, de ce qu'il nous secourt dans la grande adversité où nous étions réduits. Nous espérons que Jesus-Christ vous permettra l'exécution de vos bons desirs. Quant à moi, je ne desire que de pouvoir vous donner des marques de ma reconnoissance. Au reste, je vous dirai que les soins & la valeur d'Hyppolite, que j'ai fait mon général, m'ont prouvé qu'il étoit un des bons chevaliers qui soient au monde; sans lui la vil'e eût été prise il y a plusieurs jours, & par-conséquent il ne seroit rien demeuré de l'empire grec; on ne peut compter la quantité des Maures qu'il a tués.

De plus, nous vous donnons avis que nous avons au moins pour trois mois de vivres & des choses nécessaires pour nous défendre; notre cavalerie est en bon état. Ne vous exposez donc point inutilement, faites la guerre à votre aise, & donnez la bataille, sans vous presser, quand l'occasion vous paroîtra favorable. Faites débarquer les vivres des vaisseaux, mettez-en une partie dans le fort château de Sinople, vous les emploierez pour votre armée & pour les places dont vous ferez la conquête; & l'autre, vous la mettrez dans la ville de Péra, afin que nous en puissions prendre quand nous en aurons besoin; vous y laisserez cinq cens hommes d'armes de garnison. Vous pourrez renvoyer les vaisseaux que vous voudrez, à votre discrétion. J'approuve le dessein que vous avez d'envoyer les quatre cens vaisseaux à Constantinople, & de les mettre en état; ils nous serviront à incommoder les ennemis que nous sommes furs d'enfermer de tous côtés. Si vous avez besoin d'argent pour les vaisseaux que vous avez naulifés, notre trésor est ouvert; envoyez ici une galère ou deux, & nous vous enverrons tout ce que vous demanderez.

Quand le Soudan & le Turc apprirent que Tiran avoit débarqué, & qu'il s'étoit campé au pont de pierre, ils furent consternés, & se crurent perdus sans ressource; ne voyant aucun moyen d'échapper

ni par terre ni par mer , fans tomber entre les mains de Tiran. De plus, ils se voyoient à la veille de mourir de faim , car ils n'avoient pas des vivres pour deux mois ; mais, fans témoigner leur inquiétude , ils assemblèrent un conseil pour voir le parti qu'ils avoient à prendre. Il étoit composé des rois d'Alep de Sourie , de Trato , d'Assyrie , d'Hyrkanie & de Raften , du fils du grand Caraman , du prince de Sis & de plusieurs grands seigneurs, dont les noms seroient trop longs à rapporter. Les avis furent très-partagés, les uns vouloient que l'on fit ses efforts pour emporter la ville , disant qu'après cette expédition ils auroient le tems de se mettre en défense & d'attendre du secours , d'autant qu'elle ne devoit pas être trop bien munie ; les autres vouloient qu'on marchât à Tiran , assurant qu'il étoit si brave qu'il ne refuseroit pas le combat, qu'il étoit vrai qu'il avoit une très-bonne cavalerie, mais qu'elle n'enfonceroit pas leur prodigieuse armée, & que quand il leur arriveroit d'être battus , il valoit mieux mourir en braves gens & en chevaliers que de se laisser prendre comme des moutons ; & que si la fortune leur envoyoit la victoire, ils seroient les maîtres ou de s'en aller ou de continuer le siege. Il y en eut qui préférèrent à cet avis, celui d'envoyer une ambassade à Tiran , pour lui proposer une paix ou une treve , en lui demandant passage

pour s'en retourner dans leur pays, après avoir abandonné tout l'empire grec, évacué toutes les places, & rendu tous les esclaves & les prisonniers. Cet avis l'emporta. On résolut d'envoyer une ambassade à Tiran, ajoutant que s'il leur refusoit le passage, ils pourroient alors attaquer la ville de toutes leurs forces, & que s'ils ne la pouvoient prendre, il seroit toujours en leur pouvoir de mourir les armes à la main en vendant chèrement leur vie. On nomma pour ambassadeurs le fils du grand Caraman & le prince de Sis, tous deux fort sages, fort éloquens & des plus expérimentés dans la guerre. Ils promirent d'examiner le nombre des troupes que Tiran pouvoit avoir. On leur donna leurs instructions, & ils partirent suivis de deux cens cavaliers, ils étoient magnifiquement vêtus & sans armes. Ils envoyèrent devant eux un trompette à Tiran pour lui demander le sauf-conduit, qui leur fut accordé.

Aussi-tôt après que Tiran eut lu la lettre de l'empereur, il avoit appelé le marquis de Lauzanne son amiral, & lui avoit ordonné d'assembler tous les patrons des vaisseaux, de leur payer tout ce qui leur étoit dû, & de faire exécuter tout ce que l'empereur lui avoit mandé sur les vivres, après quoi il pourroit renvoyer les bâtimens. Il lui dit encore de faire équiper pour la guerre ceux qu'ils avoient pris sur les Turcs, avec ordre de croiser sur la côte,

& de harceler les ennemis. L'amiral exécuta ses ordres , paya tous les patrons & leur donna à chacun mille ducats de plus qu'il ne leur étoit dû, fans compter le butin qu'ils avoient fait sur les vaisseaux Turcs. Quand ils eurent transporté les vivres à leur destination , ils retournèrent chacun chez eux.

Les bâtimens que l'amiral fit équiper se trouvèrent au nombre de quatre cens trente-cinq. Tiran ne garda que deux galères bien armées, qui demeurèrent dans la rivière auprès du camp , pour les envoyer où il seroit nécessaire. Quand tous les autres furent en état de tenir la mer , l'amiral fut au camp , & dit à Tiran que tout ce qu'il lui avoit ordonné étoit exécuté. Pour-lors Tiran fut à la tente de la reine de Fez , & la pria de s'en aller sur cette flotte à Constantinople , pour consoler & tenir compagnie à la princesse ; car , ajouta-t-il , en quel état serois-je , s'il lui arrivoit le moindre malheur ! Je ne puis quitter le camp pour l'aller voir , vous serez plus à votre aise auprès d'elle , vous pourrez lui parler & l'entretenir de moi avec cette façon agréable que vous possédez si bien. Assurez-la que je la verrai bientôt , que c'est la chose que je desire le plus , que je compte tous les momens , & qu'après Dieu il n'y a qu'elle au monde que je desire de voir & de servir. La reine lui répondit qu'elle n'oublieroit jamais les grandes obligations

qu'elle lui avoit, & que, puisqu'elle avoit eu autrefois tant d'envie de la servir, à moins que d'être ingrate, elle ne pouvoit s'en dispenser. Une créature aussi belle & aussi parfaite que la princesse, ajouta-t-elle, ne peut être possédée que par le plus brave & le plus généreux des chevaliers. Elle lui demanda s'il n'avoit point d'autres ordres à lui donner, l'assurant qu'elle lui sacrifieroit mille vies, si elle les avoit. Alors Tiran l'embrassa & la baisa à la joue, l'assurant qu'il voudroit avoir plus fait pour elle, tant il étoit reconnoissant de son amitié; il lui conseilla de se préparer au départ. Tiran prit congé d'elle, & retourna à sa tente; il envoya chercher l'amiral, & lui ordonna de s'embarquer, d'exécuter tout ce dont ils étoient convenus, & de mettre à la voile aussi-tôt que la reine seroit sur son bord. L'amiral prit congé de lui, & monta dans son vaisseau. La reine s'embarqua le lendemain, le roi de Sicile & Tiran l'accompagnèrent jusqu'à son vaisseau avec cinq cens hommes d'armes, & retournèrent au camp pendant que l'amiral mit à la voile, & fit route à Constantinople.

Quand les ambassadeurs des Turcs furent auprès du pont de pierre, Tiran fit sortir un capitaine, suivi de cinq cens hommes d'armes, armés d'une façon très-brillante, & montés sur de grands chevaux de Sicile bien bardés, pour les recevoir &

leur faire honneur. Cette troupe les accompagna jusqu'à l'endroit où étoit Tiran. Il avoit fait tendre un pavillon superbe de brocard cramoisi, le plus riche qui fût au monde; on l'avoit fait à Paris. Les ambassadeurs mirent pied à terre, & trouvèrent Tiran avec les rois de Sicile & de Fez, & beaucoup d'autres barons & chevaliers qui leur rendirent ce qu'ils devoient à leur rang. Tiran ne voulut pas qu'ils s'expliquassent sitôt sur tout ce qu'ils avoient à dire; mais il les fit entrer sous des tentes magnifiques qu'il leur avoit fait préparer, il leur fit servir un grand repas avec toutes sortes de différens vins. Les ambassadeurs furent dans l'admiration à la vue de la grandeur des chevaux qui les avoient escortés, & des panaches à la mode d'Italie, que portoient les hommes d'armes. D'un autre côté, ils virent quatre mille chevaux aussi bardés, qui voltigeoient & manœuvroient comme ils auroient fait dans un combat. La grande quantité de cavalerie qu'ils apperçurent dans le camp de Tiran, les étonna. Ils se dirent entr'eux que-tous les Maures rassemblés ne pourroient résister à d'aussi belles troupes que celles des chrétiens, non-seulement à cause de leur belle cavalerie, mais encore par la bonne discipline qu'ils observoient. Ils comptoient avoir fait un voyage inutile, & que Tiran ne leur voudroit accorder ni treve, ni leur faire aucun

quartier, & considérant la position du camp, ils convenoient qu'il leur étoit impossible d'éviter la mort ou l'esclavage; ils passèrent le reste du jour & la nuit suivante à faire ces tristes réflexions. Le lendemain, Tirañ fit assembler les rois & tous les chevaliers considérables du camp, pour entendre la messe dans son superbe pavillon. Quand elle fut dite, il envoya demander aux ambassadeurs s'ils vouloient avoir audience. Ils vinrent sur le champ avec beaucoup de gravité. Tiran les reçut comme il convenoit à leur naissance. Quand ils se furent assis, il leur demanda ce qu'ils avoient à lui dire. Le fils du grand Caraman, comme étant le plus considérable, se leva, & dit, après avoir fait la révérence au général : Que sans doute sa grande sagesse lui avoit souvent fait penser combien l'on devoit éviter de faire périr des hommes quand on le pouvoit empêcher, & que le cas présent exigeoit cette réflexion; que l'on étoit à la veille de voir couler tant de sang que les eaux du fleuve en changeroient de couleur; qu'il devoit se laisser toucher en imaginant l'horreur & la cruauté d'un tel combat; que les grands courages comme le sien étoient capables de pitié. Pour éviter, continua-t-il, une aussi grande barbarie, le Soudan & le grand Turc nous envoient pour savoir si vous voulez faire la paix, ou leur accorder unentreve, au moins de

trois mois ; si vous voulez faire une paix de cent & un an, ils seront charmés d'être de vos amis, ils abandonneront l'empire grec, vous remettront toutes les places de son étendue, & qui plus est, tous les prisonniers chrétiens qui sont en leur puissance, & se soumettront enfin, tout autant qu'ils pourront, sans bleffer leur honneur ; mais si, n'acceptant point ces propositions, vous venez les attaquer, vous éprouverez malheureusement pour vous quelle est la force de leurs armes. Alors il se tut. Tiran charmé de se voir au moment qu'il avoit tant désiré, fut très-content de ce discours, mais il leur dit qu'il leur donneroit incessamment sa réponse.

Les ambassadeurs, toujours bien accompagnés, retournèrent dans leurs tentes. Le lendemain, Tiran fit savoir à tous ceux qui s'étoient trouvés au premier conseil, qu'après la messe ils délibéreroient sur la proposition des ambassadeurs. Comme ils avoient tous beaucoup d'attachement pour lui, ils se rendirent à son pavillon après la messe. Tout le monde se plaça suivant son rang, & Tiran dit : Vous avez entendu, mes frères & mes amis, ce que nous ont fait proposer le Soudan & le grand Turc. Nous pouvons juger de la situation où ils se trouvent ; mais nous devons faire attention à la gloire que cette victoire nous donnera, & à la récompense

que nous mériterons dans le ciel , en délivrant une si grande étendue de pays chrétien , de l'esclavage & du danger de changer de religion. Nous avons encore une considération à faire , c'est le grand étonnement où fera tout le pays des Maures , en apprenant qu'ils sont tués ou pris , & quelle est la vengeance que l'empire grec en a tirée par notre moyen. Nous vengerons aussi tous les chevaliers qui ont péri dans cette guerre. Quand ceux-ci seront détruits, la paix sera plus assurée , & la terreur que nous causerons aux autres , procurera une paix solide à l'empire grec ; il me paroît donc que le plus grand service que nous puissions rendre à l'empereur , c'est de n'accorder ni paix ni trêve , & de consentir à les recevoir à notre discrétion , sans leur répondre ni de leurs vies ni de leurs biens. S'ils ne veulent pas accepter ces conditions , que nous importe ? Ne sommes-nous pas surs de les faire mourir de faim , pendant que d'un autre côté nous sommes les maîtres de leur livrer bataille ? Et quoique nous soyons plus forts qu'eux , ce seroit une grande folie à nous de nous battre contre des gens au désespoir , & de risquer nos troupes , pendant que nous n'avons qu'un poste à garder. De plus , en les prenant à discrétion , quel butin ne ferez-vous pas , au lieu qu'il est perdu si vous les laissez aller ? Je crois donc que nous devons les renvoyer , ne pouvant

pouvant leur faire aucune réponse sans consulter l'empereur, qui nous rendroit garans de l'événement; donnez-moi donc votre avis, mes frères & mes amis, comme à un homme qui se confie absolument à vous, dans une chose qui vous regarde comme moi, si vous la faites sans l'avis de l'empereur. Après le discours de Tiran, le roi de Sicile se tourna du côté de celui de Fez, pour l'engager à parler; mais celui-ci l'ayant assuré qu'il ne le feroit pas avant lui, de plus, pressé par tous les barons de dire son avis, il dit, en saluant l'assemblée: Avons-nous besoin de donner des conseils au miroir de la sagesse divine, à ce nouveau Salomon, à cette étoile qui éclaire tous les autres, à ce brave général auquel nous obéissons? Mais enfin, pour donner mon avis, puisqu'on le veut savoir, je crois qu'il faut consulter l'empereur, afin que l'on ne puisse nous rien reprocher; cet événement l'intéresse encore plus qu'aucun de nous; mais je suis persuadé qu'il prendra le parti que vous proposez; car il est non-seulement le plus honorable, mais le plus avantageux pour le repos de l'empire grec; de plus, tous vos avis étant fondés sur la raison & sur toutes les regles de la guerre, il n'est pas possible de n'être pas de votre sentiment. Je n'ai plus rien à dire, sinon que je soumets mon sentiment à celui du conseil. Après ce discours,

tout le monde pria le roi de Fez de donner son avis. Après un peu de tems, il dit : La connoissance du monde nous apprend à éviter les choses qui peuvent nous nuire, & jamais on ne se repent des choses faites après y avoir bien pensé ; mais comme toute l'assemblée me charge de répondre en son nom, & que nous avons trop peu de tems pour répondre aux ambassadeurs, je suis de l'avis du roi de Sicile, & je crois qu'on doit consulter l'empereur. Envoyez donc promptement l'informer de ce qui se passe, afin de pouvoir rendre réponse au Soudan & au Gran-dTurc. Tiran se chargea de l'en informer, & chacun retourna à sa tente.

Les vaisseaux qui partirent du camp de Tiran eurent le vent si favorable qu'avant le coucher du soleil ils arrivèrent à Constantinople, en donnant toutes les marques de joie que montrent ordinairement ceux qui apportent du secours à ceux qui en ont besoin, après avoir triomphé de leurs ennemis. Le canon tira, les trompettes & les cris se firent entendre pour saluer la ville. Tout le monde étoit sur les murailles pour voir arriver ce secours si long-tems désiré, qui entroit dans le port avec les bannières déployées de l'empereur & celles du vaillant général Tiran. La ville de son côté donna des marques de joie. L'on sonna les cloches, l'on chanta les louanges de Dieu. Le vieil empereur

monta à cheval & vint sur le bord de la mer, il apprit que la reine de Fez étoit sur ces vaisseaux. Il manda cette nouvelle à l'impératrice & à la princesse, qui sur le champ monta à cheval, & suivie d'Hyppolite, de ses dames & de plusieurs chevaliers, accourut auprès de l'empereur; elle ordonna à Hyppolite d'aller dans le vaisseau sur lequel étoit la reine, pour la faire débarquer; ils se firent mille amitiés, à cause de ce qui s'étoit autrefois passé entr'eux. La reine lui demanda après cela des nouvelles de la princesse. Hyppolite lui répondit qu'elle attendoit le plaisir de la voir sur le bord de la mer, avec une extrême impatience. Sur le champ elle descendit dans un canot couvert d'étoffes d'or, & deux jeunes rameurs la conduisirent à terre avec Hyppolite, en fort peu de tems. La princesse qui vit paroître dans tout l'équipage d'une reine Plaisir de ma vie qui avoit été à son service, descendit de cheval pour lui faire honneur, & la reine se jeta à ses pieds pour les baiser; mais sans vouloir le souffrir, elle la baisa plusieurs fois; & la conduisit à l'empereur; elle lui baisa le pied & la main; il l'embrassa, & ils prirent ensemble le chemin du palais, ils y trouvèrent l'impératrice qui fit mille amitiés à la reine & à tous les autres. L'empereur ordonna à Hyppolite de faire promptement décharger les vaisseaux, afin qu'ils

retournassent au camp. Il assura qu'on y travailloit déjà, & que les ordres étoient donnés; cependant il y retourna lui-même, & fit continuer toute la nuit avec une si grande diligence que le lendemain au matin; au lever du soleil, ils se trouvèrent en état de partir. L'empereur envoya prier ce jour-là l'amiral, & tous ceux qui étoient venus avec la reine, de dîner avec lui. Ils s'y rendirent tous avec des habits magnifiques. Le dîné fut somptueux, & malgré la situation dans laquelle la ville se trouvoit, on servit beaucoup d'oiseaux & des vins exquis de toutes les façons; ils passèrent la journée dans les fêtes & les plaisirs. Le soir, l'amiral prit congé de l'empereur, parce qu'il vouloit s'embarquer & continuer de tenir l'armée des Turcs bloquée. L'empereur l'assura qu'il ne pouvoit lui faire plus de plaisir, & lui donna sa main à baiser en lui disant adieu. Tous les chevaliers lui firent la révérence, aussi bien qu'aux princesses. Après cela ils furent s'embarquer, & toute la flotte prenant le chemin du camp des Maures, mit à la voile à la première garde. Quand ils furent auprès de leur camp, ils firent plusieurs décharges d'artillerie, qui les firent courir aux armes, croyant qu'on les vouloit attaquer, & l'on peut dire qu'ils étoient dans la plus grande consternation.

La princesse voulut que la reine de Fez passât

avec elle dans son lit la nuit même qu'elle arriva, afin de pouvoir l'entretenir à son aise. Quand elles furent couchées, la princesse lui dit : J'ai ressenti vivement, ma chère sœur, le tems de votre absence, & je n'ai pas douté que la mer ne m'eût séparée de vous pour jamais ; à ces tristes idées il se joignoit le souvenir cruel de Tiran qui m'avoit quittée sans me rien dire ; son procédé me faisoit douter de son amour, & j'aurois préféré la mort à la vie que je passois sans aucune consolation, séparée de tout ce que j'aimois, & sans avoir d'autre ressource que celle des larmes & des soupirs. Le malheur de l'état dont cette même absence de Tiran étoit aussi la cause, augmentoit encore mes peines. Je m'attendois à devenir esclave ; plus je m'examinois, & plus je me trouvois innocente ; je ne pouvois me reprocher que les obstacles que j'avois opposés par mes larmes & par mes prières aux entreprises de son amour ; enfin je me jettai dans les bras de la sainte Vierge, qui n'abandonne pas les malheureux, & j'entrai dans le couvent de sainte Claire, où je priai sans cesse pour obtenir quelque consolation pour l'empereur mon père & pour moi. Je suis à-présent la plus contente du monde, puisque vous m'êtes rendue, vous que j'aime de tout mon cœur ; & j'ai toute l'obligation possible à Tiran de ce qu'il ne vous a point oubliée, & de

ce qu'il a fait pour vous ; mais je vous conjure , ma chère sœur , de m'apprendre en quoi je l'ai pu offenser , & pourquoi il m'a quittée comme il a fait , moi qui l'aimois plus que ma propre vie , & qui n'ai jamais démenti les sentimens que j'ai pour lui ; croyez que je l'aime encore plus que je ne faisois quand nous avons été séparés ; mon amour est au comble , & je ne pourrois vivre long-tems sans le voir. Pour-lors donnant un libre cours à ses larmes & à ses soupirs , elle donna le tems à la reine de lui dire qu'elle ne la vouloit point affliger en lui disant ce qui s'étoit passé , qu'elle étoit sûre que cet aveu la feroit évanouir , & mettroit tout le palais en alarmes ; qu'il valoit mieux remettre cette conversation au lendemain , qu'il lui devoit suffire de savoir qu'elle n'avoit aucun tort , non-plus que son amant ; qu'ils avoient été trompés , & que jamais on n'avoit été plus aimé qu'elle l'étoit par Tiran , qui n'étoit pas un moment sans penser à elle , & sans la desirer , & qu'ainsi elle ne pouvoit mieux faire que d'avoir pour lui les plus tendres & les plus vifs sentimens. Les grandes actions qu'il a faites en Barbarie , le rendent encore plus digne de vous ; comptez sur la parole que je vous donne , moi qui ne vous ai jamais manqué , que vous le verrez incessamment. Qu'avoit-il besoin de revenir ici pour conquérir l'empire grec , si ce n'étoit pas

par rapport à vous ? S'il ne vous étoit pas fidele , n'étoit-il pas le maître d'épouser la fille du roi de Trémécen , qui joignoit un grand royaume à la beauté , & qui l'auroit rendu maître de toute la Barbarie ? Vous jugerez par vous-même du mérite de cette princesse , car elle vient uniquement pour vous saluer , à cause des éloges que Tiran lui a faits de vous , & de la reconnoissance de ce qu'il a fait pour elle , elle arrive pour se trouver à vos noces ; consolez-vous donc , foyez tranquille , & que les chagrins n'altèrent point votre beauté ; songez à paroître avec tous les dons que la nature vous a faits , aux yeux de Tiran & des rois qui sont à sa suite , avec tant de princes & de chevaliers. La princesse lui dit qu'elle vouloit suivre ses conseils , & qu'elle s'étoit trop souvent reproché de ne les avoir pas suivis. Elles passèrent une partie de la nuit à s'entretenir de cette façon. La princesse éprouva une grande consolation en retrouvant une aussi bonne amie que la reine de Fez.

Après le conseil que l'on avoit tenu sur la réponse que l'on devoit faire aux ambassadeurs , où l'on avoit déterminé d'attendre les ordres de l'empereur ; le brave Tiran se trouva au point qu'il desiroit depuis si long-tems ; c'est-à-dire , qu'il avoit un prétexte valable pour aller voir celle qu'il aimoit plus que sa propre vie ; & comme cette affaire étoit

très-importante en elle-même, & qu'elle l'intéressoit plus que les autres, il résolut d'aller seul, & sans qu'on en fût informé, à la ville de Constantinople, pour entretenir l'empereur, & savoir quel étoit son avis sur une chose d'où dépendoit le repos de l'empire grec, aussi bien que l'heureux moment qui devoit le mettre dans les bras de sa chère princesse. Quand la nuit fut venue, il parla au roi de Fez. Il lui remit le commandement du camp, & s'étant embarqué sur une des galères, il fit route vers Constantinople, qui n'étoit éloignée du camp que de vingt milles. Il arriva dans le port à deux heures de nuit. Il débarqua seul & déguisé, en ordonnant au patron de ne point parler de lui. Quand il fut à la porte de la ville, il dit à la garde de lui ouvrir, qu'il appartenoit à Tiran, & qu'il venoit parler de sa part à l'empereur. On lui ouvrit, & il alla promptement au palais. Ceux qu'il trouva à la porte lui dirent qu'il étoit couché. Pour lors il alla à la chambre de la reine de Fez qu'il trouva en prières dans un petit cabinet. Elle courut à lui si-tôt qu'elle l'aperçut, le baisa, l'embrassa & lui témoigna le plaisir qu'elle avoit de le voir. Je suis bien obligée à Dieu, continua-t-elle, de ce qu'il a bien voulu exaucer mes prières. Venez, seigneur, qui méritez toute la gloire de ce monde, venez jouir de la récompense de vos peines, &

goûter dans les bras de celle que vous aimez , une satisfaction que vous méritez par tant de belles actions. Ne me contredites point à-présent. Si vous ne faites pas ce que je veux , je vous jure que je partirai sans que rien m'en puisse empêcher. Tiran l'interrompit & lui dit : Ma chère sœur , je vous demande pardon de ne vous avoir pas toujours obéi ; je vous jure , par l'ordre de chevalerie , de faire à l'avenir tout ce que vous m'ordonnerez , quand même je devrois en mourir. Nous verrons bientôt , dit la reine , ce que vous faurez faire ; car je vais vous ouvrir le champ , & je ne vous tiens pas pour chevalier , si vous ne sortez vainqueur du combat. Demeurez dans ce cabinet , continua-t-elle , je vais prier la princesse de venir coucher avec moi. Aussi-tôt elle le quitta pour aller dans la chambre de la princesse qu'elle trouva prête à se mettre au lit , & qui lui demanda pourquoi elle venoit avec tant d'empressement. Elle lui répondit tout bas qu'elle la prioit de lui faire le plaisir de venir coucher avec elle , parce qu'elle avoit beaucoup de choses à lui dire , & qu'il venoit d'arriver une galère de la part de Tiran , dont il étoit sorti un homme qu'elle avoit entretenu. La princesse y consentit ; car elles étoient alors dans l'habitude d'aller coucher ou chez l'une ou chez l'autre , quand elles avoient quelque chose à se dire. La

reine prit donc la princesse sous le bras, & la mena dans sa chambre qu'elles trouvèrent bien parfumée, suivant l'ordre qu'elle en avoit donné en sortant. La princesse se coucha promptement, tant elle avoit envie de savoir des nouvelles de Tiran, & les demoiselles l'aidèrent à se déshabiller. Quand elle fut couchée, elles lui souhaitèrent une bonne nuit, qui lui étoit préparée sans qu'elle en eût le moindre soupçon. Quand les demoiselles furent forties, la reine ferma le verrouil en dedans, disant à ses demoiselles d'aller se coucher, qu'elle avoit quelques prières à faire avant de s'endormir, & qu'elle n'avoit besoin d'aucune d'elles. Elles rentrèrent toutes dans leur chambre. Alors la reine rentra dans le cabinet, & dit au brave Tiran : Allez, chevalier, mettez-vous en chemise, & faites votre devoir, votre ennemi vous attend. Point de discours, je n'en écoute aucun. Si vous ne m'obéissez maintenant, je jure, foi de reine, puisque vous m'avez fait telle, que du reste de vos jours vous ne vous trouverez en pareille occasion. Tiran, transporté de joie, se voulut jeter à ses pieds, & la remercia de tout ce qu'elle faisoit pour lui; mais la reine l'interrompit en lui disant : Il n'est pas question de paroles, il faut le mériter par des effets. Déshabillez-vous. Le chevalier le fut bientôt. Alors elle le conduisit au lit de la princesse, en lui disant :

Le voici celui après qui vous soupiriez depuis si long-tems, accordez-lui le prix de toutes ses souffrances; il est votre époux, vous savez quels sont ses droits. Profitez du présent, & laissez l'avenir aux soins de la providence. Peut-être cette occasion ne se trouvera plus. Ah! fausse sœur, s'écria la princesse, vous m'avez trahie, mais je me confie en la vertu de monseigneur Tiran; elle réparera votre faute.

Ne croyez pas que Tiran perdît son tems pendant ce discours. Ses mains n'étoient pas oisives. La reine les laissa & s'alla coucher sur un lit de repos. Après qu'elle fut partie, la princesse dit à Tiran, qui déjà la ferroit de près: Mon cher Tiran, ne diminuez point l'extrême plaisir que me fait votre vue, n'employez point vos forces contre une fille qui ne peut vous résister. Quelle gloire trouverez-vous dans la défaite de celle qui vous est soumise, & qui vous adore? Faites-moi donc part de votre force & de votre courage, pour que je puisse résister. Est-ce par la violence que l'on témoigne son amour? Seigneur, je vous conjure par votre vertu, par la noblesse de vos sentimens, de m'accorder ce que je vous demande. Ayez pitié d'une fille qui se trouve sans secours. Cruel & faux chevalier, je vais crier, ajoutoit-elle, comptez que je vais crier. Eh quoi! vous n'avez aucune

pitié de moi ? Vous m'aimez , & vous me faites souffrir ? Non , vous n'êtes plus ce Tiran dont j'ai tant désiré le retour , qui devoit faire mon bonheur , & qui se déclare mon ennemi. Pendant ce discours , les forces & la résistance de la princesse s'affoiblissoient , & le chevalier se trouva vainqueur. Elle demeura sans sentiment ; & comme elle ne revenoit point , Tiran se leva fort effrayé , croyant l'avoir tuée. Il appella la reine , & ils lui jettèrent au visage une bouteille d'eau-rose. La princesse ouvrit les yeux en poussant un grand soupir , & dit : Ah , Tiran ! je vois à-présent que ce n'est pas moi que vous aimez , ce n'est que votre satisfaction. Si ce sont-là des témoignages d'amour , faut-il les donner avec tant de violence & de barbarie ? Eh quoi ! un plaisir si court vous a-t-il fait oublier votre vertu ? Encore si vous aviez attendu le jour de notre mariage ! mais vous n'avez pas eu plus d'égard à ce que vous deviez à votre princesse qu'à ce que vous vous deviez à vous-même. Ce jour fera le malheur du reste de ma vie. Vous faites bien la dolente , lui dit la reine en riant , comme si l'on ne favoit pas que jamais armes de chevalier ne blessèrent pucelles à mort. Que Dieu m'envoie le mal dont vous vous plaignez. Si vous n'en êtes guérie demain matin , je consens à mourir de la même mort. La princesse , sans répondre à ses

folies, continuoit à se plaindre. Tiran se remit à ses côtés, & la reine retourna sur son lit. Le chevalier vint bientôt à bout d'appaifer la princesse. Ils se rendirent un compte mutuel de ce qu'ils avoient souffert pendant la longue absence qui les avoit séparés; mais la douceur qu'ils goûtoient à se trouver réunis, leur fit souvent perdre de vue leurs souffrances passées.

La reine voyant que le jour approchoit, pensa aux précautions qui n'occupent guère les amans. Elle se leva & vint leur souhaiter le bonjour après une nuit qui avoit été si bonne. Ils badinoient ensemble & paroïssent fort contens l'un de l'autre. La reine dit à Tiran : Souverain de l'empire grec, il est tems de vous lever, voilà le jour qui paroît, il faut sortir sans que personne vous aperçoive. Tiran eût voulu que cette nuit n'eût point eu de fin. Il supplia la princesse, en la baisant mille fois, de lui vouloir pardonner. La princesse lui répondit : Mon cher Tiran, l'amour me force à vous pardonner, pourvu que vous soyez bientôt de retour; car je ne puis vivre sans vous, sur-tout à présent que je fais ce que c'est que l'amour; & puisque vous m'avez vaincue par la force, ne me refusez point le secours que vous demande celle qui n'a plus rien à elle, & qui est à vous toute entière. Tiran lui répondit : Vous êtes le bonheur

de ma vie ; & puisque vous me pardonnez ce qui s'est passé, c'est ajouter des faveurs à celles que je viens d'obtenir. Tout ce que je desire au monde, c'est de vivre dans les bras de votre altesse. Vous en jugerez par la façon prompte dont la guerre va se terminer, afin que celui qui vous est attaché, ne soit occupé que de votre amour. Après les plus tendres baisers, ils se séparèrent. La reine le prit par la main, & le fit descendre par une fausse porte. Il lui voulut baiser les mains, mais elle l'en empêcha, & lui dit : Eh bien, votre maîtresse me paroît bien contente, vous voyez qu'elle n'a pas tenu sa colère. Vous repentez-vous d'avoir suivi mes conseils ? Adieu, seigneur, retirez-vous. Que l'on ne vous voie pas ici. Il l'embrassa, & après les plus tendres protestations de reconnoissance, ils se séparèrent.

Tiran alla chez Hyppolite, & la reine vint se mettre auprès de la princesse, à la place de Tiran. Elles dormirent jusqu'au grand jour. La joie d'Hyppolite fut extrême en voyant son cher maître ; il se jeta à ses pieds pour les baiser ; mais le brave Tiran ne le voulut pas permettre, & l'embrassa. Ils se firent l'un à l'autre beaucoup de caresses. Tiran l'envoya au palais annoncer à l'empereur qu'il étoit arrivé, & qu'il vouloit l'entretenir en particulier. Hyppolite s'acquitta de sa commission.

L'empereur charmé de son arrivée, lui manda qu'il étoit le maître de venir comme il le voudroit. Mais comme il imaginoit qu'il n'étoit pas venu sans en avoir des raisons importantes, il le fit prier de venir sur le champ. Hyppolite vint promptement avertir Tiran, & les deux parens arrivèrent ensemble déguifés au palais. Ils trouvèrent l'empereur qui finiffoit son habillement, & qui l'embrassa, sans lui donner le tems de se jeter à ses pieds, comme il en avoit envie. Ensuite il le fit passer dans une autre chambre; & quand il fut assis à ses côtés, le souvenir de ses malheurs passés, & la joie de son bonheur présent, lui firent répandre une grande quantité de larmes. Quand elles furent un peu séchées, avec une gravité digne de lui, il lui dit : Mon fils & mon brave général, la joie que me cause le plaisir de vous revoir est extrême. Les services que vous m'avez rendus, & ceux que je ne puis attendre que de vous seul, me font croire que, puisque vous avez quitté le camp sans m'en avertir, vous avez d'importantes raisons pour en agir ainsi, & quelque chose à me communiquer. Je laisse donc pour une autre fois toutes les questions que j'aurois à vous faire, & toutes les marques d'amitié que j'aurois à vous donner, pour ne vous demander que le sujet de votre venue. Tiran lui apprit aussi-tôt le détail de l'ambassade du Sou-

dan & du Grand-Turc , sur laquelle il avouoit qu'il n'avoit jamais osé décider , ni rendre de réponse , sans l'ordre exprès de sa majesté. Ayez donc la bonté , seigneur , continua-t-il , d'examiner cette grande affaire dans votre conseil , & de décider sur le parti que vous voulez prendre , afin que je ne me trouve chargé de rien. L'empereur lui répondit : Mon brave général & mon fils , j'ai tant de confiance en vous , que tout ce que vous ferez fera bien fait ; mais puisque vous le voulez ainsi , je vais faire assembler mon conseil , afin que vous puissiez retourner promptement au camp. Tiran prit congé de l'empereur pour aller faire la révérence aux princesses. Il les trouva toutes chez la reine de Fez , où l'impératrice s'étoit rendue , parce que Carmésine disoit qu'elle étoit incommodée. L'impératrice fit beaucoup d'accueil à Tiran , parce qu'elle en avoit besoin , & la princesse affecta plus de froideur , pour cacher ce qui s'étoit passé. Ils s'entretinrent de plusieurs choses. La princesse demanda à Tiran s'il étoit vrai que la reine d'Ethiopie vînt à Constantinople , & s'il n'en avoit aucune nouvelle. Tiran lui répondit qu'il avoit reçu depuis trois jours une lettre du roi Escariano , qui lui mandoit qu'il seroit dans quinze jours au plus tard à Constantinople , & qu'il lui demandoit en grace de ne point donner la bataille aux Turcs avant son arrivée.

arrivée. La princesse témoigna l'envie qu'elle avoit de voir cette belle reine. Tiran l'affura qu'après elle, on ne pouvoit rien voir de plus aimable & de plus beau; que de son côté elle avoit la plus grande impatience de la voir, & que le long voyage dont elle avoit voulu effuyer la fatigue, en étoit la preuve.

Ils s'entretenoient ainsi quand la triste duchesse de Macédoine entra dans la chambre. Elle étoit vêtue en religieuse; car elle en avoit pris l'habit, & s'étoit jettée dans un couvent, pour n'en sortir que le bienheureux jour auquel elle pourroit revoir son cher Diofébo. Elle se jetta aux pieds de Tiran, en lui disant avec un torrent de larmes : Toutes les veuves vous parlent par ma voix, seigneur, consolez-nous; ayez pitié de la douleur où nous sommes, attendrissez avec moi, par nos cris, le cœur de ce grand général, qui seul, après Dieu, peut terminer nos malheurs. Le duc de Macédoine est dans l'esclavage, vous devez rougir de le savoir dans une telle situation. Vengez, seigneur, une offense qui vous regarde. Tiran releva la princesse & l'embrassa en lui disant qu'il n'avoit jamais oublié Diofébo, mais qu'il n'avoit pu jusqu'ici faire autrement; qu'il la prioit de se consoler, parce qu'il lui promettoit, sur l'ordre de chevalerie, avec l'aide de Dieu, de lui rendre libres, avant qu'il

fût un mois, le duc de Macédoine & tous les autres prisonniers. La duchesse, un peu consolée par ces paroles, l'embrassa de nouveau; & quand ils furent assis, ils s'entretinrent réciproquement de leurs malheurs.

Pendant que le brave Tiran étoit avec les dames, l'empereur tenoit son conseil. Il rendoit compte de l'ambassade du Grand-Turc & du Soudan. Ces bonnes nouvelles firent un grand plaisir à toute l'assemblée. Les uns disoient que Tiran devoit les attaquer, & qu'il avoit un si grand nombre de troupes, qu'il n'en reviendrait pas un seul, & que jamais aucun Turc ne penseroit à les venir attaquer; les autres, qu'il ne falloit pas donner la bataille, dans la crainte d'exposer inutilement tant de braves gens & de bons chevaliers, d'autant que les Turcs pourroient se battre en désespérés; mais qu'il étoit plus sûr de les faire tous esclaves, ce qu'ils aimeroient mieux que de mourir de faim. Quelques-uns vouloient que l'on fît la paix, & qu'on les laissât aller, en gardant seulement le Soudan, le Grand-Turc, les autres rois & les grands seigneurs en ôtage, jusqu'à ce qu'ils eussent remis toutes les places & les prisonniers; que cet avis étoit préférable aux autres, parce que s'ils périroient au combat, dans leurs pays on éléveroit d'autres princes sur le trône, qui se croiroient obligés de

venger ceux-ci, & de faire une guerre encore plus cruelle, & dont on ne verroit jamais la fin. Après tous ces différens avis, on résolut enfin, pour affurer une vieilleffe tranquille à l'empereur, pour réparer les maux que ses sujets avoient soufferts, aussi bien que pour recouvrer l'empire, de faire la paix aux conditions que le Grand-Turc & le Soudan se rendissent prisonniers, sans espérance d'obtenir jamais la liberté, & que tous les Turcs s'en allassent à pied & sans armes. L'empereur approuva cet avis. Le conseil se sépara. Ce prince passa chez l'impératrice où il trouva Tiran qu'il fit asseoir auprès de lui pour lui faire savoir ses intentions; il lui dit le résultat du conseil, l'assura qu'il s'en rapportoit à lui pour l'exécution, & convint cependant de ne faire que ce qu'il lui conseilleroit. Tiran l'instruisit alors du conseil qu'il avoit tenu dans son camp, & que l'avis qu'il préféroit étoit celui qui l'avoit emporté sur les autres. Je crois donc, ajouta-t-il, que Dieu veut que nous suivions la pluralité des voix. L'empereur le pria de retourner promptement au camp pour donner la réponse aux ambassadeurs. Ce qui lui fit prendre sur le champ congé de lui & des princesses qui le prièrent de travailler le plutôt qu'il le pourroit à délivrer l'empire de ses ennemis. La reine de Fez le suivit jusqu'à la porte de la chambre pour lui dire de venir chez elle par

la porte du jardin , d'abord que la nuit feroit venue , & qu'il s'entretiendroit avec la princesse. Tiran l'assura qu'il obéiroit à un ordre aussi agréable. Il attendit chez Hyppolite & se déguisa ; il passa par le jardin , & arriva dans la chambre de l'aimable reine , qu'il trouva avec la princesse qui l'attendoit , & qui lui fit toutes les careffes imaginables. Ils passèrent tous les trois dans la garde-robe de la reine , où ces amans se dirent les choses les plus tendres , jusqu'à ce que l'heure de se coucher fût venue. La reine se mit au lit , & dit à ses femmes de se retirer. Après cela elle se releva , & donna sa place au brave Tiran qui fut reçu de la princesse avec plus d'amour que la nuit précédente. Tiran ne lui laissa pas fermer l'œil de la nuit. Quand le jour approcha , il dit à la princesse : Mon bien , ma vie , il faut que je vous quitte , car j'ai promis à l'empereur d'être dans mon camp au lever du soleil. Je voudrois , lui répondit la princesse , que jamais vous ne fussiez séparé de moi ; pour une peine que je sentoie , j'en vais éprouver mille ; il m'est impossible de vivre sans vous ; si vous voulez m'empêcher de mourir , revenez promptement , mon cher Tiran ; le salut de l'empire & la liberté me peuvent seuls faire consentir à votre départ. Tiran se leva , s'habilla promptement , & partit après le plus tendre des baisers mêlé des larmes de

la princesse. Passant par le jardin, il se rendit chez Hyppolite qui se leva sur le champ, & le conduisit à la porte de la ville pour la lui faire ouvrir. Tiran s'embarqua, sortit du port sans faire de bruit, & se trouva dans son camp une heure après le lever du soleil. Les rois de Sicile & de Fez, sachant son arrivée, furent au-devant de lui avec beaucoup de troupes, & le conduisirent en grande pompe à son superbe pavillon. Ils passèrent le jour dans la joie & dans les plaisirs. Tout ce qu'il leur apprit de la résolution de l'empereur ne les diminua point.

Le lendemain matin, le généreux Tiran, les rois & les grands seigneurs de son armée s'étant assemblés dans son pavillon, entendirent la messe, après laquelle on fit avertir les ambassadeurs de venir recevoir leur réponse. Lorsqu'ils furent entrés dans le conseil avec les honneurs dus à leur rang : Seigneurs, leur dit Tiran, vous savez que la lenteur à résoudre & la promptitude à exécuter, sont deux qualités également requises dans ceux qui commandent; ainsi vous ne serez point surpris du tems que nous avons pris pour délibérer sur vos propositions; je n'ai pas cru que dans une affaire qui intéresse l'empereur que nous servons, il nous fût permis de rien conclure sans avoir pris ses ordres. Il est touché de l'état où vous êtes réduits; car vous n'ignorez pas que votre vie est en ses mains,

& que nous sommes les maîtres de faire tout ce que nous voudrons de vous. Il est très-assuré de la cruauté que vous auriez exercée sur lui & sur ses sujets, si la fortune eût secondé vos projets; mais afin que vous ayez des preuves de sa douceur & de sa bonté, il consent à vous donner la vie, à condition que le Soudan & le Grand-Turc, les autres rois & les grands seigneurs de votre camp feront ses prisonniers, jusqu'à ce qu'on lui ait remis toutes les places de son empire, comme vous l'avez offert, & qu'on lui ait amené généralement tous les chrétiens que vous avez dans vos pays. L'empereur veut donc bien donner la liberté aux Maures, mais il s'en iront à pied & sans armes; en cecas, il accorde la paix au Soudan & au Grand-Turc pour cent & un an, & promet de les secourir contre les Maures, mais non contre les chrétiens. Si vous n'acceptez pas la grace qu'il vous accorde, n'attendez que la mort; & je jure par l'ordre de chevalerie que j'ai reçu, de ne faire grâce à aucun de vous. Les ambassadeurs remercièrent beaucoup Tiran de la réponse qu'il leur faisoit, & lui demandèrent trois jours pour lui rendre une réponse dont il seroit content. Tiran consentit à leur demande; ils prirent congé de lui & montèrent à cheval, fort contents de ce qu'ils avoient obtenu; car ils s'attendoient à n'avoir point de quartier. Ils arrivèrent

à leur camp , & rendirent compte au Grand-Turc & au Soudan de la favorable réponse que leur avoit rendue Tiran ; ils en furent très - contens ; ils leur firent aussi le détail de la magnificence & de la nombreuse armée des chrétiens , & de la belle cavalerie qu'il avoit à ses ordres , & des honneurs qu'on leur avoit rendus. Tous les Maures qui trembloient au récit qu'on leur avoit fait de Tiran , furent rassurés en apprenant le bon parti qu'il vouloit leur faire. Le lendemain matin ils tinrent conseil. Il y fut résolu d'accepter les propositions de Tiran , & de lui faire savoir que l'on feroit tout ce qu'il ordonneroit. Les ambassadeurs revinrent donc encore une fois à son camp. Ils y furent d'autant mieux reçus , que les vainqueurs comme les vaincus desiroient la paix. Lorsque Tiran eut appris qu'ils se soumettoient à lui , il leur répondit : Quand le Grand-Turc , le Soudan , les autres rois , & les grands seigneurs de votre armée se feront rendus à moi , je donnerai passage à vos troupes , vous promettant de ne leur faire aucun mal , & de les laisser en pleine liberté. Les ambassadeurs retournèrent encore porter cette réponse , & tous ceux qui devoient demeurer pour ôtage montèrent à cheval au nombre de vingt - deux , dont les noms seroient trop longs à rapporter. La faim dont ils commençoient à ressentir les horreurs dans leur camp , leur

fit hâter leur marche vers un lieu où régnoit l'abondance. Tiran les fit recevoir avec tous les honneurs qu'ils auroient pu attendre de leurs propres sujets, & les conduisit en arrivant à un grand repas qui fut servi avec autant de magnificence que s'il eût été dans une ville. Après le repas il s'embarqua avec eux sur des galères, & se rendit à Constantinople.

Lorsque l'empereur apprit que son général arrivoit avec les prisonniers, il fut au comble de sa joie, & manda à l'impératrice & à la princesse de se préparer pour recevoir Tiran qui leur amenoit le Soudan, le Grand-Turc & vingt autres prisonniers considérables. La princesse fut transportée en apprenant le degré de la gloire de son amant; peu s'en fallut qu'elle ne perdît connoissance; elle se para de ce qu'elle avoit de plus magnifique, en imaginant qu'elle alloit paroître devant une aussi superbe assemblée. L'empereur ordonna à Hyppolite de faire tendre la grande place qui étoit devant le palais, des plus belles tapisseries, de la couvrir de draps de couleur, & de faire dresser à l'une des extrémités de cette même place un échafaud très-élevé, orné des draps d'or les plus magnifiques, auprès duquel il en feroit élever un autre plus bas & couvert seulement d'étoffes de soie. Au pied de ces échafauds, il voulut qu'on en élevât un troi-

sième ; sur lequel devoit être placé un buffet garni de vases d'or & d'argent, en grand nombre. Tout cela fut promptement exécuté. Au bruit de l'arrivée de Tiran , tout le peuple sortit en foule sur le port & dans les rues ; tout retentissoit des louanges de Tiran , & des actions de graces que l'on rendoit au ciel. Tiran ne voulut point sortir de sa galère que l'empereur ne lui eût envoyé Hyppolite accompagné de plusieurs chevaliers , qui lui dît : Monseigneur, l'empereur vous prie de vouloir bien débarquer. Tiran lui répondit qu'il étoit disposé à exécuter ses ordres, & les galères s'étant approchées de terre, il sortit avec tous ses prisonniers. Il fut reçu sur le bord de la mer par tous les magistrats de la ville ; ils allèrent ensemble au palais , suivis d'une foule innombrable. Quand ils furent dans la grande place, ils apperçurent l'empereur sur le plus haut de son échafaud, assis dans sa chaire impériale, l'impératrice à sa gauche & la princesse à sa droite, mais un peu plus bas, pour montrer qu'elle devoit succéder à l'empire. Son habit étoit de damas jaune, dont les fleurs étoient tracées délicatement avec des rubis, des diamans, des saphirs & des émeraudes qui jettoient un éclat prodigieux ; au bas de sa jupe il y avoit un grand bordé rempli des plus grosses perles d'orient, avec des fleurs & des feuilles formées par des pierres de couleur, disposées

avec un art admirable. Sa tête n'étoit ornée que par ses beaux cheveux, épars & bien frisés, qui couvroient ses épaules; ils étoient séparés par une agraffe formée d'un seul diamant en table, si grand, & qui jettoit un si grand feu que les yeux ne pouvoient en soutenir l'éclat; elle avoit un collier de très-grosses perles, duquel pendoit un rubis de la plus belle & de la plus vive couleur. Sa robe étoit ouverte & laissoit voir un corset de velours noir brodé de perles, qui marquoit la finesse de sa taille, & laissoit imaginer la forme de sa gorge. Tiran & tous les prisonniers mirent le genou à terre d'abord qu'ils apperçurent l'empereur; après quoi ils marchèrent à lui. Quand ils furent au haut de l'échafaud, ils lui firent une profonde révérence. Tiran voulut lui baiser les pieds, mais il ne put que lui baiser la main, car l'empereur le releva & lui donna un baiser sur la bouche. Tous les autres lui baifèrent les pieds; il les reçut avec douceur & politesse, & les envoya se placer sur l'autre échafaud. Aussi-tôt après, les tables furent dressées, & chacun se plaça suivant son rang. L'empereur fit mettre Tiran à sa table & vis-à-vis la princesse avec la reine de Fez; ils étoient cinq, & chacun avoit son plat & son écuyer tranchant. Hyppolite leur servoit de maître d'hôtel. Les prisonniers, quoiqu'infidèles, furent

fervis avec honneur & distinction. La magnificence du repas les étonna, & ils convinrent que les chrétiens étoient plus habiles que les Maures dans l'art des repas. Après le dîné, Tiran demanda à l'empereur la permission d'aller au camp des Maures, afin de les renvoyer en Turquie. Après avoir salué les princesses, il monta sur les galères, & vogua vers la flotte qui étoit mouillée vis-à-vis le camp des Maures. L'amiral le reçut avec de grands cris & au son des trompettes & des clairons Il vint recevoir ses ordres. Tiran lui ordonna de mettre tous ses vaisseaux le plus près de terre qu'il le pourroit, afin d'embarquer les Maures & de les passer en Turquie. Après cela il envoya un chevalier du Soudan, qu'il avoit amené avec lui, pour dire à toutes les troupes qu'elles pouvoient s'embarquer sans rien craindre. Les Maures qui n'avoient point de plus grand desir, & qui mouraient de faim, obéirent très-promptement, & laissèrent leurs armes, leurs chevaux & leur camp tendu. Quand les vaisseaux furent chargés, ils les mirent de l'autre côté du bras de Saint-Georges, ce qui fut bientôt fait; car le passage est étroit. L'on peut juger de leur nombre, en disant que plus de quatre cens bâtimens de toute espece furent obligés de faire trois voyages pour les transporter. Les troupes du camp de Tiran apprenant le départ des Maures, accoururent

pour avoir part au butin , & ceux de la flotte n'ayant plus personne à transporter , y coururent aussi de leur côté. Ils arrivèrent en même tems , & l'on peut dire que c'étoit le camp le plus riche qui eût jamais été ; car les Maures avoient eux-mêmes pillé tout l'empire grec , & tous ses trésors s'y trouvoient rassemblés , de façon que les troupes devinrent riches à jamais. Après ce pillage , Tiran ordonna à ses troupes de retourner à leur camp. Les rois de Sicile & de Fez furent les seuls qui vinrent à la ville pour saluer l'empereur. Les vaisseaux rentrèrent dans le port.

Après le dîné , l'empereur ordonna à Hyppolite de mener les prisonniers dans les hautes tours du palais , préparés pour les recevoir : il alla sur leur échafaud leur dire de le suivre ; ils lui obéirent après avoir salué l'empereur. Le Soudan & le Grand-Turc furent placés dans une chambre très-ornée. Hyppolite ajouta à ce bon traitement des excuses de la part de l'empereur , de ce qu'ils n'étoient pas encore mieux traités. Ils répondirent qu'ils étoient touchés des attentions que l'on avoit pour eux , & qu'ils le prioient de l'assurer qu'ils n'en feroient point ingrats , quand ils auroient recouvré leur liberté , que pour-lors ils lui donneroient des preuves d'attachement & de reconnoissance. On eut les mêmes attentions pour les autres prisonniers ; aucun ne

manqua de rien. L'on posa de bonnes gardes aux tours. L'empereur revint au palais avec les dames, après avoir ordonné qu'on laissât les choses dans la place telles qu'elles étoient ; car Tiran lui avoit mandé que les rois de Sicile & de Fez venoient pour le voir. Il ordonna à son sénéchal d'avoir beaucoup de différens oiseaux, & tout ce qu'il falloit pour leur faire bonne chère. Il chargea en même tems Hyppolite de pourvoir à leurs logemens, ce dont il s'acquitta à merveille. Fort peu de jours après on vint dire à l'empereur que Tiran & les rois étoient arrêtés à une lieue de la ville. Il envoya Hyppolite pour les recevoir avec tous les magistrats & les chevaliers qui se trouvoient alors dans la ville. Pour lui, suivi de quelques personnes, il fut les attendre à la porte, pendant que l'impératrice & la princesse, avec la reine de Fez, suivies de toutes leurs dames parées magnifiquement, descendirent dans la place pour leur faire plus d'honneur, & leur témoigner le plaisir qu'elles avoient de les voir. L'empereur prit avec ses nouveaux hôtes le chemin de son palais ; mais quand il fut près d'y arriver, il tourna son cheval, & monta sur son échafaud impérial. Tiran & les rois mirent pied à terre, & trouvèrent les dames qui les saluèrent & les embrassèrent. Après cela, le roi de Sicile donnant la main à l'impératrice, celui de Fez à la prin-

cesse, & Tiran à la reine de Fez, ils marchèrent doucement suivis de tous les chevaliers qui menoient chacun une dame, & montèrent sur l'échafaud sur lequel le vieil empereur étoit assis; ils les fit placer chacune suivant son rang. Ils demeurèrent quelque tems à s'entretenir. Les nouveaux hôtes étoient dans l'admiration de la beauté des dames, & sur-tout de celle de la princesse. On avertit l'empereur que le dîné étoit servi. Il fit placer le roi de Sicile entre l'impératrice & la princesse, & la reine de Fez entre lui & le roi son mari. Jamais, quelques prières qu'on lui en fît, Tiran ne voulut se mettre à table; mais il leur servit de maître d'hôtel. Les barons & les chevaliers furent placés sur un autre échafaud; on les servit magnifiquement. Les concerts d'instrumens rendirent le dîné charmant. Après que l'on eut ôté les tables, on commença de très-belles danses. Le roi de Sicile prit l'impératrice, & quoiqu'elle eût été bien long-tems sans danser, elle s'en acquitta à merveille; car dans son tems elle avoit été très-bonne danseuse. Tout le peuple étoit témoin de cette fête. Les plaisirs & les danses régnoient aussi dans la ville. La joie que donnoit la paix, avoit fait exécuter sans peine les ordres que l'empereur avoit donnés. Les fêtes durèrent huit jours. On alloit le matin à l'église où l'on faisoit des processions & des offices solennels; après le dîné, on dansoit;

après la danse, on soupoit dans le même ordre, aux lumières; après quoi on se retiroit pour s'aller reposer. Tiran ne quitta pas un moment le roi de Sicile, il en étoit convenu avec la princesse; cependant il s'entretenoit souvent avec elle, & la pressoit de terminer son mariage, afin de pouvoir sans crainte satisfaire leurs desirs. Elle l'assura qu'elle en avoit plus d'envie que lui, par amour & par religion; elle lui rappella toutes les obligations qu'elle lui avoit, & lui dit que l'empire grec étoit à lui, & qu'elle ne doutoit pas que l'empereur, qui n'en pouvoit plus soutenir le poids, ne le lui remît incessamment en consentant à leur mariage. Tiran l'assura qu'il ne desiroit en aucune façon d'avoir l'empire, mais qu'il vouloit seulement que l'empereur le regardât comme son fils & comme l'esclave de sa fille. La princesse, attendrie de ce discours, répandit quelques larmes, lui jeta les bras au cou, le baïsa plusieurs fois, & lui dit que jamais il n'y avoit eu sur terre d'homme aussi accompli que lui; elle fit ensuite des vœux pour que le seigneur le garantît de tous les dangers, & le laissât long-tems en possession d'un empire qu'il avoit conquis, & d'une princesse qui ne desiroit au monde que de vivre avec lui. Après ces tendres assurances, ils se séparèrent.

Tiran passa la nuit qui suivit leur conversation, dans l'agitation de ces tendres idées, & desirant

de voir paroître le jour, il vint enfin; & quand on put le voir, il alla chez l'empereur, auquel il dit : Votre majesté se souvient de la promesse que lui ont faite le Grand-Turc & le Soudan, de lui rendre toutes les terres de son empire; si vous me le permettez, j'irai faire exécuter le traité, & s'il en est besoin, j'emploierai la force pour y joindre tout ce que possédoit Justinien votre prédécesseur. L'empereur lui répondit qu'il voyoit avec plaisir le zele & l'ardeur avec lesquels il vouloit étendre les bornes de son empire, & que les grands & signalés services qu'il lui avoit rendus le mettoient hors d'état de s'acquitter envers lui, quand même il lui donneroit ses états. Cependant, ajouta-t-il, je veux les donner, à vous & aux vôtres, avec la princesse Carmésine, si vous y consentez. Mon âge ne me permet plus de gouverner, encore moins de défendre l'empire; tout ce que je connois en vous me prouve que vous en êtes digne; je vous regarde comme mon fils, & je vous conjure de ne me pas refuser ce que je vous offre.

Tiran, pénétré de ces paroles, se jeta à ses pieds, & lui dit : Monseigneur, Dieu ne permettra jamais que Tiran le Blanc, qui n'est que votre humble serviteur, consente que votre majesté se dépouille en sa faveur. Mais si vous avez la bonté de m'accorder la princesse, c'est une grâce précieuse

féritable

féritable à dix empires, & qu'en servant votre majesté toute ma vie, je n'aurai pas assez méritée. L'empereur touché, le releva, le baïsa sur la bouche, & le mena chez la belle princesse qu'il trouva dans sa chambre, assise comme à son ordinaire, sur un petit lit, qui cherchoit avec ses dames à amuser le roi de Sicile. Il s'assit à ses côtés, la mettant à sa droite, & Tiran à sa gauche, ayant le roi de Sicile en face; & se tournant vers la princesse, il lui dit : Vous savez, ma fille, quels sont les importants services que nous avons reçus de Tiran, & les malheurs dont il nous a préservés. Je n'ai rien au monde de plus cher que vous. J'ai résolu de vous donner à lui, acceptez-le pour époux, soyez le prix des services qu'il nous a rendus. Ma fille, il fera votre bonheur & celui d'un père qui vous aime par-dessus toutes choses. La princesse cachant avec peine la joie qui brilloit dans ses yeux, lui répondit qu'elle étoit pénétrée des grandes obligations que tout l'empire avoit à Tiran; qu'elle ne se flattoit point d'en pouvoir être un digne prix; mais que s'il vouloit s'en contenter, & la recevoir, non pour son épouse, mais pour son esclave, elle étoit prête d'obéir. L'empereur fit appeller sur le champ le patriarche pour les fiancer. On peut juger de la joie dont ils étoient remplis; à-peine pouvoient-ils parler. Le patriarche arriva, la cérémonie

se fit en présence de tout le monde. Aussi-tôt les fêtes commencèrent dans le palais & dans toute la ville. On ne peut décrire ni leur magnificence, ni les transports de joie qui éclatoient de toutes parts. Les fêtes durèrent huit jours. L'empereur fit publier par toute la ville que tout le monde eût à reconnoître Tiran pour son fils, & pour empereur. Il lui fit prêter le serment en cette qualité par tous les ordres de la ville. Pour-lors Tiran prit le nom de César, & le peuple applaudit par mille cris de joie à tout ce que l'empereur fit en sa faveur.

Tiran ayant été reconnu pour César, l'empereur se retira dans son palais, suivi de toutes les dames, des rois, des chevaliers & du nouveau César, qui voyoit avec chagrin les circonstances qui l'obligeoient à se séparer de ce qu'il aimoit, & qui retardoient la fin d'un mariage qu'il desiroit avec tant d'ardeur. Il auroit voulu partir promptement afin de mettre l'empereur en possession de l'empire grec. D'un autre côté, il ne pouvoit se résoudre à quitter la princesse. L'incertitude des événemens de la guerre, qui souvent ne permet pas d'exécuter tout ce que l'on se propose, le tourmentoit encore; il avoit eu nouvelle que le roi Escariano, avec son armée innombrable, étoit déjà sur les frontières de la Grece (1), &

(1) L'Espagnol dit le pays *Pinchenays*, on ne peut

qu'il n'étoit plus qu'à dix journées de Constantinople. Toutes ces circonstances l'engagèrent à aller au-devant de lui, pour l'empêcher de venir saluer l'empereur ; ce qui lui feroit perdre un tems considérable, par la façon dont il voudroit le recevoir, aimant mieux employer ce tems à soumettre l'empire. Il prit donc congé de l'empereur, des princesses & des dames, avec les rois & les chevaliers. Tiran fit écrire pendant la nuit des lettres de créance au Grand-Turc & au Soudan, qui ordonnoient à tous les commandans de remettre les places entre les mains de Tiran, nouveau César de l'empire de Grece, & de faire tout ce que leur diroit le prince de Sis, chevalier Maure, qu'il emmenoit avec lui. Après avoir pris ces précautions, il partit pour se rendre à son camp, suivi des rois & d'un grand nombre de chevaliers. D'abord qu'il y fut arrivé, il fit sonner les trompettes pour décamper le lendemain. Toutes les troupes se préparèrent & marchèrent à la rencontre du roi Escariano, auquel le nouveau César écrivit en même tems, pour le prier de l'attendre où sa lettre le trouveroit. Voici ce qu'il lui mandoit :

trop deviner ce qu'il entend par-là ; mais la géographie de l'auteur est souvent de même nature que sa chronologie.

Au grand roi , & notre cher frère d'armes le roi de Tunis , prince de Trémecen , & souverain de toute l'Ethiopie.

Tiran le Blanc de la Roche Salée , César , général & successeur de l'empire grec. A notre cher frère & compagnon d'armes le roi Escariano , salut. Remplis de joie de vous revoir tout autant que si nous vous devons la victoire , & desirant de vous recevoir comme il convient à un prince tel que vous , nous vous prions de vouloir bien arrêter votre armée , & fixer votre cour dans le lieu où cette lettre vous trouvera ; puisque nous avons eu tout l'avantage que nous pouvions espérer sur les infidèles ; remettant au plaisir de vous voir un détail plus exact.

Le roi Escariano fut charmé des nouvelles qu'il apprit par cette lettre , non sans admirer le bonheur & la conduite de Tiran , qui l'avoit rendu vainqueur de ces peuples si puissans. Se trouvant auprès de la grande ville d'Estrena , il y établit ses troupes. Cette ville étoit très-belle , située sur une grande rivière. Elle n'étoit éloignée que de cinq journées de Constantinople. Le courier revint promptement apprendre à Tiran que l'armée avoit fait halte.

Pendant ce tems il étoit arrivé avec la fienne devant Sinople , à laquelle il envoya les chevaliers Maures & les ordres du Grand-Turc & du Soudan. Celui qui commandoit , après avoir baisé & lu la lettre , se soumit aux ordres de son maître. Tiran en prit possession , & reçut les hommages de tous les chrétiens. Il fit rentrer à la foi catholique ceux qui l'avoient abjurée. Pendant qu'il étoit dans cette ville , on lui apporta les clefs de dix châteaux voisins. Les Maures sortirent des places , dans lesquelles il établit des gouverneurs chrétiens. Le César ne fut pas long-tems dans cette ville , il marcha à Andrinople , qui se soumit de la même façon , aussi bien que tous les forts qui en dépendoient.

Quand il fut à une demi-lieue de la ville d'Estre-na , où le roi Escariano avoit campé , il le rencontra qui venoit au-devant de lui , suivi des plus grands seigneurs de son armée. Ils s'embrassèrent. Escariano voulut aller voir les rois de Sicile & de Fez , que Tiran avoit avec lui. Après toutes ces démonstrations d'amitié , ils remontèrent à cheval , & prirent le chemin de la ville. Ils allèrent descendre à la tente de la belle reine d'Ethiopie. Pendant ce tems on envoya sommer la ville , qui se rendit , comme avoient fait toutes les autres. Les rois & les princes y furent loger , après y avoir fait une magnifique entrée. Tiran fit camper son armée de

vant celle du roi Escariano; l'une & l'autre furent abondamment pourvues de toutes les choses nécessaires pendant les huit jours de repos que Tiran voulut faire prendre au roi & à la reine d'Ethiopie. Ils avoient fait plus de cent journées de marche avec une extrême diligence, pour se trouver à la bataille contre les Maures.

Tiran leur raconta ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation, & les bontés dont l'empereur l'avoit honoré; il finit par le prier de l'accompagner dans la conquête de l'empire, qu'il vouloit achever, & par lui conseiller d'envoyer la reine à Constantinople, parce qu'elle y feroit plus commodément avec sa chère princesse, qui desiroit ardemment de la voir. Le roi Escariano assura Tiran qu'il le suivroit jusqu'aux enfers. Tiran commanda cinq cens hommes d'armes superbement parés, pour escorter la belle reine jusqu'à Constantinople. Les rois & les seigneurs l'accompagnèrent pendant une lieue, après cela ils revinrent à la ville.

Tiran dit au roi Escariano que le desir de revoir ce qu'il aimoit, l'engageoit à ne point perdre de tems. Ainsi il lui proposa de partir quand les troupes se feroient reposées. Ils prirent la route de Thrace. La forte & belle ville d'Esfranges se soumit; mais celui qui en étoit gouverneur, le pria d'agréer ses services, & de le faire baptiser avec sa femme &

ses enfans. Tiran lui laissa son gouvernement, & lui promit d'avoir soin de sa fortune. Les armées se campèrent auprès de la ville, dans laquelle Tiran & les rois vinrent se loger. Le lendemain le gouverneur lui demanda le baptême. Le César ordonna à un évêque qu'il avoit avec lui de consacrer de nouveau l'ancienne église des chrétiens, dont les Maures avoient fait une mosquée. Ses ordres furent exécutés, & l'on fit un bel autel sur lequel on plaça l'image de la sainte Vierge. Tiran y fut entendre la messe, suivi de tout le monde; elle fut dite par l'évêque, & chantée par les chantres de la chapelle qui suivoient le nouveau César; la musique étoit si bonne que les Maures en étoient dans l'étonnement, & admiroient la religion chrétienne. Après l'office on baptisa le gouverneur, que le roi Escariano tint sur les fonts; il fut nommé Jean Escariano. Tiran rendit le même service à sa femme, à laquelle on donna le nom d'Angele. Après cela on baptisa ses cinq fils, dont le plus jeune avoit vingt ans; il les reçut chevaliers, & leur donna des armes & des chevaux; par la suite ils devinrent de très-bons chevaliers. L'exemple du gouverneur, qui étoit fort aimé, engagea deux mille Maures à se faire baptiser ce même jour. Après cela, Tiran fit réconcilier tous les Grecs qui avoient abjuré, & leur fit prêter serment comme empereur.

On chassa tous les Maures qui ne voulurent pas se faire chrétiens. C'est dans cette ville que prit naissance le grand philosophe Aristote (1), que les Grecs regardent comme un saint. Pendant le séjour que Tiran fit à Estranges, il envoya les ambassadeurs Maures pour faire évacuer toutes les places ; on lui envoya les clefs, il y fit passer des garnisons & des gouverneurs.

Ils partirent de cette ville, & prirent le chemin de la Macédoine pour se rendre à Olimpe, qui prend son nom d'une montagne voisine fort élevée. Ils y furent mieux reçus que dans aucune autre, parce que les gens qui l'habitoient, savoient qu'il étoit cousin-germain de leur duc Diofébo, ils se rendirent donc sans attendre qu'on les sommât. En peu de jours, tout le duché de Macédoine se trouva sous la domination de l'empereur. Ils en partirent pour se rendre à Trébifonde, qui se soumit à leur approche, tant le seul nom de Tiran inspiroit de terreur aux Maures ; car il y avoit dans cette ville plus de quatre cens mille combattans. Tout ce beau royaume fut soumis en moins d'un mois. Le Grand-Turc & le Soudan avoient envoyé leurs prisonniers

(1) La partie d'Aristote se nommoit *Stagira*, l'auteur en a fait Estranges.

dans la ville d'Alexandrie; mais ils avoient ordonné qu'on les amenât à Tiran : ce fut à Trébifonde qu'il les rencontra au nombre de cent quatrevingt-trois chevaliers. Tous les autres avoient péri les armes à la main, ou dans la prison. Le prince Tiran demanda en les voyant, lequel étoit le duc de Macédoine. On l'amena devant lui, car il étoit si défiguré que jamais il n'auroit pu le reconnoître; il étoit couvert, aussi bien que les autres, de sa barbe & de ses cheveux. Diofébo se jetta aux genoux de Tiran pour lui baiser les pieds; mais il le releva, & tout attendri, lui dit en le baisant : Que rien n'égaloit la joie qu'il avoit de le revoir, que la peine & les chagrins que lui avoit causé tout ce qu'il avoit souffert; qu'il lui demandoit pardon de n'être pas venu plutôt à son secours; qu'enfin Dieu lui avoit fait la grace d'y parvenir, aussi bien qu'à la conquête de l'empire grec, & lui donnant une lettre de la duchesse, il l'exhorta à ne penser qu'au bonheur de sa situation présente. Le duc de Macédoine lut la lettre de la duchesse sa femme, dont il fut vivement touché. Le marquis de Saint-Georges les interrompit pour remercier Tiran de la liberté qu'il venoit de lui rendre. Le duc de Péra, son frère, & le prieur de Saint-Georges, chacun selon son rang, lui témoignèrent leur reconnoissance. Le César leur fit toutes les amitiés possibles. Diofébo

fut après cela faluer le roi Escariano, & les rois de Sicile & de Fez, qui lui firent d'autant plus d'honneur, qu'il étoit cousin de Tiran. Le nouveau César se donna les soins nécessaires pour faire habiller & armer tous les chevaliers qui fortoient de l'esclavage. Tandis qu'il apportoit ses soins pour leur faire oublier tous les maux qu'ils avoient soufferts, il envoya un courier à la duchesse de Macédoine, pour lui mander des nouvelles de son mari. Elle avoit besoin de cette consolation; la vue du bonheur destiné à la princesse, & celle des fêtes célébrées avec tant d'éclat, n'avoient servi qu'à aigrir ses douleurs par la considération de ses malheurs particuliers.

La reine d'Ethiopie étant arrivée à Constantinople, l'empereur envoya la princesse Carmésine au-devant d'elle; suivie de l'aimable reine de Fez, de la duchesse de Macédoine, de cent dames d'état, de cent filles magnifiquement parées, & d'un grand nombre de gentilshommes & de chevaliers. Avant de sortir de la ville, elle envoya un riche pavillon de brocard cramoisi, magnifiquement brodé de figures d'oiseaux & d'animaux, avec ordre de le dresser sur le chemin de la reine. Ce qu'elle avoit appris de sa beauté par la reine de Fez lui inspiroit une curiosité si vive, qu'elle alla à sa rencontre jusqu'à une lieue de la ville. L'amitié que Tiran avoit pour

elle la lui rendoit chère avant même que de l'avoir vue. Assurée du cœur de son amant, elle ne regardoit les charmes de la reine d'Ethiopie & l'amour qu'elle avoit senti autrefois pour le chevalier, que comme un triomphe qui flattoit sa vanité. Quand la princesse fut arrivée au pavillon, elle y mit pied à terre. Les chevaliers marchèrent jusqu'à ce qu'ils eussent reconstré la reine, ils la saluèrent, & la suivirent jusqu'au pavillon. La reine, avertie que la princesse l'attendoit en cet endroit, descendit promptement de cheval. La princesse se leva & vint au-devant d'elle. La reine mit les genoux à terre, mais la princesse la releva, & l'ayant baisée trois fois sur la bouche, elle la conduisit pour s'asseoir à ses côtés, elle lui parla dans sa propre langue. La reine lui répondit en langue grecque. Du moment qu'elle avoit formé le projet d'aller à Constantinople, elle avoit appris ce langage. Malgré tout ce qu'elles avoient ouï dire l'une de l'autre, elles ne purent se défendre de la surprise qu'elles se causèrent mutuellement, ni peut-être même d'un léger sentiment de jalousie & de dépit; elles en eurent honte, & s'embrassèrent de nouveau comme pour se demander pardon. Elles remontèrent à cheval & prirent le chemin de la ville, suivies de leurs dames. La princesse ne put jamais engager la reine d'Ethiopie à prendre la droite. Elles trou-

vèrent l'empereur & l'impératrice qui les attendoient à cheval à la porte de la ville. La reine s'approcha de l'empereur pour lui baïser la main ; mais sans vouloir le permettre , il l'embrassa. Elle fut après cela à l'impératrice pour lui rendre les mêmes devoirs , elle ne lui en donna pas le tems , elle l'embrassa & la baïsa trois fois sur la bouche. Ils arrivèrent au palais suivis d'une foule de peuple. La reine fut conduite dans une chambre meublée d'étoffes d'or & de soie. On lui laissa prendre quelque repos. Ce jour-là elle fut magnifiquement servie chez elle. Tous ceux de sa suite furent très-bien logés. Le lendemain l'empereur voulut qu'elle vînt dîner avec lui dans la grande salle, où, sur d'autres tables , les chevaliers & les dames de la cour de Grece & d'Ethiopie furent magnifiquement servis. Un grand nombre de musiciens placés sur des gradins , formoient une symphonie d'autant plus agréable pour la reine, qu'elle lui étoit absolument nouvelle. Les princesses furent servies par des chevaliers. Hippolite servoit de maître-d'hôtel. Le repas fut suivi d'un bal. La reine d'Ethiopie portoit une veste étroite de damas verd en broderie d'or à grands ramages, semée avec art des pierres les plus fines & les plus brillantes. Elle avoit par-dessus un doliman de velours noir enrichi à toutes les extrémités d'un ouvrage d'or émaillé , garni de gros diamans ;

une chaîne d'or, émaillée de même, & couverte de rubis, ornoit son cou; un fil de perles rattaché sur le front par un gros nœud de diamans, formoit un diadème dont l'éclat étoit rehauffé par la couleur de ses cheveux bruns & naturellement frisés. Les cent dames de sa suite, magnifiquement parées; se feroient mutuellement de lustre par l'opposition de leur teint, & dès que l'œil étoit revenu de sa première surprise, la noirceur des Ethiopiennes ne seroit qu'à faire regarder avec plus d'admiration la finesse de leur peau & la juste proportion de leurs traits. La beauté de la reine d'Ethiopie étoit à-peine effacée par celle de la princesse, & quelque prévenue que fût la reine de Fez en faveur de cette dernière, elle ne put s'empêcher de s'approcher de son oreille pour lui demander si elle ne sentoit pas combien son chevalier avoit eu de mérite à lui demeurer fidele.

Au milieu du bal, il arriva un courier avec beaucoup d'empressement qui demanda la duchesse de Macédoine. Il fut à elle, & se mettant à genoux en lui donnant la lettre dont il étoit chargé, il lui dit qu'il venoit lui apprendre que le duc son mari étoit en liberté, & qu'il l'avoit laissé à Trébisonde avec le César & les autres prisonniers. La joie de la duchesse fut si grande qu'elle ne put rien répondre, & tomba évanouie; on quitta la danse pour

la secourir; on apporta de l'eau-rose qu'on lui jetta sur le visage; mais elle fut plus d'une heure sans connoissance, ayant toujours la lettre dans les mains. Quand elle fut revenue à elle, elle y lut avec transport les témoignages de son amour & de l'impatience où il étoit de la revoir; elle fit apporter mille ducats qu'elle donna au courier; après quoi elle se leva, fut se mettre aux genoux de l'empereur, & lui remit sa lettre qu'il lut avec l'impératrice. Il ordonna que l'on sonnât toutes les cloches de la ville, & que l'on fit de grandes réjouissances, mêlant ensemble la délivrance des prisonniers & l'arrivée de la reine d'Ethiopie. Le peuple touché des idées de bonheur & de repos qu'il pouvoit envisager, se livroit avec plaisir à ces fêtes. Leurs péchés ne permirent pas qu'elles fussent de longue durée.

Quand le César crut avoir donné assez de repos au duc de Macédoine & aux autres prisonniers, il leur permit de s'en aller à Constantinople; ils y furent reçus avec la plus grande joie. Leur retour fit recommencer les fêtes. Mais sans en entreprendre le détail, retournons à ce que faisoient Tiran & le roi Escariano. Après le départ des prisonniers, le nouveau César fit décamper les deux armées pour marcher au pays de Bendin, distant de dix journées de Trébisonde. D'abord que l'on eut signifié à ce

royaume les ordres du Grand-Turc & du Soudan, il se rendit. Tiran reçut les hommages du pays, laissa des garnisons dans les places, & fut, continuant toujours son chemin, prendre possession des provinces entières de Blagay (1), de Foxa & de Bocine, qui toutes étoient dépendantes de l'empire grec, & qui rentroient volontiers dans l'obéissance, étant mécontentes du gouvernement des Maures. Après s'être assuré de ce pays, il mit garnison dans les villes d'Arcadie, de Mégéa & de Turine; il fut s'emparer du royaume de Perse, qui n'étoit pas de la dépendance du Turc ni du Soudan, mais qui avoit son roi particulier; il soumit la ville de Tauris, que sa beauté & son commerce rendoient recommandable; celle de Boterva & celle de Segnoregante que traverse le grand fleuve Phrison, avec plusieurs autres dont l'auteur n'a pas fait mention, non-plus que de toutes les autres conquêtes que fit Tiran avant que de revenir en triomphe sur les terres de l'empire. En un mot, il soumit par ses grandes actions, la Grece, l'Asie mineure, la Perse

(1) *Blagay* est sans doute le pays des Ulaques ou Valaques. *Cocine* est la Bosnie, mais il ne faut pas chercher une géographie bien exacte dans tout ceci. Le pays des romans fait partie du pays de tapisserie, décrit dans Rabelais.

& les états de Salonich qui renferment Galipoli ; la Morée , le Cap de l'Art & la Vallona. Pendant le tems qu'il étendoit par terre les bornes de l'empire ; il envoya ordre à sa flotte qu'il avoit laissée dans le port de Constantinople , d'aller s'emparer de plusieurs îles. Le marquis de Lauzanne, son amiral, exécuta ses ordres & soumit toutes celles qui dépendoient autrefois de l'empire, celles de Callistro, de Colchos, d'Ortygie, de Nimoche, de Flafen, de Tisbrie, de Méclota, de Pace & de plusieurs autres. L'amiral, après avoir soumis toutes ces îles, rentra triomphant dans le port de Constantinople. Le peuple accourut sur les murailles pour voir entrer la flotte. L'amiral débarqua, & avec ses chevaliers alla saluer & baiser la main & le pied de l'empereur. Ce prince donna à l'amiral le gouvernement de toutes les îles qu'il venoit de soumettre ; & le déclara son amiral, avec cent mille ducats de rente pour lui & pour les siens, en lui faisant épouser une demoiselle qui se nommoit Elisée, fille unique du duc de Péra, qui lui-même étoit veuf, & avoit fait, avant l'arrivée de Tiran, tout ce qu'il avoit pu pour épouser la princesse. Le brave amiral remercia beaucoup l'empereur, lui baïsa encore une fois le pied & la main, en l'assurant qu'il préféroit la belle dame qu'il lui donnoit, aux cent mille ducats de rente. Sur le champ l'empereur les fit épouser, &

& ordonna de grandes fêtes dans lesquelles la princesse ne négligea rien de ce qui pouvoit amuser les deux reines. L'empereur pour récompenser les chevaliers qui avoient été prisonniers, leur fit épouser des filles de l'impératrice & de la princesse, avec de grands revenus qu'il leur assigna. On suspendit la célébration de ces mariages jusqu'à celui de Tiran avec la princesse. Mais son bonheur auroit été trop grand, la fortune ne permit pas qu'il en jouît. Dieu n'a pas voulu que les hommes pussent goûter sur la terre des plaisirs parfaits, ils ne sont déjà que trop disposés à perdre de vue la fin vers laquelle ils doivent tendre. Tiran comblé de gloire par ses exploits, élevé à la première dignité de l'univers, destiné à régir un grand empire qui étoit l'ouvrage de sa valeur, auroit-il eu quelque chose à désirer si la possession de sa princesse eût mis le comble à son bonheur?

Il revenoit à Constantinople, plein d'ardeur & d'impatience; on préparoit tout pour son triomphe, on avoit fait abattre vingt toises de murailles de la ville, afin qu'il pût entrer à la tête de son armée. Il n'étoit plus qu'à une journée de la ville. L'empereur lui envoya dire de séjourner où il étoit pour donner le tems d'achever les préparatifs. Les rois d'Ethiopie, de Fez & de Sicile étant avec lui, il les entretenoit de son bonheur, sur le bord d'un

fleuve où ils étoient campés, lorsqu'il fut frappé d'une violente douleur de côté; ses forces l'abandonnèrent; ses amis le portèrent dans sa tente; les médecins de l'armée accoururent. Les secrets de leur art furent bientôt épuisés; le mal redoublant à chaque instant, ils perdirent toute espérance. Tiran avoit vu souvent la mort de près, mais jamais elle ne s'étoit présentée à lui dans un tems où il eût tant de motifs de desirer la vie. Son courage n'en fut point ébranlé. La religion qui avoit été le motif de toutes ses entreprises, ne l'abandonna pas dans ces instans; il envoya chercher un moine de S. François, qu'il avoit amené avec lui; il se confessa & remplit tous ses autres devoirs avec les sentimens de la piété la plus édifiante, après quoi il dicta son testament. Il y chargeoit la princesse Carmésine & le duc de Macédoine de le faire exécuter; il ordonnoit que son corps fût porté en Bretagne dans le sépulcre de ses pères. Il prioit l'empereur de partager entre ses parens, ses amis & ses serviteurs, ce qui revenoit pour sa part du butin immense fait sur les Maures. Il nommoit le brave Hyppolite son parent, pour son héritier. Il dicta ensuite une lettre pour la princesse: il la supplioit de vivre & de combattre sa douleur; il la prioit de protéger ses parens & ses amis, de les regarder comme les restes d'un homme qui n'avoit vécu que pour elle, & que par elle.

Dès le commencement du mal de Tiran, le roi de Fez avoit dépêché un courier avec une lettre à l'empereur, pour lui demander ses médecins, lui marquant qu'il craignoit qu'ils n'arrivassent trop tard. L'empereur les fit partir secrètement, & cacha la douleur que lui causa cette nouvelle; il craignoit qu'elle ne donnât la mort à la princesse. Il fit seulement partir le duc de Macédoine & Hyppolite, auxquels il en fit part.

Tiran sentoit cependant son mal redoubler à chaque instant; ses forces s'éteignoient, & l'absence de sa princesse pénétoit son ame de la douleur la plus amère; il auroit voulu mourir du moins entre les bras de ce qu'il aimoit, qu'elle eût pu recevoir ses derniers regards, & recueillir ses derniers soupirs. Il demanda à ceux qui l'entouroient d'être porté à Constantinople; & pour l'obtenir d'eux, il les assura que la vue de son épouse étoit le seul remede dont il pût attendre du secours. Malgré sa foiblesse excessive, on ne crut pas devoir lui refuser une chose qui ne pouvoit hâter que de quelques instans une mort inévitable; on le mit sur un brancard, & des hommes le portèrent. Diosébo & Hyppolite, avec les médecins de l'empereur, le rencontrèrent à quelques lieues du camp, accompagné des rois & des principaux officiers, le reste étoit demeuré pour contenir l'armée qui étoit dans le plus violent désespoir.

Tiran fit arrêter son brancard à la vue de deux hommes qu'il chériffoit tendrement ; il les embrassa en leur difant que ce moment feroit le dernier où ils fe verroient. Ils fondoient en larmes & pouffoient les cris les plus douloureux. Tiran les exhortoit à rappeler leur courage, les conjuroit de vivre pour fervir, honorer & défendre celle qu'il avoit adorée pendant fa vie, & pour laquelle il auroit facrifé mille vies. Le duc de Macédoine voulut lui dire que fon mal n'étoit pas fans efpérance : Non, mon coufin, répondit Tiran d'une voix foible, je meurs, je ne la verrai plus. En ce moment la violence de la douleur lui arracha un cri aigu ; il vouloit parler encore pour implorer le fecours de Dieu, & lui recommander fa chère princeffe ; mais fes forces l'abandonnèrent, la parole mourut dans fa bouche, & tomba fur fon lit en pouffant un foupir, & fes yeux fe fermèrent pour jamais.

La douleur que reffentirent en ce moment ceux qui l'accompagnoient ne fe pourroit exprimer. Après les premiers transports, il fallut fonger aux mefures que l'on devoit prendre pour annoncer cette fatale nouvelle à l'empereur, & pour y préparer la princeffe, on conduifit lentement le brancard pour n'arriver à la ville qu'à la nuit fermée. On déposa le corps dans une maifon où les médecins & les domeftiques demeurèrent pour le garder & pour fe préparer

à l'embaumer. Escariano n'osant se présenter à l'empereur & à la princesse dans une semblable circonstance, & pénétré lui-même de la douleur la plus amère, retourna au camp.

Hyppolite, Diofébo & le roi de Fez allèrent au palais. L'empereur étoit seul. Dès qu'il les vit, il lut sur leur visage la nouvelle qu'ils apportoient; il se jeta à terre, déchirant ses habits & fondant en larmes; il passa la nuit entière dans cet état, & dès le matin il voulut aller voir le corps de son général. On l'avoit porté avant le jour dans l'église de sainte Sophie.

Malgré les ordres précis que l'on avoit donnés de cacher à la princesse tout ce qui s'étoit passé, la tristesse qu'elle apperçut sur le visage de ses femmes, l'agitation & le mouvement qu'elle entendit dans le palais, lui fit craindre pour les jours de son père ou pour ceux de l'impératrice. Un silence morne régnoit autour d'elle, on ne répondoit point à ses questions. Elle entendit pousser des cris perçans dans la place sur laquelle donnoient ses fenêtres; elle y courut, elle apperçut Diofébo dans les transports d'une douleur furieuse, il revenoit de l'église où l'on avoit placé Tiran sur un lit de parade. Alors une de ses femmes voyant qu'on ne lui pouvoit plus rien cacher, lui apprit la perte qu'elle avoit faite. A ce récit elle resta immobile, dans un saisissement

qui ne lui permettoit ni de se plaindre, ni de verser des pleurs. Après quelques momens de silence, elle ordonna à ses femmes de lui apporter les habits préparés pour la cérémonie de son mariage ; elle s'en fit revêtir, sans prononcer une parole. Pendant que l'on y fut occupé, la plus ancienne de ses femmes voulut lui demander raison de ce qu'elle faisoit ; mais sans lui répondre, sans même l'avoir entendue, elle lui dit : Ne l'a-t-on pas porté dans sainte Sophie ? Et sans attendre la réponse, elle sortit de sa chambre & du palais, suivie de ses femmes ; elle marcha vers l'église d'un pas précipité, courut à l'échafaud où étoit le corps de son époux, & se jeta dessus ; elle le tenoit embrassé, le mouilloit de ses larmes, & remplissoit l'église de ses gémissemens & de ses cris.

On courut annoncer à l'empereur ce qui se passoit ; il ordonna qu'on l'arrachât de ce lieu funeste, & qu'on la ramenât au palais. On la porta sur un lit ; dès qu'elle y fut, elle demanda l'empereur & l'impératrice ; ils voulurent la consoler. Non, leur dit-elle, je vais rejoindre mon époux, ma douleur va me réunir à lui pour toujours ; je sens approcher ce moment heureux, rien ne peut le retarder. En même tems elle demanda son confesseur, très-savant homme, gardien d'un couvent de S. François. Lorsqu'il fut arrivé, on voulut se

retirer. Non , dit-elle, que tout le monde demeure ; votre présence ne m'empêchera pas de découvrir des choses que la présence de Dieu que j'adore , ne m'a pas empêchée de commettre. Alors elle fit à haute voix une confession publique de toutes ses fautes , sans rien cacher de ce qui s'étoit passé de plus secret entr'elle & Tiran. Après avoir reçu l'absolution , elle demanda à son père la permission de faire son testament ; il la lui accorda. Elle nomma Diofébo & Stéphanie pour ses exécuteurs, elle leur demanda que son corps ne fût point séparé de celui de Tiran , & qu'on le portât avec lui en Bretagne ; elle ordonna qu'un grand comté , qui lui appartenoit en propre , fût vendu avec tous ses meubles & toutes ses pierreries , pour être partagé entre les demoiselles qui l'avoient servie. Elle institua l'impératrice sa mère héritière des droits qu'elle avoit à l'empire après la mort de l'empereur. Elle leur demanda ensuite leur bénédiction d'une voix qui s'affoiblissoit à chaque instant. L'empereur voulut se lever pour s'approcher d'elle , mais dans ce cruel moment , sa douleur , dont il avoit voulu cacher une partie , devint plus forte ; il tomba sans sentiment , on le porta sur un lit voisin où il expira de faiblessement. Ce nouveau malheur fit pousser de grands cris à ceux qui l'entouroient. L'impératrice y courut , mais il ne vivoit déjà plus. La princesse,

dont la douleur ne pouvoit avoir d'accroissement , ordonna aux chevaliers , par l'autorité dont elle étoit revêtue en ce moment ; d'apporter à ses côtés le corps de son père & celui de son amant ; elle leur recommanda d'obéir à l'impératrice ; elle baisa ses demoiselles les unes après les autres. Ses ordres furent exécutés. Elle goûta encore une fois la cruelle douceur de voir ce qui restoit de son amant ; son amour ne lui fit point oublier ce que la religion demandoit d'elle ; elle expira sur le corps de son époux , tenant le crucifix entre les bras. A l'instant de sa mort on vit une grande clarté qui remplit toute la chambre , c'étoit les anges qui emportoient son ame & celle de Tiran en paradis.

Ainsi fut éteinte l'ancienne race des empereurs de Grece , au moment qu'elle sembloit devoir être plus brillante que jamais. Tel est le fonds que l'on doit faire sur les grandeurs temporelles , & sur les faveurs de la fortune.

L'impératrice , touchée de tant de malheurs , demeura long-tems évanouie. Hyppolite étoit auprès d'elle dans le dernier désespoir , la croyant sans espérance ; à la fin elle revint à elle , on l'emporta sur son lit. Hyppolite , qui n'avoit plus de raisons de se contraindre , ne la quittoit point , lui témoignant , par ses embrassemens & par l'ardeur de ses baisers , l'intérêt qu'il prenoit à elle. Les

malheurs publics & les soins de la guerre, n'avoient point interrompu leurs amours, ils n'avoient pas même été troublés par le moindre nuage. Malgré la douleur qu'avoit ressentie Hyppolite de la mort de son maître, il avoit pensé que cet événement pourroit lui être favorable; la mort de la princesse & celle de l'empereur le mettoient en état de tout espérer de la tendresse de l'impératrice. Lorsque la première douleur fut passée, elle se trouva sensible aux carettes d'Hyppolite, elle lui promit de partager sa dignité & son pouvoir avec celui qui faisoit tout le bonheur de sa vie. En même tems elle le chargea de prendre tous les soins nécessaires pour les triples funérailles. Il sortit de son appartement & fit sur le champ porter le corps de Tiran sur son échafaud. Par ses ordres, on en construisit un autre plus riche & plus élevé pour l'empereur. Il fit placer la princesse aux côtés de Tiran. Après cela, il fit publier dans la ville que l'on délivreroit, dans une maison qu'il indiqua, le deuil à tous ceux de l'un & de l'autre sexe qui voudroient le porter; il fit avertir tous les moines & les prêtres, à deux journées aux environs, pour se rendre aux obsèques.

Après avoir ainsi donné tous les ordres nécessaires, Hyppolite retourna chez l'impératrice; il ne la quitta point; il passa la nuit avec elle, & cette nuit redoubla l'impatience où elle étoit de partager

son trône avec lui. Il la quitta dès le matin pour ordonner la pompe funebre. Tous les barons & les chevaliers, qui avoient été avertis, s'y trouvèrent. Le premier jour on rendit les derniers devoirs à l'empereur avec une quantité prodigieuse de lumières. Le lendemain on satisfit à ce que l'on devoit à la princesse, & le jour suivant fut employé pour Tiran. On pleura tant, pendant les trois jours, que personne n'eut envie de pleurer de plus d'un an. On mit l'empereur dans un tombeau de jaspe enrichi d'or & de pierres de couleur qui représentoient ses armes & celles de l'empire. Pour Tiran & la princesse, on les mit dans un cercueil de bois de cedre, parce qu'on devoit les transporter en Bretagne.

Après ces cérémonies, les rois de Sicile & de Fez allèrent avec le duc de Macédoine trouver le roi Escariano pour lui dire qu'ils avoient résolu d'élever Hyppolite à l'empire. Il en fut très-content, le connoissant pour un bon & brave chevalier; il se chargea d'en faire la proposition à l'impératrice, elle reçut à merveille cette ambassade; cependant elle fit d'abord quelques difficultés pour la forme, elle alléguait plusieurs raisons qu'elle savoit bien qui seroient détruites. Mais enfin elle se rendit à leurs prières. Ils la quittèrent fort contents, pour aller rendre compte à Hyppolite de la conversation qu'ils venoient d'avoir. Hyppolite, charmé de son bon-

heur, les remercia; ils le menèrent sur le champ chez l'impératrice avec un évêque de la ville, qui les fiança en présence de la duchesse de Macédoine, de la reine de Fez & de toutes les dames de la ville qui virent cette cérémonie avec quelque plaisir. Le deuil les ennuyoit, & elles craignoient qu'il ne durât encore long-tems. On célébra ensuite les noces de la reine de Fez & du roi Agramont; mais ces noces ne furent accompagnées d'aucune réjouissance.

La fortune favorisa le brave empereur Hyppolite; il étendit considérablement les bornes de l'empire grec, & amassa de grands trésors; il fut aimé & craint de ses sujets, aussi bien que des princes voisins de ses états. Peu de jours après son élévation à l'empire, il donna la liberté au Grand-Turc & au Soudan, il conclut une treve pour cent & un ans. Il accompagna leur liberté de tant de politesses, qu'ils lui firent, en le quittant, toutes les offres de service imaginables. Hyppolite vécut long-tems, mais l'impératrice ne survécut que trois ans à la princesse sa fille. Devenu veuf, il épousa la fille du roi d'Angleterre, princesse belle, sage & très-bonne chrétienne; il en eut deux filles & trois fils, qui devinrent excellens chevaliers. L'aîné porta le nom de son père; l'histoire rapporte ses hauts faits d'armes. L'empereur, avant sa mort, récom-

penfa magnifiquement tous fes parens & ceux qui lui avoient été attachés, il mourut fort vieux, & le même jour que fa dernière femme. Ils furent mis dans le même tombeau que l'empereur avoit fait préparer. Il se conduifit fi bien que nous devons croire qu'il eft en paradis.

Fin du fecond Volume.

Lm. 1840



T A B L E

D E C E V O L U M E .

HISTOIRE DE TIRAN LE BLANC.

<i>Continuation de la troisième partie ,</i>	page 5.
<i>Quatrième partie ,</i>	189.

INDICATION DES PLANCHES.

Où es-tu à-présent, Tiran ? Pourquoi n'es-tu pas dans un lieu où tu puisses voir & toucher ce que tu aimes le plus au monde ? *page 53*

Souverain de l'empire Grec , il est tems de vous lever , voilà le jour qui paroît. *page 365*

A S E N S ,

De l'Imprimerie de la veuve **TARBÉ**, imprimeur
du Roi, 1787.

6/12/22





